
U d'/of OTTAWA
39003002115300



LA DAME DE S^T-LEU

DU MÊME AUTEUR :

PETIT BOB	1 vol.
LA VERTU DE LA BARONNE	1 —
CE QUE FEMME VEUT	1 —
AUTOUR DU MARIAGE	1 —
LE MONDE A COTÉ	1 —
UN HOMME DÉLICAT	1 —
PLUME ET POIL	1 —
SANS VOILES	1 —
ELLES ET LUI	1 —
LE PLUS HEUREUX DE TOUS	1 —
SAC A PAPIER	1 —
AUTOUR DU DIVORCE	1 —
JOIES CONJUGALES	1 —
POUR NE PAS L'ÊTRE!	1 —
LES « SÉDUCTEURS! »	1 —
PAUVRES P'TITES FEMMES!!!	1 —
MADEMOISELLE LOULOU	1 —
PETIT BLEU	1 —
OHÉ! LES PSYCHOLOGUES!	1 —
MADEMOISELLE ÈVE	1 —
O PROVINCE!	1 —
L'ÉDUCATION D'UN PRINCE	1 —
C'EST NOUS QUI SONT L'HISTOIRE!!!	1 —
O HÉ! LA GRANDE VIE!!!	1 —
UN RATÉ	1 —
UNE PASSIONNETTE	1 —
MONSIEUR FRED	1 —
CES BONS DOCTEURS!	1 —
MARIAGE CIVIL	1 —
MONSIEUR LE DUC	1 —
TANTE JOUJOU	1 —
PAS JALOUSE!	1 —
MADAME LA DUCHESSE	1 —
LE 13e	1 —
LE MARIAGE DE CHIFFON	1 —
PROFESSIONAL-LOVER	1 —
LEURS AMES	1 —
LE CŒUR D'ARIANE	1 —
CES BONS NORMANDS!	1 —
LE BONHEUR DE GINETTE	1 —
BIJOU	1 —
EUX ET ELLE	1 —
JOIES D'AMOUR	1 —
LA FÉE SURPRISE	1 —
SPORTMANOMANIE	1 —
MIQUETTE	1 —
LUNE DE MIEL	1 —
MONSIEUR DE FOLLEUIL	1 —
TROP DE CHIC!	1 —
LES PETITS JOYEUX	1 —
L'AFFAIRE DÉBROUILLAR-DELATAMIZE	1 —
LA BONNE FORTUNE DE TOTO	1 —
FRAICHEUR	1 —
NAPOLÉONETTE	1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

GYP

—

LA DAME DE S^T-LEU



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

—



A MONSIEUR HENRI BAZIRE,

en le remerciant encore d'avoir si aimablement accueilli « La Dame de St-Leu ».

GYP

Décembre 1913.

LA DAME DE S^T-LEU

I

En croisant un officier qui descendait l'escalier, le duc d'Agay s'écria, surpris :

— Tiens... C'est toi, Feuchères !...

Le lieutenant-colonel de Feuchères, gentilhomme ordinaire de la Maison du duc de Bourbon, s'arrêta court, hésita un instant, puis dit joyeusement :

— Mon cher Bernard !... quelle joie de te revoir !...

— Tu ne me reconnaissais pas, hein ?...

— Je m'attendais si peu à te rencontrer ici !...

— Et puis, je suis changé !... Oh ! ne proteste

pas !... Les formules de politesse ne sont pas de mise entre des vieux amis comme nous... Je sais que j'ai beaucoup vieilli...

— Non !...

— Si !... L'inaction me fatigue, j'ai la nostalgie de mon métier...

— Pourquoi as-tu démissionné ?...

— Parce que, l'Empereur mort, je n'avais plus rien à faire dans une armée où tout me heurte et me froisse, et où je ne restais qu'en espérant vaguement son retour... Depuis six ans, je me promène à travers le monde...

— Une promenade que je t'envie !... — dit en riant le Colonel — Au cours de tant de voyages, tu as dû acquérir...

— La conviction que la France est le seul pays qui soit au monde... On n'a, lorsqu'on la quitte, qu'une idée fixe, tenace, lancinante... la revoir... Ce que j'ai souffert loin de France est intraduisible... Enfin, il y a quelques jours, n'y tenant plus, j'ai pris le parti de revenir... et je suis revenu ventre à terre...

— De loin ?...

— De Vienne... où j'étais depuis longtemps déjà...

— C'est joli, l'Autriche?...

— Charmant... s'il n'y avait pas d'Autrichiens...

— Tu les détestes?...

— Je te répondrais : plus que tout... s'il n'y avait pas les Anglais...

Le Colonel eut un geste vague et dit, au bout d'un instant :

— Tu étais, en Autriche, en pays de connaissance?...

Comme Bernard le regardait interrogativement, M. de Feuchères devina qu'il supposait une allusion à la captivité du roi de Rome, auquel on le savait absolument attaché. Alors il se hâta de préciser en souriant :

— Car, si je ne me trompe, c'est à Austerlitz que tu as reçu cette jolie balafre qui avait, paraît-il, tourné la tête à madame du Cayla?... Oui... je suis au courant de tes succès... ou du moins de l'un de tes succès.. Quand tu as quitté les Tuileries, tu y as laissé des souvenirs flatteurs... Oh!...

tu n'as pas besoin de hausser les épaules!... Le Roi ne te regardait pas d'un très bon œil... On dit qu'il a été ravi de ton départ qu'il n'osait pas provoquer... Il ne veut pas paraître jaloux...

— Il va toujours bien, le Roi?...

— Il vieillit...

— C'est pas comme madame du Cayla... En dix ans, elle n'a pas pris un jour!...

— Oh!... tu l'as déjà vue!... — fit le Colonel, dont le visage sérieux s'égaya.

— Je l'ai vue tout à fait par hasard!... Mais c'est la première personne que j'ai rencontrée en entrant hier aux Tuileries, où je courais au débotté... C'est par elle que j'ai appris que ceux que je cherchais ne faisaient plus partie de la maison du Roi, mais de celle du duc de Bourbon... J'ai sauté au Palais-Bourbon... on m'a renvoyé à Chantilly... et me voilà, toujours courant après les Chalindrey!... Est-ce que tu es aussi de la maison du Duc?...

— Parfaitement!... Veux-tu que, au lieu de rester dans l'escalier, nous entrions chez moi?...

— Mais...

— Si les Chalindrey... puisque c'est eux que tu cherches... étaient au château, je ne te ferais pas cette proposition... mais Chalindrey est sorti à cheval avec Monseigneur... et madame de Chalindrey n'est pas à Chantilly pour l'instant...

— Mais elle y habite?...

— Oui... si on veut... d'une façon intermittente... Elle a acheté une ravissante abbaye en ruines, qu'elle a restaurée... à un kilomètre d'ici... parce que le régime du château ne convenait pas à ses mioches... Car elle a quatre garçons, madame de Chalindrey...

— Je sais !... C'est même à peu près tout ce que je sais de mes cousins depuis mon départ...

— Tiens !... C'est vrai !... Chalindrey est ton cousin !...

— Mon cousin germain... Napoléonette est-elle toujours jolie ?...

— Toujours !...

— Et drôle?...

— Plus que jamais !... Viens donc chez moi un instant?...

Ils s'étaient remis à monter. Arrivés au large

palier du premier étage que Bernard d'Agay s'apprêtait à traverser, M. de Feuchères s'arrêta :

— C'est ici !... — dit-il en tirant le cordon brodé terminé par une fleur de lys dorée, qui agita une sonnette.

— Tiens !... — fit Bernard — j'aurais parié que la Maison militaire du prince habitait au deuxième étage !...

— Oui... habituellement... — murmura le Colonel avec un peu d'embarras — mais Monseigneur a bien voulu nous donner cet appartement...

Un superbe valet à la livrée des Condé était venu ouvrir. M. de Feuchères lui dit :

— Prévenez madame la Baronne que monsieur le duc d'Agay est là !...

Et, s'effaçant, il fit entrer Bernard qui s'excusait :

— Je suis sûr que je vais déranger à cette heure-ci madame de Feuchères... Je suis très indiscret... mais moins que je n'en ai l'air... car je ne savais pas que tu fusses marié...

Et à part lui, il ajouta, narquois :

— Ni baron...

Puis il demanda :

— Est-ce qu'il y a longtemps que tu es marié ?...

— Bientôt sept ans... depuis dix-huit cent dix-huit... Tiens !... voici ma femme !...

La figure du Colonel s'était illuminée, tandis qu'il s'élançait brusquement vers la porte.

« Il est amoureux, ce pauvre Adrien !... — pensa Bernard amusé — amoureux et baron !... Que de choses nouvelles en mon absence !... »

Puis il acheva, en lui-même, en s'inclinant devant la Baronne :

« Cristi !... je le comprends, qu'il soit amoureux !... »

Il regardait la jeune femme, et sa physionomie mobile exprimait une admiration intense dont M. de Feuchères semblait ravi.

— Sophie !... — dit le Colonel — et sa voix, plutôt rude, se fit caressante et douce — je vous présente le duc d'Agay, un très ancien et bon ami...

La baronne de Feuchères posa un regard plus

pénétrant qu'aimable sur Bernard, qui demeurait en face d'elle évidemment déconcerté.

C'est que cette créature éblouissante, dont les cheveux de rêve et la peau de camélia étonnaient par leur éclat, n'était pas du tout la femme qu'il s'attendait à voir. Tout à l'heure, tandis que M. de Feuchères lui disait : « Je suis marié », il avait inconsciemment évoqué l'image de la petite provinciale ni belle, ni laide, que, dans sa modeste situation de fortune, son ami avait dû, selon toutes probabilités, épouser. Cette apparition magnifique culbutait si complètement ses suppositions qu'il en restait tout interdit :

Alors, madame de Feuchères se décida à parler :

— *Aôh !...* — fit-elle d'un ton protecteur et d'un air distrait — j'ai entendu faire *siouvent* l'éloge du *Diouc* d'Agay... je *souis* très au *quiourant !...*

La voix nasillarde et le terrible accent anglais de la jeune femme, avaient désagréablement surpris Bernard. Le charme était rompu. Et ce fut avec aisance qu'il répondit, désinvolte et banal :

— C'est pas comme moi, Madame !... Moi, je ne

suis, hélas, au courant de rien!... J'ignorais tout de vous... même votre mariage...

Il lui sembla que le clair regard se faisait plus perçant, tandis que la Baronne demandait, avec une sorte de méfiance inquiète :

— *Aôh!*... vraiment?...

« Il y a quelque chose!... — pensa Bernard — Quoi?... »

Mais, déjà, la jeune femme questionnait, s'adressant à son mari :

— Est-ce *piour* Monseigneur que vient le *Diouc*?...

— Non... — répondit Bernard en souriant — le Prince ne se souviendrait même pas de moi... Je suis venu pour voir mes cousins Chalindrey...

— Ah!... Eh bien! ils ne sont pas *siouvent* à Chantilly, vos *quiousins!*...

Cette fois, le ton était franchement désagréable. Bernard y sentit une hostilité violente. Il dit simplement :

— Comment ça?...

— Sophie exagère... — murmura M. de Feuchères conciliant — il est certain que madame de

Chalindrey ne vient au château que quand elle ne peut pas s'en dispenser... Elle déteste le monde...

— Vraiment?... — fit la Baronne en ricanant — Alors, *piourquoi* ne voit-on qu'elle chez la *diouchesse* de Reggio ?... et chez les Gontaut... sans parler de la *Diouchesse* de Berry...

— Dans tous les cas... — dit le Colonel en évitant de répondre à sa femme — tu verras aujourd'hui madame de Chalindrey... car il y a réception, et elle dîne ce soir au château...

— Oui... mais comme moi je n'y dîne pas...

— Mais si... — affirma M. de Feuchères — mais si!... N'est-ce pas, Sophie?...

— Oui... oui... *Natiourellement!*... — répondit sans enthousiasme la jolie Anglaise, tandis que Bernard se demandait stupéfait :

« Comment... c'est eux qui m'invitent!... »

Il balbutia, inconsciemment gêné :

— D'ailleurs, je ne suis pas dans une tenue qui me permette de dîner...

— Chalindrey va te prêter un habit et le reste... Vous êtes absolument de la même taille...

Agay demeurait perplexe. Et son regard étonné enveloppait, en continuant à la détailler, la surprenante femme de son ami.

D'un long mouvement nonchalant, madame de Feuchères se leva :

— *Vious* permettez, *Diouc*, que je *vious* laisse avec Adrien?... J'ai à donner quelques ordres...

Elle traversa le salon, de ce pas glissant qui avait frappé Bernard quand elle était entrée, et demanda à son mari d'un ton sec :

— James n'est pas encore *reveniou* de Paris!... Je ne vais pas *avoâr* ma robe!...

— Que si!... — répondit le Colonel en souriant.

Dès qu'elle fut sortie, il revint s'asseoir à côté d'Agay et lui dit, après une minute d'hésitation :

— Il faut que je te mette au courant de certaines choses... qui te surprendraient peut-être si... si...

— Je t'écoute!... — répondit le Duc qui pensa :

« Eh! allons donc!... je sentais bien qu'il y avait quelque chose d'anormal!... »

— J'ai fait... — commença M. de Feuchères — un mariage d'amour...

Bernard se mit à rire :

— Tu n'as pas besoin de le dire!... Quand on voit ta femme, on se rend facilement compte de ça!...

— N'est-ce pas qu'elle est belle?... — fit le Colonel heureux — et bonne?... Tu verras!... Mais ce mariage déplaisait aux miens, qui m'ont fait de l'opposition...

— Toujours l'argent... le sale argent?...

— Non!... Sophie avait, au contraire, beaucoup plus de fortune que moi, parce que... Voilà!... Elle est la fille de Monseigneur le duc de Bourbon...

— !... !... !... !...

— Le Prince l'adore... il ne peut pas se passer d'elle un instant... Il m'a fait nommer lieutenant-colonel et m'a attaché à lui... Sophie gouverne au Palais-Bourbon, ici, à Saint-Leu, partout!... Tu vois comme nous sommes logés... toi-même tu en as été surpris?...

— Mais non... je...

— Oh! ne t'en défends pas!... Je l'ai bien vu tout à l'heure, que tu louchais sur l'appartement...

Et il y a de quoi !... C'est celui qu'occupait, avant sa séparation, madame la duchesse de Bourbon... il communique avec les appartements du Prince... C'est d'ailleurs le revers de la médaille toutes ces faveurs!...

— Ah !...

— Oui... Naturellement, on nous jalouse... on nous envie... Je me sens entouré d'une hostilité qui m'est pénible... La vie m'est très difficile... Sophie, elle, plane au-dessus de tout ça!... Ces petits froissements ne l'atteignent pas... Il est vrai que c'est plutôt à moi qu'à elle que l'on fait sentir la fausseté de la situation... Car elle est fausse, il n'y a pas à dire...

— Mon Dieu...

— Si... si... Oh ! je le sais bien, va !... J'aurais beaucoup préféré, après mon mariage, être envoyé en province... Je l'avais demandé au Prince... Sophie aussi le lui a demandé... mais il n'a rien voulu entendre...

— Pourquoi ?...

— Je te l'ai dit... Il ne peut pas se passer d'elle... C'est à la lettre... S'il va pour deux jours

au Palais-Bourbon, il l'emmène... S'il va pour une seule chasse à Saint-Leu, il faut qu'elle le suive... Et on m'a fait des allusions... pénibles à une situation contre laquelle... comme me l'explique très bien Sophie... je n'ai pas le droit de protester, puisque je l'ai sciemment acceptée avec ses avantages et ses inconvénients...

Un peu déconcerté par cette confidence, Bernard ne trouvait rien à répondre. A la fin, pour dire quelque chose, il demanda :

— De qui se compose la Maison du Prince?... Sauf Choulot, que l'on m'a dit être auprès de lui, je ne connais personne... Il en est de ça comme du reste... C'est vrai!... Depuis six ans que je vis loin de tout, en dehors de tout, je me fais l'effet de la Belle-au-Bois-dormant... beauté à part!...

— Tu es bien toujours le même!... Toujours gai... vivant... Ah!... on voit bien que tu n'as pas d'amour dans ta vie, toi!...

— Permets!... Je n'ai peut-être pas d'amour dans ma vie, mais je m'efforce d'y mettre « de l'amour » le plus que je peux...

— Ça n'est pas la même chose !...

— Ah ! fichtre non !... C'est bien pour ça que...

— Alors tu ne peux pas me comprendre !... — fit M. de Feuchères d'un air découragé.

— Mais si, mon bon Adrien, je te comprends très bien, au contraire... Quand on évite de tomber dans un trou, c'est précisément parce qu'on a vu ce trou... sans ça...

— J'adore Sophie !... Je ne vis que pour elle !... Depuis que je la connais, tout ce qui n'est pas elle a disparu... et je serais pleinement heureux si...

— Tu as des enfants ?...

— Non !... C'est, avec cette espèce d'hostilité dont je me sens entouré, la seule ombre à mon bonheur...

— Je te demandais, précisément au sujet de cette hostilité dont tu me parles, de qui se compose la Maison du Prince ?...

— Il y a messieurs de La Villegonthier, de Saint-Jacques, de Gatigny, de Belzunce, de Préjean, Choulot... que tu connais... Chalindrey, et le prince Louis de Rohan, qui, sans fonction

déterminée, fait, à vrai dire, partie de la Maison... Il ne quitte presque jamais son oncle... Mais ça n'est pas les gens de la Maison qui me témoignent cette sorte d'éloignement dont je souffre... C'est surtout les invités de passage, les visiteurs d'un jour qui se succèdent sans interruption... A Chantilly surtout, il y a toujours du monde... des réceptions, des comédies, des dîners... Ma femme adore ça, du reste !...

— Est-ce qu'ils sont mariés, tous les gens que tu viens de me nommer?...

— Pas tous !... Messieurs de Choulot, de Quesnay, de la Villegonthier et de Belzunce sont mariés... Et il y a aussi madame de Sainte-Aulaire, la mère de madame de Belzunce...

— Et puis il y a Napoléonette ?...

— Madame de Chalindrey... oui... évidemment... mais elle se dispense le plus possible des corvées mondaines... et il n'y a d'ailleurs pas longtemps que Chalindrey est des nôtres...

— Ça m'étonne même qu'il en soit !... Comment diable le Roi a-t-il pu se décider à lâcher Napoléonette ?... Car il était, pour elle, ce que tu

me dis que le Duc de Bourbon est pour madame de Feuchères... sauf son père toutefois!...

— Eh bien, justement!... Il y a eu des jalousies, des clabaudages... comme dit volontiers le Roi... Madame n'aimait pas assez madame de Chalindrey, alors que la Duchesse de Berry en raffolait... et ça s'explique... Elle est tellement drôle et distrayante...

— Oh!... pour distrayante, elle l'est!...

— Il est certain qu'elle ne ressemble pas aux autres femmes de la Cour...

— Dame!... elle a pour ça de bonnes raisons!...

— Quelles raisons?...

— Tu ne sais pas l'histoire de Napoléonette?...

— Pas du tout!...

— Elle n'est pas banale... Jusqu'à quinze ans, la petite de Sérignan a été soldat...

— Qu'est-ce que tu dis?...

— Je dis que Sérignan, qui est mort colonel à Waterloo, avait perdu sa femme à la naissance de Napoléonette, qui était la filleule de l'Empereur... Brouillé avec toute sa famille qu'il n'avait pas voulu suivre en exil, Sérignan n'avait per-

sonne à qui confier sa fille... Alors il a pris le parti d'en faire momentanément un fils, et il l'a traînée avec lui au hasard des guerres, dans tous les coins de l'Europe... Dans la nuit qui suivit Waterloo, Napoléonette — muée en Léo — avait rencontré Chalindrey... Sur l'ordre de l'Empereur, il avait, avec elle, veillé le colonel de Sérignan qui venait de mourir... Elle ignorait même son nom, lorsqu'elle l'a retrouvé un an plus tard aux Tuileries... A ce moment-là, elle habitait chez son oncle Sérignan, qui voulait, à cause de sa grosse fortune, lui faire épouser son fils...

— Celui qui a épousé mademoiselle de Chêneçay?...

— Celui-là même!... C'est Napoléonette qui a doté magnifiquement mademoiselle de Chêneçay... Elle, elle a épousé Chalindrey... Les deux mariages ont eu lieu ensemble aux Tuileries... C'est peu après que je suis parti... d'abord en congé...

— On disait à la Cour que tu conspirais...

Le duc d'Agay secoua la tête :

— Quand on conspire tout seul.., ou presque... c'est un métier bien fastidieux... La vérité, c'est que j'ai voulu atteindre Sainte-Hélène... et que j'ai même essayé... Quand j'ai compris l'inutilité de mes efforts, j'ai voyagé... Après la mort de l'Empereur, j'ai démissionné et je suis venu à Vienne, espérant je ne sais quoi... et me désintéressant de tout ce qui n'était pas le roi de Rome...

— Eh bien?...

— Eh bien, le prince a treize ans, et on l'a mis en cage!... Rien à tenter avant sa majorité... en admettant qu'il dure jusque-là... Alors, subitement, j'ai été pris d'un désir fou de revoir la France, mes amis, avec lesquels j'avais coupé toute communication... les Chalindrey, qui sont à peu près ma seule famille, ou, du moins, mes seuls parents proches... et...

Une voix claire monta tout à coup, venant de la cour. Le Duc courut à la fenêtre.

— Ah!... — fit-il joyeux — c'est Napoléonette!...

Plantée au pied des vieilles murailles, le nez en l'air, la jeune femme parlait à quelqu'un qui

venait de paraître à une fenêtre du premier étage. Elle expliquait :

— Parfaitement!... Monseigneur fait dire d'envoyer une voiture à Écouen... tout de suite... pour ramener monsieur Dawes et tout l'tremblement... C'est l'essieu qui est cassé...

— A qui parle-t-elle donc?... — demanda Bernard.

— Au baron de Saint-Jacques, le secrétaire des commandements de Son Altesse...

A ce moment, madame de Chalindrey, aperçut les deux hommes penchés à la fenêtre, et son joli visage, aimable et frais, exprima un étonnement intense, tandis qu'un brusque élan la précipitait vers le vestibule...

— Elle m'a vu !... — dit le Duc — elle arrive !..

— Non... — répondit le colonel de Feuchères — Non... descendons...

Et soudain rembruni, il ajouta :

— Elle ne monterait pas... Elle vient jamais ici !...

— Ah !... — questionna Bernard surpris — Napoléonette aussi est désagréable pour toi?...

— Pour moi?... Non!... Pour moi, elle est charmante, au contraire!... C'est pour ma femme... Elle est, avec ma femme...

— Malhonnête?...

— Non... pas précisément... mais jamais elle ne lui parle... elle affecte de l'ignorer... et Sophie est très blessée... très... de cette façon de faire...

Déjà le duc d'Agay dégringolait l'escalier et courait à la rencontre de madame de Chalindrey.

— Ah!... par exemple!... — cria Napoléonette — en voilà une surprise!...

Et, d'un bond, elle se jeta au cou de Bernard, tandis que monsieur de Feuchères la regardait ahuri.

— A la bonne heure!... — vous n'avez pas changé, vous, au moins!... — disait Agay en riant — ni au moral, ni au physique!... Ètes-vous assez pareille?...

— Vous aussi, vous êtes pareil!...

Il eut un geste d'indifférence.

— Oh! moi!... C'est si peu intéressant, moi!...

— Disons pas de bêtises entre nous... au moins pour commencer!... Une bonne idée, tout de même, que vous avez eue de revenir!... C'est Jean qui va être étonné... et content donc!... Moi je file!... Il faut que je rentre à l'Ermitage pour m'habiller... et que je revienne dîner... et je n'ai pas une heure pour faire tout ça!...

— Moi, je vais chercher de quoi m'habiller chez Jean, paraît-il!...

— C'est ça... cherchez!... Il arrive, Jean!... il revient avec le Prince... Ils ne vont pas tarder... je les ai trouvés à la Croix-Blanche... et j'ai promis à Son Altesse de courir jusqu'au château pour faire envoyer une voiture à monsieur Dawes qui est à Écouen, en détresse...

— Est-ce que... — demanda monsieur de Feuchères — les objets que James rapportait de Paris ont été abîmés?...

Napoléonette écarta ses bras dans un geste vague.

— Pense pas!... Tout est par terre... sur la route... assez en ordre... et monsieur Dawes est

assis à còté sur le talus... On a emmené la voiture chez un charron...

— Vous n'avez pas vu... — reprit timidement Adrien de Feuchères — si une caisse... une assez grande caisse recouverte de toile cirée n'a pas été défoncée... C'est la robe de ma femme... et...

— Je n'ai pas remarqué que rien fût éventré... — conclut Napoléonette avec indifférence.

— Je vais aller moi-même... avec mon tilbury voir si...

Il s'éloigna rapidement. La jeune femme le suivit des yeux en souriant :

— Le pauvre homme!... — fit-elle apitoyée — comme il se précipite, lui aussi!... Et l'autre andouille, là-bas, qui voulait que je l'emporte, sa caisse à robes!...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas prise?... Est-ce que vous n'aviez pas de place?...

— Si... — fit Napoléonette paisible — j'avais toute la place qu'il fallait... seulement je ne veux pas faire les commissions de madame de Feuchères, mon bon Bernard!...

— Elle remonta en voiture, prit les rênes que le groom lui tendait, et cria au Duc, qui demeurait perplexe au milieu de l'immense cour :

— A tout à l'heure!... Et faites-vous beau!... Ça m'amusera que vous soyiez très beau!...

II

Quand Bernard d'Agay vint — présenté par M. de La Villegonthier — saluer le Duc de Bourbon, il reçut de lui le plus aimable accueil.

Grand, svelte, la silhouette étonnamment jeune, le dernier des Condé qui avait en 1824 soixante-huit ans, paraissait à première vue en avoir cinquante.

En le regardant attentivement, on découvrait que son visage, allongé et régulier, était zébré de rides légères. Ses yeux cernés, les coins tombants de sa bouche, accusaient la fatigue. Mais il avait grand air, et sa longue et élégante personne était d'une distinction infinie

Beaucoup de bonté; une magnifique bravoure; un profond respect de sa race et de son nom, et la conscience exacte des devoirs politiques que lui imposait sa naissance, défendaient le vieux prince contre les intrigues d'une cour dont il apercevait les erreurs, et les trop basses faiblesses où l'eussent incliné son amour du plaisir et la médiocrité de son esprit.

Impérialiste, donc vaguement démocrate par principe, le duc d'Agay était aristocrate de tempérament.

Il avait quitté la France emportant la vision de la Cour des Tuileries, où tout heurtait à la fois ses aspirations vers des idées nouvelles et ses préjugés anciens.

Et, du premier coup d'œil jeté sur le grand salon, tout rose en ce coucher de soleil de juillet, il mesura la distance qui séparait la petite Cour de Chantilly de l'inélégante Cour du bon Roi Louis XVIII.

— J'ai connu beaucoup votre père — disait le Duc à Bernard, incliné devant lui — nous avons été blessés côte à côte à Gibraltar... Vous lui res-

semblez absolument... J'ai grand plaisir à vous connaître... Et, de plus, il paraît que vous êtes le cousin de ma charmante petite amie, madame de Chalindrey ?...

— Oui, Monseigneur... C'est-à-dire... je suis le cousin de Chalindrey...

— C'est la même chose !... car en voilà un ménage uni !... Ah ! sapristi !... Ils ne font qu'un, c'est le cas de le dire !...

— En effet !... — répondit Bernard, qui pensait :

« Est-ce qu'il aurait essayé de s'en assurer, par hasard ?... »

Et, curieux, il demanda :

— Alors, Votre Altesse a, elle aussi, reconnu le charme de Napoléonette ?...

— Certes !... Elle serait de tous points parfaite, si elle aimait la chasse et si elle avait un autre nom !...

— Le nom... — dit Bernard en riant — il serait facile à changer, et Napoléonette, bien qu'elle tienne à ce souvenir de sa vie première, y renoncerait, j'en suis sûr, si Votre Altesse lui

en exprimait le désir... Quant à la chasse, c'est une autre affaire!...

— Oui... je sais... elle l'a en horreur!... Et ça, mon cher Duc, c'est véritablement incompréhensible, n'est-ce pas?...

Bernard cherchait à formuler une réponse évasive, mais le Prince l'abandonna brusquement, pour courir au-devant de madame de Feuchères qui entrait.

Le colonel de Feuchères s'approcha d'Agay, et, montrant la jeune femme et le vieillard que tous les invités dévisageaient âprement, il lui dit :

— Eh bien?... le crois-tu, maintenant qu'on nous déteste?...

— Déteste n'est pas le mot... du moins pas celui qui me viendrait en examinant toutes ces figures... Il me semble que c'est surtout la curiosité qu'elles expriment, et ta femme est assez belle ce soir pour que...

— Pour que quoi?...

— Ma foi!... pour qu'on te l'envie!...

Et, en riant, il conclut :

— Ça ne t'intimide pas d'avoir une femme si jolie que ça pour toi tout seul?...

— Mon Dieu! non!... — affirma Feuchères, avec un bon sourire. — Je me rends bien compte que je suis indigne de Sophie, mais elle est tellement indulgente, tellement bonne, que je me sens quand même en confiance et que...

— Mon Colonel!... — dit un jeune officier, en s'adressant à monsieur de Feuchères — Monseigneur vous demande...

— Quelle jolie nature il a, ce Feuchères!... — murmura Bernard, à moitié à la cantonade, à moitié en parlant à l'officier, tandis qu'il suivait des yeux son ami qui s'éloignait.

Il lui sembla que le jeune homme lui jetait un singulier regard. Puis, très vite, il s'écarta en souriant d'un air contraint.

— Ah! çà!... voyons!... Vous le faites exprès, mon bon Bernard!... — demanda madame de Chalindrey qui s'avançait, fraîche et jolie, en achevant d'enfiler de longs gants qui plissaient sur ses bras fins.

— Déjà vous!... — fit le Duc étonné — On ne

peut pas dire que vous êtes longtemps à vous habiller, toujours!...

— Non!... mais, le malheur, c'est que j'ai pas fini!... Je n'ai pas eu le temps de mettre une fleur... ni mes gants... et Jean déteste que j'achève de m'habiller après mon entrée...

— Dame!... Mais, dites-moi?... qu'est-ce que vous entendiez par ce : « Vous le faites exprès!... » dont vous m'avez salué tout à l'heure!... Qu'est-ce que j'ai fait?...

— Vous vous en allez vanter, à ce petit officier, la charmante nature de Feuchères...

— Eh bien?...

— Eh bien, mon ami, c'est pas une chose à faire quand on ne sait pas à qui on s'adresse... Et vous ne connaissez pas ce garçon... Moi non plus, d'ailleurs!...

— Et alors?...

— Comment : « Et alors?... »

— Je ne comprends pas un mot!...

— Vous ne comprenez pas qu'il y a cent chances contre une pour que ce jeune monsieur soit de l'avis général au sujet de Feuchères?...

— ?... ?... ?...

— Oui... vous, et moi, et tous ceux qui savent quel brave homme c'est, sont absolument persuadés de son honorabilité... Mais les autres... c'est-à-dire tout le monde... ou presque... le considère comme un... Vous comprenez?...

— Ma foi non!... Il est évident que la situation de Feuchères a quelque chose d'un peu délicat...

— Ah! bien!... — fit Napoléonette étonnée — « un peu délicat!... » Vous avez des mots qui m'enchantent!...

— Mon Dieu!... je ne vois pas qu'il y ait lieu de se montrer si sévère... Sans doute, je préfère n'être pas à la place d'Adrien...

— Ah! je le pense que vous le préférez!...

— N'empêche que si j'aimais une femme comme il semble aimer la sienne, j'accepterais probablement, comme il l'a fait, une situation qui, pour être irrégulière, n'a cependant rien de déshonorant...

Madame de Chalindrey regarda Bernard d'un air ahuri :

— Ben, les voyages vous ont formé, vous!... On peut l'dire!...

— Qu'est-ce que vous racontez, tous les deux, dans ce petit coin?... — demanda Jean de Chalindrey, qui s'avançait avec monsieur Ferdinand de La Villegonthier.

— Rien d'intéressant!... — répondit vivement Napoléonette, désireuse de rompre les chiens.

Mais Bernard d'Agay ne comprit pas ce désir, et il expliqua paisiblement :

— Figure-toi que ta femme semble me considérer comme un monstre d'immoralité, parce que je ne trouve pas inacceptable le mariage d'Adrien de Feuchères, et que...

En voyant les figures stupéfiées de Chalindrey et du jeune homme, il s'arrêta tout à coup, et se tournant vers son cousin, demanda :

— Et toi?... Qu'est-ce que tu en penses?...

— Dame!... Je pense que tu as la manche un peu large!... ou que, alors, il y a un malentendu... et que tu n'es pas au courant?...

Monsieur de La Villegonthier s'était furtivement éclipsé. Chalindrey continua en riant :

— Ce pauvre Ferdinand!... Ça le gêne à cause de son père et de sa mère qui sont bien obligés, eux aussi, de fermer les yeux!...

— Oh!... — affirma Napoléonette — je suis bien sûre que madame de La Villegonthier les a fermés pour tout de bon!...

— Allons donc!... — fit Chalindrey, incrédule.

— Si, mon petit Jean!... je suis sûre, sûre, vous entendez, que madame de La Villegonthier croit, dur comme fer, que madame de Feuchères est la fille du Prince...

Bernard demanda, étonné :

— Elle ne l'est donc pas?...

— Ah!... — s'écria Napoléonette — à la bonne heure!... je me disais aussi...

— Quoi?...

— Ben, qu'il était inadmissible que vous trouviez tout naturel ce qui l'est si peu...

— Mais quoi?...

— Eh bien, mais... — expliqua Chalindrey — que Feuchères ait épousé cette Anglaise sans feu ni lieu, qui est la maîtresse de Monseigneur...

Bernard d'Agay écoutait, bouche bée.

— Oh !... — murmura-t-il, saisi — du diable si je me doutais !... Ce pauvre Adrien !... Et il y a des gens qui croient qu'il sait la vérité ?...

— La plupart en sont persuadés... Il n'est pas d'homme plus universellement méprisé que Feuchères... qui le mérite si peu...

— Quel chagrin horrible quand il saura...

— Pourquoi saurait-il maintenant... — dit madame de Chalindrey — ce qu'il ignore depuis sept ans ?...

— Le fait est... — conclut Bernard — qu'il a un voile sur les yeux...

— Un voile !... — murmura Napoléonette — vous pouvez dire une tôle ?... Sa Sophie !... Ah mon Dieu !... Mais, pour lui, c'est une sainte !...

— Quel est ce monsieur qui parle à madame de Feuchères ?... — demanda Bernard.

— Le prince Louis de Rohan... le neveu de Monseigneur...

— Elle semble... si je ne me trompe... le considérer sans dégoût ?...

— Oui... Il lui plaît parce qu'il est l'héritier naturel de Monseigneur... Alors, au cas où, pour

une raison quelconque, le Duc de Bourbon ne pourrait pas laisser, ou négligerait de laisser sa fortune à madame de Feuchères...

— Comment, laisser sa fortune à madame de Feuchères !... — fit Agay stupéfait — mais on dit qu'il a soixante millions, le duc de Bourbon.

— Soixante-quinze, à en croire monsieur de Gatigny qui les administre !... — rectifia Napoléonette d'une voix flûtée. — Et puis, méfiance !... Elle tique sur nous, vous savez ?... Elle a bien deviné qu'on s'occupe d'elle par ici... Je crois que vous l'inquiétez, Bernard !...

— Moi ?... — murmura le Duc surpris — moi, je l'inquiète ?... Par quoi ça se traduit-il, cette inquiétude ?...

— Ça se traduit, pour l'instant, par des regards scrutateurs, avec, dedans, une petite lueur méchante que nous connaissons tous et que tu connaîtras certainement, toi aussi, quelque jour... — expliqua Chalindrey.

A ce moment le maître d'hôtel annonça :

— Son Altesse est servie !...

La Baronne de Feuchères se leva, et, abandon-

nant le prince de Rohan, traversa le salon, se dirigeant vers Bernard.

— Je crois, Dieu me pardonne! que vous allez avoir les honneurs du pied!... — dit Napoléonette, qui s'éloigna en riant.

Le Duc d'Agay regardait venir la jeune femme. Elle ondulait vers lui avec des glissements de couleuvre qui déroule ses anneaux. Une robe d'un vert très pâle, ornée de hauts volants de dentelle et de rubans lamés d'argent, moulait son corps merveilleux... Ses épaules et son visage, d'une blancheur laiteuse, avaient un extraordinaire éclat. Les yeux étincelants, les lèvres entr'ouvertes, elle s'approchait de Bernard, d'un air hésitant, presque troublé.

Et, comme lui aussi hésitait, ne sachant trop ce qu'il devait faire, elle lui prit le bras en disant :

— *Aôh! Diouc!*... Il paraît que c'est à *vious* que l'on *doât*, ce *soâr*, *tious* les honneurs, parce que *vious* êtes un revenant...

Elle souriait d'un air gracieux, presque tendre. Mais l'affreux accent tant détesté chiffonnait les

oreilles de Bernard. En face de lui, il apercevait Napoléonette. Elle riait de tous ses yeux, en parlant à son mari qui s'efforçait de rester sérieux.

Il se sentit ridicule et pensa :

« C'est ça qu'ils entendaient par les honneurs du pied !... Je dois être grotesque, moi !... »

Il avait donné son bras mollement avec humeur. Mais maintenant il respirait le parfum, doux et violent à la fois, qui s'exhalait de la belle Anglaise. Il sentait contre lui le bras rond qui s'appuyait sur le sien. Il admirait la couleur merveilleuse des épaules qui frôlaient presque sa joue, parce que madame de Feuchères, en marchant, se penchait avec abandon. Et il se répétait à part lui :

« Mâtin !... Ce quelle est jolie !... Ce pauv' Feuchères, tout de même !... »

Le couvert était mis dans l'immense galerie toute remplie des souvenirs du Grand Condé.

— *Aôh !...* — fit la Baronne en s'asseyant à côté d'Agay — *nious* sommes *vodsins*, je *voâs !...*

Elle parcourut des yeux la longue table chargée

d'argenterie, et dit avec ennui, en s'installant et tapotant gentiment ses jupes :

— *Nious* sommes très nombreux ce *soâr!* ... très, en vérité !... Dans le *tsalonn*, je n'avais pas *aperçiou* qu'il y avait *tiout* ce monde...

— On dirait que vous le regrettez?... — questionna le Duc qui avait remarqué l'intonation de madame de Feuchères.

— Mais oui... je le regrette !... Quand on est si nombreux, il faut se donner un peu à *tchaicun*... Et cela tombe ainsi toutes les *foâs* où on aurait envie de se consacrer *piour* un seul...

Tout près de lui, Bernard entendit un petit « Hum !... » clair et narquois.

« Patatras!... — pensa-t-il agacé — Napoléonette est par là !... »

Et, se penchant un peu, il aperçut en effet la jeune femme. Elle n'était séparée de lui que par madame de Feuchères et un officier de la garde, voisin de la Baronne. L'officier mangeait en silence son potage, qui était exquis. Le duc de Bourbon avait un cuisinier célèbre.

— J'espère, *Diouc*, que *vious* allez *nious* rester

quelque temps à *Tchantilly?*... — demanda la jolie Anglaise en regardant Bernard du coin de l'œil.

— Mais non, Madame!... Ce soir, ma cousine Chalindrey m'emmène chez elle... et demain je rentrerai à Paris, pour m'occuper d'une installation quelconque... car je suis sans un meuble, sans...

— Comme *l'oâseau* sur la branche, on appelle cela, je *croâs*, en français?...

— Précisément!... Si on écarte le côté poétique de la comparaison, c'est tout à fait ça!...

— *Aôh!... piourquoâ* l'écarter, le côté poétique... *Vious* n'aimez pas la poésie, *Diouc?*...

— Je l'adore, au contraire... et c'est pour cette raison que je ne la galvaude pas...

— Qu'est-ce... gal... je ne sais *plious* déjà ce que *vious* venez de dire?... enfin ce que ce mot signifie?...

— Cela signifie, Madame, que je suis très indigne de rapprocher la poésie de ma prosaïque personne!...

Madame de Feuchères regarda Bernard du coin

de l'œil et dit, avec un sourire plein de sous-entendus :

— Savez-*vious*, *Diouc ?*... C'est très vrai, ce que je disais tantôt, que j'ai entendu parler *biauquioup*... énormément de *vious !*...

— ?... ?... ?...

— Et d'une façon très flatteuse... très !... *Vious* ne me *croâyez* pas ?...

— Mais si, Baronne !... Ça m'étonne, mais, puisque vous me le dites, mon devoir strict est de vous croire... et je vous crois !...

— Et *vious* ne me demandez pas à quel propos j'ai tant entendu parler de *vious*... *Vious* n'êtes pas *quiourieux ?*...

— Pas du tout...

— *Vious* avez raison !... La *quiouriosité* c'est un défaut bon pour les femmes surtout... et *vious* êtes *biaucoup* trop masculin *piour* être *quiourieux*...

— .....

— Donc *vious* ne me demandez pas ce que je sais ?... Mais je vais quand même *vious* le dire... Eh bien, il paraît que *vious* avez *biauquioup* excité

la *djailousie* de Sa Majesté le *Roâ* Louis XVIII...

— .....

— *Viours* ne me répondez rien ?...

— Je ne vois pas, en vérité, ce que je pourrais répondre...

Et imprudemment, pour dire quelque chose, il ajouta :

— Puisque je ne sais même pas ce que l'on vous a dit !...

— L'on m'a dit, *Diouc*, que madame du Cayla *vious* aimait !...

— Oh !... quel grand mot !...

— Je dis bien !... — appuya la jeune femme en posant sur Bernard son regard perçant — elle *vious* aimait... et *vious*, dit-on, *vious* ne l'aimiez pas du *tiout*... mais *viou* faisiez semblant...

— Jamais, au grand jamais !... — affirma le Duc en riant — je n'ai fait semblant d'aimer madame du Cayla... ni personne...

— Semblant... n'est peut-être pas le mot qu'il faut... mais *vious* lui faisiez la *quiour*, comme *vious* dites, *vious* autres Français...

— On fait toujours la cour à une jolie femme !...

La baronne secoua la tête tristement :

— Non... pas *tioudjiours*... Mais parlons de ce qui *nious* intéresse...

— Pardon, de ce qui vous intéresse, car moi...

— Alors, elle ne *vious* intéresse donc pas du *tiout*, cette pauvre comtesse... que *vious* affectez ainsi de la mépriser ?...

— Moi... — fit Bernard stupéfait — j'affecte de la mépriser...

Aôh !... ne protestez donc pas !...

— Mais si, Madame, je proteste, au contraire... car je serais un simple goujat si je laissais dire que je méprise une femme charmante et qui n'a eu pour moi que des bontés...

— Ah !... *vious* voyez, *Diouc* !... *vious* avouez !...

— Qu'est-ce que j'avoue ?...

— Que la comtesse a eu *piour vious* des bontés ?...

Et comme il demeurait ahuri, elle acheva :

— Car on sait ce que l'on entend en français par « *avoâr* des bontés »...

Cette fois, Bernard s'énerva :

— Nous ne parlons probablement pas le même

français... — fit-il sèchement — car je ne comprends pas un mot à ces insinuations qui me semblent d'un goût douteux...

— Eh! là!... Ne *vious* fâchez pas, mon cher *Diouc!*... Je ne *vious* répète, *moâ*, que ce qui se disait à la *Quiour*, au moment de mon mariage... On disait alors... mais, cela ne *vious ennouie* pas, au moins, que je *vious* raconte cela?...

— Dans tous les cas, ça m'instruit!...

— Donc, on affirmait que madame du Cayla était... comment dire?... la... la très amie du vicomte de Chalindrey... Cela, *vious* le savez, n'est-ce pas?...

— .....

— *Aôh!*... je *voâs* que *vious* ne *vioulez* pas répondre!... — Enfin, admettons que je *vious* l'apprends... Donc, on disait... ce que *vious* ne saviez pas... et que *piour* se consoler du mariage de monsieur de Chalindrey, elle avait posé ses yeux sur *vious*... et que *vious* l'aviez consolée très bellement... Cela, non pas tant parce qu'elle *vious* plaisait, que *piour jouyer* un *tiour* au roi... Que pensez-*vious* de cela, *Diouc?*...

— Je pense, Madame, que si j'avais fait ce que vous dites, je serais un fort vilain monsieur...

— *Aôh! piourquoâ* donc cela, je *vious* prie?...

— Mais parce que, jouer un méchant tour à un vieillard... en le privant de l'une des seules joies qui lui restent, serait une action mauvaise... et laide, ce qui est peut-être pire!...

— *Vious* ne pensez qu'au vieillard!... Mais il y a aussi la femme, mon cher *Diouc!*... La femme qui est jeune, elle!...

— Oh!... elle ne m'intéresse pas du tout dans ce cas, la femme!... D'abord, elle a des compensations... ensuite elle savait à quoi s'en tenir...

— Pas *tioudjours!*... — soupira la baronne avec un mélancolique sourire — le *plious siouvent* la femme ignore...

— Rien du tout!... Permettez-moi, Madame, de n'être pas de votre avis... Je crois, d'ailleurs, que madame du Cayla... puisque c'est d'elle qu'il s'agit... était alors ce qu'elle est, je pense, encore aujourd'hui... très satisfaite du sort qu'elle avait volontairement choisi... et qu'elle n'avait nullement l'idée de compromettre une situation à la-

quelle elle devait tenir d'autant plus qu'elle était plus péniblement acquise...

— Que *vioulez-vious* dire?... Je ne *vious* comprends pas très bien?...

— Je veux dire que quand une femme... une femme intelligente, est... pour employer l'euphémisme charmant dont vous vous êtes servie tout à l'heure... la « très amie » d'un grand, noble et riche personnage, elle ne risque pas de faire crouler, par d'intempestifs caprices pour des seigneurs sans importance, l'édifice qu'elle a soigneusement et laborieusement construit... Et je m'étonne que vous, Madame, vous ne compreniez pas ça!...

La baronne de Feuchères fit un mouvement, une flamme dure glissa entre ses cils touffus et s'arrêta sur Bernard, tandis que sa mâchoire un peu lourde se serrait, donnant une expression brutale à son joli visage frais.

« La voilà, la petite lueur méchante dont parlait Jean!... — pensa-t-il — je la connais maintenant!... »

En même temps, la toux claire de Napoléonette

résonna quatre fois au milieu du brouhaha des conversations.

— Hum!... Hum!... Hum!... Hum!... — fit la voix sur quatre tons différents.

Madame de Feuchères ne l'entendit pas. Elle semblait absorbée dans quelque songe douloureux et lointain. Et Bernard la regardait furtivement, surpris de la trouver si différente de la femme qu'il avait cru voir d'abord.

Ce qu'il prenait tantôt pour de la beauté, était surtout de l'éclat, un éclat qui éblouissait. En détaillant les traits, ils apparaissaient quelque peu vulgaires et beaucoup trop accentués. Si les yeux étaient très beaux, le regard était dur, effronté, formellement dénué de charme.

Tout à coup, la Baronne se tourna de nouveau vers lui, en déclarant, d'un ton qui s'efforçait visiblement d'être aimable :

— Je serais très fâchée si *nious* n'étions pas bons amis, *Diouc*, très...

— Pourquoi ne serions-nous pas bons amis, Madame?...

— Eh!... le sais-je?... Il me semble que *vious*

ètes avec *môa*... Comment dit-on cela en français... sur... sur la défensive?... Oui, je *crôas* que c'est bien ce mot qui exprime ma pensée...

« Elle ne sera pas jolie longtemps!... — se disait encore Agay, qui avait repris inconsciemment son examen — elle engraissera... Pour le moment, elle est juste à point, parce qu'elle est très grande... mais il y a déjà des empâtements... Et puis, c'est singulier!... Quand elle marchait tantôt... et tout à l'heure encore... elle me paraissait souple, et, maintenant, elle me fait l'effet d'être raide comme un piquet... ou comme une Anglaise!... »

— *Vious* voyez... *vious* ne me répondez pas, *Diouc?*... Donc, j'ai dit *djiouste?*...

— Excusez-moi, Madame, je n'ai pas entendu ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire?...

Et, pour pallier ce que sa réponse avait de trop sans-gêne, il expliqua :

— Je vous regardais!... Et, quand on vous regarde...

Comme, en effet, il regardait la jeune femme avec une attention intense et qu'elle s'en était bien aperçue, elle accepta cette défaite comme un

compliment. Et, après une légère hésitation, elle demanda :

— Il y a très longtemps que *vious* connaissez mon mari?...

— Ah ! oui !... vraiment très longtemps !... — affirma Bernard en riant — Nous habitions à un kilomètre l'un de l'autre, et nous passions tout notre temps ensemble quand nous étions petits... Plus tard, les hasards de la vie nous ont séparés... Toutefois, nous nous sommes retrouvés un nstant au régiment...

— Et *vious* n'aviez pas su...

Elle s'arrêta un instant et acheva, en appuyant :

— *Du tiout*... qu'il était marié?...

— Non !... Il s'est marié... d'après ce qu'il me disait tantôt... au moment même où je quittais la France... Et c'est hier seulement que j'y suis revenu...

— J'espère que *vious* n'êtes pas comme madame de Chalindrey?...

— En quoi?...

— Elle exècre les Anglais...

— .....

— *Vious* ne *vioulez* pas dire?... Alors je comprends...

— .....

— Oui... je sais mal votre langue... Alors je ne comprends pas *tioudjiours* très bien ce qu'on me dit... Mais je comprends *tioudjiours* très bien ce qu'on ne me dit pas, mon cher *Diouc!*...

Elle débitait ces choses précises et sèches, d'un air pénétré et avec une douce voix. Son regard se faisait câlin. La petite lueur méchante avait disparu. Sa bouche prenait une expression caressante.

A ce moment, Bernard vit, penchée au-dessus de la table, la tête malicieuse de madame de Chalindrey. Elle cherchait évidemment, en se penchant, à être aperçue de lui. Et quand elle eut rencontré les yeux de Bernard, elle sembla, de son fin menton levé, lui indiquer quelque chose. Il suivit le mouvement de la jeune femme. Et il vit alors que le duc de Bourbon enveloppait madame de Feuchères et lui d'un regard profondément anxieux. Les yeux ordinairement atones du vieillard brillaient singulièrement. Les narines

agitées, les lèvres tremblantes, les pommettes violemment colorées tout à coup, il ne songeait même pas à dissimuler son trouble.

« Le pauvre homme !... — pensa Bernard — il croit que je suis amoureux de madame de Feuchères !... »

Et, après un instant, il conclut :

« Ou peut-être même, étant donné l'attitude qu'elle affecte, qu'elle est amoureuse de moi !... »

Puis il se demanda, perplexe :

« Mais pourquoi diable la prend-elle, cette attitude ?... Qu'est-ce qu'elle peut bien manigancer ?... »

— *Pouisque vious* n'aimez pas les Anglais... — continuait la Baronne, qui suivait son idée — *vious* devez trouver qu'il y en a *biauquioup* ici, ce *soâr* ?...

— Il y a surtout des Anglaises... — répondit Bernard, qui avait bien remarqué que les seules femmes françaises étaient celles qui composaient la Maison du prince de Condé.

Puis il affecta de parler, d'un air indifférent, de choses indifférentes.

Mais, à brûle-pourpoint, sans que rien amenât

cette question, madame de Feuchères demanda :

— Est-ce que *vious* avez connu madame la duchesse de *Biourbonn?*...

— Je l'ai aperçue jadis...

— Elle est morte il y a deux ans, *vious* savez?...

— Je sais!...

— Eh bien, c'est singulier, figurez-*vious* que Monseigneur, qui a vécu *tioudjiours* séparé d'elle, a regrette infiniment...

— .....

— Il a, *piour* son *siouvenir*, un véritable *quioulte*. Pourtant... la conduite de la princesse n'était pas exempte de reproches...

— Non... effectivement!... — fit en souriant Bernard, qui avait entendu raconter tant de fois le célèbre duel du duc de Bourbon et du comte d'Artois — mais Son Altesse n'était pas non plus un mari modèle...

— *Aôh!*... — fit madame de Feuchères d'un ton pudique — la légèreté du mari ne peut pas être comparée à celle de la femme...

— Je suis entièrement de votre avis...

— N'est-ce pas?... Un mari a le droit d'attendre

de sa femme *tioute* la fidélité, *tioute* la vertu possibles... *surtiout* quand il est aussi charmant que l'était, à ce qu'on dit, Monseigneur?...

— Oui... en principe... mais lorsqu'il épouse, à seize ans, une petite fille du Régent, une princesse d'Orléans qui en a quinze... peut-être est-il imprudent d'attendre d'elle tout cela?...

— Ah!... — fit la Baronne, dont le visage se durcit — *vious* aussi, je parie, *vious* êtes hostile à Monseigneur le *Diouc* d'Orléans?... Ça n'est pas sa faute s'il est le fils de celui que *vious* appelez Égalité?...

— Ça n'est pas sa faute... mais c'est sa gloire!...

— Pourtant, *vious* permettrez...

— Vous permettrez aussi, Madame, que je vous dise que des Français ont seuls qualité pour juger la conduite et l'attitude des Orléans...

— Pourquoi les appelez-vous Orléans tout court?...

— Oui... Pourquoi, au fait?... Autant les appeler Égalité, puisque c'est le nom qu'ils ont choisi!..

— On a exagéré, dénaturé *tioutes* ces choses!..

— Comment exagéré?... Mais, Madame, chacun

peut voir, aux Archives, la lettre... écrite de la main d'*Égalité!*... pour demander qu'on lui accorde ce beau nom... et l'arrêté de la Commune, qui dit que : « *Sur la demande* de Louis-Philippe-Joseph, « prince français, le Conseil général arrête : que « Louis-Philippe-Joseph et sa postérité porteront « désormais pour nom de famille *Égalité*... » Qu'on le veuille ou non, c'est aujourd'hui de l'histoire!...

— Pour en revenir à ce que je *vious* disais *tiout* à l'heure, *Diouc*, figurez-*vious* que, depuis la mort de madame la *dioutchesse*, survenue *sioubitement*, il y a deux ans, plusieurs personnes *vioudraient* remarier Son Altesse... Quel est, à ce point de vue, votre avis?...

— !... !... !...

— Moi, j'ai très conseillé à Monseigneur de faire ce qu'on lui demande...

— Ah!... — dit Bernard à moitié sérieux, à moitié narquois — ça prouve beaucoup de désintéressement, Madame...

— Comment cela?...

— Mais parce que la présence d'une femme

apporterait dans la vie de Son Altesse de grands changements... changements qui rendraient difficile, sinon impossible, la position de certaines personnes de sa Maison... parce que...

— Je vois ces *tchoses* différemment de *vious*, *moá, Diouc!*...

— Et c'est vous qui devez les voir le plus juste... — fit, en souriant, Bernard, qui pensait, à part lui :

« Hypocrite et artificieuse!... Elle est complète!... »

Et, machinalement, il demanda :

— Vous êtes protestante, Madame?...

— La religion n'a rien de commun avec ces matières!... — répondit l'Anglaise d'un ton sentencieux.

Le Duc de Bourbon continuait à regarder madame de Feuchères et Agay. Les rides de son long visage s'étaient creusées. Depuis le commencement du dîner, il semblait vieilli de dix ans.

« Le pauvre homme!... — se disait Bernard — il est affreusement jaloux!... S'il pouvait lire dans

mon cœur, il serait bien tranquille, pourtant!... Et ce serin d'Adrien, qui louche aussi sur nous de son bout de table!... Et Chalindrey qui rit de loin à sa femme... Ils se fichent de moi!... Enfin!... »

Et, philosophiquement, il conclut à part lui :

« Ça m'est d'ailleurs égal, qu'ils se fichent de moi!... et que le Duc soit inquiet, jaloux, et tout ce qu'il voudra... Le seul qui m'intéresse là dedans, c'est Adrien, qui est bon et charmant... et qui joue vraiment le rôle d'un imbécile... ou d'une canaille... Car il n'y a pas à sortir de là!... Pour le public, il faut de toute nécessité qu'il soit l'un ou l'autre... »

Le dîner s'achevait. La baronne de Feuchères, à l'instant où elle se levait de table, posa sur Bernard un regard d'une acuité extrême et demanda, en lui prenant le bras :

— *Diouc!... vious* allez rester au *tchâiteau*, n'est-ce pas?...

— Mais, Madame, c'est impossible!...

— Même si je *vious* en prie?...

— Je ne suis pas invité à demeurer au châ-

teau... et j'ai demandé aux Chalindrey de me donner l'hospitalité chez eux cette nuit... Ils vont m'emmener tout à l'heure...

— *Vious* serez probablement du jeu de Monseigneur, ce *soâr*?...

— J'espère que non !... Je suis un très mauvais joueur !...

— Sophie !... — dit monsieur de Feuchères qui s'approchait d'un air un peu contraint — Monseigneur désire vous parler...

— Comment?... Ici?... Tout de suite?... — fit avec ennui la jeune femme.

Tandis que, suivie de son mari, elle se dirigeait vers le vieux Prince en traversant l'immense salon de son pas cadencé, Napoléonette s'approcha et dit, en faisant à Bernard une belle révérence :

— Mes compliments !... Vous paraissez avoir fait une grande impression !...

Elle suivait, de tous ses yeux malins, l'Anglaise qui arrivait auprès du Duc de Bourbon. Le Prince attendait, la mine sévère, le front barré d'un grand pli. Alors, la petite de Chalindrey affirma joyeusement :

— C't'égal!... Je crois qu'elle va recevoir un savon soigné, « Sophie!... »

Le Duc de Bourbon avait emmené madame de Feuchères dans un petit salon où on les apercevait à présent, lui vu de dos, parlant à la jeune femme qui se présentait de face, et dont le visage empourpré et les yeux luisants exprimaient une violente colère, sans que, toutefois, elle fît un seul mouvement. Elle écoutait, dans une immobilité de statue, ce que lui disait le vieux Prince.

Chalindrey dit :

— Ce pauvre Adrien est dans un état!... Ah! çà!... Pourquoi t'amuses-tu à compliquer les choses, toi, Bernard?...

Et sans laisser au Duc le temps de protester, il acheva :

— Tu penses bien que, tourné comme tu l'es, ça ne peut pas amuser Monseigneur que tu fasses la cour à madame de Feuchères!...

— Mais je ne la lui fais pas!...

— Ah! non!... Tu te gênes!... Tu n'as pas fait autre chose pendant tout le dîner!... Je vous voyais bien, j'étais en face de vous... et le Prince

aussi, malheureusement, vous voyait!... Il n'en perdait pas un trait, si je puis ainsi dire...

— Mais, Jean...

— Ah!... il n'y a pas de « Mais Jean!... » C'est à ce point que toi, qui es habituellement si bien élevé, tu n'as même pas été poli...

— Pour qui n'ai-je pas été poli?...

— Pour madame de Sainte-Aulaire... qui était à ta droite...

— Il y avait une dame à ma droite?... C'est ma foi vrai!... — fit Agay consterné — une vieille dame!... Maintenant que tu me le dis, je me rends compte qu'elle y était... Mais, pendant le dîner, je ne l'ai positivement pas vue!...

— Parbleu!... Tu n'étais occupé que de ta voisine de gauche!...

— Pardon... — interrompit Napoléonette — mais moi qui étais témoin et qui jure de dire la vérité, rien que la vérité, je vous ferai observer, Jean, que c'est sa voisine de gauche qui était occupée de lui plutôt qu'il n'était occupé d'elle...

Elle se mit à rire et conclut :

— Je prévoyais, d'ailleurs, ce qui arrive!...

Vous souvenez-vous, Bernard?... Tantôt je vous ai recommandé de vous faire très beau?... Je vous ai dit : « Ça m'amusera que vous soyez très beau!... » Ben, ça y est!... Vous l'êtes, et ça m'amuse!...

— Elle est incorrigible!... — dit Chalindrey en enveloppant sa femme d'un regard affectueux.

— Oui... C'est entendu!... Alors, faut pas essayer de me corriger... Si vous saviez comme c'était amusant, ce siège d'Agay pendant le dîner!... Moi, j'en perdais pas un détail... attaque, défense, j'entendais tout!... Mon voisin de droite dévorait, heureux de voir que je ne faisais pas attention à lui, la cuisine de Monseigneur...

— Le fait est... — dit le Duc — qu'elle est succulente, la cuisine de Chantilly!...

— N'est-ce pas?... Vous aussi, vous y avez fait honneur, Bernard... Mon voisin de gauche, c'était le bon monsieur de Saint-Jacques, pour qui je n'ai pas à me mettre en frais, ni réciproquement... Depuis six mois que nous nous voyons tous les jours, nous nous sommes tout dit!... Alors, je vous écoutais... et ce que je m'amusais!... Mais,

à la fin... quand j'ai vu que Monseigneur tiquait pour tout de bon... alors, je vous ai averti...

— Comment avez-vous pu les avertir?...

— Elle a toussé en arpège... — expliqua le Duc — elle a failli me donner le fou rire...

Madame de Feuchères venait de quitter le Duc de Bourbon pour aller à la rencontre d'un invité qui entrait. Bernard regarda le nouveau venu et dit :

— Tiens!... Lamartine!...

— Tu le connais?... — demanda Chalindrey — c'est l'homme du jour!...

— Je l'ai connu beaucoup quand il était aux Gardes du Corps... Mais pourquoi est-ce l'homme du jour?...

— Parce qu'il fait des vers admirables, d'abord...

— Ça ne m'étonne pas!... Il était déjà poète quand il n'en faisait pas!...

— Il est maintenant diplomate... On parle de l'envoyer comme secrétaire à la légation de Florence... Pour l'instant, il est à côté d'ici... chez les Flahaut...

— Ils sont là, ce soir, les Flahaut?...

— Non... Madame de Feuchères a essayé d'amorcer des relations, sous prétexte que madame de Flahaut est Anglaise, mais ça n'a pas mordu...

— C'est sans doute parce que précisément elle est Anglaise, qu'elle a rétivé, madame de Flahaut?...

— Probablement?...

— Comment... — dit Agay surpris — le Duc de Bourbon recevrait Flahaut, qui était aide de camp de l'Empereur?...

— Le Prince reçoit qui il plaît à madame de Feuchères... — expliqua Chalindrey.

Napoléonette affirma :

— Vous verrez qu'elle finira par lui imposer monsieur de Talleyrand!...

Le colonel de Feuchères revenait, un livre à la main. La jeune femme esquissa un vague saut de joie :

— Patatras!... Il y a un peu de gaieté sur la planche pour ce soir!... Et monsieur de Lamartine qui est là, sans méfiance, à faire le joli cœur... Il ne sait pas quelle surprise lui est réservée!...

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— Madame de La Villegonthier l'a bien deviné ce qu'il y a!... Regardez-moi ce nez qu'elle fait... Ah! c'est que, elle, ça ne l'amuse pas!... Elle n'aime pas bien qu'on se fiche du Prince...

— Mais enfin?... Qu'est-ce qui va se passer?... demanda le Duc intrigué.

— Madame la baronne de Feuchères va, selon toutes probabilités, nous dire des vers de monsieur de Lamartine... Et, selon toutes probabilités également, « Le Lac »... Or, quand on n'a pas entendu dire « Le Lac » par « Sophie », on ignore ce qui est vraiment joyeux!...

Elle regarda autour d'elle et se vit un peu isolée avec son mari, Agay, madame de La Villegonthier, son fils, et le baron de Saint-Jacques. Alors elle se mit à déclamer à demi-voix, cocassement, l'air prétentieusement inspiré, et avec un accent d'une drôlerie intense :

Eh *quôa!* n'en pourrons-*nious* fixer au *môains* la *traice?*
Quôa! passés *piour djaimais!* *Quôa tiout* entiers *perdious*
Ce temps qui les donna, ce temps qui les *effaice*,
Ne *nious* les rendra *plious!*

» C'est beau, hein?... Ça fait des vers à mille pattes quand c'est récité comme ça!... C'est-à-dire que monsieur de Lamartine lui-même va avoir un moment d'incertitude en entendant ces choses amorphes...

— Eh! Gare!... voilà Adrien!... — murmura Chalindrey en saisissant le bras de sa femme.

Napoléonette n'avait pas vu le Colonel qui s'approchait, tenant toujours le volume à la main.

— C'est désolant!... — dit-il d'un air navré — Sophie ne se sent pas très bien... et Son Altesse tient à ce que monsieur de Lamartine lui entende ce soir dire ses vers. La dernière fois qu'il est venu, elle était enrouée... C'est comme un fait exprès!...

De nouveaux arrivants venaient parler aux Chalindrey. Des groupes se formaient dans le salon. Madame de Feuchères semblait absorbée par une conversation avec le prince Louis de Rohan. Comme, à ce moment, Bernard d'Agay restait un peu isolé des autres, le Colonel s'arrêta et lui dit à demi-voix :

— Tu sais que c'est ta faute, si Sophie a été grondée par Monseigneur!...

— Ma faute?... Ah! par exemple!...

— Tu ne t'en doutais pas, mais c'est comme ça!... Tout le temps du dîner, Son Altesse a trouvé qu'elle s'occupait beaucoup trop de toi... Oui... je sais bien... tu n'y pouvais rien!... Et puis, il est tout naturel qu'elle soit aimable pour le revenant que tu es!... Seulement, elle est étrangère... alors elle a plus de liberté d'allures qu'il n'est de mise d'en avoir chez nous... Et, en ce qui la concerne, le Prince est horriblement chatouilleux...

Bien que monsieur de Feuchères eût parlé bas, deux officiers qui causaient à quelques pas avaient certainement entendu. Il sembla à Bernard qu'ils se poussaient du coude, et ils se mirent à rire, tandis que l'un des deux disait très haut, en regardant le Colonel :

— Vraiment, il exagère!...

— Tu connais ces deux messieurs?... — demanda le Duc agacé.

— Non!... Je sais qu'ils sont en garnison à Beauvais... mais c'est tout ce que je sais... Pourquoi?...

— Pour rien...

— Ah! bon!... Parce que, si ça t'intéressait, ma femme te renseignerait certainement... Elle connaît tous les gens qui viennent chez le Prince, et leurs tenants et aboutissants... et leurs idées politiques!... et leurs goûts!... Pour être au courant de tout, il n'y en a pas deux comme ma femme!...

— Ah! tiens, c'est vrai!... — fit Agay, horripilé — il y avait longtemps que nous n'en avions parlé, de ta femme!...

— Oh!... — dit monsieur de Feuchères d'un ton désolé, presque douloureux — est-ce bien toi qui me bouscules ainsi, Bernard?... Qu'est-ce qu'il y a?... Quelles influences as-tu subies déjà que tu as tant changé en quelques heures?...

— Je n'ai pas changé... — expliqua le Duc avec embarras — mais je trouve que... étant donné la situation dont tu m'as parlé tantôt... tu as tort de mettre ta femme toujours en avant... et toi aussi... C'est un manque de tact!...

— Pourquoi, puisque je n'en rougis pas, de cette situation?...

— C'est un tort!...

— Mais tu m'as dit tantôt précisément tout le contraire...

— Tantôt... tantôt, c'est possible!... — fit Bernard bourru — Mais ma façon de voir s'est modifiée depuis tantôt...

— Tu vois bien qu'on t'a dit des choses contre nous?...

— Mais pas du tout!... — s'écria le Duc que cet extraordinaire aveuglement, cette gaffe bon enfant et continue, mettaient hors de lui — on ne m'a pas dit des choses... Mais c'est moi qui en ai remarqué, des choses!... C'est moi qui...

Il s'emballait et glissait dans la voie dangereuse des explications, lorsqu'il aperçut, en face de lui, Napoléonette qui le regardait effarée. Alors il s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase et, ne sachant comment en sortir, il déclara :

— Ah!... et puis, tu m'embêtes, à la fin!...

— Colonel!... — appela madame de Chalindrey, je voudrais bien prendre une glace... Est-ce que, avec votre protection, on peut en avoir une?... J'ai très soif!...

— Tout de suite, Madame, je vais vous la faire apporter...

— Non... pas apporter..., j'aimerais mieux aller avec vous... Je meurs de chaud!...

Monsieur de Feuchères arrondit son bras. Napoléonette le prit et ils s'éloignèrent, tandis qu'Agay les suivait d'un air soulagé.

— Ouf!... — dit-il à Jean de Chalindrey, qui regardait sa femme entraîner Feuchères — ouf!... j'ai eu peur!...

— Non... pas par là, Colonel!... — commença gentiment madame de Chalindrey — je n'ai pas chaud, je n'ai pas faim, je n'ai pas soif... je ne veux pas manger de glace... mais je veux vous parler...

— Ah!... — fit-il surpris — est-ce au sujet de cette inexplicable algarade d'Agay?...

— Précisément...

— Et qu'est-ce que vous voulez me dire?...

— Qu'il a raison!... — affirma résolument la jeune femme— parce que vous êtes horriblement maladroit, mon cher Colonel...

— Mais je ne...

— Laissez-moi achever?... Si vous m'arrêtez, je n'oserai peut-être plus repartir, et ce sera tant pis... car il y a très longtemps que l'un de nous aurait dû prendre son courage à deux mains et vous avertir... Oui... vous devriez, vous sachant jalousé, envié... être plus... je ne sais comment vous expliquer?... plus discret... plus réservé en ce qui concerne le... la... la situation de madame de Feuchères par rapport au Prince... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre?...

Napoléonette s'arrêta.

« J'en ai chaud!... — pensait-elle — je serais si désolée de lui faire de la peine... ou, par un mot maladroit, de lui ouvrir les yeux... C'est encore moins commode que je ne croyais!... »

— Je ne conçois pas bien en quoi je manque de discrétion ou de réserve... — répondit monsieur de Feuchères un peu déconcerté — je sais très bien que ma femme seule compte dans la Maison de Monseigneur, et que moi je ne suis rien... que son mari... un mari aimant et dévoué, mais qui a parfaitement conscience de son peu de valeur personnelle... Aussi je m'efface le plus

que je peux... Je croyais, du moins, que je m'effaçais, puisque, paraît-il, il n'en est rien... Je n'ai fait pourtant usage, jusqu'ici, du peu d'influence que je peux avoir sur Sophie et, par ricochet, sur le Prince... que... Qu'est-ce que vous avez?...

— Rien... continuez!...

— Vous avez fait un mouvement d'impatience ?... Dites-moi pourquoi , je vous en prie?...

— Parce que vous avez eu un mot malheureux... ou qui m'a semblé tel... Vous disiez?...

— Je disais que je n'ai jamais employé ma très modeste influence que pour rendre service à des amis... ou à des malheureux...

— Je sais!... Je sais que vous êtes le meilleur, le plus brave et le plus généreux des hommes, mon cher Colonel... — affirma Napoléonette sincère — Mais... c'est précisément cette influence qu'il ne faudrait pas faire agir ostensiblement... et dont il ne faudrait même jamais parler... Vous devriez... comprenez-moi, je vous en prie... ne jamais faire surtout la moindre allusion à ce que... enfin, au rôle important que joue madame de Feu-

chères dans la vie du Prince... Vous devriez même paraître l'ignorer...

Et comme le colonel ébauchait un geste de protestation, elle insista, véhémente malgré elle :

— Oui... Oui... je dis bien... l'ignorer... absolument, totalement... Vous entendez?... C'est très, très important!...

— Mais... — balbutia monsieur de Feuchères, ahuri — par quoi s'expliquerait, dans ce cas... et par quoi croirait-on que je m'explique à moi-même... la situation qui nous est faite auprès du Prince à ma femme et à moi?...

— Vous l'expliqueriez... — commença madame de Chalindrey qui cherchait, tout en parlant, ce qu'elle allait dire... — par... par...

Mais, ne trouvant rien, et désespérant de sortir d'une explication aussi scabreuse sans donner l'éveil au Colonel — elle acheva :

— Par rien... Vous ne l'expliqueriez pas!...

— Peut-être... — hasarda-t-il timidement! — ne nous jugez-vous pas tout à fait impartialement dans ce cas?... Oui... Vous qui êtes si bonne, et même si indulgente... malgré votre facilité à la

moquerie et votre esprit narquois... vous êtes, à notre endroit, plutôt sévère, je crois?... Il n'y a pas de... comment puis-je dire?... de sympathie...

— Oh!... protesta Napoléonette — je vous aime beaucoup, Colonel, beaucoup!...

Monsieur de Feuchères répondit avec tristesse :

— Mais vous détestez Sophie?... Oh!... Vous n'essaierez pas de me donner le change!... d'abord parce que vous êtes trop franche pour ça... ensuite, parce que vous savez bien que j'adore trop follement ma femme, pour ne pas deviner d'instinct les affections ou les haines qui l'entourent... Dès le jour de votre arrivée au Palais-Bourbon, dès le jour même, je savais, à n'en pas douter, que Sophie vous faisait horreur!... Je l'avais senti à tout et à rien... Jamais je n'ai pu m'expliquer la cause de cette antipathie si imprévue... et, permettez que je dise, si anormale... car vous étiez faites, ma femme et vous, pour vous comprendre, et vous plaire, et vous aimer...

Et comme madame de Chalindrey faisait un mouvement :

— Oui... Toutes les deux vous êtes infiniment intelligentes et jolies... et vous avez des beautés qui, loin de se nuire, se font au contraire valoir... Et toutes les deux aussi, vous aimez les arts, la nature, la poésie, l'élégance... Enfin, j'ai eu beau faire, et me torturer la cervelle, je n'ai jamais, jamais compris ce que vous avez contre Sophie?...

— Mon Dieu, je...

— Car ce n'est même pas de la haine!... la haine, à la rigueur, cela s'explique... mais c'est de la répulsion... de la répulsion qui éclate aux yeux... Et, tenez... je vous supplie, Madame de Chalindrey, puisque nous avons aujourd'hui cette explication sincère... dites-moi pourquoi cet éloignement dont je suis si malheureux... parce que Sophie, qui a soif d'égards, en souffre affreusement...

— Je crois... je... — balbutia Napoléonette qui ne se doutait pas de ce qu'elle allait pouvoi dire — que... peut-être...

— Ça n'est pas parce que Sophie est Anglaise au moins?...

— Si!... — s'écria la jeune femme, qui saut

sur le prétexte que lui offrait le Colonel — si... c'est précisément pour ça!...

— Mais... — fit le pauvre homme, désolé — mais c'est effroyablement injuste!... En vouloir aussi nettement, aussi fortement à un être d'une tare... puisque à vos yeux c'en est une... dont il est innocent, cela ne vous ressemble guère, Madame de Chalindrey!...

— Quand il s'agit des Anglais — expliqua Napoléonette convaincue — je deviens incapable d'aucun raisonnement... Songez donc!... C'est un Anglais qui a tué devant moi mon pauvre papa... C'est les Anglais qui ont martyrisé mon parrain à Sainte-Hélène!... Sainte-Hélène!... Quelle horreur!... Rien que d'y penser, j'en ai le frisson!... Si vous aviez vu ça?...

— Comment!... — fit le colonel de Feuchères — si j'avais vu ça?... Vous l'avez vu, vous?...

— Oui!... Oh! je peux bien le dire maintenant!... Oui... j'ai vu ça, l'année de mon mariage, déguisée en mousse, d'une barque qui apportait dans l'île des viandes fumées et des oranges... J'avais l'air d'avoir douze ans!... Le

patron du bateau a consenti à me prendre, mais il n'a pas voulu embarquer Jean comme matelot... Il avait peur de se faire pincer !... Et Jean ne voulait pas me lâcher sur cette mauvaise petite coquille de rien du tout!... Il a mis quinze jours à se décider... Enfin, je suis partie !... Et, justement, quand nous avons abordé, il était là, l'Empereur !... Il regardait arriver la barque pour se distraire... Moi, de le voir si maigre et si jaune, j'avais envie de pleurer... Alors, en faisant semblant d'attacher l'amarre, j'ai soufflé : « C'est moi, Parrain !... moi Léo!... » Il est devenu encore plus pâle et il a demandé, en se penchant aussi comme pour regarder la chaîne : « Est-ce que tu as revu mon fils?... » — J'ai dit : « Non !... » — Et voilà !...

Napoléonette essuya rageusement, de son petit poing fermé, une larme qui roulait sur sa joue rose, et conclut, à moitié désolée, à moitié narquoise :

— Ça valait pas l'voyage, hein?...

Puis, réfléchissant :

— Mais vous ne devez rien du tout comprendre à ce que je vous raconte là... parce que vous ne

savez peut-être pas que j'étais la filleule de l'Empereur?...

— Je le sais depuis tantôt!... — dit le Colonel — C'est Bernard d'Agay qui me l'a dit...

Il s'arrêta court, écoutant une voix qui, au milieu d'un profond silence, s'élevait, venant du grand salon :

Aôh!... Laic! l'année à *peyne* a fini *son* carrière...

— Ah!... — fit gentiment Napoléonette — rentrons vite au salon... Je ne veux pas vous empêcher d'entendre madame de Feuchères réciter « Le Lac »...

Et, blagueuse malgré elle, elle acheva :

— C'est monsieur de Lamartine qui va être content!...

III

— Voyons, Bernard!... — cria Chalindrey, en ouvrant bruyamment les fenêtres par lesquelles entrait un soleil aveuglant. — Voyons! lève-toi, mon ami!...

Le duc d'Agay, qui dormait profondément, grogna un peu, se retourna et finit par s'asseoir sur son lit. Encore engourdi, mais déjà de bonne humeur, il déclara en se frottant les yeux :

— Décidément, il n'y a qu'en France qu'on dort comme ça!... Quelle heure est-il?...

— Neuf heures!... Je t'en prie?... Tu vas voir que tu ne seras pas prêt!...

Et comme le Duc faisait mine de se recoucher, Jean le secoua de toutes ses forces, en criant :

— Monseigneur vient déjeuner?... Tu l'oublies!...

— Ah! fichtre non! Je ne l'oublie pas!... Qu'est-ce qui lui a pris de venir déjeuner?... On aurait été si tranquille!...

— Pauvre homme!... Ça l'amuse de faire cette petite escapade...

— Il aurait bien pu choisir un autre jour que celui où je suis là?...

— J'espère bien que ça ne sera pas le seul où tu seras là, mon bon Bernard!... D'abord, tu ne vas pas t'en aller aujourd'hui... Ensuite, tu reviendras pour passer quelque temps avec nous?... Si... Si!... tu l'as promis!...

— Napoléonette va bien ce matin?...

— Très bien... Elle est dans le jardin avec les Canards...

— Ah! çà!... Qu'est-ce qu'ils ont donc de remarquable, vos canards?...

— Rien!... — murmura Chalindrey en riant — je vais t'expliquer...

— J'en ai déjà d'eux par-dessus la tête avant de les avoir vus!...

— Pourquoi ça?...

— Mais parce que c'est à eux qu'on doit la corvée du Prince...

— A eux?...

— Parfaitement!... J'étais là quand il a annoncé sa venue à ta femme : « Et puis, n'oubliez pas, madame de Chalindrey, que vous devez me montrer vos canards?... » Et Nap a répondu : « Quand Votre Altesse voudra, je les lui amènerai... » Alors, il a proposé, d'un air illuminé : « Non!... ne les amenez pas!... C'est moi qui irai les voir à l'Ermitage... J'irai déjeuner... Demain, voulez-vous?... parce que quand les chasses vont commencer, j'aurai beaucoup moins de temps... » Et voilà comment, au lieu d'être bien tranquilles entre nous, nous allons nous tenir comme si nous avions avalé des cannes, avec des « Altesse » et des « Monseigneur » à la clef... sans parler de la visite aux canards!... Toutes les joies!... Quand tu seras là à rire bêtement, ça ne changera rien!...

— Ce qui me fait rire, c'est les Canards...

— Ah!... C'est drôle, ça?...

— Il n'y a pas de quoi se rouler, évidemment... seulement, c'est pas ce que tu crois!... C'est nos garçons, les Canards?...

— ?... ?... ?...

— C'est Napoléonette qui les a appelés comme ça, parce qu'elle trouve qu'ils ne lui ressemblent pas du tout... Elle prétend qu'elle est comme la poule légendaire... sauf que c'est le contraire qui se produit toutefois...

— Est-ce une idée qu'elle se fait... ou est-ce vrai?...

— Ma foi!... il me faut bien reconnaître que, jusqu'ici, c'est assez vrai!... Cette petite sauvage, ce casse-cou qui, de son ancien métier, a gardé un goût violent du danger, qui ne rêve que plaies et bosses, qui se ficherait au feu et à l'eau pour rien, pour le plaisir... qui est, tout le temps que ne lui prennent pas ses moutards, à cheval, ou à nager, ou à faire n'importe quoi de remuant et d'excessif, avec une robe de quatre sous, pas de gants et une mèche sur l'œil... a pondu quatre petits êtres bien sages, bien peignés, doux, polis,

et, je ne dirai pas précisément poltrons... parce que quand on le dit ça la plonge dans le désespoir... mais prudents... très prudents... Alors quand elle veut les enthousiasmer pour quelque beau geste, ou leur raconter des batailles, ou les exciter sur l'Empereur, ou simplement leur démontrer que, pour bien se porter et pour être solides et beaux, il faut faire de l'exercice, les Canards lui répondent qu'ils ne tiennent pas du tout à être solides et beaux, et ils rentrent à la queue leu-leu dans la maison, où ils s'asseyent, avec chacun un pot de colle et un livre d'images... Tu juges dans quel état ça la met?...

— En effet!... — dit Bernard qui riait aussi — mais quel âge ont-ils, les Canards?...

— Quatre, cinq, six et sept ans... L'aîné, c'est, bien entendu, Napoléon!... Il est le filleul de la reine Hortense et de l'Empereur... idéalement... mais, effectivement, de Boutard!...

— Ah ! Boutard!... ça me rajeunit d'entendre parler de lui... Il n'est pas mort?...

— Jamais de la vie !... Il vit avec nous... Tu vas le retrouver exactement le même qu'il y a huit ans!...

Il est superbe!... tous ceux qui ne le connaissent pas l'appellent « Colonel »!... Le second des petits, C'est Louis... il est le filleul du Roi et de madame la duchesse de Berry qui n'est pas fière, elle non plus, des instincts paisibles de son Canard... Le troisième, c'est Roger, filleul de Roger de Sérignan et de son insupportable mère... Le quatrième, c'est François, filleul du général Drouot et de la maréchale Oudinot... C'est d'ailleurs des beaux petits gas, solides et bâtis pour cette vie de plein air qu'ils n'aiment pas!... Et voilà!... Maintenant, je t'ai raconté les Canards... quand tu seras prêt, on te les montrera...

— Je vais être prêt très vite...

— Bon!... Nous déjeunons à onze heures, et le Prince est d'une exactitude effrayante...

Quand, une demi-heure plus tard, le duc d'Agay descendit, il trouva Boutard — le grognard qui avait élevé Napoléonette et fait, jadis, son éducation militaire — qui cherchait, sans grand succès, à apprendre le maniement du sabre aux quatre petits Chalindrey.

Boutard — comme le disait Jean tout à l'heure — n'avait effectivement pas changé. Il demeurait sec comme un coup de trique, et si sa moustache était un peu plus grise, son long corps restait aussi svelte et aussi musclé que jadis.

— Mon bon Boutard !... — disait le duc d'Agay, ravi — ce que je suis heureux de vous revoir !...

— Et moi donc, mon Capitaine !...

Il montra son petit bataillon, et demanda fièrement :

— Eh bien, mon Capitaine, qu'est-ce que vous dites de ça ?...

— Je dis qu'ils sont magnifiques, vos élèves !... et que, si leur ramage ressemble à leur plumage, ils sont vraiment réussis...

— Ah !... pour ce qui est du ramage, mon Capitaine, ça laisse bigrement à désirer !.. C'est mou, craintif, coquet... Ah ! la la !... quand je compare ça avec mon p'tit Léo, j'ai envie de m'asseoir par terre et de me mettre à pleurer... C'est à y renoncer, voyez-vous !... Ainsi, tout d'suite, je voulais leur apprendre à saluer du sabre le duc de Bourbon qui vient, à ce qu'il paraît, déjeuner ici ce

matin... Ah! ouiche!... Ils ont les mains et les jambes en coton... Ah! mon Capitaine!... C'est des bons p'tits gas, je peux pas dire le contraire... mais, jusqu'à présent, y m'font pas honneur comme leur maman...

— Bonjour, Bernard!... — cria Napoléonette, qui apparut à une fenêtre ogivale tout encadrée de capucines. — C'est ça!... faites connaissance avec les Canards!... Je m'habille!... Monseigneur va apparaître au coin de l'avenue à l'heure tapante!... C'est-à-dire dans cinq minutes!...

— Mais, dépêche-toi donc, au lieu de bavarder!... — conseilla Boutard.

Chalindrey sortait de la maison, vêtu d'un costume d'été.

— Ah!... — fit Agay, surpris — tu n'es pas en uniforme?...

— Non!... le Prince autorise la tenue civile quand on n'est pas de service... Et hier, en m'invitant, il a eu bien soin de me rappeler, pour que je m'habille à ma guise, qu'il venait chez l'ami et non pas chez l'officier...

— C'est agréable, alors, d'être attaché à lui?...

— C'est délicieux!... Il n'y a pas meilleur que Monseigneur!... et, sans madame de Feuchères, la vie serait d'une extrême facilité!...

— Ah!... elle complique!...

— Horriblement!... surtout pour nous, qui aimons Adrien, qui souffrons de ce que nous entendons dire de lui, et que son inconscience agace...

— Ah! le fait est...

— Et puis... au point de vue des rapports de Napoléonette avec les autres femmes de la Maison, ça nous crée des difficultés... négatives, si on veut, mais des difficultés tout de même... Oui!... tu sais comment elle est, Napoléonette?... Tout d'une pièce, grinchue quand elle prend quelqu'un à tic... Et elle y a pris madame de Feuchères!... Jamais elle ne l'a acceptée... c'est-à-dire, jamais elle n'a eu l'air de voir qu'elle est là... A Chantilly, ça va encore, étant donné les dimensions et le dispersement forcé de nous tous... Mais à Saint-Leu, où on vit un peu les uns sur les autres, cette attitude de Nap crève les yeux... Et les autres femmes... qui sont toutes plus âgées, et aussi plus importantes qu'elle, puisque je suis le

subordonné de leurs maris... voient dans cette attitude une sorte de blâme de la leur qui est tout autre... Car tu sauras que « Sophie » est, à peu près, dans la situation où eût été madame la Duchesse de Bourbon si elle avait vécu avec Monseigneur...

— Est-ce qu'elle est très intelligente, « Sophie », puisque Sophie il y a?...

— Elle est très rouée et très intrigante, et elle a, relativement, un certain tact... Mais elle est mauvaise!... Elle mène Feuchères et le Prince tambour battant...

— Battant!... C'est bien ce qu'on dit!... — cria la voix de Napoléonette, invisible derrière son rideau de capucines.

— Ah!... — dit Boutard, qui mit sa main en cornet autour de son oreille — le Prince vient à cheval!... J'entends trotter au bas de la côte... et c'est un cheval monté!... Non, au fait, ça ne doit pas être lui!... On n'entend qu'un seul cheval!...

— Me v'là!... — dit madame de Chalindrey, qui arrivait en courant — je suis prête une minute avant l'heure... Exactitude militaire!... Nous

allons voir paraître le bout du nez de Monseigneur!... Je suis sûre qu'il est embusqué au coin de l'avenue, où il attend que l'heure sonne pour se montrer... Pourvu qu'il n'amène pas avec lui un des Dawes toujours!...

— C'est peu probable!... — dit Chalindrey — Monseigneur a certainement remarqué les têtes que vous leur faites... et, même en admettant qu'il n'ait rien vu, les Dawes, eux, trouveraient bien un prétexte pour ne pas venir chez vous...

— Oh!... vous croyez qu'ils se seront aperçus de mes têtes, comme vous dites?...

— Ah! oui!... — affirma Jean, convaincu.

A ce moment, un cavalier déboucha au trot de l'avenue. C'était un piqueur à la livrée des chasses de la maison de Condé.

— Tiens!... — remarqua Chalindrey — Monseigneur ne vient probablement pas!...

— Allons! bon!... — fit Napoléonette agacée — moi qui me suis décarcassée depuis ce matin pour lui faire les petits plats qu'il aime, et qu'il ne peut pas obtenir chez lui parce qu'ils sont indignes de son cuisinier...

L'homme approchait. Elle lui cria, sans aucun souci de l'étiquette :

— Est-ce que Monseigneur ne vient pas?...

— Je ne crois pas que Son Altesse sorte ce matin... — répondit le piqueur. — J'apporte une lettre de Madame la Comtesse de La Villegonthier pour Madame la Vicomtesse...

— Merci!... Voulez-vous aller vous rafraîchir à la maison, Labranche!...

L'homme salua, l'air heureux. Boutard dit :

— Ça lui a fait plaisir que tu l'aies reconnu, mon petit!...

Napoléonette décachetait rapidement la lettre.

— Qu'est-ce qu'il y a?... — demanda Chalindrey — Monseigneur est malade?...

— Non... Si... c'est-à-dire... Voilà ce que m'écrit madame de La Villegonthier :

« Ma chère petite amie,

» Le Prince n'ira pas déjeuner chez vous au-
» jourd'hui. A la suite de pénibles incidents qui
» l'ont profondément troublé et peiné, Monsei-
» gneur se voit forcé de garder la chambre. Il me
» charge de vous en avertir et d'envoyer, à vous

» et à votre mari, ses amitiés et ses regrets.

» Bons souvenirs, ma petite amie, etc... »

— De pénibles incidents qui l'ont troublé et peiné?... — répéta Napoléonette perplexe — Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?...

— Il se sera disputé avec madame de Feuchères... ou bien il aura eu quelques difficultés avec la Cour à son sujet...

Le Duc demanda :

— Est-ce que ça accroche à la Cour?...

— Ça accroche sans accrocher... Quand Feuchères a épousé miss Dawes, le Roi a dit à ceux qui lui représentaient qu'on ne pouvait guère admettre sa femme à la Cour : « Si!... On la recevra... Je ne veux pas faire de chagrin à Monsieur de Bourbon qui est vieux et malheureux... » La Duchesse d'Angoulême rétivait ferme, parce que, d'abord, elle supposait que Feuchères savait à quoi s'en tenir et que ça la dégoûtait... Mais ensuite, quand elle a compris quel brave garçon ça est, alors elle a accepté sa femme... peut-être pas de très bonne

grâce, mais enfin, « Sophie » s'est contentée de ce qu'on lui accordait...

— Parce qu'elle n'a pas l'épiderme sensible!... — observa Napoléonette — car il faut voir ce que c'est que la « pas très bonne grâce » de Madame!... Brrr!...

Elle s'interrompit pour rattraper un des enfants qui, du bout de son pied, taquinait une petite flaque de boue au milieu de l'allée.

— C'est curieux!... Il peut pas voir un gouillas sans mettre son pied dedans!...

— Quel est ce Canard-ci?... — demanda le Duc en riant.

— Ce Canard, c'est Roger, plus connu sous le nom de Tintin... le numéro trois!... Allons!... bon!... à l'autre à présent, qui fourre ses doigts dans son nez!... C'est ta faute, aussi, mon bon Boutard!... Tu leur laisses faire tout ce qu'ils veulent!...

Le grognard regarda tendrement le petit :

— Je ne peux pas me décider à tarabuster des enfants pour des riens... Si tu crois que t'étais parfaite à leur âge, tu t'trompes, mon p'tit!...

— Je n'étais pas parfaite, mais je n'avais pas de ces idées-là... Je ne barbotais pas dans les flaques, et je ne mettais pas mes doigts dans mon nez...

— Parce que t'avais pas le temps!... — affirma placidement Boutard.

Napoléonette haussa les épaules :

— Voilà Fanfan qui recommence!... — fit-elle agacée, en secouant le moutard auquel elle dit, d'un air indigné et convaincu :

— C'est épouvantable, ce que tu fais là!... Pourquoi mets-tu tes doigts dans ton nez?...

François — dit Fanfan — leva sur sa mère les magnifiques yeux bruns qui éclairaient sa fraîche et ronde figure, semblables à deux bourdons de velours posés sur une grosse rose, et répondit avec franchise et simplicité :

— Parce qu'il y a des trous!...

— Il est magnifique, ce petit-là!... — dit Bernard en riant.

— Il n'est pas laid!... — concéda Chalindrey — mais le plus beau, c'est Coco...

— Et Coco, c'est Napoléon, mon filleul!... —

déclara Boutard avec fierté. — Où donc est-il passé?...

— Mon Dieu!... qu'est-ce qu'il fabrique?... — s'écria Napoléonette, inquiète de ne pas apercevoir tout de suite l'enfant — quand je n'ai pas mon compte de Canards sous les yeux, j'ai toujours l'idée d'un accident ou d'un danger...

— Rassurez-vous quant à Coco!... — dit Bernard — celui qui court un danger pour l'instant, c'est un véritable canard qu'il s'efforçait tout à l'heure de saisir par la queue, et qui se défilait de son mieux vers ce coin là-bas...

— Ah! Mon Dieu!... là-bas, c'est la mare!... Pourvu que Coco soit pas entré dedans!... — fit madame de Chalindrey qui partit en courant.

— C'est profond?... — demanda le Duc.

— Non!... mais c'est sale!... — expliqua Chalindrey — Parfaitement!... il était dans la mare!... C'est bien ça!...

De la main il indiquait sa femme qui revenait, chassant devant elle une sorte de petite chose amorphe, ruisselante et couverte d'une mousse verdâtre.

— Le voilà !... — fit-elle à moitié rieuse, à moitié fâchée — il est joli !... Je ne sais pas ce qu'ils ont tous ce matin !... Allons ! Rentre ! va te changer !...

— Il est certain... — observa Bernard — qu'ils ne ressemblent pas beaucoup aux enfants trop peignés, trop raisonnables et trop prudents, que Chalindrey m'avait dépeints...

— Mais ils ne sont jamais comme ça !... Je ne sais pas sur quelle herbe ils ont marché !...

Louis — vulgairement Loulou — expliqua, paisible :

— On n'a pas marché sur de l'herbe... on est content, pac' que y a pas d'Prince à déjeuner !...

— Les pauvres moutards !... — fit Agay — ça les aurait empêchés de déjeuner à table, probablement ?...

Napoléonette protesta :

— Mais pas du tout !... Ils ne sont jamais à table !... Ils sont trop petits !... Et, d'ailleurs, ils ont une nourriture spéciale... du laitage, des œufs, des légumes, des fruits... jamais de viande, jamais de sauces, ni de gâteaux, ni de bonbons,

ni d'horrible chocolat surtout!... et des heures formellement exactes...

Et elle conclut en riant :

— Enfin, des enfants martyrs, quoi!...

— Coco!... — appela Boutard — dis-moi... mais bien franchement... pourquoi ça vous embêtait que le Prince déjeune?...

Le petit — embarrassé de se sentir regardé — répondit, en tortillant ses petites mains et en grattant la terre du bout de son pied :

— Pac' que on savait qu'y venait pour nous r'garder!...

— Voilà le premier coup du déjeuner!... — dit Napoléonette. — Allons, venez, les Canards!...

Elle rassemblait les enfants. Mais elle s'arrêta en voyant une voiture qui montait l'avenue.

— Tiens!... — fit-elle — qu'est-ce que c'est que cette guimbarde?...

Boutard dit :

— Ça... c'est une voiture du loueur de Chantilly...

La voiture s'arrêta avant de contourner la pe-

louse. Un officier en descendit, et Boutard acheva :

— Une voiture qui amène le colonel de Feuchères...

— Feuchères !... — fit Chalindrey surpris — et dans cette carriole étrange !... Il a dû arriver quelque chose !...

Il avait quitté le banc sur lequel il était assis pour courir au-devant du Colonel. Mais déjà M. de Feuchères arrivait au perron.

Il était si pâle ; son visage était si défait ; une si extrême souffrance émanait de lui, que, tout de suite, Napoléonette cria, effarée :

— Qu'est-ce qu'il y a?...

— J'ai voulu... — commença monsieur de Feuchères — vous voir avant de quitter Chantilly...

— Comment... — balbutia Jean interdit — mais... mon Colonel ?...

— Je tenais à vous remercier... — reprit le Baron — de m'avoir conservé l'estime et l'amitié dont j'étais si indigne... sans le savoir...

Il parlait d'une voix blanche qui semblait venir de très loin. Sa pauvre figure douloureusement

tiraillée, exprimait une détresse infinie. Comme le vieux soldat s'esquivait discrètement, il le rappela :

— Restez donc, Monsieur Boutard!... Je suis bien aise de m'expliquer aussi devant vous, afin que, vous aussi, vous sachiez bien que... si je suis un pauvre homme et un imbécile... je ne suis pas le triste sire que l'on croyait...

— Mon cher Adrien!... — dit Agay — qui avait pris le Colonel par le bras et l'entraînait doucement vers le château — qu'est-ce donc qui s'est passé depuis hier soir qui...

— Qui m'a ouvert les yeux?... — fit monsieur de Feuchères — Vous permettez, Madame?... Je n'en peux plus!...

Il s'assit lourdement sur une bergère et dit, en se tournant vers Napoléonette, qui le regardait, très émue :

— Vous surtout, Madame, j'avais à cœur de vous remercier de la façon si amicale, si gentille, dont vous avez cherché hier soir à... à faire que je sois moins sinistrement bête et odieux... Vous avez été très bonne... et je vous en suis profon-

dément reconnaissant... Et toi aussi, Bernard, je te remercie d'avoir tenté de m'avertir...

— Mais... — balbutia le Duc — tu étais si loin de... de la vérité... que je ne m'explique pas ce qui a pu se produire depuis hier pour que...

— Oh!... c'est bien simple, va, ce qui s'est produit!... C'est ma femme elle-même qui m'a dit que, au lieu d'être la fille de Monseigneur elle était...

Le colonel de Feuchères cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer silencieusement.

— C'est dégoûtant d'être si lâche, n'est-ce pas?... — dit-il en se redressant tout à coup — mais ce que j'ai souffert, ce que je souffre depuis que je sais quelle honte j'ai promenée dans la vie pendant sept ans avec une ignoble inconscience...

Bernard l'interrompit :

— A quoi bon récriminer sur les choses!... Dis plutôt quand tu as appris...

— Ce matin... il y a deux heures!... C'est à la suite de quelques observations... Oh! bien douces!... que je faisais à ma femme au sujet de sa tenue avec toi, hier, au dîner...

— Allons! bon!... Voilà que c'est moi qui suis cause de ce désastre, à cette heure!...

Une détresse, un reproche infinis, se lurent dans les bons yeux du colonel de Feuchères :

— Est-il possible, Bernard, que ce soit à moi que tu parles ainsi, et que tu appelles un désastre la... découverte qui me met peut-être à même de me réhabiliter quelque peu, en m'enfuyant de ces choses abominables que je ne soupçonnais pas... Mais alors, quelle idée as-tu, avez-vous tous de moi?...

— Tu ne me comprends pas, mon vieil Adrien!... J'ai moi, et les Chalindrey, et Boutard, et tous tant que nous sommes, nous avons de toi la meilleure opinion que l'on puisse avoir d'un homme d'honneur... mais c'est quand même un désastre que la dislocation totale d'une vie!...

— Ah! oui, totale!... Tu peux le dire, va!... Mais quand je songe à ce qu'a été ma bêtise... ma niaiserie... je me demande si les autres peuvent me juger tel que je suis?... Et tenez, savez-vous ce qui, dans ce désastre... comme dit Agay... m'a été plus horrible que tout?...

— Qu'est-ce que c'est?...

— Eh bien, c'est la pensée que Monseigneur, que j'aime... parce qu'il est impossible de ne pas l'aimer quand on le sert, et auquel je demeure quand même attaché malgré moi... a certainement cru, lui aussi, que j'étais un immonde individu...

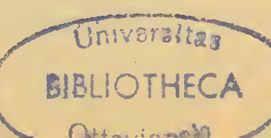
— Pourquoi dites-vous ça?... — murmura Napoléonette apitoyée.

— Parce que, Madame, je viens d'avoir l'occasion de constater ce que je dis... Quand j'ai fait à Soph... à... à madame de... enfin à cette femme, des observations tout à l'heure, je les lui faisais à l'instigation du Prince... Oui... il m'avait fait appeler ce matin pour me dire que l'attitude de madame de Feuchères avait été hier absolument choquante, et que, après le dîner, lorsqu'il avait voulu la mettre en garde contre certaines privautés qui pourraient être mal interprétées, elle l'avait envoyé au diable avec un irrespect tout à fait intolérable... Que lui, légalement, n'avait aucun droit sur madame de Feuchères...

— Ah!... — fit Napoléonette rageuse — toujours cet éternel quiproquo!...

— Pour le Prince, ce n'en était pas un!... Il était convaincu, j'en suis sûr, quand tout à l'heure il me parlait, que je continuais à feindre la méprise, pour suivre la ligne qui m'avait été indiquée et faciliter nos rapports... Ah! j'ai eu les yeux fermés, cousus même, pendant longtemps!... Mais si vous saviez à quel point j'y vois clair maintenant, et combien nombreux et lumineux sont les détails qui se pressent aujourd'hui dans ma mémoire!... Donc, ce matin, Son Altesse, après m'avoir dit qu'il n'avait pas d'action légale sur Sophie, m'a rappelé que, moi, j'en avais une comme mari, et m'a sèchement invité à agir, ajoutant qu'il entendait que ce qui s'était passé hier ne se renouvelât plus... Qu'il ne cherchait nullement, d'ailleurs, à incriminer les intentions de madame de Feuchères, mais seulement ses façons... Qu'il était de toute évidence que le duc d'Agay lui plaisait fort, et qu'elle le montrait avec un peu trop de sincérité pour la bonne allure de sa Maison... qu'il ne prétendait insinuer rien d'autre...

— C'est encore heureux!... — grogna le Duc.



— Monseigneur a ajouté : « Et comme, précisément, il y a toutes probabilités pour que monsieur d'Agay, rentré en France et inoccupé, vienne souvent chez ses cousins Chalindrey qu'il semble aimer beaucoup... et que, d'autre part, il doit être chasseur, je tiens à le recevoir le plus possible parce qu'il me plaît infiniment, à moi aussi, attendu qu'il me semble être homme d'esprit et tout à fait grand seigneur!...

— Saluez, Bernard !... — fit Napoléonette qui cherchait à détourner le Colonel de son chagrin.

Mais le pauvre homme voulait finir son pénible récit :

— Je suis allé chez ma femme en quittant le Prince... — expliqua-t-il — Déjà, hier au soir, j'avais voulu de moi-même lui faire quelques remontrances, puisque Monseigneur lui avait dit son mécontentement, et que ce mécontentement n'avait pas pu m'échapper... mais elle avait verrouillé sa porte... comme elle faisait le plus souvent d'ailleurs!... Tout à l'heure, dès les premiers mots, elle m'a arrêté en m'injuriant grossière-

ment, en me traitant de... de ce que je suis, en somme.... et ça avec une fureur, une vulgarité... Ah! je vous réponds que, ce matin, elle ne cherchait pas ses mots en français!... Ah! non!...

— Mon pauvre Colonel... — dit madame de Chalindrey, gentille — ne vous faites plus de bile... C'est pas la peine, au fond, voyez-vous!...

— De la bile, certes je m'en fais et m'en ferai toujours!... Mais du chagrin?... Non!... Je n'en ai plus!... C'est fini, fini!... Depuis que j'ai vu cette femme se vanter de son infamie dans une crise de fureur, je suis guéri, et bien!... Je l'étais dejà, au point de vue sentimental, avant de sortir de chez elle... J'ai écrit au Prince pour lui annoncer mon départ, j'ai fait ma valise et envoyé chercher une carriole quelconque à Chantilly... et me voilà!... Mais, avant de partir, j'ai reçu de Monseigneur un mot... le premier vraiment affectueux que j'aie reçu de lui... On voit, à n'en pas douter, que l'opinion qu'il a de moi s'est modifiée du tout au tout... Jamais il ne m'avait écrit sur ce ton simple et cordial... Le pauvre homme!.. Qu'est-ce qu'il va devenir?... D'ici à

peu, il n'y aura plus autour de lui que des créatures de ma femme!...

— Bah!... — fit Napoléonette — ne vous agitez pas à son sujet... Il n'a pas été très... délicat vis-à-vis de vous!...

— Mais c'est que les choses ne sont pas telles qu'on les imagine!... Vous croyez peut-être que Monseigneur m'a dit, à un moment donné, que miss Dawes était sa fille?... Mais non!... Jamais, au contraire, il n'a fait la moindre allusion à l'origine de Sophie!... J'ai été amené à cet abominable mariage comme un animal à la boucherie... Il est de toute évidence, et je m'en rends bien compte à présent, que j'ai été choisi comme victime, mais j'ai la certitude que jamais Son Altesse n'a trempé dans toutes ces vilenies... Je l'ai bien senti tout à l'heure encore!... Quand il a commencé à me parler, il me croyait renseigné et consentant... alors que je ne l'étais pas... Voilà tout!...

— Avant de quitter le château, Colonel... — demanda madame de Chalindrey — avez-vous dit à quelqu'un ce que vous venez de nous dire?...

— Oui, à Choulot!... Il est profondément dévoué à Monseigneur... J'ai voulu qu'il fût au courant de tout...

— Maintenant, venez déjeuner?... — proposa Napoléonette en prenant le bras de monsieur de Feuchères. Et comme il voulait refuser, elle insista avec bonne humeur :

— Voyons!... parce que, tout ça, c'est des choses tristes, c'est pas une raison pour vous laisser mourir de faim, mon bon Colonel!...

Le duc d'Agay, qui suivait avec Boutard et Chalindrey, conclut, philosophe :

— C'est Adrien qui va manger les rognons à la brochette et le poulet à la cocotte du Prince!... C'est tout de même cocasse!...

IV

Pendant les quelques jours qui suivirent le départ du colonel de Feuchères, la vie de la petite cour de Chantilly fut disloquée absolument.

Madame de Feuchères gardait le lit — disait-on. Dans tous les cas, elle ne venait pas aux repas, auxquels le Duc de Bourbon assistait pour la forme, préoccupé, ne mangeant pas, et visiblement gêné par le scandale qui allait grandissant.

On ne parlait, à la Cour et à la ville, que de l'attitude du Colonel auquel on commençait à rendre enfin justice.

Napoléonette, ravie, venait beaucoup à Chantilly. Elle y déjeunait et y dînait souvent, et

trouvait presque toujours moyen d'égayer les silences par quelque boutade imprévue, et d'amener un sourire sur les lèvres du vieux Prince désemparé.

— Vous verrez... — affirmait-elle à madame de La Villegonthier qui trouvait « que ce n'était plus une vie ! » — Vous verrez que ça se tassera !...

Mais, jusqu'ici, ça ne se tassait pas du tout. Chalindrey, qui s'assommait dans cette atmosphère de tristesse, faisait venir le plus qu'il pouvait sa femme à Chantilly. Le couvert comprenait toutes les personnes qui faisaient partie de la Maison du Prince. Ceux qui ne prenaient pas régulièrement leurs repas au château, prévenaient simplement de leur venue dix minutes avant l'heure.

Depuis la disparition de la Baronne, Napoléonette était presque toujours là. Le Duc de Bourbon l'avait remarqué. Il remarquait aussi que lorsqu'il donnait, en s'adressant à la ronde, des nouvelles de madame de Feuchères — nouvelles que, d'ailleurs, personne ne demandait — la jeune femme demeurait silencieuse et narquoise, alors

que tous les assistants se croyaient tenus à quelque banale exclamation d'intérêt.

Un matin où madame de Chalindrey entrait dans le salon au moment du déjeuner, elle fut très surprise en n'apercevant pas son mari.

— Tiens!... — demanda-t-elle au comte de Choulot — Jean n'est pas là?...

— Non!... Il est à Paris... et je ne pense pas qu'il rentre pour déjeuner!... — répondit le Capitaine des Chasses, qui acheva en baissant la voix :

— Monseigneur l'a envoyé à la recherche de Feuchères... Alors, ça peut se prolonger!...

— En effet!... — murmura Napoléonette en riant.

— Oui... Mais Son Altesse ne croit pas ça!... parce que, si elle a parlé de Paris pour la forme... elle a cette idée fixe, que le Colonel se cache chez vous, à l'Ermitage...

— Pourquoi se cacherait-il?... — répondit-elle évasivement — il serait bien libre d'être chez nous si bon lui semblait?...

— Oui... évidemment!... Mais Monseigneur

suppose qu'il se dérobe, parce qu'il veut éviter toute tentative de rapprochement...

— Il suppose juste, Monseigneur !... Ça m'étonne, ça!... Enfin!... une fois n'est pas coutume!...

— Et le Prince eût désiré vivement...

— Quoi?...

— Je ne le sais pas exactement... — dit M. de Choulot avec un peu d'embarras — mais il est désespéré, parce que madame de Feuchères veut, paraît-il, se retirer dans un couvent...

— Non!... Répétez un peu ça?... Ce que c'est drôle!...

— Ah!... vous ne croyez pas non plus que...

— Non!... Ah! non!...

— C'est ce matin, alors que Son Altesse voulait décider madame de Feuchères à assister aux repas, qu'elle lui a fait part de ce projet...

— Un projet... qui est surtout une menace... Qu'est-ce qu'elle veut encore?...

— Je l'ignore absolument... Mais Monseigneur lui, voudrait, avant tout, voir reprendre la vie normale de Chantilly... Et puis, ça va être bien-

tôt la fête du Roi... Monseigneur sera obligé de passer quelques jours au Palais-Bourbon... Il voudrait que tout fût rentré dans l'ordre pour ce moment-là...

— Et l'ordre, c'est la régence de « Sophie » !...

M. de Choulot regardait avec inquiétude autour de lui pour voir si on n'avait pas entendu. Elle dit en riant :

— Là !... Vous agitez pas !... Il n'y a personne de caché sous les meubles !... D'ailleurs, je détale, moi !... Puisque Jean n'est pas à Chantilly, je n'ai rien à y faire !... Patatras !... v'là Monseigneur !...

Le Duc de Bourbon entrait. Son triste visage ne s'éclaira pas, comme de coutume, à la vue de la jeune femme.

Il demanda :

— Vous cherchiez peut-être votre mari, Madame de Chalindrey ?... Je l'ai envoyé en mission à Paris... mais il ne tardera pas à rentrer... En attendant, vous déjeunerez avec nous, n'est-ce pas !... Précisément, la Baronne qui se sent un peu mieux se décide à descendre ce matin...

Devant cette promesse, Napoléonette encore indécise, n'hésita plus.

— Votre Altesse est mille fois bonne... — dit-elle délibérément — mais il m'est impossible de rester aujourd'hui...

— Ah!... Dans ce cas, pouvez-vous m'accorder un instant?...

Et comme la jeune femme s'inclinait, il acheva :

— Je vais, si vous le voulez bien, vous dire maintenant ce que je comptais vous dire plus tard...

— Je suis aux ordres de Votre Altesse...

Le comte de Choulot avait filé discrètement. Le Duc s'assit et fit signe à Napoléonette de s'asseoir.

— Vous êtes... — commença-t-il — plus spécialement qu'une autre au courant des tristes incidents de ces jours passés... C'est de votre mari lui-même que je tiens ce renseignement... il est donc inutile de nier que le colonel de Feuchères vous a raconté ce que...

— Mais, Monseigneur... — interrompit madame de Chalindrey avec quelque hauteur — je

n'ai aucune raison de nier quoi que ce soit... Monsieur de Feuchères est avec nous dans les termes les plus amicaux... Il a une très vieille affection pour notre cousin Agay qui est à l'Ermitage.. Il était tout naturel que, en passant devant notre porte, il entrât pour nous dire adieu...

— C'est parfaitement juste... et, en vous disant qu'il était inutile de nier, je n'entendais pas vous froisser, mais seulement vous garer d'une discrétion qui n'avait plus de raison d'être... Et, maintenant que nous pouvons causer à cœur ouvert, voici ce que je veux vous demander... Depuis six mois que Chalindrey fait partie de ma Maison, j'ai pu l'apprécier, je me suis attaché à lui et je désire le conserver toujours... J'espère que lui, de son côté, ne songe pas à me quitter?...

— Sûrement non, Monseigneur!...

— D'autre part, comme vous le pouvez penser, je ne suis pas sans avoir constaté... et cela dès votre entrée au Palais-Bourbon... l'espèce d'antipathie que vous avez pour la baronne de Feuchères... Je ne chercherai pas à jouer au plus

fin... Vous êtes trop intelligente, et vous avez l'esprit trop large, pour que j'use avec vous d'une hypocrisie que je considérerais presque comme une injure... Je suis un vieil homme très malheureux, très isolé dans la vie... et je n'essaierai pas de vous dissimuler le bien-être et le repos que je goûte depuis que j'ai rencontré une affection désintéressée et sincère... Vous me comprenez, n'est-ce pas ?...

— Oui, Monseigneur !... — balbutia Napoléonette, qui pensait :

« Lui aussi, il a l'œil bouché !... Et moi qui trouvais serin ce pauvre Feuchères... »

— Alors, voici pour me résumer ce que j'attends de vous !... Puisqu'il est entendu que vous détestez madame de Feuchères, j'accepte la chose comme un fait avéré et fatal... Ce que je viens vous demander, c'est...

— De ne plus venir chez Votre Altesse ?... — s'écria joyeusement Napoléonette — Oui, bien volontiers... avec beaucoup de plaisir !...

— Mais non !... Vous n'y êtes pas du tout... — fit le Duc de Bourbon, gêné par cet empressement

à accepter une combinaison qui n'était pas du tout la sienne — je voulais vous demander simplement de ne pas changer d'attitude en présence des faits nouveaux qui se sont produits... J'entends de ne pas accentuer cette attitude... Madame de Feuchères a soif d'égards et...

« Ça y est!... — pensa Napoléonette égayée — j'attendais « soif d'égards!... »

Le vieux prince la regardait, l'air hésitant, presque craintif. Alors elle affirma :

— Monseigneur, je serai ce que j'ai toujours été... J'ai un sale caractère... je ne peux pas le changer... Mais pourquoi Votre Altesse veut-elle que je vienne à Chantilly?...

— Pas seulement à Chantilly...

— Enfin, aux réceptions?... La combinaison que je proposais était bien meilleure...

— Elle serait très mauvaise, puisqu'elle vous séparerait de votre mari...

— Oh!... Je ne suis pas jalouse!...

— Je le pense bien!... La jalousie est une preuve d'infériorité, un défaut bas que vous ne pouvez pas avoir... Mais ce serait grand dommage

de séparer ce que Dieu a uni... et si bien uni... car je ne connais pas de ménage pareil au vôtre...

— C'est vrai!... — fit Napoléonette en riant — nous ne sommes pas à la mode du tout!...

Elle s'arrêta en voyant que le salon se remplissait et dit :

— Je demande à Votre Altesse la permission de partir... Voici l'heure du déjeuner...

— Eh bien, que ce soit ici ou ailleurs, il faut que vous déjeuniez... Vous partirez en sortant de table, immédiatement, si bon vous semble?... Mais soyez gentille?... Restez?... Voyons, un bon mouvement?... Restez pour nous égayer un peu?...

Madame de Feuchères entrait. Napoléonette vit le regard d'angoisse du Prince, qui épiait les attitudes et les physionomies des gens de sa Maison. Elle comprit la muette prière de ce regard qui s'appuyait sur elle, et, un peu émue de l'anxiété du vieillard, un peu curieuse aussi d'assister à la « rentrée de Sophie », elle resta.

Le commencement du déjeuner fut silencieux. Une gêne visible régnait parmi les convives et

gagnait presque la Baronne, qui sentait faiblir son imperturbable aplomb.

Napoléonette l'examinait avec intérêt. Elle la trouvait changée. Les traits étaient légèrement bouffis ; les yeux un peu ternis ; le sourire, habituellement piquant, se figeait, tendu et banal. Mais la peau n'avait rien perdu de son merveilleux éclat, des fossettes exquises trouaient gaiement les joues en fleur, et madame de Chalindrey pensait :

— C'est pas ma beauté, certes !... Mais, tout de même, elle a bigrement d'éclat !...

Elle constatait aussi — après avoir vainement cherché parmi les officiers une nouvelle figure — que le colonel de Feuchères n'était pas encore remplacé. Distraite, elle entendit le Prince demander, ainsi qu'il avait coutume de faire quand la conversation languissait :

— Qu'y a-t-il de neuf?...

Et, machinalement, elle répondit :

— *Les Débats* ont passé à l'opposition...

Il y eut un froid.

Puis le Duc de Bourbon finit par dire :

— Et, naturellement, monsieur de Chateaubriand a suivi son journal préféré?...

— Je crois... — affirma Napoléonette — que c'est plutôt le journal qui a suivi monsieur de Châteaubriand!...

— Il y a *biauquioup* de mécontentement!... — déclara sentencieusement madame de Feuchères — On condamne trop!...

— Comment, on condamne trop?... — répliqua le vieux Prince indigné — mais les tribunaux viennent, au contraire, d'acquitter scandaleusement *Le Courrier Français!*... Tout marche de travers pour l'instant... Le Roi est beaucoup trop bon...

— Ah! mon Dieu!... le Roi!... — s'écria brusquement Napoléonette — j'ai oublié que...

Elle s'arrêta court, un peu interdite de son manque de correction. Mais le Prince demanda, souriant et paternel :

— Qu'avez-vous donc oublié, que vous semblez troublée si fort?...

— On le serait à moins!... — murmura la jeune femme, qui était devenue toute rouge —

Sa Majesté veut connaître celui de mes enfants qui est son filleul... Elle m'a fait dire de le lui conduire aujourd'hui... et j'ai oublié!... Je ne pourrai plus arriver à temps!...

— A quelle heure devez-vous être aux Tuileries?...

— A trois heures... et il est impossible à nos chevaux de faire le trajet en moins de deux heures un quart, ou deux heures et demie...

— Eh bien, ne vous agitez pas!... Je vous ferai conduire en moins de deux heures avec *Les Demoiselles Roses*...

— Monseigneur, j'accepte avec reconnaissance!... — fit Napoléonette rassurée — mais vraiment est-il possible d'aller si vite à Paris?...

— Ce n'est rien du tout pour *Les Demoiselles Roses*... — affirma le Prince enchanté.

Les Demoiselles Roses étaient deux postières fleur de pêcher, que le Duc de Bourbon avait trouvées lui-même un jour qu'il traversait une foire aux chevaux. En véritable connaisseur, il avait su découvrir sous le poil sale et bourru des deux bêtes presque informes, leurs membres magni-

fiquement musclés. Il avait deviné l'extraordinaire vitesse, l'endurance, enfin toutes les qualités qui facilitaient le trajet — qu'il faisait continuellement — de Chantilly et de Saint-Leu à Paris.

— On va d'abord vous mener à l'Ermitage pour y prendre le Canard du Roi... puis aux Tuileries... Et, pendant que vous y serez, on ira changer de chevaux au Palais-Bourbon...

— Je ne sais comment assez remercier Votre Altesse!...

Le Prince posa sur la jeune femme un regard presque suppliant :

— Ne me remerciez pas du tout à présent... Vous me remercierez ce soir.... en venant dîner... Je compte sur vous, Madame de Chalindrey?...

« Ça y est?... — pensa Napoléonette — Service commandé!... Enfin, je lui dois bien ça pour sa bonne grâce, le pauvre homme!... Sans lui, je manquais l'audience du Roi!... Quel coup!... »

Et elle accepta.

Son voisin de table, M. Ferdinand de La Villegonthier, la prévint.

— Vous savez, Madame, que c'est un grand dîner, ce soir?...

— Non... je ne savais pas!... Merci de me l'avoir dit parce que je mettrai ma robe numéro un...

— Heureusement, madame de Feuchères a reparu!... Monseigneur appréhendait fort que ce soir son absence ne fût remarquée... et commentée...

— Tandis qu'on ne remarquera et commentera que l'absence du Colonel...

— Prenez garde!... Elle nous observe...

Ils avaient parlé très bas, mais madame de Feuchères devinait sans doute ce qui les occupait. De côté, sans les regarder directement, elle avait fait glisser sur eux la dure petite flamme de ses yeux bleus.

— Oui... je vois bien!... — fit Napoléonette avec indifférence — elle a braqué sur nous son regard anglais!...

— Je suis aise... — disait à ce moment le Duc

de Bourbon — que le Roi ait donné pour aujourd'hui une audience... Cela prouve que les bruits qui couraient sur son mauvais état de santé étaient très exagérés...

— Oh!... une audience à moi, ça ne compte pas, Monseigneur!... — dit madame de Chalindrey — Même je crains que ce ne soit, précisément, parce qu'il se sent plus malade que le Roi me fait venir... Oui... la dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit : « Il faudra pourtant que je fasse, avant de mourir, la connaissance de mon filleul, et je ferai bien de me dépêcher... » Alors, quand j'ai reçu l'ordre de me présenter aujourd'hui « avec le petit Louis », j'ai pensé que...

— Le *Roâ* a annoncé formellement qu'il y aurait *réceptchionn* comme les années précédentes le *djiour* de sa fête... — déclara madame de Feuchères avec autorité.

La Baronne de Feuchères avait à la Cour ses entrées, mais dans les grandes réceptions seulement : à la fête du Roi, au premier janvier et dans quelques rares occasions. Sa beauté éclatante avait fait sensation aux Tuileries lors-

qu'elle y était venue pour la première fois quelques années plus tôt. Et, maintenant encore, quoique un peu alourdie, elle demeurait une des plus jolies femmes de cette Cour où il y en avait si peu.

Très grande, habillée à ravir, éblouissamment fraîche, ses merveilleux cheveux blonds savamment coiffés, la belle Anglaise — d'ailleurs vulgaire si on la regardait de trop près — était, dans toute la force du terme, ce qu'on appelle une « beauté décorative ».

Et puis, au rebours de madame du Cayla — qui se montrait féroce pour tout ce qui n'était pas ses partisans ou ses créatures — la baronne de Feuchères dirigeait habilement le Duc de Bourbon vers l'éclectisme le plus large et le plus absolu. Les charités de l'intransigeant vieillard allaient à n'importe quels malheureux, et ses faveurs à qui s'en montrait digne.

Idéalement — si l'on peut dire — madame de Feuchères était assez populaire, alors que madame du Cayla — depuis surtout que Béranger avait fait sur elle, après les abominations de 1822, les

fameuses strophes « *Octavie* » — était impopulaire au premier chef.

Effectivement, le contraire avait lieu. La grâce, les jolies manières, l'élégance de bon aloi, la beauté fine de madame du Cayla, faisaient d'elle la femme la plus prenante qui fût, tandis que madame de Feuchères, presque toujours, éloignait d'elle la sympathie par la dureté et l'effronterie de son regard, le son de sa voix, son accent affreux, et l'autorité exagérée de sa parole et de ses gestes.

Depuis un mois la Baronne vivait dans l'attente du 25 août. Déjà elle avait combiné sa toilette. Cette idée que la réception de la fête du Roi pouvait être supprimée lui était insupportable, et elle se refusait à l'admettre, comme elle faisait, d'ailleurs, pour tout ce qui lui déplaisait.

Après le déjeuner, le Duc de Bourbon congédia lui-même Napoléonette.

— Allez vite, Madame de Chalindrey... et revenez de même!... Tous mes respectueux hommages aux pieds de Sa Majesté, je vous prie...

Dans la Cour d'honneur, la jeune femme, que

Les Demoiselles Roses emmenaient rapidement, croisa une voiture de la Cour. En se penchant, elle crut reconnaître l'abbé Liautard, pour lequel venait d'être créé — à la demande de madame du Cayla — « le ministère des Affaires Ecclésiastiques ».

Quand Napoléonette et son Canard numéro deux entrèrent chez le Roi, Louis XVIII qui semblait sommeiller, sortit à l'instant de sa torpeur.

Après quelques compliments sur la beauté du petit et son air malin, le vieux roi en vint tout de suite à la seule chose qui l'intéressait.

— Eh bien, Madame de Chalindrey?... — questionna-t-il de sa voix nasillarde — il y a donc eu du grabuge à Chantilly?...

— Du grabuge n'est peut-être pas le mot, Sire!... Ou, du moins, les gens de la Maison n'y ont pas assisté... Mais du changement, oui, il y en a...

— Le colonel de Feuchères est parti?...

— Oui, Sire!...

— Vous savez ce qu'on dit?...

— Que c'est un très galant et honnête homme, qui ne soupçonnait pas dans quelle sale comédie on lui avait donné, malgré lui, un vilain rôle?...

— Cela, oui, on le dit... et à la presque unanimité!... Mais ce n'est pas là ce que je vous demandais... Oh! je vois que madame de Chalindrey, c'est toujours Napoléonette, c'est-à-dire une petite personne très fine et qui ne dit que ce qu'elle veut bien dire... Alors, je réitère ma question de façon directe et formelle... Savez-vous que l'on prétend que monsieur de Feuchères se cache chez vous, à l'Ermitage?...

— Admettons que cela soit, Sire?... J'entends, admettons que le colonel de Feuchères habite momentanément chez nous... car pour se cacher, il n'y songe guère!... Il a même demandé, je crois, une audience à Votre Majesté?...

— Précisément!... C'est même à ce sujet que j'ai besoin d'être renseigné quant au lieu d'habitation du Colonel... Car s'il nous a demandé effectivement une audience, il a négligé de nous donner son adresse... Or...

— Le Colonel est à l'Ermitage, Sire!...

— Bon... Il demande à être envoyé loin de Paris... et à remplir les fonctions qu'il n'a pas remplies effectivement jusqu'ici... C'est nous qui lui avions donné, à la demande de monsieur de Bourbon, un grade... Si je l'entends bien, ce qu'il nous demande aujourd'hui, c'est un régiment?...

— Monsieur de Feuchères n'en demande pas tant, Sire!... Il remplira n'importe quelle mission il plaira à Votre Majesté de bien vouloir lui confier... Ce qu'il veut, c'est être loin d'ici...

— Oui... C'est entendu!... Seulement, il préfère, sans nul doute, avoir le commandement d'un régiment... Et c'est aussi meilleur pour lui, parce que, en le lui donnant, nous indiquons qu'il en est digne... Et puis, nous faisons, je crois, plaisir à notre petite amie d'autrefois et à la maman de notre filleul?...

— Sire, nous vous serons, mon mari et moi, très reconnaissants, et nous vous remercions de tout cœur de ce que vous voudrez bien faire pour notre ami...

— C'est bien le moins que l'on fasse quelque

chose pour vos amis, puisque vous ne demandez jamais rien pour vous!... Comment monsieur de Bourbon a-t-il pris les choses?...

— Mal... Les secousses ne valent rien à son âge... Il a l'air horriblement malheureux!... C'est-à-dire, il avait l'air... parce que, Sire, ce matin, madame de Feuchères, qui vivait enfermée chez elle depuis le... l'accident... a reparu au déjeuner...

— Ah!... En somme, le premier bruit passé, tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes... La retraite de ce pauvre Feuchères ne fera de peine à personne...

— Et elle fera plaisir à quelques-uns... à Madame, par exemple!...

— Madame?... — répéta Louis XVIII étonné — en quoi la décision du colonel de Feuchères peut-elle faire plaisir à ma nièce d'Angoulême?...

— Comme Madame dissimule assez mal ses impressions... — expliqua Napoléonette d'une voix douce — il est facile d'apercevoir qu'elle ne supportait pas volontiers la présence aux Tui-

leries de la baronne de Feuchères... Elle ne peut donc que se réjouir de l'accident qui va la débarrasser de cette présence... Et alors...

— Et alors... — interrompit en souriant Louis XVIII — vous excellez toujours en l'art de faire entendre... sans en avoir l'air... ce que vous estimez qui doit être entendu... Et si, par hasard, votre vieux Roi, fatigué et malade, avait négligé de faire l'exécution... nécessaire que vous lui indiquez si gentiment, il n'y pourrait faillir à présent!... Est-ce bien cela?...

— C'est tout à fait ça, Sire!... — dit madame de Chalindrey en riant.

— Eh bien, vous pouvez être tranquille, ma petite enfant... Ce que vous souhaitez... pour la plus grande satisfaction de Madame, j'en suis convaincu... est chose décidée sinon faite... Maintenant, je vais encore regarder un peu mon filleul qui est superbe, ensuite, je vous dirai adieu à tous les deux... car je ne suppose pas que nous nous reverrons... en ce monde-ci, du moins!...

— Pourquoi Votre Majesté dit-elle ça?...

— Parce que je le pense... Oh ! ne vous apitoyez pas !... La vie, quand on souffre beaucoup, semble toujours trop longue... et je souffre beaucoup !... Et puis, je n'ai jamais eu énormément de volonté, mais, à présent, il ne m'en reste vraiment plus assez pour gouverner... et je le dis parce que je préfère qu'on sache qu'en fait je ne gouverne plus !...

Napoléonette s'était levée. Debout devant elle, accoté des épaules à ses genoux, le filleul du Roi avait fini par s'endormir. N'étant plus soutenu, il tomba assis à terre, et, réveillé en sursaut, se mit à hurler comme un perdu.

— Encore un... — murmura Louis XVIII avec bonhomie — qui ne gardera pas un bon souvenir des rois !...

— Vas-tu te taire, petit misérable?... — suppliait madame de Chalindrey désolée — tu n'as pas pu te faire de mal?...

Le petit répondit, avec sincérité :

— Non pas mal !... mais j'ai eu peur !...

— Peur !... — fit Napoléonette — peur?... Répète un peu ça, et tu vas voir?...

— J'ai eu peur!... — répéta docilement le petit.

— Oh!... — murmura madame de Chalindrey saisie, tandis qu'elle allongeait une bonne gifle au filleul du Roi.

— Je ne sais pas... — dit en riant Louis XVIII — si c'est ainsi que vous lui ferez beaucoup aimer la bravoure... A votre place, moi, j'essaierais d'un autre moyen... Adieu, ma petite amie, vous n'avez plus rien à me dire, n'est-ce pas?...

— Je remercie Votre Majesté de sa bonté, et je dépose à ses pieds, ainsi que j'en suis chargée, les respectueux hommages de Monseigneur...

— Vous remercierez monsieur de Bourbon, je vous prie, et lui direz toutes nos amitiés...

Rentrée tard à l'Ermitage, Napoléonette s'habilla en un clin d'œil, sauta en voiture, et entra dans la cour de Chantilly cinq minutes avant l'heure du dîner.

Déjà, en montant le grand escalier, elle s'étonna de ne pas entendre le bourdonnement habituel des conversations. Un vague murmure venait des

salons, mais, d'ordinaire, lorsqu'ils étaient nombreux les invités étaient plus bruyants.

En entrant, elle n'aperçut pas le Duc de Bourbon à sa place accoutumée, ni madame de Feuchères sur l'ottomane Louis XV de satin blanc brodé de roses, où elle trônait les soirs de réception.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?... — demanda-t-elle au baron de Saint-Jacques, qui filait entre les groupes en se faisant tout petit — le salon ne m'a pas l'air dans son assiette, ce soir?...

M. de Saint-Jacques regarda la jeune femme d'un air éperdu, et répondit en ouvrant les bras dans un geste désolé ·

— Je ne sais pas ce qu'il y a!... mais il y a sûrement quelque chose!... C'est la première fois que Monseigneur est en retard depuis que j'ai l'honneur d'être à lui!...

Madame de La Villegonthier vint à Napoléonette et questionna brusquement :

— Vous venez des Tuileries, Madame de Chalindrey?...

— Oui...

— Vous avez vu le Roi?...

— J'ai vu le Roi... Pourquoi?...

— Pour savoir si vous aviez, par hasard, quelques renseignements?...

— ?... ?... ?...

— Il se passe, depuis tantôt, des choses extraordinaires...

— Quoi?...

— Nous n'en savons rien!... Mais, tout de suite après votre départ, à une heure, monsieur l'abbé Liautard est arrivé ici...

— Il m'avait bien semblé le reconnaître dans une berline que j'ai croisée dans la cour en partant...

— Vous savez qu'il est ministre depuis trois jours, l'abbé Liautard?...

— Oui... je sais...

— Eh bien — remarqua, judicieusement d'ailleurs, la comtesse de La Villegonthier — il devrait avoir, n'est-ce pas, d'autres chats à fouetter que de venir à Chantilly faire une visite à Monseigneur...

— Évidemment... Mais, tout de même, après

Monsieur et son fils, Monseigneur est le premier prince du sang... il est Grand Maître de la maison du Roi...

— Il ne remplit pas ses fonctions!...

— Non!... mais il est titulaire de la charge... et, pour cette raison, il doit figurer parmi les visites obligatoires d'un ministre...

La comtesse de La Villegonthier secoua la tête et dit :

— Bon... admettons-le!... Mais, dans ce cas, il serait venu faire une visite de dix minutes... tandis qu'il est resté enfermé une partie de l'après-midi avec Monseigneur... et il a refusé, refusé formellement... je l'ai appris en surprenant les moqueries des valets... de voir madame de Feuchères qui voulait à toute force lui parler...

— Dame!... ça se comprend!... L'abbé Liautard n'a aucune raison de galvauder sa dignité nouvelle et son caractère sacré, en la fréquentation ...même accidentelle et unique... de madame de Feuchères...

— Il est moins sévère en ce qui concerne madame du Cayla...

— C'est pas non plus tout à fait la même chose — dit Napoléonette en riant. — D'abord, c'est à madame du Cayla qu'il doit son ministère... ensuite, elle est une femme de la société... une femme bien élevée et non pas une aventurière... enfin, elle est charmante...

— A propos de société... — interrompit la Comtesse — on a reçu tantôt les invitations de la Cour pour le vingt-cinq août... Vos cartes ont dû être mises dans la chambre de monsieur de Chalindrey...

— Ah! — murmura Napoléonette, qui commençait à s'expliquer pas mal de choses — les invitations sont là!... Et monsieur de La Villegonthier les a vues?...

— Mais, sans doute... c'est lui qui a porté à Monseigneur les cartes qui...

— Il ne vous a rien dit?...

— Pourquoi?... à quel sujet?... Je ne l'ai d'ailleurs pas revu!... C'est vrai!... Le Prince l'a gardé toute la journée sans le lâcher... Il y a cinq minutes, il n'était pas encore monté pour s'habiller... Je ne sais pas ce que tout ça veut dire?...

— Moi, je crois que je m'en doute!... — murmura Napoléonette en riant.

Rassurée de la voir rire, mais curieuse de savoir ce qui bouleversait ainsi le château, la comtesse demanda :

— Qu'est-ce que c est?... Dites-le-moi, ma petite amie, je vous en prie?...

— Eh bien, je crois...

Elle s'interrompit, parce que le maître d'hôtel annonçait le dîner.

Aussitôt le prince Louis de Rohan s'avança :

— Monseigneur est un peu souffrant... — dit-il d'un air vaguement embarrassé — il s'excuse de ne pouvoir pas dîner avec nous...

Du regard le Prince parcourait le salon. Il toisa avec quelque impertinence les huit ou dix Anglaises, jeunes ou mûres, qui étaient ce soir-là les invitées du Duc de Bourbon. Puis, il hésita un instant, et, traversant tout le salon, il s'inclina devant la marquise de Sainte-Aulaire et lui offrit son bras.

— *Aôh!*... Vive la France!... — murmura Napoléonette enchantée — à la bonne heure!... Il a

du sang, le prince Louis!... Et « Sophie »?... Il n'est pas beaucoup question de « Sophie » dans tout ça!...

— Prenez donc garde, ma petite!... — conseilla la Comtesse inquiète — elle a des amis ici, vous savez?...

— Oui... je sais!... Elle a les deux Dawes!...

Mais, madame de La Villegonthier n'écoutait plus Napoléonette. Elle allait au-devant de son mari, qui entrait l'air éperdu et presque en courant.

— Qu'est-ce qu'il vous est arrivé?... — demanda-t-elle, intriguée.

— A moi?... Rien du tout!... — répondit d'un ton las le premier gentilhomme de la Chambre du Duc de Bourbon — mais Monseigneur est dans un état!... Quelle journée!... Ça a commencé quand on a constaté que madame de Feuchères n'avait pas d'invitation pour le vingt-cinq... Elle affectait de croire que la carte était égarée... mais le Prince était inquiet... Et puis, le nouveau ministre des Affaires Ecclésiastiques est venu expliquer, avec beaucoup de regrets courtois, que, en présence du

scandale, les entrées de madame de Feuchères à la Cour sont retirées par ordre du Roi...

— Oh!... en voilà une histoire!... — balbutia madame de La Villegonthier. Et, se tournant vers Napoléonette, elle demanda, terrifiée :

— Qu'est-ce que vous dites de ça, Madame de Chalindrey?...

La jeune femme répondit, très amusée :

— Dame!... Je dis que c'est un rude coup pour « Soif d'égards!... »

V

Mon Capitaine... — expliqua Boutard — les enfants sont justement allés au-devant de vous sur la route... Comment ne vous ont-ils pas rencontré?...

— Ils sont probablement allés sur la route de Paris, mon bon Boutard, alors que je viens de chez moi... de Nanteuil...

— Comment ça?...

— Je dis bien... de chez moi...

— Oh!... — fit le grognard ravi — c'est vous l'acquéreur de la Tour de Tamerlan?...

— Justement!...

— Oh!... mon Capitaine!... C'que les enfants vont être contents!... Depuis deux mois que le

château est vendu, Napoléonette s'inquiète de ne pas savoir à qui... Elle se fait un mauvais sang de tous les diables, parce que monsieur le baron de Surval l'avait prévenue que madame de Feuchères voulait l'acheter...

— Qu'est-ce que c'est que le baron de Surval?...

— C'est le nouvel intendant général du Duc de Bourbon...

— Ah!... monsieur de Gatigny est parti?...

— Oui... il est mort...

— Est-ce qu'il y a beaucoup de changements dans la maison du Prince?...

— Non, mon Capitaine... il n'y a de nouveaux que monsieur de Surval et le général Lambot, qui a pris la place de monsieur le baron de Saint-Jacques...

— Il est mort aussi, ce bon Saint-Jacques?...

— Non, mon Capitaine... il a demandé sa retraite... il a dit qu'il était fatigué... Et, en effet, il était fatigué de madame de Feuchères...

— Elle est toujours belle, la Baronne?...

— Ça dépend des goûts... Pour moi, c'est un tas!...

— Comment!... Elle a engraissé tant que ça?...

— Tant que ça, je ne sais pas!... Mais beaucoup!...

— Enfin... si le Prince aime ça?...

— J'sais pas si il aime ça... mais ce qu'il y a de sûr, c'est que madame de Feuchères est plus puissante que jamais... Monseigneur ne compte plus... Y a qu'elle!... La Dame de Saint-Leu, comme disent les gens d'ici!...

— Le Prince lui a donné Saint-Leu?...

— Il ne lui a pas donné... du moins, on ne sait pas... Mais on habite surtout Saint-Leu à présent, et comme elle a l'air d'y être chez elle, qu'elle se montre énormément, et qu'elle fait du bien avec l'argent de Monseigneur, on ne connaît plus guère qu'elle... Si vous parlez à Luzarches, à Pontoise, à Écouen, à Nanteuil, à Senlis, et partout dans le pays, de la Baronne de Feuchères, évidemment on sait de qui vous parlez... mais on vous répond : « Ah! Oui!... La Dame de Saint-Leu!... » Napoléonette ne vous a pas raconté tout ça, mon Capitaine?...

— Mais non, mon bon Boutard... Jamais Nap

ne me parlait ni de la Maison du Prince, ni de la politique, ni de rien qui pût offusquer les agents de monsieur de Martignac qui prenaient, à Vienne, connaissance de mon courrier avant moi...

— Ah!... les impérialistes sont redoutés comme ça!... — demanda Boutard d'un air fier et ravi.

— Redoutés?... Je ne le crois pas!... D'ailleurs, ils ne sont guère redoutables... On les surveille... on lit leurs lettres, on écoute leurs conversations, uniquement, je suppose, parce que c'est une façon de se renseigner sur ce que pensent les gens de l'Opposition... Pendant ces quatre années, nous avons essayé vainement de faire quelque chose d'utile... mais...

Le duc d'Agay haussa les épaules et acheva, l'air écœuré :

— « On ne doit le droit violer,

» Si non cause de dominer. »

comme dit le vieux proverbe...

— Oh!... — fit le grognard navré — alors, vous n'avez plus confiance?... Est-ce que vous avez vu le Roi de Rome, mon Capitaine?...

— Non, mon bon Boutard!... Je n'ai vu que le Duc de Reichstadt...

— Oui!... Je sais bien!... Mais c'est tout de même notre petit Prince?...

— Non!... C'est un prince séduisant, sympathique, douloureux... intelligent, je crois... C'est tout ce qu'on voudra, excepté un Français...

Et comme Boutard le regardait, interdit et désolé :

— Oui... Vous êtes étonné, mais pas plus que moi, je vous assure, que le fils de l'Empereur n'ait rien de lui?... C'est comme ça pourtant!... Pendant l'heure qu'a duré ma conversation avec le Prince, il me semblait revoir un peu les portraits de la Reine Marie-Antoinette, et beaucoup cette abominable Marie-Louise qui me fait horreur!... Et je me disais, mon bon Boutard, que les deux Allemandes qui ont passé chez nous, ne nous ont pas porté chance... et que mieux vaut nous en tenir là... Je me sentais, ma parole, aussi loin de ce fils de l'homme que j'ai aimé et admiré plus que tout, que du gros roi Louis XVIII, et de Monsieur, et du reste...

— Il vous a parlé de l'Empereur ?...

— Non... mais il ne le pouvait pas !... C'est monsieur de Metternich lui-même qui m'avait conduit à Schœnbrunn et qui ne m'a pas quitté un seul instant... Le Prince m'a cependant parlé de la France, et il y avait dans ses jolis yeux bleus une petite lueur d'envie ou de regret!... Et puis, il m'a parlé de sa mère... Il m'a dit : « Vous l'avez connue en France?... Elle est bien jolie, n'est-ce pas?... » Moi, je revoyais l'espèce de génisse sacrée qu'était Marie-Louise!... Jolie?... Oh la la!... Et à la pensée qu'il allait falloir parler d'elle et affirmer sa beauté, j'ai menti effrontément... J'ai dit : « Non, Monseigneur, je n'ai pas connu l'Impératrice !... » — Monsieur de Metternich me regardait d'un air ahuri... Il était enchanté, car mon découragement devait se voir à ma tête... et, d'ailleurs...

— D'ailleurs ?...

— Il savait ce qu'il faisait en m'amenant si courtoisement à Schœnbrunn... et quelle impression un ancien soldat de l'Empereur devait éprouver en voyant son fils... Je sais bien

que je lui étais recommandé par le prince Camille de Rohan... Mais c'est égal, il m'a trop facilement accordé cette faveur, si difficile à obtenir, de voir le Duc de Reichstadt... Il y avait cinq ans que j'essayais vainement d'y arriver...

— Cinq ans!... C'est vrai pourtant!... Voilà cinq ans que vous êtes parti... reparti, pour mieux dire... car vous n'avez pas posé longtemps, l'autre fois!...

— Un mois... J'avais passé un mois à l'Ermitage...

— Et, pendant ce mois, vous étiez comme un pois dans une marmite, mon Capitaine!...

— Oui... — dit le Duc en riant — je ne tenais pas en place... La pensée que, peut-être, on pouvait encore tenter quelque chose me hantait... Après la mort de Louis XVIII, surtout!... Je croyais que Monsieur ne pourrait pas tenir... le Duc d'Angoulême n'existait pas alors plus que son père...

— Il n'existe pas davantage aujourd'hui, mon Capitaine... quoique des deux, à en croire les

gens de la Cour, ce soit lui qui a le plus de sang sous les ongles...

— J'ai pensé de nouveau au Roi de Rome... et je me suis encore expatrié... Mais, cette fois, c'est bien fini !... D'ailleurs, maintenant que me voilà propriétaire !...

— Et propriétaire d'un rude château, nom d'un sabre !...

— C'est le prince de Rohan qui m'a raconté un jour à Vienne que La Tour de Tamerlan allait être vendu... Madame de Feuchères, disait-il, avait demandé au Duc de Bourbon l'argent nécessaire pour l'acheter... Et cet argent, il ne voulait pas le donner... Dites donc, Boutard ?... Je croyais que ça allait moins bien pour « Sophie » ?...

— Mon Capitaine, elle est plus importante que jamais, mais il y a eu des tiraillements... Napoléonette vous racontera tout ça... Justement la voilà qui arrive avec les Canards...

Madame de Chalindrey arrivait, en effet, précédée des quatre garçons, qui se bousculaient à qui mieux mieux.

— Ah !... — fit Agay — je suis stupéfait !...

J'avais laissé des tout petits... et je retrouve des grandes perches...

— Oh ! pas perches !... — protesta Boutard — ils sont grands, mais ils sont rudement râblés, mon Capitaine !... Tâtez-moi ça ?... C'est tout muscle...

— Mon cher Bernard !... — disait Napoléonette ravie... — ce que je suis contente que vous soyez revenu !... Et revenu pour tout de bon, cette fois-ci?... Vous l'avez promis dans votre lettre ?... Il y a longtemps que vous êtes là?...

— J'arrive à l'instant...

— Comment ?... Par où?...

Et, regardant autour d'elle d'un air inquiet, elle acheva :

— Où sont vos bagages ?...

— Je n'ai pas de bagages... — commença le Duc — parce que...

— Oh!... Est-ce possible!... Vous aviez si bien promis que vous reveniez avec nous pour longtemps ?...

— Eh bien, mais je reviens avec vous pour toujours vraisemblablement !...

— Sans bagages?...

— J'en ai!... J'en ai même beaucoup!... Mais je les ai déposés chez moi avant de venir...

— Chez vous... Ça nous fait une belle jambe!... C'est à l'Ermitage que vous aviez promis de venir...

— Ah! non!...

— Ah! si!... Vous avez écrit à Jean : « Je reviens me fixer pour longtemps dans ce joli pays de l'Oise que j'adore, et auprès de vous qui êtes à présent mon seul intérêt dans la vie!... » Oh!... je me rappelle la phrase!...

— Moi, je ne me rappelle pas la phrase, mais je me rappelle le sens... et c'est bien ça!... Je me fixe auprès de vous dans ce joli pays...

— Comment!... — cria Boutard qui grillait de voir la joie de Napoléonette — comment, tu ne devines pas?...

— Moi, je devine!... — cria l'aîné des petits Chalindrey — C'est lui Tamerlan!...

— C'est moi Tamerlan!... Tu l'as dit, mon garçon... sinon très correctement, du moins avec beaucoup de justesse...

— Comment n'ai-je pas compris tout de suite que c'était vous, ce propriétaire mystérieux!... Le notaire de Crépy-en-Valois, quand j'insistais pour connaître l'acquéreur en lui expliquant que nous étions si proches voisins de La Tour que nous redoutions les vexations, toujours possibles, d'un propriétaire nouveau, me répondait en secouant sa bonne tête blanche têtue : « Je ne suis pas autorisé à faire connaître le nom de mon client, mais je peux vous affirmer que monsieur le vicomte de Chalindrey et vous n'avez à redouter aucunes vexations de sa part... » Je l'aurais tué, ce notaire!... Il m'exaspérait!...

— C'est que j'avais tellement recommandé à Choulot d'empêcher que l'on ne sût que j'achetais La Tour de Tamerlan...

— Ah!... monsieur de Choulot est au courant aussi!...

— C'est lui qui s'est occupé de tout!... Dès que j'ai appris par le prince de Rohan que l'on vendait à bref délai, par autorité de justice, et que madame de Feuchères voulait acheter, j'ai fait partir mon valet de chambre avec une lettre pour le no-

taire et une autre pour Choulot, à qui j'envoyais une procuration en le priant d'acheter pour moi La Tour à n'importe quel prix...

— Nous avions eu, nous aussi, l'idée d'acheter... — expliqua Napoléonette — mais ça est allé à un tel prix que, naturellement, il a fallu lâcher... Nous avons plus d'argent qu'il ne nous en faut, évidemment... mais il y a quatre Canards...

— Ah!... on les appelle encore les Canards?...

— Toujours!... mais maintenant ça les vexe!... Et puis, nous avons surtout des terres... Il fallait vendre, réaliser ou emprunter... Trois millions, c'est pas rien!...

— Évidemment... d'autant plus que La Tour ne les vaut pas, malgré l'importance de la terre et la beauté des chasses...

Boutard affirma :

— Les plus belles chasses du pays après celles du Duc de Bourbon... Et, justement, ça m'étonne énormément que, à cause de cette chasse, le Prince n'ait pas acheté, pour le compte de madame de Feuchères sinon pour le sien...

— C'est que, voilà!... Dans ce moment-ci, ça

ne va pas... — expliqua Napoléonette — Il y a de la bisbille... Hier soir, il y a eu une scène violente...

— Ah !... — fit Bernard — c'est donc pour ça qu'un exprès est venu chercher Choulot à Paris... J'avais rendez-vous avec lui... nous devions déjeuner ensemble ce matin... Et on m'a dit chez lui qu'un officier de la maison du Prince était venu le chercher à l'improviste...

— Parfaitement !... C'est Jean, l'officier !... Monsieur de Choulot est le seul que Monseigneur aime vraiment et en qui il ait absolument confiance... Alors, bien qu'il soit en réalité gouverneur de Chantilly, le Prince le veut toujours et partout avec lui...

— Autre chose aussi m'étonne... — reprit Boutard qui suivait son idée — c'est que madame de Feuchères ait pu, en dehors du Prince — trouver à emprunter trois millions... Car elle n'a lâché qu'à trois millions, n'est-ce pas, mon Capitaine ?...

— En effet... Mais vous allez être encore bien plus étonné, mon bon Boutard, quand vous saurez qui lui prêtait ce considérable argent?... Oui?... C'est Égalité qui lui prêtait ça !...

— Alors, on exagère quand on affirme qu'il ne prête qu'à la petite semaine!... — dit madame de Chalindrey en riant.

Le duc d'Agay demanda, surpris :

— Ah! bien!... moi qui croyais vous étonner!...

Boutard expliqua :

— Mon Capitaine, je vais vous dire... Il y a des raisons en dessous pour qu'Égalité y aille de sa bourse...

— Jean va vous raconter tout ça... — dit Napoléonette — il y a un tas d'histoires en ce moment au château... Mais comment avez-vous su...

— Par le notaire de Crépy-en-Valois... Il connaît... pour l'avoir entrevu plusieurs fois et à propos d'affaires plus ou moins véreuses... une sorte de courtier marron qui s'appelle Aaron...

— Un juif?...

— Il y a des chances!... Cet individu qui habite Neuilly est l'homme de paille du Duc d'Orléans... et, par une maladresse, il a fait deviner au notaire des héritiers du marquis de La Tour et au mien, que c'était son patron qui, comme l'affirme

Boutard, y allait de sa bourse dans les grands prix...

— C'est le cas de le dire !... — conclut le grognard avec philosophie.

— Je suis étonnée que Jean ne rentre pas... — dit Napoléonette — il est de service... mais le Prince qui sait que vous arrivez à l'Ermitage, puisque nous croyions que c'était à l'Ermitage que vous veniez... lui a rendu sa liberté pour qu'il puisse dîner avec nous... Il est six heures et demie... On dîne à six heures à Saint-Leu...

— V'là P'pa !... — annonça Fanfan qui guettait sur la terrasse — on entend son cheval... C'est sûr lui !...

Les trois autres garçons se précipitèrent aussi au-devant de leur père, et les petites voix s'élevèrent, qui criaient gaiement en même temps :

— L'oncle Bernard est là !...

— Nous l'avons manqué sur la route !...

— Y v'nait d'chez lui !...

— Chez lui, c'est La Tour de Tamerlan !...

— C'est lui qu'a acheté !...

Chalindrey, qui descendait de cheval devant les

écuries, arrivait en courant, gêné par ses garçons qui se précipitaient dans ses jambes, en l'entourant et en marchant à reculons devant lui pour lui parler, selon la coutume chère aux enfants.

— Ah !... te voilà enfin !... — disait le duc d'Agay qui regardait joyeusement Chalindrey — Tu ne changes pas, toi !... Ça me fait plaisir, va, de vous revoir tous !...

— J'aurais tant voulu être là pour te recevoir... mais j'ai été retenu au château...

— Je commençais à être inquiète... — dit Napoléonette — Je craignais qu'il ne fût arrivé quelque chose...

— Non... mais je ne pouvais pas partir, parce qu'il était question de m'envoyer à Neuilly...

— A cette heure-ci?... — fit madame de Chalindrey étonnée — Et pour y quoi faire, mon Dieu !...

— Monseigneur était exaspéré... Il voulait avoir une conversation immédiate avec monsieur de Broval...

Agay demanda :

— Qu'est-ce que c'est que monsieur de Broval?...

— C'est le Secrétaire des Commandements du duc d'Orléans... On est en train d'enserrer Monseigneur dans une vaste toile d'araignée, et il se débat pour en sortir... Mais je te raconterai ça après le dîner...

— Oui... après le dîner... mais ne dites rien à table... — recommanda Napoléonette — parce que Lucas, l'homme nouveau qui est entré hier, va aider au service... Et je crois que c'est madame de Feuchères qui l'a introduit chez nous pour savoir ce qui s'y passe et ce qui s'y dit...

— Ah! bon!... — fit Jean avec indifférence — j'oubliais qu'il y a un domestique nouveau!... Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un agent de madame de Feuchères?...

— Le certificat qu'il m'a montré et qui donne une adresse à Senlis, est signé d'un nom illisible, mais il est de l'écriture de l'abbé Briant...

Et comme Bernard regardait interrogativement :

— C'est vrai!... Tu ne sais pas non plus ce que

c'est que l'abbé Briant?... — expliqua Chalindrey — C'est, en apparence, le professeur de langues étrangères, le secrétaire et le domestique de madame de Feuchères... En réalité, c'est un louche individu qui ne remplit aucune fonction normale, ni même précise, mais qui est apte aux pires besognes et parfaitement inquiétant...

— Il vit à Saint-Leu?...

— Il vit à Saint-Leu quand on est à Saint-Leu... ou au Palais-Bourbon, ou à Chantilly... enfin là où est madame de Feuchères...

— Ah! C'est bizarre!... Et qu'est-ce que dit de ça l'abbé Pélier de la Croix?... Car j'espère qu'il est toujours aumônier?...

— Toujours!... Mais il ne dit rien, l'abbé Pélier... rien de plus que nous tous!... On ne voit jamais le Briant... et on ne pense guère à lui...

— Alors il ne mange pas à table?...

A table?... — Ah! Seigneur!... Mais le Prince ne sait même pas, je le parierais, qu'il habite au château... De temps en temps, on l'aperçoit qui se coule dans un corridor ou qui se glisse dans une

allée... Une fois, étant à cheval avec moi, Monseigneur l'a aperçu qui filait entre deux haies et il m'a dit : « Qu'est-ce donc que ce prêtre?... Est-ce un ami de l'abbé de la Croix?... » J'ai répondu : « Non... » Il a encore demandé : « Vous le connaissez?... Qui est-ce?... » — « Je crois que c'est le professeur de langues étrangères de la Baronne de Feuchères... » Alors, il a dit : — « Madame de Feuchères apprend des langues étrangères?... Elle ferait bien mieux d'apprendre le français!... »

— Ce qui me semble ressortir de tout ça, c'est que « Sophie » est, au fond, la maîtresse absolue partout et en tout?...

— La maîtresse absolue, c'est le cas de le dire!... Mais, tout de même, pas absolument en tout... car ce qu'elle va écumer, grâce à toi!...

— A moi?... — fit le duc surpris — pourquoi, à moi?...

— Mais dame!... Parce que cette acquisition de la Tour était son idée fixe... Tant qu'il sera vivant le Prince, quoi qu'elle puisse dire, et faire, et tempêter, ne lui donnera ni château, ni

terres, ni quoi que ce soit de l'apanage des Condé... De l'argent, tant qu'elle en veut...

Napoléonette protesta :

— Non !... pas tant qu'elle en veut !... puisque, précisément, elle a dû chercher ailleurs pour La Tour... Et, à propos de La Tour, vous n'avez pas l'air très étonné que ce soit Bernard qui l'ait acheté ?...

Et comme Chalindrey souriait, elle acheva :

— Vous le saviez, je suis sûre?...

— Non !... Je vous promets que je ne le savais pas... Je m'en doutais un peu...

— Oh !... Et vous ne me l'avez pas dit !... Et vous voyiez à quel point j'étais inquiète de penser que nous pouvions avoir, à la Tour de Tamerlan, ou madame de Feuchères, ou quelqu'un de sa bande ?...

— C'est justement parce que je n'étais sûr de rien, que je ne voulais pas, si je me trompais, vous donner une fausse joie...

— Maintenant que l'espion supposé de « Sophie » n'est plus là... — demanda le duc en sor-

tant de table — mettez-moi bien au courant des choses... parce que je veux présenter mes hommages au Prince, et que, dès demain, je lui demanderai une audience pour...

— Une audience!... Pourquoi faire?... — dit Napoléonette étonnée — On ne demande pas d'audience à Monseigneur... sauf les solliciteurs... On va au château, on fait prévenir le général Lambot...

— Le général Lambot?...

— Qui remplace monsieur de Saint-Jacques...

— C'est juste!... Pardon!... Je ne suis pas encore fait au général Lambot...

— Et, tel que je vous connais, vous ne vous y ferez jamais...

— Ah! Bon!... Il est antipathique, si je vous comprends bien?...

La jeune femme dit en riant :

— Il est... entre les deux...

— Bien... Maintenant que me voilà renseigné, c'est entendu, j'irai à Saint-Leu et je demanderai le général Lambot...

— Ou monsieur de Choulot, ou monsieur de

Surval, ou qui vous voudrez, et vous verrez ensuite Monseigneur... s'il est à pied pour l'instant...

— Il monte toujours autant à cheval ?...

— Toujours!... sept, ou huit, ou même neuf heures... et trois ou quatre chevaux par jour...

— Quel âge a-t-il?...

— Soixante et onze... ou soixante-douze ans...

— C'est magnifique!...

— Lui aussi, il est magnifique!... — dit Napoléonette — ses jambes le font toujours souffrir et même parfois boiter, mais il reste mince et droit comme un jonc...

— Et le moral?...

— Tout pareil... C'est pas un aigle, vous savez bien... et il est, relativement, sans volonté... Mais il cause agréablement, et il passe à lire, à prendre des notes, à travailler, en somme, tout le temps qu'il ne passe pas à chasser... Et puis, il est charitable, et bon, et humain!... On prétend qu'il ne vit qu'avec les morts... Il s'occupe joliment des vivants, toujours!...

Chalindrey dit :

— On veut le forcer à s'en occuper encore davantage!... La vie qu'on lui fait mener dans ce moment-ci... C'est à n'y pas croire!... On a recommencé la tentative de « *L'Aristarque* »... et ça le met hors de lui...

— Qu'est-ce que c'est que la tentative de « *L'Aristarque* »?...

— « *L'Aristarque* »... — expliqua Chalindrey — est un journal assez peu connu...

— Je sais ce que c'est que le journal... mais dis-moi ce qu'il a fait?...

— Alors tu n'es au courant de rien?...

— De rien du tout!...

— Eh bien, il y a un an à peu près, « *L'Aristarque* » a publié un article qui racontait, en paraissant citer un texte, que Monseigneur le Duc de Bourbon avait l'intention de laisser sa fortune et le titre de prince de Condé au duc de Nemours... le second fils du Duc d'Orléans...

— Une bonne idée!... — dit le duc en riant.

— N'est-ce pas?... Naturellement, personne n'avait parlé au Prince de cet article, attendu que nous savions tous dans quel état ça le mettrait...

Mais cette ignorance ne faisait pas le compte des Orléans... Alors, deux jours après...

— Il vaudrait bien mieux... — proposa Napoléonette — montrer à Bernard les articles, les lettres, tout...

— C'est juste... — fit Jean qui se leva — je vais chercher les pièces... puisque, aussi bien, l'affaire qui renaît aujourd'hui est celle d'il y a deux ans...

— Comment les avez-vous, les pièces?... — demanda le duc.

Madame de Chalindrey expliqua :

— L'article, tout le monde a pu l'avoir... Quant aux lettres, Monseigneur en a fait remettre une copie aux gens de sa Maison, afin, a-t-il dit, qu'aucune équivoque ne puisse naître, après sa mort, à ce sujet...

— Voici d'abord — dit Chalindrey qui rentrait — le premier article de L'*Aristarque*... Il est du douze novembre dix-huit-cent-vingt-sept :

« *Un journal assure que S. A. R. M. le Duc de*
» *Bourbon a fait des dispositions d'après lesquelles*
» *Monsieur le Duc de Nemours, second fils de*

» *M. le Duc d'Orléans, est institué son héritier,* » *à condition de prendre le titre de prince de* » *Condé...* » — Comme je te le disais tout à l'heure, Monseigneur ignorait totalement l'article... mais monsieur de Gatigny, qui était encore à ce moment-là intendant général, reçut de monsieur de Broval, secrétaire des commandements du Duc d'Orléans, la lettre que voici :

« *Monsieur le duc d'Orléans a lu, dans plu-* » *sieurs journaux, publiés hier et ce matin, un ar-* » *ticle portant que Monseigneur le Duc de Bour-* » *bon a fait des dispositions d'après lesquelles* » *M. le Duc de Nemours est institué héritier de Son* » *Altesse Royale, à condition de prendre le titre* » *de prince de Condé. Dans une occasion à peu* » *près semblable, j'eus l'honneur de vous voir,* » *Monsieur, et vous voulûtes bien vous charger* » *d'assurer Monsieur le Duc de Bourbon que Leurs* » *Altesses Royales...* »

— Comment... — interrompit brusquement Bernard — les Égalité sont Altesses Royales, à cette heure?...

— Mais oui!... Tu ne le savais pas?... C'est Madame qui a obtenu ça du Roi...

— Madame adore la duchesse d'Orléans, qui est sa propre tante... — expliqua Napoléonette — alors, naturellement...

— Ah! non!... — protesta le Duc avec énergie — pas naturellement!... Non! cent fois non!... Altesse Royale le fils d'Égalité, Égalité lui-même jusqu'au bout des ongles!... Ah! bien! Elle a perdu là une belle occasion de se tenir tranquille, Madame la Duchesse de Berry!...

— Tu ne t'es pas aperçu à la lecture de l'article que Monseigneur a reçu, lui aussi, le titre d'Altesse Royale?... — dit Chalindrey qui riait de l'indignation de son cousin — Ça gênait moins le Roi de le donner au Duc d'Orléans en même temps qu'à lui...

— Parbleu!... ça lui va comme un gant, à Monseigneur!...

— Dieu me garde de dire le contraire!... — affirma Chalindrey qui reprit sa lecture :

« ... *que Leurs Altesses Royales et les personnes* » *qui leur sont attachées étaient entièrement étran-*

» *gères à ces bruits, ainsi qu'à la publication de*
» *tels articles dans les gazettes. Je viens vous faire*
» *la même prière de la part de Leurs Altesses*
» *Royales, à présent qu'ils se renouvellent. (Elles*
» *ne dissimulent pas le grand avantage dont se-*
» *raient, pour un de leurs enfants et sa postérité,*
» *les dispositions que l'on suppose ainsi, et, pour*
» *un prince descendant de nos Rois qui y serait*
» *appelé, quel honneur que celui d'héritier du nom*
» *de Condé, si cher à la France et si brillant de*
» *gloire!*) »

Napoléonette riait. Chalindrey surpris interrompit sa lecture, alors elle expliqua :

— Continuez!... C'est la tête que fait Bernard en écoutant ça qui me fait rire... Le macaroni du Secrétaire des Commandements de Leurs Altesses Royales l'ahurit...

— Il est évident que, si on comprend très bien l'idée de derrière la tête, elle est exprimée d'une façon plutôt...

Le duc cherchait un mot, Napoléonette le lui envoya :

— Oléagineuse!...

— Voyons!... — implora Jean — laissez-moi finir?...

— D'autant plus que ça m'intéresse bigrement!... — affirma le duc d'Agay.

— Où en étions-nous ?... Ah!... voilà!... « ... *si* » *brillant de gloire!*) *Mais les sentiments de Leurs* » *Altesses Royales pour l'auguste parent à qui* » *Elles sont tendrement et vivement attachées* » *leur ont fait vivement regretter qu'on ait publié* » *de semblables articles dans les journaux. Voilà,* » *Monsieur, ce que je suis chargé de vous expri-* » *mer, en vous priant de l'élever à la connaissance* » *de S. A. R. Monseigneur le Duc de Bourbon.* » — Quand monsieur de Gatigny reçut cette lettre, qui lui était adressée au Palais-Bourbon, le Prince était à Chantilly, où il y avait grande chasse le seize novembre... Monsieur de Gatigny lui envoya ce que Napoléonette appelle : le macaroni du Secrétaire des Commandements, et il accompagna l'envoi d'une lettre dont Monseigneur a tenu à laisser aussi la copie... Ce bon Gatigny, qui avait en horreur les Orléans qu'il avait coutume d'appeler : « les Égalité de

Neuilly »... et qui n'avait pas, lui, à insinuer des choses scabreuses, résumait nettement la situation en quelques lignes, sans avoir besoin d'envelopper sa pensée d'un macaroni protecteur :

« *J'ai l'honneur de remettre ci-jointe à Votre* » *Altesse Royale une lettre que j'ai reçue hier soir,* » *et dont on me prie de mettre le contenu sous ses* » *yeux. Je m'acquitte de ce devoir. Monseigneur* » *jugera sans peine l'esprit de cette lettre. J'ai mis* » *entre parenthèses quelques phrases de cette lettre* » *qui peuvent paraître une espèce de contradiction* » *avec le commencement. Je me borne à en accu-* » *ser réception.* » — Et voilà!... Tu en sais maintenant autant que nous... En recevant les lettres de Gatigny et de monsieur de Broval, Monseigneur entra dans une colère épouvantable...

— Ah! le fait est... — dit Napoléonette — que nous ne l'avions jamais vu comme ça!... Ce pauvre monsieur de Choulot qui l'adore était aux cent coups!... Je vois encore le Prince, debout au haut de l'escalier de Chantilly... Il criait : « — On ne chassera pas demain, Choulot!... Vous » m'entendez!... Ils veulent me faire mourir!... »

Et puis il reprenait, en redressant son grand corps sec... « Le titre de Prince de Condé !... ce titre que je n'ai pas osé porter après mon père et le géant qui l'avait précédé, parce que je ne m'en trouvais pas digne !... Prince de Condé, le petit-fils de l'Égalité qui a voté la mort du Roi !... le fils de l'Égalité qui a désigné à Versailles, aux hordes révolutionnaires, l'appartement où se cachait la Reine !... Prince de Condé, le descendant de ces monstres !... Je vais leur répondre moi-même !... Choulot !... dans un quart d'heure, vous allez partir pour Neuilly... » Et ce pauvre monsieur de Choulot, qui se précipitait déjà pour décommander la chasse et les invités, remontait navré en grognant : « Naturellement, je ne peux pas me permettre de rien dire à ce sujet... mais si j'étais à la place de Votre Altesse Royale, moi, je ferais le mort... Je n'aurais pas l'air de savoir que ces gens-là m'ont fait tâter... ni même qu'ils existent... » Vous rappelez-vous tout ça, Jean ?...

Chalindrey affirma en riant :

— Ah ! oui, je me le rappelle !... Monseigneur

s'énervait contre Choulot, ce qui ne lui arrive guère, et il criait : « Vous êtes bon, vous !... Ne pas savoir qu'ils existent !... Certes, je ne demanderais pas mieux, mais comment voulez-vous... maintenant qu'on m'a forcé à être parrain d'un de leurs enfants ?... »

— « On »... c'est madame de Feuchères... — dit Napoléonette — Elle a toujours été au mieux avec le Duc d'Orléans... Dès le premier jour ils se sont compris...

— Et entendus ?...

— Vous l'avez dit... Elle a, pour ainsi dire, forcé Monseigneur, en lui représentant que c'était un grand acte de diplomatie, à être le parrain du petit Duc d'Aumale...

— Quel âge a-t-il, le petit Duc ?...

— Sept ans à peu près... On le dit très intelligent et joli... Du reste, tous les petits Égalité sont beaux... ce qui est bizarre avec des parents aussi vilains...

— La Duchesse n'est pas très laide... — dit Chalindrey bienveillant.

Napoléonette protesta :

— Ah ! mais que si, qu'elle l'est, par exemple !... Très distinguée si vous voulez, oui... et excellente, à ce qu'on dit...

— D'ailleurs, ça ne doit plus être un bouton de rose... — observa Agay — Quel âge a-t-il, lui ?...

— Le Duc d'Orléans ?... cinquante et quelques années, je pense... Mais il est bouffi... il a l'air d'être bourré avec du son...

Bernard demanda :

— Vous venez de me raconter l'histoire d'il y a deux ans, de me montrer des lettres, et cætera... Mais ça ne me dit pas ce qui est arrivé ces jours-ci ?...

— Eh bien, ces jours-ci, la même chose a recommencé... Le cancan... comme dit monsieur de Surval, qui est hors de lui presque autant que Choulot et que Monseigneur... a été mis en circulation de nouveau, mais cette fois dans *Le Constitutionnel*, qui est énormément lu et dont le directeur réel, sinon apparent, est Adolphe Thiers...

— ?... ?... ?..

— Ah ! Viennois, va !... Tu ne sais plus rien !... Le petit Thiers est un Marseillais remuant, intrigant, instruit et très intelligent qui est, pour l'instant, le meilleur des journalistes politiques, le grand homme du *Constitutionnel*... bien qu'il soit haut comme une botte... et l'homme-lige du Duc d'Orléans... L'annonce, dans le journal que Thiers gouverne absolument à sa guise, de l'adoption du Duc d'Aumale... car, cette fois, ce n'est plus du Duc de Nemours qu'il est question... prend des proportions considérables au point de vue de la publicité... Monseigneur, quoi qu'on s'entête à le représenter comme formellement ignare et rétrograde, lit des journaux de toutes les couleurs... Il a lui-même trouvé l'article dans *Le Constitutionnel*, qu'un domestique, ou même l'un de nous, avait laissé traîner à Saint-Leu... Hier soir il m'a envoyé chercher Choulot... et à eux deux ils se sont excités... Choulot insiste de toutes ses forces pour que Monseigneur proteste, Madame de Feuchères se met en travers avec violence... cette violence extraordinairement calme, si on peut

ainsi dire, qui est le fond de son caractère... Elle déploie des trésors de ruse, d'habileté... et de méchanceté aussi, car elle affole totalement le Prince qui ne brille, lui, ni par l'énergie, ni par l'habileté... Choulot s'est lancé de tout son cœur dans la mêlée, mais il lui faut lutter, non seulement contre madame de Feuchères, mais contre tout le peloton que compose sa famille aussi nombreuse qu'intéressante...

— Ah!... ils sont toujours là, les Georges, les James, les Mathilde, etc... ?...

— Ben, vous en avez une mémoire!... — fit Napoléonette étonnée — Oui... ils sont toujours là!... Seulement James s'appelle aujourd'hui le Baron de Flassans... C'est le nom d'une petite terre de Provence qui appartenait à Monseigneur...

— Mais tous ces gens-là n'ont pas d'influence sur le Prince?...

— Que si!... Dans tous les cas, ils en ont sur le général Lambot...

— Et quelle est l'influence du général Lambot?...

— Ça, je l'ignore!... Le Prince ne l'aime pas beaucoup... Il souffre de son manque d'éducation, de ses façons d'être avec lui et même avec nous... et s'il savait combien ça nous est égal, le pauvre Prince, il ne se ferait pas de mauvais sang pour ça!... Ce qui est certain, c'est que le général Lambot ne lui inspire pas confiance...

— En qui a-t-il vraiment confiance?...

— Vraiment de vraiment?... En Choulot... et peut-être aussi un peu en moi... Seulement, il ne faut pas ici entendre confiance comme tu l'entends probablement?... Au sens strict du mot, monsieur de La Villegonthier lui inspire une absolue confiance, naturellement!... et Préjean, et Belzunce, et tous!... Mais Choulot, c'est un ami!... S'il avait une décision importante à prendre, une mission à confier, un conseil à demander, c'est à Choulot qu'il aurait certainement recours...

— Tiens!... — fit Napoléonette qui écoutait depuis un instant — on entend un cheval dans l'avenue... On vient de Saint-Leu chercher Jean, je parie?...

— Je vais voir ce que c'est!... — dit Chalindrey qui sortit du salon.

Il rentra peu après.

— C'est tout bonnement une lettre de Choulot qui me prie d'aller demain porter un mot du Prince à Madame... Il lui demande de venir le voir parce qu'il n'est pas en état d'aller à Paris et qu'il veut lui parler de quelque chose de très urgent... Choulot est ravi... et moi aussi... parce que nous devinons de quoi il retourne...

Napoléonette cria gaiement :

— Moi aussi, je le devine!... Il va tout léguer au Duc de Bordeaux comme il en a toujours eu l'intention!... C'est les tripotages en dessous des Orléans qui l'auront décidé... et il était grand temps!... Car il a beau être encore solide et bien conservé, il n'est tout de même pas jeune, le pauv' bonhomme!...

— Ah!... — demanda Bernard — il a annoncé l'intention de laisser sa fortune au Duc de Bordeaux?...

— Oui... toujours!... Et je comprends ça!... Car il est délicieux le petit Duc!... Et Madame

donc!... Je l'adore, moi, Madame!... Je me ficherais au feu pour elle avec plaisir!...

— J'oubliais, Bernard, — s'écria Chalindrey — de te faire une commission dont je suis chargé... Monseigneur... qui sait que tu es à la maison, puisque je lui ai demandé la permission de dîner avec toi ce soir... te prie de venir déjeuner demain à Saint-Leu... Et à vous, Nap, il vous fait dire qu'on ne vous voit plus au château, et que vous lui manquez beaucoup...

— Ça m'attriste, de voir ce pauvre homme à la merci de madame de Feuchères!... Il a l'air d'un chien battu!... Ah! mais positivement!... Enfin, c'est tout de même gentil à lui de penser à nous inviter au milieu de tous ces arias... Alors, nous allons demain déjeuner à Saint-Leu, pas, Jean?...

— Vous irez avec Bernard... Moi, je ne sais pas quand je rentrerai de Paris; puisqu'il faut que je voie Madame et que je rapporte sa réponse à Monseigneur...

VI

Pâle, fatigué, le visage ravagé par des heures de colère et de veille, mais avec, toujours, sa haute mine et sa bonne grâce accoutumées, le Duc de Bourbon quitta la cheminée où il s'adossait, et, appuyé sur sa canne, s'en vint en souriant au-devant de Napoléonette qui entrait avec le duc d'Agay.

Tandis que la jeune femme s'avançait dans l'enfilade des salons, madame de Feuchères l'avait aperçue, sans voir toutefois Bernard qui marchait derrière elle. Assise près d'une fenêtre, dans la vaste bergère qu'elle affectionnait, la Baronne tourna vivement la tête et sembla s'absorber

dans la contemplation du parc. Elle savait que, si ses yeux rencontraient ceux de madame de Chalindrey, Napoléonette lui ferait, de loin, la plongeante révérence où se révélait toute sa gamine ironie, alors qu'en n'ayant pas l'air de l'apercevoir, elle l'obligeait à lui venir faire le salut spécial auquel elle avait droit.

Deux saluts parfaitement corrects —mais que l'Anglaise devinait narquois — l'un à l'arrivée, l'autre au départ, constituaient les seules relations des deux femmes. Avec un paisible entêtement Napoléonette — depuis sept ans — maintenait ainsi la situation.

Quand son mari avait été attaché à la maison du Prince, elle était arrivée au Palais-Bourbon sans prévention ni parti pris. Elle savait la place réelle qu'y tenait madame de Feuchères, et jugeait qu'elle n'avait nullement à s'en préoccuper. C'est sans arrière-pensée qu'elle était venue à elle comme aux autres femmes de la Maison.

Mais, tout de suite, la Baronne lui avait violemment déplu. Ses mauvaises façons; sa vulgarité; son effroyable accent; ses manœuvres louches;

son besoin d'intriguer quand même, sans raison et mal à propos, et surtout sa froide méchanceté pour le vieux Prince et pour M. de Feuchères, qui était infiniment sympathique à elle et à Chalindrey, écœuraient Napoléonette. Elle avait pris l'Anglaise en grippe, et comme elle était incapable de dissimulation, elle ne s'en cachait pas. C'est elle qui la première l'avait appelée : « *Sophie* », « *Soif d'égards* », ou encore « *The Mint* » (La Monnaie), parce que, disait-elle, c'était chez madame de Feuchères que l'argent du prince s'amassait ou se fondait.

Et, très vite, elle avait — pour éviter le conflit qu'elle devinait imminent sans cette précaution — pris le parti d'ignorer la Baronne. Jamais elle ne lui parlait, se bornant à répondre, quand madame de Feuchères lui adressait une question directe. Mais bientôt elle cessa de lui en adresser. La lourde Anglaise du peuple n'osait pas provoquer la blagueuse petite Française de race, dont elle redoutait inconsciemment, sans toutefois les comprendre, les boutades et les explosions de gaieté.

Pendant que la Baronne attendait — en faisant un signe aimable à l'abbé Briant qui se promenait autour du château — le salut obligatoire de Napoléonette, le Duc de Bourbon faisait à Bernard d'Agay le plus chaleureux accueil.

— J'ai grand plaisir à vous retrouver, mon cher Duc... — disait le vieux Prince avec cette amabilité qui chez lui était naturelle et sincère — et j'espère bien que nous vous verrons souvent à Saint-Leu?...

Puis, se tournant vers Napoléonette :

— Vous ne m'en voulez pas trop, Madame de Chalindrey, de faire faire toujours à votre mari des courses longues et fatigantes?...

— Aller à cheval à Paris n'est pas bien fatigant, Monseigneur!...

— Aller, non!... Mais aller et revenir?... D'ailleurs, j'ai recommandé à Chalindrey de revenir par la poste si on le fait attendre, afin de n'avoir pas à se presser...

Et, s'adressant au comte de Choulot qui causait dans un groupe à l'extrémité du salon, il demanda :

— N'est-ce pas, Choulot!... Vous avez bien dit à Chalindrey de prendre la poste pour revenir, si on le faisait attendre aux Tuileries?...

— Aux Tuileries!... — fit madame de Feuchères qui se dressa brusquement, surprise et inquiète — pourquoi monsieur de Chalindrey est-il allé aux Tuileries?...

— Parce que je lui en ai donné l'ordre, Madame!... — répondit le Prince d'un ton sec.

Le sans-gêne avec lequel l'Anglaise s'immisçait ouvertement dans ses affaires, gênait toujours le vieux Prince. Mais cette fois, à cause de la présence du duc d'Agay, elle le vexait et l'humiliait profondément. Et comme il devinait ce qui provoquait l'agitation de la Baronne, il voulut pour se venger augmenter cette agitation.

— Chalindrey est allé porter à Madame une lettre, pour la prier de venir à Saint-Leu au plus tôt!... Oh! je sais que ce que je demande est absolument contraire à l'étiquette, mais la Duchesse de Berry... qui a autant de bonté que d'esprit... excusera, j'en suis sûr, la demande du vieux parent qui fait appel à son énergie, et qui ne

pouvant aller jusqu'à elle, est forcé de la prier de venir jusqu'à lui!...

— *Aôh!* — fit la Baronne d'une voix qui siffla aigrement — *Aôh!*... Monseigneur est libre!...

— Je l'espère!... — murmura le vieux Prince qui avait rougi.

— Pas contente, « Soif d'Égards »!... — murmura tout bas Napoléonette.

Bernard, qui avait envie de rire, s'avança et dit, en s'inclinant profondément devant madame de Feuchères :

— J'ai l'honneur, Madame, de vous présenter mes respectueux hommages...

La Baronne n'avait pas aperçu encore le duc d'Agay. Elle demeura stupéfaite, entre-bâillant la bouche et clignant des yeux :

— *Aôh!*... Je ne *vious* savais pas en France!... Je *souis* très contente que *vious voâlà* de *retiour* chez *nious!*... — dit-elle enfin, cherchant à dissimuler l'impression très vive qu'elle ressentait.

« Chez nous?... La France c'est chez elle, à cette heure!... Ben, elle a un toupet!... — pensait Napoléonette — C'est égal!... elle est impres-

sionnée!... Ça crève les yeux!... Mais de quelle façon l'est-elle?... Est-ce de la peine ou du contentement qu'elle a de voir Bernard?... »

Et le duc d'Agay se disait, tout en paraissant baiser avec ferveur la main grasse et constellée de pierreries, que lui avait tendue madame de Feuchères :

« Nom d'un p'tit bonhomme!... ce qu'elle est devenue énorme!... Ça n'est plus guère une jolie femme, à présent!... C'est surtout une grosse dame!... Ah! le pauv' Prince!... comme dit Napoléonette!...

— Je pense que *vious* allez *nious* rester un peu?... — demandait la Baronne, qui entraînait Bernard vers une causeuse où elle s'asseyait d'abord — il est impossible que *vious nious* quittiez aussi vite et aussi *briousquement* qu'il y a?... au fait... Combien y a-t-il de temps que *vious* êtes parti?...

— Cinq ans...

— *Aôh!...* déjà cinq ans!... Je *croâs vious revôar* ici... à cette même place... dans cette même décor...

— Non !... — corrigea Bernard — c'est la première fois que je viens à Saint-Leu... Il y a cinq ans, lorsque Monseigneur a daigné me recevoir, c'était à Chantilly !...

— Oui... c'est *djiouste !*... je *vioulais* dire que il me semble que c'était hier !...

— Ça prouve !... — dit le Duc en riant — que le temps ne vous a pas paru long !...

La petite lueur qu'il connaissait bien, fila, discrète et rapide, mais infiniment douce cette fois, entre les cils de la Baronne, et elle murmura :

— *Aôh !* si !... très long !... J'ai pensé à *vious biauquioup* au contraire !...

« Elle a gagné du poids, mais elle n'a pas perdu l'accent !... » — pensait Agay qui la regardait surpris de son changement.

Sophie Dawes, née dans l'île de Wight vers 1795, fille d'un pêcheur ivrogne et élevée par charité, n'avait en 1829 que trente-quatre ou trente-cinq ans. Mais elle était très fanée déjà.

Où le prince l'avait-il ramassée jadis?... Nul ne le savait. Le Duc de Berry l'avait aperçu à

Londres plusieurs fois en 1814 avec une créature éclatante qui était évidemment Sophie Dawes. C'était à cause d'elle que, rentré en 1815 en France — en même temps que son père le Prince de Condé — le Duc de Bourbon ne s'était pas fixé à Chantilly auprès de ce père que, pourtant, il adorait. Jamais le vieux Condé n'eût admis que son fils menât sous ses yeux une vie qu'il jugeait scandaleuse, et, plutôt que de quitter Sophie Dawes, le Prince — s'expatriant pour la troisième fois — était retourné à Londres où il avait vécu jusqu'à la mort du Prince de Condé. Entre temps, il avait — disait-on — fait débuter sa maîtresse à Covent-Garden, où elle avait reçu un fâcheux accueil. Rentré définitivement en France en 1818, il avait installé miss Dawes, 9, rue des Capucines, où elle vivait avec une femme de louche apparence que l'on disait être sa mère et qui s'appelait madame Clarck.

C'est à ce moment que M. de Feuchères l'avait connue, parce qu'il logeait dans la même maison qu'elle.

De son origine misérable et de ses débuts fan-

geux, la baronne de Feuchères gardait une vulgarité extrême. Mais, dans sa jeunesse, la couleur dorée de sa superbe chevelure, sa peau éblouissante et son incomparable éclat, faisaient de Sophie Dawes une créature vraiment séduisante.

Quand il l'avait vue cinq ans plus tôt, Agay se rappelait combien l'étrange beauté de la jeune femme l'avait frappé. Mais aujourd'hui, il considérait d'un œil froid les agaceries qu'elle semblait vouloir lui faire et il se disait consterné :

« Boutard a raison... c'est un tas!... »

— Pourquoi donc... — demanda tout à coup le Duc de Bourbon, qui regardait sa montre — ne nous fait-on pas déjeuner?...

Madame de Feuchères répondit d'un ton bref :

— *Pairce* qu'on attend monsieur de *Taillerand*... qui n'est pas encore arrivé...

— Le Prince de Talleyrand vient chez le Duc de Bourbon?... — demanda Bernard à Napoléonette — Mais non, voyons, ça n'est pas possible?...

— Si!... ça l'est!...

— Oh!... Vous souvenez-vous qu'un jour vous nous avez dit comme ça, en l'air, pour blaguer, à propos de je ne sais quel hôte bizarre de Chantilly : « Monseigneur reçoit qui plaît à madame de Feuchères... Vous verrez qu'elle finira par lui amener monsieur de Talleyrand... »

— C'est vrai!... je me souviens que j'ai dit ça!... Mais je me souviens aussi que, pas un instant, je ne croyais vraiment que ce fût possible...

— Monseigneur qui était en exil, et qui est demeuré hors de France plus longtemps que tous les autres princes, a-t-il connu les dessous politiques, croyez-vous?... Sait-il seulement que c'est monsieur de Talleyrand qui a ordonné la mort du duc d'Enghien?...

— Il n'ignore rien!... Plusieurs fois, il a parlé à monsieur de Choulot de l'insistance de madame de Feuchères et il lui a dit : « Elle veut me forcer à recevoir l'assassin de mon fils! » Oh!... il a résisté longtemps, le pauv' bonhomme!... Mais sa volonté, qui n'a jamais été redoutable, s'émousse avec les années... sans parler de « Sophie » qui s'applique tant qu'elle

peut à le déprimer... Rien d'étonnant, d'ailleurs, à ce que monsieur de Talleyrand déjeune aujourd'hui... Il vient à la rescousse pour l'affaire du testament... Naturellement, il est l'homme du Duc d'Orléans...

— Ça doit être plutôt le Duc d'Orléans qui est son homme?...

— Évidemment... Enfin, ils s'entendent comme larrons en foire, c'est le cas de le dire!...

Le Prince de Talleyrand entrait en boitillant. Il était suivi d'un homme auquel, à première vue, il était difficile de donner un âge précis. Encore alerte et découplé, le compagnon de M. de Talleyrand avait un visage raviné d'étranges stigmates. Très distingué de type et d'allure, il évoquait pourtant une vision de bassesse et de laideur.

— Ah!... justement!... — fit Napoléonette dont l'aimable frimousse se durcit soudain — v'là Banban et son laquais!...

— Vitrolles!... — murmura Bernard étonné — Tiens!... je croyais qu'on s'en était débarrassé en l'envoyant comme ambassadeur en Toscane?...

— Oui... mais la Toscane s'en est débarrassée

à son tour, en nous le rendant... Et il a retrouvé son premier complice, ou, du moins, le plus considérable de ses complices... Depuis six mois, ils ont recommencé à travailler ensemble...

— Alors le Roi n'a qu'à se bien tenir!... Car s'il a toujours le cerveau de Monsieur, il n'est pas de taille, le pauvre homme !...

— Non!... La preuve, c'est qu'ils viennent de lui faire nommer le Prince de Polignac aux Affaires étrangères, en attendant mieux...

— Ah !... Ça ne va pas!...

— Ça n'est fait que depuis huit jours... Alors il ne peut y avoir encore beaucoup de dégâts, mais on croit généralement que ça va venir...

— Et Vitrolles, qu'est-ce qu'il est, pour l'instant?...

— Je crois qu'il est toujours ministre d'État?... je n'en suis pas sûre, toutefois!... Le Roi l'avait fait rayer en dix-huit cent dix-huit, mais à l'avènement de Monsieur, il a été réintégré... Je ne pense pas qu'il y ait rien de changé... Tout ce que je sais, c'est qu'il est question de lui donner la Pairie au mois de janvier...

— La Pairie?... à Vitrolles?... — fit Agay stupéfait.

— Oui... parfaitement!... ça vous étonne?...

Napoléonette s'arrêta court pour demander, l'air inquiet :

— Dites-donc?... Vous le connaissez, vous, Banban?...

— Je l'ai rencontré chez le prince de Metternich...

— Ah!... bon, il vient vous parler... Je vous lâche, moi!...

Elle pirouetta vivement, à l'instant où M. de Talleyrand s'avançait, la main tendue, en disant avec son joli sourire :

— Quelle surprise de vous rencontrer ici, mon cher Duc!...

Napoléonette haïssait d'une haine sauvage le Prince de Talleyrand. Certes, elle admirait son intelligence et surtout son esprit. Mais ni la grâce, ni l'élégance qui se dégageaient, malgré son infirmité, de sa fine personne si étonnamment « racée », ni les services rendus au Congrès par le merveilleux diplomate, ne pouvaient faire

oublier à la filleule de Napoléon le caractère du prêtre renégat qui avait sali ce qu'elle plaçait au-dessus de tout : la Religion et l'Empereur.

Elle savait bien que l'abominable mort du Duc d'Enghien avait laissé, sur le nom de Napoléon, une tache ineffaçable. Elle-même trouvait que cette arrestation illégale — faite à l'heure où le premier consul tout-puissant n'avait plus le droit de sortir de la légalité pour affirmer son pouvoir — et cette exécution sans jugement régulier, étaient des lâchetés atroces.

Et son père, et La Bédoyère, et Drouot, et tous ceux qu'elle aimait et que, toute petite, elle entendait causer autour d'elle, en avaient jugé. ainsi.

Cet assassinat d'un prince jeune, intelligent et merveilleusement brave, le seul qui fût sympathique et populaire parmi les Bourbons, avait consterné les soldats de Napoléon.

Mais Napoléonette savait bien aussi que le Prince de Talleyrand et Fouché avaient seuls intérêt à cette mort. Le Duc d'Enghien troublait leur quiétude. Il leur causait parfois de l'embar-

ras et un tas de petits tracas. Il fallait surveiller la frontière; s'inquiéter des faits et gestes de ce prince qui avait « du sang » comme grand-père, et qui, comme lui, ne consentait pas à abandonner sans lutte une partie qu'il ne considérait pas comme tout à fait perdue encore. Alors, le policier et le diplomate avaient marché la main dans la main.

Et, celui des deux complices qui avait forcé la volonté de l'Emper eur était là, derrière son dos, sautillant sur sa canne et faisant des grâces au duc d'Agay. Dame!... Bernard était le plus intéressant des Impérialistes militants. Il était puissamment riche, jeune, vivant, entreprenant, et faisait bon marché de sa peau!... Et, après tout on ne savait pas ce qui pouvait arriver? Assassiner le Duc de Reichstadt dans l'empire et, pour ainsi dire, dans la manche de son grand-père, c'était bien compliqué?... Et le petit Duc ne se déciderait peut-être pas à mourir tout seul?... Alors, quoi?...

Un frôlement et un considérable froufrou de soie tirèrent la jeune femme de sa rêveuse colère.

Madame de Feuchères passait, projetant autour d'elle sa majestueuse lourdeur, tandis qu'elle disait, de cette voix nasillarde qui irritait les nerfs les moins chatouilleux :

— *Aôh!... pouisque vious* ne m'offrez pas le bras, c'est *môa* qui viens *vious* chercher!...

Elle se pencha vers le vieux diplomate et, sans voir madame de Chalindrey qui disparaissait dans la profondeur de la fenêtre, elle lui dit très bas et très vite :

— L'affaire va *maîl*... Il a envoyé *tchercher* la *diouchesse* de Berry...

Le fin visage de M. de Talleyrand demeura impassible. Seul, un imperceptible clignement de sa paupière prouva qu'il avait entendu.

— Je *vious* avais *préveniou*... — reprit la Baronne en élevant inconsciemment la voix — qu'il ne fallait pas lever ce lièvre du nom de Condé... C'est cela qui a gâté *tiout!*... Je me *souis touyée* à *vious* dire de ne pas en parler...

M. de Talleyrand toisa, avec un distant mépris, la complice indigne de lui que le hasard lui

imposait, et répondit d'une voix sans timbre, mais coupante comme une lame :

— Il ne faudrait pas, autant que possible, en parler aussi haut, ni surtout quand...

Il s'arrêta regardant autour de lui, soupçonneux.

— Surtout quand *quôa?...* — demanda l'Anglaise qui entraînait brusquement le vieillard vers la salle à manger, où étaient entrés déjà tous les convives.

M. de Talleyrand qui la suivait, cahin-caha, daigna expliquer :

— Quand vous êtes, comme tout à l'heure, à côté d'une ennemie...

Et comme la Baronne faisait un mouvement :

— Oh!... ennemie est peut-être un bien grand mot!... Disons plus simplement une femme...

— Comment une femme?... Nous étions à côté d'une femme?... — demanda l'Anglaise surprise, tandis qu'elle continuait à traîner à travers les salons, entre deux haies de valets de pied, son compagnon claudiquant.

— Oui... et d'une femme qui n'est à coup sûr pas des nôtres...

— Mais qui?...

— Je ne vous dirai pas son nom... que j'ai oublié... Mais je l'ai très bien reconnue, pour l'avoir vue jadis aux Tuileries qu'elle habitait avec sa famille... C'était une petite fille très riche, disait-on, et filleule de l'Empereur... Et tenez!... un détail dont je me souviens fort bien, c'est que monsieur de Chateaubriand ne pouvait pas la souffrir...

Madame de Feuchères se retourna pour voir qui venait derrière elle, mais, à son tour, le prince de Talleyrand l'entraîna, en disant :

— Non!... inutile!... Il y a beau temps qu'elle a filé devant nous!...

Presque tous les invités étaient assis, quand M. de Talleyrand et madame de Feuchères entrèrent dans la salle à manger. Et le Duc de Bourbon, mécontent, demanda, non sans ironie :

— Quel était donc le si intéressant conciliabule qui nous privait de votre compagnie?...

— *Aôh!...* — répondit « Sophie », troublée en dépit de son bel aplomb — je serais bien en peine de répéter ce que me disait monsieur de *Taillerand!...* Mais c'est un si grand *tcharmeur* que, quand il parle, on n'entend *plious* rien d'autre que *loui* dans le monde!...

Elle était très rouge. Le Duc de Bourbon qui, décidément, n'était pas en veine d'amabilité en fit la remarque. Madame de Feuchères répliqua aigrement :

— Il fait une *tchaileur* à *miourir* dans cette salle!...

— Combien avons-nous de degrés, Bonnie?... — demanda le Prince.

Le chevalier Bonnie, chirurgien du Duc de Bourbon, regarda un minuscule thermomètre piqué au revers de son habit et répondit :

— Dix-huit degrés, Monseigneur!...

Le Prince s'inclina vers madame de Feuchères :

— Il me semble... — dit-il — que dix-huit degrés, c'est, pour la saison, une température plutôt fraîche?...

— « Soif d'égards » est vexée!... — dit joyeu-

sement Napoléonette à Bernard d'Agay que, avec la complicité du baron de Surval qui s'occupait des places, elle s'était octroyé pour voisin — Elle est vexée comme un dindon!...

Comme la Baronne ne répondait pas, le Duc de Bourbon promena autour de la table un regard circulaire et demanda encore :

— Avez-vous trop chaud?...

— Mais, Monseigneur, il fait délicieux!... — protesta l'abbé Pélier de la Croix.

Madame de Feuchères se tourna courroucée vers le prêtre :

— *Aôh! vious* d'abord, *vious* avez *tioujiours* froid!... La vérité, c'est qu'ici on *étiouffe!*...

Depuis quelque temps, le teint magnifique de l'Anglaise s'abîmait. Le rose transparent et tendre de ses joues se transformait, à la plus légère émotion, au moindre changement de température, en une sorte de rouge brique assez déplaisant. Elle le savait et tâchait d'éviter ce qu'elle redoutait par-dessus tout. Très contrariée, pour l'instant, que le Duc de Bourbon eût remarqué sa conversation prolongée avec le prince de Talleyrand,

alors que, déjà, il était en méfiance; troublée à la pensée que la duchesse de Berry allait venir et que, peut-être, ce testament duquel elle attendait tant de choses — aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue matériel — ne serait pas tel qu'elle l'avait si fermement espéré, elle se rendait compte que, en même temps que la colère grondait en elle, le sang montait à ses joues et l'enlaidissait très fort.

De nouveau, elle regarda haineusement l'aumônier et déclara :

— Il est inouï que *piour* un grelotteux on rende *mailaides* vingt-cinq personnes!...

Le bon abbé Pélier en avait vu bien d'autres. Il ne parut pas entendre les commentaires de la Baronne et continua de manger avec sérénité. Mais le Duc de Bourbon, agacé, questionna :

— Voyons... y a-t-il vraiment quelqu'un que la chaleur incommode?... Vous, Madame de Sainte-Aulaire, avez-vous trop chaud?... Non?... Bon, très bien!...

Et, se tournant vers Agay, il demanda :

— Et vous, Duc?...

— Oh! Moi, Monseigneur, je n'ai jamais trop chaud!... J'ai été élevé dans la campagne de Provence, où il fait une température de vers à soie... Je n'aime pas la chaleur, mais je la supporterais très bien s'il y avait lieu, ce qui n'est pas le cas!...

— Ah!... — fit le Prince qui, infiniment poli, semblait toujours prendre intérêt à ce qui concernait ses invités — vous avez des propriétés en Provence?...

— J'ai un château, Monseigneur!... Un vieux château que je n'ai pas vu depuis plus de douze ans, et qui doit être terriblement délabré à l'heure qu'il est...

— Vous allez le restaurer, sans doute?...

— Non, Monseigneur... Je vais seulement le raccommoder un peu pour qu'il ne s'écroule pas... Comme je ne dois plus l'habiter il est inutile de...

Le Prince avait regardé sa montre. Visiblement, il s'énervait de l'absence prolongée de Chalindrey. Mais, content d'avoir trouvé un sujet de conversation, il questionna encore :

— Vous ne l'habiterez pas?... Vous n'aimez pas la campagne?...

— Je l'adore, Monseigneur !... Mais, là-bas, je serais trop loin de ma famille et de mes amis...

— Alors, vous allez vous rapprocher de nous, j'espère?... — conclut aimablement le vieux Prince.

— C'est fait, Monseigneur !... Je viens d'acheter une terre dans ce pays-ci...

— Parfait, cela !... Est-ce loin de Saint-Leu ?...

— Tout près, Monseigneur... — dit Bernard en louchant sur madame de Feuchères — c'est La Tour de Tamerlan !...

— Comment... — fit le Duc de Bourbon sincèrement ravi — C'est vous, cet acquéreur mystérieux dont personne ne pouvait dire le nom ?...

Madame de Feuchères sursauta et, tournant vers Bernard un visage écarlate, balbutia d'une voix que la colère enrouait :

— *Aôh !... piourquoâ* dire qu'on ne *piouvait* pas dire ce nom ?... On le *piouvait,* mais on ne le *vioulait* pas !...

— Et pourquoi donc, Madame... — demanda le duc d'Agay en feignant un étonnement profond — n'aurait-on pas viou...

Inconsciemment, il répétait avec l'intonation et l'accent de « Sophie ». Mais il s'en aperçut, et reprit en corrigeant :

— ... voulu dire ce nom?...

— Parce que cela était *défendiou!*... — affirma péremptoirement la Baronne, tandis que Bernard s'inclinait, en ouvrant les bras dans un geste vague qui voulait dire : « Je ne comprends pas!... »

— Tout à l'heure... — fit à demi-voix Napoléonette en se penchant vers lui — « Soif d'égards » avait l'air d'une belle pivoine bien rouge, et maintenant elle ressemble à un gros dahlia violet... Positivement, ça lui fait un coup d'apprendre qu'elle va vous avoir pour voisin !...

Elle promena autour de la table un regard égayé, et remarqua :

— Ce que le prince de Rohan s'amuse!... Et l'abbé Pélier!... et monsieur Bonnie!... et tous!... C'est étonnant comme on l'aime, « Sophie » !...

— C'est très bien à vous, monsieur d'Agay... — dit le Duc de Bourbon qui voulait ranimer la conversation subitement tombée — de réparer quand même votre domaine familial... Tant de

gens, au retour de l'émigration, ont négligé de faire ce que vous faites... C'est un bon exemple que vous donnez là...

— Je n'ai peut-être pas autant de mérite à réparer Agay que daigne le croire Votre Altesse Royale... — expliqua Bernard en souriant — Certes je serais très chagrin de voir s'effriter misérablement la vieille demeure où je suis né, mais je veux surtout démontrer que le château... et le nom... ont encore un propriétaire vivant... ce qu'on me semblait oublier un peu trop vite...

— Comment cela?...

— Comment!... Oh! mon Dieu! c'est très simple!... En dix-huit cent dix-sept je suis parti et, pendant très longtemps, je suis demeuré hors de France... J'y suis rentré un instant en dix-huit cent vingt-quatre, mais pour un mois seulement...

— C'est à cette époque que nous avons eu le plaisir de vous connaître, je crois?...

— C'est à cette époque, en effet, que j'ai eu l'honneur d'être reçu par Votre Altesse Royale... A ce moment-là, je suis parti, pour ne revenir

qu'hier... Ça fait environ douze ans d'absence... Alors, les quelques rares personnages de la Cour qui me connaissaient vaguement... parce qu'ils m'avaient vu aux Tuileries lorsque j'étais attaché au service du Roi... m'ont cru mort...

— Dame!... — fit le vieux prince en souriant — C'était assez naturel!...

— D'autant plus naturel, Monseigneur, que je n'avais jamais donné signe de vie pendant mes années d'exil... Aussi, un quelconque rabatteur de louches affaires politiques, un de ces individus analogues à ceux qui, sur les champs de bataille, s'en vont dévalisant les morts, ayant signalé cette disparition du dernier duc d'Agay, le Roi crut pouvoir ramasser ce titre qui traînait pour le donner à...

Le comte de Vitrolles, assez silencieux depuis le commencement du déjeuner, venait, à l'instant, d'entrer en conversation très animée avec madame de Préjean, sa voisine. Le regard de Bernard fila vers lui, rapide et direct, et il acheva :

— ... à celui-là même qui s'était avisé de me

déclarer mort ou définitivement disparu, sans héritiers ni famille... Heureusement, j'ai été averti... à temps de ce qui se préparait si gentiment en mon absence...

— Et... — demanda le Duc de Bourbon intéressé — qu'est-ce que vous avez fait?...

— J'ai immédiatement écrit à Monsi... au Roi, je veux dire... par l'intermédiaire de l'Ambassade, pour protester contre cette désinvolture... un peu excessive même lorsqu'elle est le fait d'un souverain... de disposer d'un nom... qui ne lui appartient pas...

Bernard avait parlé sans aucune arrière-pensée, oubliant tout ce qui n'était pas cette histoire, déjà vieille d'un an, mais qui l'avait mis hors de lui. Aussi fut-il surpris de la mine bouleversée du vieux Prince, qui répondait d'une voix que la colère faisait sombrer :

— Lorsqu'un nom... un grand nom comme le vôtre, monsieur d'Agay, vous appartient et que vous en êtes le maître absolu... on n'a pas le droit, même après votre mort, d'en disposer en faveur de qui que ce soit et, à plus forte raison

de quelqu'un d'indigne... comme vous semblez indiquer que c'était le cas...

— Patatras!... — susurra Napoléonette à l'oreille d'Agay — une riche idée que vous avez eue d'aller parler aujourd'hui des noms qu'on donne... ou qu'on prend!...

Le Duc de Bourbon s'était tu. Il semblait attendre une réponse. Bernard expliqua :

— Oui... c'était évidemment le cas!... Il s'agissait d'un gentilhomme dévoyé et courageux qui a fait tous les métiers... les plus beaux, puisqu'il a été soldat... les moins avouables puisqu'il a été agent secret... un homme utile et dangereux, dont on voulait récompenser les services... ou acheter le silence...

Bernard s'interrompit un instant et reprit d'un air bonasse :

— Mais, j'y pense!... Monsieur de Vitrolles doit le connaître parfaitement?... il s'appelle monsieur de Lagny, et c'était un de ses Verdets, si je ne me trompe?...

Vitrolles, directement interpellé, tourna vers Bernard un visage haineux. Il se demandait s'il

fallait feindre l'ignorance de cette histoire qu'il connaissait à merveille, ou avouer carrément que c'était lui qui avait demandé le nom et le titre « éteints » pour récompenser son meilleur lieutenant.

Mais le Duc de Bourbon ne lui laissa pas le temps de répondre.

Levant haut sa longue figure aux traits réguliers, qui avait lorsqu'il le voulait une grande expression de noblesse, il dit — redevenu soudain très maître de lui :

— Voyez-vous, mon cher Duc, vous n'êtes pas le seul en France à qui arrive cette vilaine aventure... Je sais un nom plus beau encore que le vôtre, et que voudraient s'approprier les gens les plus indignes de le porter... Vous, vous étiez au loin, et moi je suis bien vieux !... C'est chez les absents et les faibles qu'entrent le plus facilement les voleurs...

Le prince était très pâle. Ses mains tremblaient. L'allusion directe qu'il venait de faire à la situation présente avait amené une gêne. Un silence prolongé la suivit.

— Pourquoi faites-vous ça?... — demanda Bernard à Napoléonette qui soufflait sur ses doigts.

— Parce qu'il y a un froid!... — dit-elle en riant.

Le baron de Surval supplia très bas :

— Je vous en prie, chère petite Madame, ne faites pas de farces aujourd'hui!... Le prince est d'une humeur terrible... Depuis que je suis attaché à sa Maison, je ne l'ai jamais vu comme ça!...

Le silence continuait. Le Duc de Bourbon qui était la courtoisie même, aperçut l'embarras de ses invités et la faute de goût qu'il avait commise. Avec sa bonne grâce et son aisance accoutumées, il s'en excusa.

— Je vous demande pardon de m'être laissé emporter ainsi... — dit-il, en souriant — mais ces histoires de noms volés m'exaspèrent...

L'abbé Pélier de la Croix dit, et sa voix timbrée résonna dans la grande salle sonore :

— Votre Altesse Royale aura lieu de s'exaspérer souvent...

Son regard perçant fila vers le Baron de Flassans, et il acheva :

— ... Car il est aujourd'hui tant de gens qui ne portent plus le nom qui est le leur !...

Écœuré de la main mise sur son Prince par madame de Feuchères et sa famille, et anglophobe jusqu'aux moelles, l'Abbé jugeait qu'en faisant octroyer par ordonnance royale à James Dawes un vieux nom français, le Duc de Bourbon avait outrepassé son droit. Et, chaque fois que l'occasion s'en présentait, il s'arrangeait pour le lui faire entendre.

Madame de Feuchères mangeait — avec le formidable appétit qui dominait les situations les plus périlleuses et les préoccupations les plus graves — l'aile d'une pintade bourrée de truffes et farcie de crème de noix. Elle comprit l'intention du prêtre qu'elle exécrait. Alors, avalant avec précipitation un énorme morceau que l'on vit, pour ainsi dire, descendre dans son joli cou blanc de pigeonne que la graisse ne déformait pas encore, elle cria de sa plus haute voix de tête et avec son accent le plus nasillard :

— Il y a *siouvent* des gens qui *tchangent* de nom *piour obeillir* à ceux qui les aiment, et qui sont

dans une *positchionn* assez élevée *piour* forcer que l'on fait leur volonté... Et il y a, *piour* dire des mauvaises *tchoses* contre ces pauvres gens, des mauvais *individious*, alors que, eux, ils auraient préféré porter leur nom *tiout quiourt*...

Comme les convives n'avaient pas l'esprit braqué sur les transformations de la famille Dawes, et qu'aucun d'eux n'avait songé à lui appliquer l'observation de l'abbé de La Croix, la sortie belliqueuse de « Sophie » surprit tout le monde et ne fut pas comprise d'abord.

Napoléonette dit, mais à la cantonade, sans répondre directement à madame de Feuchères :

— Bah !... Qui est-ce qui préfère porter tout court son nom?... En général on préfère l'allonger !...

Et, s'adressant au duc d'Agay, elle conclut :

— Il n'y a que les kakatoès qui aimeraient mieux s'appeler Toès tout court !...

— Et encore, c'est pas sûr !... — dit Bernard en riant.

M. de Surval aussi riait. Et le chevalier Bonnie, qui buvait, avait pouffé dans son verre.

Le Duc de Bourbon aperçut cette gaieté et, désireux de rompre définitivement les chiens, il demanda d'un ton familier :

— Qu'est-ce donc qui vous réjouit si fort, là-bas?...

Personne ne répondait. Alors il questionna de nouveau :

— Dites-le-moi, vous, Madame de Chalindrey, car je suis bien certain que c'est de vous que vient cette gaieté-là?...

— Mais non, Monseigneur!... — fit Napoléonette qui pensait, embarrassée :

« Je parie que je suis aussi rouge que « Sophie », moi!... »

— Voyons!... — insista amicalement le vieux Prince — C'est vous qui avez fait rire vos voisins, je l'ai bien vu... Vous ne voulez pas me faire rire un peu aussi... moi qui en ai tant besoin?...

— En vérité, Monseigneur... — bafouilla la jeune femme — je n'ai rien dit qui vaille d'être répété...

— Qui vaille... ou qui *pouisse ?*... — demanda

aigrement madame de Feuchères qui s'inquiétait.

Elle savait, à n'en pas douter, qu'elle était souvent « dans les langues », comme elle disait volontiers en ce français de concierge qu'elle affectionnait. Et une crainte lui venait que le Prince ne fît répéter à la gamine jeune femme quelque boutade dont elle fût l'objet. Elle tenait avant tout à conserver — surtout devant M. de Talleyrand et Vitrolles — le prestige qu'elle croyait avoir.

— Voyons ?... — murmura tout bas Bernard en répétant avec l'accent les mots de « Sophie » — « qui vaille ou qui *pouisse* » ?... C'est à vous de décider ?...

Napoléonette dit :

— Non !... Je ne vais pas, après sept ans, entrer en conversation avec madame de Feuchères, vous pensez bien ?...

Comme madame de Chalindrey ne répondait toujours pas, l'Anglaise prit son plus gracieux sourire, et dit, ayant l'air de chercher ses mots, comme elle avait coutume de faire quand elle

s'apprêtait à dire une insolence ou à solliciter une faveur :

— En *graîce*, Monseigneur, ne *tiourmentez* pas de la sorte cette pauvre vicomtesse de *Tchalindrey*... Si l'on a dit *tiout* bas une... une... comment dire en français déjà?... une *ordioure*, je *croâs*... il n'est pas très facile... ni très *agriable* de la répéter *tiout* haut...

Napoléonette se ramassa en boule, et Bernard crut un instant qu'elle allait bondir à travers les cristaux et les fleurs jusqu'à « Sophie », et lui administrer une raclée magistrale. La silencieuse douceur de la jeune femme le surprit.

— Non!... — pensa-t-il — on m'a changé ma Napoléonette!... L'ancienne aurait déjà planté ses griffes dans les belles grosses joues roses de « Soif d'égards »... Et le Duc!... Ce qu'il est embêté, le pauvre homme!...

En entendant l'insinuation ridicule de son amie, le Duc de Bourbon avait maudit la fâcheuse insistance qui avait amené ce résultat désastreux.

Et il demeurait perplexe, hésitant, jugeant qu'il devait des excuses à Napoléonette, et soucieux de

savoir sous quelle forme il allait les lui présenter sans exaspérer l'Anglaise.

Le chevalier Bonnie devina son embarras. Profondément attaché au vieux Prince, dont il connaissait les misères morales presque aussi bien que les misères physiques, il était aussi très ami des Chalindrey.

Quand madame de Feuchères avait prononcé le mot « ordure », il avait remarqué la mine furieuse de Napoléonette et, comme le duc d'Agay, il s'était demandé si elle n'allait pas se livrer à quelque violence. Il comprenait que seul, le respect et l'affection que lui inspirait le Duc de Bourbon, avaient arrêté l'explosion de colère qu'il redoutait. Enfin, seul avec l'abbé Pélier peut-être, il ne tremblait pas devant celle qu'il appelait volontiers « la mégère », et il ne craignait nullement de la mécontenter. Alors il se décida à parler :

— Si Monseigneur le permet... — dit-il en coulant un regard « en coin » vers la triomphante Anglaise — j'éclairerai madame la Baronne de Feuchères, qui s'égare dans ses suppositions, et

je satisferai la curiosité de Son Altesse Royale, en répétant tout bonnement ce qu'a dit tout à l'heure madame de Chalindrey....

— Dites, Bonnie ?... — répondit le Prince, qui venait de regarder sa montre pour la dixième fois depuis le commencement du déjeuner.

— Eh bien, Monseigneur, voilà... Comme quelqu'un... madame la Baronne de Feuchères elle-même, je crois?... venait d'affirmer que certaines gens, pour obéir ou complaire à une autorité supérieure, allongeaient leur nom qu'ils eussent préféré porter tout court, madame de Chalindrey, que cette affirmation semblait laisser incrédule, a dit, à demi-voix et sans se mêler aucunement à la conversation, à son cousin le duc d'Agay : qu'il n'y avait que les kakatoès qui aimeraient mieux s'appeler Toès tout court...

— *Aôh !...* Fi donc !... — murmura pudiquement l'Anglaise.

Elle regardait en parlant son voisin, M. de Talleyrand, attendant qu'il réprouvât, lui aussi, ce langage vulgaire. Mais le Prince — qui n'avait pas dit un seul mot depuis le commencement du

déjeuner — murmura, tandis qu'un mince sourire tendait sa bouche, et que ses paupières trop longues s'abaissaient un peu davantage sur ses yeux malicieux :

— C'est drôle !...

Madame de Feuchères avait trop de vanité et pas assez de flair pour abandonner la partie. Elle posa sur le vieux diplomate un regard bienveillamment apitoyé, et appuya :

— *Aôh !... vious* trouvez !... Il est évident que les Français ont un genre d'esprit *tiout* à fait différent des autres peuples... *Vious* ne *vious* en rendez peut-être pas compte ?...

— Si... — répondit laconiquement monsieur de Talleyrand.

Et il se mit à regarder de nouveau en face de lui les portraits des Rohan et des Condé, et les fines boiseries de chêne, légères comme des dentelles.

— L'audience est levée !... — dit Napoléonette à Bernard.

— Oui... il n'a pas l'air de bonne humeur, le diplomate !... — répondit le duc amusé.

Le fait est que le prince de Talleyrand aurait

beaucoup voulu être ailleurs. Non seulement il en avait par-dessus les épaules de cette grosse dame — incompréhensive de tout ce qui n'était pas son intérêt personnel — avec laquelle il lui fallait quand même travailler, mais encore il jugeait que sa visite à Saint-Leu était inutile, et toute perte de temps lui faisait horreur.

La sortie du Duc de Bourbon, à propos des gens qui cherchent à voler ou accaparer des noms et des titres, s'appliquait à n'en pas douter au Duc d'Orléans, son maître actuel. Le vieux Prince avait, évidemment, saisi aux cheveux l'occasion fortuite qui se présentait de lui faire entendre, à lui envoyé officiel de son neveu, que toute tentative était inutile. Si, par hasard, un incident imprévu amenait une possibilité d'aborder cette affaire scabreuse, la venue de la Duchesse de Berry — que lui avait annoncée tout à l'heure madame de Feuchères — empêcherait toute conversation avec le Duc de Bourbon. Et, ce soir, il devait dîner à Neuilly pour y rendre compte du résultat de sa démarche. Il serait intéressant, le résultat!...

Un cavalier venait de passer au galop dans la cour. Napoléonette, qui remarquait l'agitation et l'inquiétude un peu fiévreuse du Duc de Bourbon, et qui savait que seule l'attente des nouvelles le mettait dans cet état, s'écria spontanément :

— V'là Jean, Monseigneur !...

Puis, apercevant l'incorrection de l'avertissement, elle s'excusa :

— Je demande pardon à Votre Altesse Royale... Ça m'a échappé !...

— Je vous remercie, Madame... — fit le Prince, un peu rassuré — de m'avoir donné si vite cette bonne nouvelle...

Et il acheva, amical et courtois :

— Il ne semble pas possible, d'ailleurs, qu'il en puisse venir d'autres par vous ?...

— Bonne nouvelle ?... — Est-ce bien sûr ?... — demanda Napoléonette à monsieur de Surval — Je ne vois pas trop Madame venant ici ?... Et vous ?...

— Moi non plus !... — murmura l'intendant général — moi non plus !... La situation de Mon-

seigneur est tellement anormale, tellement choquante, qu'il me semble impossible que les Princesses viennent chez lui...

Le général Lambot à qui un valet venait de parler à voix basse, se leva, annonçant :

— Le colonel de Chalindrey est là, qui attend les ordres de Monseigneur...

— C'est bon!... J'y vais!... — fit le Duc de Bourbon, qui sortit rapidement de la salle.

M. de Talleyrand, toujours distant et pointu, remarqua d'une voix flûtée :

— Le Prince paraît avoir de graves soucis!...

Et, jusqu'à la fin du déjeuner, il ne parla plus.

VII

Dès que madame de Feuchères eut quitté le bras du prince de Talleyrand, et qu'elle l'eut vu assis, prenant son café et échangeant quelques politesses obligatoires avec les gens de la Maison, elle affecta de parcourir les salons en donnant aux valets, avec importance, des ordres brefs en vue de la visite de la Duchesse de Berry. Elle fit placer « pour Madame » un fauteuil non loin du sien, sans apercevoir que les invités se gaussaient d'elle.

Puis elle se mit à la recherche du Duc de Bourbon qu'elle ne trouva, ni dans son cabinet, ni dans une salle où il donnait parfois des audiences,

et où elle supposait qu'il avait peut-être fait entrer Chalindrey.

Elle commençait à s'inquiéter très fort de la tournure que semblait prendre les choses. L'affaire du testament ne marchait pas du tout, et cette affaire était pour elle d'un intérêt capital.

Ce matin, un courrier venu de Neuilly en hâte, lui avait apporté une lettre pressante de madame la Duchesse d'Orléans. Et, la veille encore, le Duc d'Orléans lui avait donné l'assurance formelle que ses entrées à la Cour lui seraient rendues le jour où serait signé le testament qui ferait du petit duc d'Aumale l'héritier du titre et de la fortune des Condé.

Depuis que Louis XVIII, à la suite du scandale causé par le départ de M. de Feuchères, lui avait retiré ses entrées à la Cour, l'Anglaise avait vécu absorbée dans l'idée fixe de les reconquérir.

De l'argent, elle en avait, et de la beauté elle en croyait avoir. Mais elle se sentait moralement tarée. Pas une femme de la société ne venait, non seulement chez elle, mais encore chez le Duc de

Bourbon pour ne pas la rencontrer. Ses relations féminines se bornaient à des Anglaises de passage, et là non plus, elle n'avait pas le dessus du panier.

Les aspirations de l'aventurière avaient été devinées et exploitées par le fils d'Égalité. Ces deux déclassés s'étaient compris et alliés. Depuis longtemps, ils marchaient la main dans la main contre le vieux Prince, dont la volonté s'émoussait avec les années. Pourtant ils rencontraient une résistance qu'ils n'avaient pas su prévoir. Ce vieil homme, asservi par la galanterie, et totalement dépourvu de sens moral en ce qui concernait sa vie privée, trouvait, pour défendre l'héritage de gloire et le nom dont il avait la garde, un ressort inattendu.

« Où peut-il être?... — se demandait madame de Feuchères — qui errait comme une âme en peine dans toutes les pièces de St-Leu — Est-ce que, par hasard, il serait dans sa chambre?... Est-ce que la duchesse de Berry serait déjà là?... »

Elle aperçut enfin le Duc de Bourbon. Il s'en venait lentement dans une allée du parc, en causant avec le comte de Choulot. Il marchait péniblement. Depuis quelques jours, ses jambes le faisaient souffrir beaucoup. Mais il semblait libéré de tout souci. Il parlait avec vivacité, et sa longue figure exprimait le calme. Une sorte de détente s'était faite en lui.

En voyant la Baronne qui venait au-devant d'eux, les causeurs se séparèrent. M. de Choulot s'éloigna dans la direction des écuries, tandis que le Prince s'avançait vers le château.

— *Aôh!... my dearest friend!* — s'écria joyeusement l'Anglaise — j'avais *hâite* de *vious revoâr!...* votre sortie si brusque m'avait inquiétée très fort!... *vious* qui êtes si poli d'ordinaire, *vious* êtes sorti sans même *vious* excuser... je craignais quelque mauvaise *niouvelle...* et je *vôas* à votre air que, au contraire, *vious* devez être très satisfait...

Le Prince ne répondait rien. Alors elle reprit :

— J'ai donné *tious* les ordres *piour* la *venioue* de Madame... car elle va venir, n'est-ce pas?...

— Non... — fit laconiquement le vieillard — elle ne vient pas...

— *Aôh!... piourquoâ?...*

— Parce que votre présence à Saint-Leu l'en empêche, parbleu!... — dit le Duc de Bourbon avec humeur.

Le visage de madame de Feuchères s'incendia et elle murmura d'un ton douloureux :

— *Aôh!... my dearest friend!...* que *vious* êtes *diour piour* votre pauvre Sophie qui *vious* aime d'un si tendre *attaichement!...*

— Je vous demande pardon... — murmura le vieux Prince, désolé de s'être laissé aller à ce manque de courtoisie — mais la contrariété que je viens d'avoir m'a donné un mouvement d'humeur...

Elle dit, soupçonneuse :

— Un *miouvement d'hioumeur,* c'est possible!... mais une contrariété, je ne *crôas* pas!... *Vious* ne paraissiez pas du *tiout* contrarié *tiout* à l'heure quand *vious* étiez ici-même avec monsieur de *Tchioulot?...*

— ......

— Ne *vioulicz-vious* pas, *my dearest friend, voâr* avant son départ monsieur de *Taillerand?...*

— Non... je vous prierai même de m'excuser!... Je suis souffrant... fatigué... Ou plutôt, non, je remonte chez moi... Dites à mon neveu de Rohan de venir me parler... Il est plus correct que ce soit lui qui m'excuse auprès de monsieur de Talleyrand...

Madame de Feuchères semblait vouloir parler encore. D'un geste, le prince l'arrêta :

— Veuillez m'envoyer Louis tout de suite?...

Mais comme elle se décidait à s'éloigner, il la rappela :

— Un mot encore, je vous prie?... Vous n'inviterez plus dorénavant à Saint-Leu... pas plus qu'à Chantilly, ou au Palais-Bourbon... un convive de l'importance de monsieur de Talleyrand sans mon assentiment, s'il vous plaît?... Et, ce que je vous dis là, vous voudrez bien l'appliquer à tout agent de monsieur d'Orléans... fût-il de moindre envergure que celui-ci?...

— *Aôh!...* — fit la Baronne d'un air navré.

Elle ajouta, parlant d'elle-même comme d'une

autre personne, ainsi qu'elle faisait volontiers :

— *Pòvre* Sophie!...

Et elle commençait à se tordre les mains dans un grand mouvement désespéré, lorsqu'elle s'aperçut que le Duc de Bourbon s'éloignait sans plus s'occuper d'elle.

La première pensée de madame de Feuchères fut de rejoindre le comte de Choulot. Par lui elle saurait peut-être quelque chose. Mais, tout de suite elle réfléchit que, moins que tout autre, il parlerait. Profondément et absolument dévoué au Prince, il détestait de toutes ses forces la femme qui, selon lui, déshonorait sa vie, et jamais il n'avait pris la peine de le dissimuler.

Jeune encore, énergique, la tête chaude, le caractère violent et le cœur exquis, le comte de Choulot passionnément attaché aux vieux principes, n'admettait pas que ceux qui les devaient incarner fussent, comme d'autres, accessibles aux banales faiblesses et aux laides compromissions.

— Il sait, à n'en pas *diouter*, ce qu'a répondu

la *Diouchesse* de Berry... — se répétait rageusement l'Anglaise, plantée au milieu de la terrasse — oui... mais *djamais* il ne me renseignera !...

Le roulement d'une voiture la tira de son engourdissement. Et elle songea que, depuis très longtemps déjà, M. de Talleyrand l'attendait.

Elle courut vers le château, aussi vite que le permettait son volume excessif, mais elle ne trouva plus dans le salon que les gens de la Maison. Et madame de La Villegonthier lui présenta — d'un ton qu'elle jugea narquois — les excuses et les hommages du prince, qui avait été forcé de partir sans la revoir.

— Messieurs de Talleyrand et de Vitrolles dînent ce soir chez le Duc d'Orléans... — expliqua madame de Belzunce — et il paraît qu'à Neuilly, à cause des petits princes, on dîne très tôt...

— *Aôh !* c'est *tiouchant !*... — gronda rageusement la Baronne, à qui la fureur enlevait le respect — C'est *tiout* à fait biblique et patriarcal !...

Puis, sans voir la stupeur que causait cette manifestation inattendue, elle demanda, revenant à son idée de derrière la tête :

— Est-ce que quelqu'un a *viou* monsieur de *Tchalindrey?*...

— Il était tout à l'heure assis sur la terrasse avec sa femme... — répondit madame de Préjean.

La marquise de Sainte-Aulaire, qui tricotait près de la fenêtre, jeta un coup d'œil au dehors et dit :

— Il y est encore !...

L'Anglaise s'approcha et aperçut les Chalindrey qui causaient, installés sur un banc à l'entrée des jardins. Autant qu'elle en put juger malgré l'éloignement, la conversation du ménage devait être animée et intéressante. Inclinée vers son mari, Napoléonette écoutait attentivement, faisant de temps à autre un geste vif, ou se rapprochant plus encore.

Et madame de Feuchères pensa :

« Il lui raconte ce qu'il sait... et il doit tout savoir, puisque la Duchesse de Berry n'a donné qu'une réponse verbale... »

La Baronne n'ignorait pas que si Chalindrey avait rapporté une lettre, au lieu de faire avertir

le Duc de Bourbon qu'il était de retour et attendait ses ordres, il eût donné cette lettre au général Lambot qui, à son tour, l'eût remise au Prince.

Tandis qu'elle s'absorbait dans ces déductions diverses, un homme s'était approché du banc. Il dit un mot à l'officier, qui se leva et s'en fut avec lui. Et de nouveau, elle pensa :

« Voilà Manoury qui vient chercher Chalindrey... On a écrit à Madame... On va le renvoyer à Paris... »

Elle comprenait qu'en ce moment la succession était en voie d'échapper tout à fait aux Orléans et un peu à elle-même.

Pour elle, il ne s'agissait pas d'argent. Madame de Feuchères savait trop quelle reconnaissance éperdue elle avait inculquée au vieux Prince — en lui répétant plusieurs fois par jour qu'elle lui avait « sacrifié sa belle jeunesse » — pour être inquiète au point de vue matériel. Que l'héritage des Condé demeurât aux Bourbons ou glissât chez les Orléans, sa part à elle serait toujours la même en tant qu'argent.

Mais selon que l'un ou l'autre des petits princes serait choisi comme héritier par le Duc de Bourbon, sa situation morale se modifierait du tout au tout.

Si le testament était en faveur du Duc de Bordeaux, elle restait, comme devant, la femme entretenue que supportaient avec peine ceux-là seuls qui étaient forcés de la subir.

Si, au contraire, le Duc d'Aumale était choisi comme héritier, elle atteignait — dès le lendemain de ce choix — à une hauteur qu'elle n'eût pas même osé jadis entrevoir.

Non seulement les Orléans savaient bien que l'on devrait ce choix à l'influence de madame de Feuchères, et à cette influence uniquement — étant donné le dégoût bien connu que le vieux Prince éprouvait et témoignait en toutes circonstances à la famille Égalité — mais encore le Duc d'Orléans, qui s'était fait le complice de la Baronne en cette affaire de captation, lui avait mis entre les mains la preuve formelle de sa complicité.

Celui qui fut plus tard Louis-Philippe avait la

manie d'écrire. Et cet homme, fuyant et fourbe entre tous dans les moindres actes de sa vie, était, par une singulière contradiction, fâcheusement sincère et précis dans ses écrits.

Dès l'époque où, étant encore Duc de Chartres, il signait avec fierté : « L. P. Égalité », il avait inondé ses amis de lettres dans lesquelles il vilipendait et insultait les vieux principes, et les Rois dont il entendait se réclamer aujourd'hui.

La tourmente passée, on l'avait parfois mouché dans quelques-unes de ses lettres retrouvées. Mais la courte honte éprouvée de ces sortes d'aventures, ne l'empêchait pas de se livrer quand même à sa manie favorite.

En vain sa sœur, la princesse Adélaïde, vingt fois intelligente comme lui, habile, autoritaire et finaude, et qui habituellement le pétrissait — pour son plus grand bien — comme une boulette de cire, avait uni ses efforts à ceux de M. de Talleyrand. Ils n'avaient pas su, à eux deux, l'empêcher d'écrire à madame de Feuchères. L'Anglaise avait entre les mains plusieurs billets parfaitement explicites et compromettants du Duc d'Orléans, et

même de la Duchesse, à laquelle son mari faisait des brouillons qu'elle copiait docilement.

La famille Égalité avait fait à l'aventurière les plus magnifiques promesses d'intimité et d'affection. On l'assurait aussi que le jour où le testament du vieux Prince serait définitivement fait et signé, elle serait rappelée par le Roi à la Cour. C'était un pacte conclu : « Donnant, donnant ».

Et, en cet instant, tout cela était en train de lui échapper, alors que, peut-être, si elle savait au juste ce qui se passait, elle pourrait encore tenter quelque chose ?...

Madame de Chalindrey qui la pouvait instruire, si elle le voulait bien, de ce qu'elle avait un si énorme intérêt à savoir, était toujours à cette même place où, évidemment, elle attendait son mari.

Et grande fut la stupéfaction des femmes d'officiers réunies dans le salon de St-Leu, lorsqu'elles virent la Baronne s'élancer, en courant presque, vers Napoléonette qui la regardait venir avec étonnement.

— Madame... — commença madame de Feu-

chères avec embarras — *vioulez-vious* permettre que je *m'exquiouse* très sincèrement...

La jeune femme s'était dressée, ahurie. Mais, avant tout bien élevée, elle bafouilla une banale phrase de politesse pour accepter les excuses de « Sophie », alors qu'elle avait au fond d'elle-même une féroce envie de la gifler.

— Je croyais... — reprit madame de Feuchères — que cette douceur inattendue surprenait agréablement — *vious* rendre service en expliquant une chose que j'avais mal *entendioue*... et *surtiout* mal comprise...

— Ah! non!... — fit brusquement Napoléonette avec un petit geste agacé, qui signifiait clairement : « Assez comme ça !... »

La Baronne comprit qu'il valait mieux ne pas insister. Elle demanda seulement, avec son plus gracieux sourire :

— Alors, *vious* ne m'en *vioulez plious?...*

Et, sans laisser à madame de Chalindrey le temps de répondre, elle débita, avec une rapidité relative, le petit discours qu'elle avait préparé depuis un instant.

— Quel que soit le peu de *tsympathie* que *vious* avez *piour* moi, il est une chose dont *piourtant* *vious* devez être très *sioûre*, c'est que j'ai *piour* Monseigneur une très grande *affectchionn*... Cela *vious* le *croâyez?*... on le *croât*, n'est-ce pas?...

— Dame!... — murmura Napoléonette narquoise au fond, mais en apparence très grave — si on ne le croyait pas... on se demanderait ce que vous faites chez lui...

— Eh bien! *depouis* ce matin, je le *voâs* si *tsioucieux*, si *tchaigrin*, si terriblement *tiourmenté*, que je m'en inquiète... oui... vraiment, je m'en inquiète *biauquioup*... Je sais qu'il tenait énormément... je *crôas* que *vious* dites ainsi en français?... à *voâr* Madame *piour loui* demander son avis dans une affaire, une affaire qui le *préocquioupe* grandement... Et c'est votre mari, madame de *Tchalindrey*, qui a été envoyé aux *Touileries*... je crains qu'il n'ait rapporté une réponse défavorable aux vœux de Monseigneur le *Diouc* de *Biourbon*... et je venais...

Madame de Feuchères et Napoléonette étaient assises au haut d'une sorte de butte d'ou l'on

découvrait tout le pays. Et au loin, très au loin, sur la route de Senlis qui filait toute blanche à travers les prairies et les carrés réguliers des cultures maraîchères, la Baronne venait d'apercevoir une voiture qui attirait son attention. Elle interrompit brusquement les explications entortillées qu'elle donnait à Napoléonette afin de se faire renseigner sur la mission de Chalindrey, et s'écria, vaguement inquiète :

— *Aôh!*... c'est *quiourieux!*... Si *loâin* que *soât* cette *voâture* là-bas... qui *quiourt* sur la route de Senlis... il me semble reconnaître une *voâture* du *tchâiteau?*...

— Parfaitement... — fit Napoléonette avec indifférence — c'est la calèche de Monseigneur et *Les Demoiselles Roses*...

— *Aôh!*... — murmura madame de Feuchères étonnée — *Aôh!*...

Tandis que la jeune femme achevait :

— Même qu'elles ont été d'un rude train pour être déjà là!...

— Qui ça, elles?...

— Ben, *Les Demoiselles Roses!*...

Bouche bée et les yeux arrondis, l'Anglaise demanda :

— Mais *vious* savez donc quand elles sont parties ?...

— Oui... tout à l'heure... quand monsieur Manoury est venu chercher mon mari...

— C'est votre mari qui est dans la *voâture ?...*

— C'est lui qui accompagne le Prince ?...

— Où ?... — cria madame de Feuchères qui s'était levée — à Senlis ?...

— Non... à Ermenonville où il doit rencontrer madame la Duchesse de Berry... — expliqua Napoléonette avec simplicité.

— *Aôh !...* Voyez-*vious* cela !... — fit la Baronne furieuse — et dire que je n'en ai rien *siou !...* rien !...

Puis, se calmant subitement et se tournant vers la jeune femme qui la regardait en souriant, elle lui dit d'un ton pénétré :

— *Aôh !...* je *vious* remercie, madame de *Tchalindrey...* je *vious* remercie de *tiout* mon cœur de votre confiance... et de m'*avôar* appris ce que je n'aurais peut-être pas *siou* sans *vious...* Mais

personne ne *connaître djaimais* cette petite *indiscrétchionn*... en admettant que cela en *soât* une!...

— Non!... — affirma Napoléonette en riant — non!... ce n'en est pas une!...

— *Aôh!*... Alors votre mari a permis que *vious* me disiez...

— Rien du tout!... Jean ne m'a rien permis!... Je ne lui ai rien demandé, d'ailleurs!... Non!... c'est Monseigneur lui-même qui...

Le visage de « Sophie » s'élargit dans un sourire radieux :

— Monseigneur *vious* a permis de...

— Pas à moi... — interrompit Napoléonette — Monseigneur ne me parle pas de ses affaires, vous pensez bien... Mais j'étais aux écuries pour faire atteler ma petite voiture, quand il y est venu avec le prince de Rohan donner les ordres lui-même pour *Les Demoiselles Roses*... et expliquer qu'il sortait du château à pied et qu'il attendrait la voiture au carrefour des Trois-Rois... C'est alors qu'il a dit devant moi au général Lambot...

— *Quôa?... quôa?...* — demanda la Baronne anxieuse. — *Taîchez* de me répéter exactement si

vious le *piouvez*, les paroles de Monseigneur au *dgénérail* Lambot?...

— Oh ! je le peux!... Il a dit : « Si madame de Feuchères vous questionne, Général, vous lui direz que je suis à Ermenonville où Madame m'a donné rendez-vous... Mais vous ne le lui direz qu'une demi-heure après que je serai parti... » ... Voilà pourquoi je savais bien n'être pas indiscrète en racontant ce que je sais!... Il y a maintenant plus d'une demi-heure qu'ils sont partis... et, d'ailleurs, au train dont ils vont ils ont dû mettre les morceaux doubles...

Profondément vexée d'être la dernière à connaître les projets du duc de Bourbon, madame de Feuchères songeait que, depuis quelques jours, sa chance semblait fléchir.

Cette entrevue avec Madame pouvait avoir des suites désastreuses. Nul doute qu'elle n'encourageât le projet de donner à son fils l'énorme fortune des Condé. Le Duc de Bourbon aimait infiniment la Duchesse de Berry et ses enfants. Il ne perdait pas une occasion de vanter la beauté et le charme du petit Duc de Bordeaux, alors que ja-

mais il n'avait — depuis le baptême — entrevu le Duc d'Aumale. Ce filleul forcé ne l'intéressait pas du tout, et il haïssait ses parents autant que son âme, un peu veule et très bonne, était capable de haïr. Et puis, toute sympathie personnelle mise à part, une solution qui excluait de la combinaison le titre et le nom de Condé devait lui plaire. Et, comme le petit-fils de Charles X était Duc de Bordeaux et serait roi de France, la question du nom ne se posait même pas.

Tandis que Napoléonette rentrait à l'Ermitage, madame de Feuchères s'en allait en hâte retrouver son confident habituel.

L'abbé Briant — qui ne faisait à aucun titre partie de la maison du Duc de Bourbon — vivait cependant chez lui à son insu.

Ce prêtre étrange, louche d'allure et d'aspect, de physionomie repoussante, parasite, conseil et valet de madame de Feuchères, répugnait profondément au vieux Prince qui, d'ailleurs, ne l'apercevait que de loin et seulement lorsqu'il était à Chantilly ou à Saint-Leu.

A Paris, il ne rencontrait jamais l'Abbé qui habitait, dans la partie du Palais réservée à l'Anglaise, un appartement de trois pièces. Mais à la campagne, si fuyant que fût le prêtre, il ne parvenait pas toujours à éviter le Duc de Bourbon qui circulait beaucoup.

A chaque rencontre, le Prince marquait un mécontentement extrême et, plusieurs fois, il avait fait, aux gens de sa Maison, des observations sur la présence fréquente de cet individu qui lui était odieux à voir.

Et comme tous se dérobaient et affirmaient ignorer l'Abbé que, seule, connaissait madame de Feuchères, le vieillard avait été obligé de poser — quelque répugnance qu'il en eût — la question à madame de Feuchères elle-même.

La Baronne lui avait expliqué que ce prêtre, un remarquable savant, un érudit, un lettré, *et cætera,* était son « instituteur ».

Il lui apprenait les langues modernes, la géographie et l'histoire. Il la faisait travailler afin, disait-elle, de l'aider à supporter la vie — bien sévère pour une jeune et jolie femme — de St-Leu

et de Chantilly. Et quand le Duc de Bourbon lui avait fait observer que l'Abbé ne devait pas la faire travailler souvent, attendu qu'on ne voyait que lui dehors, elle avait répondu qu'il n'était dehors qu'aux heures où il arrivait par les diligences de Senlis, ou de Montmorency, ou par n'importe quelle autre voie, et qu'il gagnait à pied le château.

La vérité est que, à tous les points de vue, ce fâcheux individu était formellement indispensable à Sophie Dawes. Beaucoup plus intelligent qu'elle et relativement instruit, il la guidait dans la conduite à tenir vis-à-vis du Prince et lui apprenait la manière d'accaparer, le plus qu'il se pourrait, de sa fortune, de ses bijoux et de son mobilier. Il lui évitait des maladresses, calmait ses violences, et lui indiquait la ligne à suivre pour le mieux de ses intérêts.

Enfin, et c'est à cause de cela surtout qu'elle ne pouvait pas se passer un seul instant de lui, l'abbé Briant écrivait toutes les lettres de madame de Feuchères, car elle n'était capable que de copier, péniblement et avec servilité, les brouillons qu'il

lui faisait — de lui-même et très habilement pour les lettres d'affaires — et avec un guide-âne lorsqu'il s'agissait de billets mondains.

Quand la Baronne entra chez elle, l'abbé Briant l'y attendait en lisant *L'Enfant du Carnaval,* de Pigault-Lebrun.

Il dit sans se lever, par-dessus l'épaule :

— Eh bien, le vieux est allé parler à la Duchesse de Berry?...

— Comment le *tsaivez-vious?*... — demanda madame de Feuchères étonnée — je viens seulement de l'apprendre par hasard?...

— Je ne le sais pas... Je le devine... Quand je l'ai rencontré, il...

— Encore!... — s'écria l'Anglaise contrariée — c'est vraiment désolant!...

— Quoi, encore?... et qu'est-ce qui est désolant?... — demanda l'abbé Briant avec arrogance.

— Que *vious* ayez rencontré le Prince... *Vious* ne lui plaisez pas... *vious* le savez bien?...

— Ça prouve qu'il n'a pas bon goût, voilà tout!...

— Monsieur l'Abbé!... — dit madame de Feuchères d'un ton sec — je ne sais pas si le moment *vious* paraît bien *tchoisi piour* plaisanter!... Quant à *môa*, il me semble que...

Elle s'interrompit et demanda :

— *Piourquôa vious biouchez-vious* les oreilles, je *vious* prie?...

— Parce que cette succession non interrompue de piou, de viou et de môa est vraiment douloureuse à entendre, quand on a, comme moi, l'honneur d'être votre professeur de langues!...

Il s'arrêta un instant, puis conclut en ricanant, l'air mauvais :

— Puisque telle est ma fonction, paraît-il!...

Et, ramassant *L'Enfant du Carnaval* qui avait glissé à terre, il se replongea dans sa lecture.

— Mais... — fit l'Anglaise calmée soudain — je *crôayais* que... que *vious* alliez me raconter...

Elle parlait doucement, timidement presque. L'abbé Briant reprit :

— Je pensais que ça ne vous amusait pas, puisque vous coupiez mon récit par des observations sans utilité ni intérêt...

Et comme elle allait protester :

— Perdez donc, ma belle dame, cette habitude de me donner des leçons qui ne servent à rien!... Car, outre que je déteste les sermons que vous vous permettez un peu bien souvent de m'administrer, je ne suis plus à l'âge où l'on se modifie... Dès lors, à quoi riment ces pertes de temps?... Vivons plutôt en bonne intelligence... puisque nous avons besoin l'un de l'autre?...

Elle faisait un mouvement, il l'arrêta de nouveau :

— Oui!... je sais!... Vous alliez me dire que j'ai plus besoin de vous que vous n'avez besoin de moi?... Et, à première vue, il est bien certain que le très mince personnage que je suis... que je parais surtout... le vieil abbé besogneux et douteux peut-être, est peu de chose à côté de la baronne de Feuchères, aujourd'hui maîtresse en titre du Duc de Bourbon... après avoir commencé par être sa fille, ce qui donne à la chose un certain piquant... Mais si, en cette occasion, on ne juge pas seulement à la surface, on comprendra que j'ai tout de même beaucoup de valeur... Mon

caractère de prêtre, même de prêtre un peu... enfin, je m'entends... suppose une dignité de vie qui me fait capable de rendre des services d'autant plus appréciables qu'ils sont plus insoupçonnés... Enfin... Attendez!... laissez-moi finir!... Ce n'est pas quand le moment de marcher paraît proche, qu'il faut précisément nous désunir...

— *Vious* savez bien, mon *tcher* Abbé, que je n'y songe guère!... Et maintenant, je *vious équioute?... vioulez-vious* me dire ce que *vious* savez?...

— Eh bien, comme vous m'avez dit que l'intention du vieux a toujours été de tester en faveur du Duc de Bordeaux... que, en ce moment, on le presse de tester pour le Duc d'Aumale et que... toujours d'après vous... il a parlé plusieurs fois, ces jours passés, d'aller à Paris pour voir la Duchesse de Berry... quand je l'ai vu tantôt qui filait ventre à terre en voiture avec le Chalindrey, j'ai supposé qu'il allait voir la Duchesse... Il n'était pas nécessaire d'être pour ça bien malin...

— La *voâr ioù?...*

— Je ne m'en doute pas!... Et c'est d'ailleurs sans intérêt!...

— Eh bien *moâ,* je sais dans quel endroit il va la *voâr...*

— ?......

— A Ermenonville, figurez-*vious?...*

L'abbé Briant haussa les épaules et dit, avec un doux mépris :

— L'important n'est pas de savoir où ils se voient... en ce moment même, sans doute... mais ce qu'ils se disent...

— Elle accepte *natiourellement!...*

— Pas si naturellement que vous le croyez... On ne sait pas du tout ce qu'elle va faire...

— Comment?... ambitieuse comme elle l'est...

— L'ambition même!... c'est entendu!... N'empèche qu'elle adore ses enfants... et que, peut-être, si le petit duc héritait de la fortune du vieux... il ne... enfin...

— *Quoâ?...*

— Rien!... Tout ça, c'est très compliqué!... Dites-moi?... On m'a donné une' bien mauvaise

chambre... elle a vue sur les écuries... Elle est pleine de moustiques... A qui dois-je m'adresser pour changer?...

— *Aôh!*... Ne *vious* plaignez pas!... ne parlez de rien cette *foâs*... On ne sait même pas que *vious* êtes logé au *Tchâiteau!*... alors, de *grâice* n'attirez pas l'*attentchionn*...

— C'est une situation charmante!... Dans ce cas, je vais repartir pour Paris...

— Quand ça?...

— Ce soir...

— *Aôh!* non!... Je *vious* en prie, pas ce *soâr*... Il faut que je réponde à la *Diouchesse* d'Orléans... qui m'a écrit...

— A vous?...

— A *môa*... C'est extraordinaire?...

— Ah! Oui!... — fit l'abbé Briant abruti — c'est extraordinaire... au point que j'en suis vraiment estomaqué...

— *Piourquôa?*...

— Pour mille et une raisons... Mais, du moment que vous ne les voyez pas vous-même...

— *Vious vioulez* bien que *nious* allons répondre?...

— A quoi?...

— A madame la *Diouchesse* d'Orléans...

— Ah!... bon!... très bien!... Va falloir encore que j'écrive une lettre!...

— S'il *vious* plaît?...

— Pour l'écrire... il faut au moins que je prenne connaissance de la lettre à laquelle je réponds?...

— C'est *djiouste!*... — fit la Baronne qui se dirigea vers un secrétaire qu'elle ouvrit.

— Et puis, aussi... J'aurais besoin d'un peu d'argent?... Si c'était un effet de votre bonté de m'avancer un mois encore?...

— *Vious* avez déjà *tiouché troâs moâs* d'avance!...

— Eh bien, ça fera quatre, si je sais compter?...

Résignée, la Baronne s'apprêtait à donner la somme. Elle avait pris un rouleau de bois des Iles incrusté de nacre, et en sortait des pièces d'or qu'elle alignait sur la tablette du secrétaire, tandis que l'Abbé la suivait de son regard voilé.

Mais soudain, elle s'interrompit et courut à la fenêtre. La voiture qui ramenait le Duc de Bourbon s'arrêtait devant le château.

Le vieux Prince paraissait accablé de fatigue. Il descendit lentement, en s'appuyant avec lourdeur sur le bras du comte de Choulot qui l'attendait à la portière.

— Il a l'air navré !... — fit joyeusement madame de Feuchères — cela va bien *piour nious!...*

— Savoir?... — répondit l'abbé, bourru.

Et après un instant de réflexion, il ajouta :

— Allez-y !...

Elle sembla hésiter, et fit un mouvement pour remettre le rouleau d'or dans le secrétaire. L'abbé Briant dit avec indifférence :

— Si vous ne le coupez pas dans le vestibule, il va monter chez lui, et Manoury vous dira qu'il se repose et que vous ne pouvez pas le voir...

— C'est *djiouste!...* — fit l'Anglaise, qui se précipita vers la porte.

Madame de Feuchères habitait au rez-de-chaussée. L'entrée principale de son appartement

était dans le vestibule à gauche du grand escalier.

A l'instant où le Duc de Bourbon entrait dans le château, elle apparut à l'extrémité de la grande pièce, et s'avança à sa rencontre, empressée et s'efforçant de courir.

« Depuis qu'elle engraisse, elle marche comme une cane!... » — pensa monsieur de Choulot qui la regardait venir.

Affectant de ne pas voir l'officier, qui était derrière le vieux Prince, l'Anglaise dit, obséquieuse et dolente :

— *Aôh!... My dearest friend!...* Comme *vious* semblez fatigué... et triste...

Et, une seconde fois, elle répéta d'un air tendrement apitoyé :

— *My dearest friend!...*

Le duc de Bourbon eut un geste d'humeur. Ces familiarités déplacées l'humiliaient péniblement lorsqu'elles avaient lieu devant les gens de sa Maison, surtout devant le comte de Choulot qui seul avait osé lui dire à quel point on en était choqué.

D'autre part, madame de Feuchères n'agissait ainsi, cette fois, que pour se débarrasser du Capitaine des Chasses qui la gênait. Elle aussi, comprenait à quel point il souffrait de voir traiter de la sorte son cher vieux Prince, et elle savait à n'en pas douter qu'il allait disparaître immédiatement.

En effet, M. de Choulot demanda, correct et glacial :

— Votre Altesse Royale n'a plus besoin de mes services?...

— Non, mon ami!... Je vous remercie!... — dit le vieillard qui se mit à gravir l'escalier, résigné et infiniment las.

Il allait péniblement, tenant d'une main la rampe et, de l'autre, s'appuyant fortement sur sa canne. Il montait avec une peine infinie, en posant ses pieds l'un après l'autre sur la même marche.

Si lente que fût son ascension, madame de Feuchères soufflait en le suivant. A la fin, ne pouvant plus attendre, elle demanda :

— Eh bien, *my dearest friend* êtes-*vious* satisfait de *l'entrevioue* qui *vious* cause *tioute* cette

fatigue au *môains?*... Madame *vious* a-t-elle donné un *tsaige* avis?...

— Elle refuse la succession!... — répondit brièvement le Duc de Bourbon — Elle dit qu'Henry sera roi de France et qu'il n'a besoin de rien!...

Il était arrivé à la porte de son appartement. Quand il vit que madame de Feuchères se préparait à l'y suivre, il l'arrêta d'un geste et dit, devant le valet de chambre Manoury qui attendait sur le seuil :

— Veuillez me laisser un peu tranquille, Madame!... J'ai très grand besoin de repos!...

Quand la Baronne rentra chez elle, l'abbé Briant assis à la même place lisait toujours avec attention. Seule, sa pose avait subi une légère modification. Il avait attiré à lui une chaise de satin, sur laquelle reposaient ses jambes allongées. Nonchalamment, sans lever les yeux, il questionna :

— Eh bien?...

— Eh bien!... *vious* aviez deviné *djiouste!*...

Elle *refiouse!*... Elle dit que son fils n'a *besôain* de rien, *pouisqu'*il sera *rôa* de France!...

— Très judicieux!... — fit le prêtre d'un ton léger.

Madame de Feuchères demeura un instant interloquée. A la fin, elle questionna :

— Alors... Qu'est-ce que *nious* allons faire?...

— Ça dépend de ce que va d'abord faire le Bourbon!... Vous a-t-il dit quelque chose?...

— Rien *diou tiout!*... Il est comme un vieux crin!...

— Alors, si vous ne savez rien, laissez-moi lire tranquillement!...

— *Aôh!*... Pardon!...

Mais au bout d'un instant, elle demanda, timidement :

— Et la lettre?... Il faut que je réponde à la *Diouchesse* d'Orléans... Elle m'a fait... c'est *vious*-même qui l'avez dit, monsieur l'Abbé... un grand honneur en m'écrivant...

— Pour ça, y a pas d'erreur!... — ricana grossièrement Briant, qui leva pour la première fois le nez de dessus son livre.

— Eh bien, alors?...

— Alors, je vous ferai votre brouillon quand j'aurai fini...

Et reprenant sa lecture, il conclut paisiblement :

— Ce monsieur Pigault-Lebrun a vraiment beaucoup d'esprit et de talent...

VIII

Le lendemain, à son réveil, la baronne de Feuchères apprit, par sa fidèle femme de chambre Lachassine, que le duc de Bourbon avait dû partir pour Paris dès le matin.

Cette femme était absolument attachée à l'Anglaise, qui payait royalement ses talents d'habile femme de chambre, et surtout le tact et l'adresse qu'elle déployait dans un espionnage constant du vieux Prince.

La Baronne l'avait logée dans l'une des pièces du petit entresol qui séparait son rez-de-chaussée de l'appartement du Duc de Bourbon situé au premier étage.

L'escalier dérobé, qui reliait l'appartement de madame de Feuchères à celui du Prince, desservait également cet entresol, où se trouvaient encore la « chambre d'atours » et celle de la femme de chambre de madame de Flassans, nièce de la Baronne. Là aussi logeait un ménage — les Dupré — au service de madame de Feuchères. Une assez grande pièce et une autre plus petite demeuraient vides.

De la chambre de Lachassine, placée exactement au-dessous de celle du duc de Bourbon, on entendait tout ce qui se faisait chez lui. Quand il marchait, ouvrait une fenêtre, traînait un siège, Lachassine en était aussitôt avertie.

Ce matin, elle avait entendu le mouvement inaccoutumé qui était celui des départs. Et, plus tard, rencontrant dans l'escalier Lecomte, l'ancien coiffeur de la Baronne devenu depuis peu valet de chambre du Duc de Bourbon, elle avait appris par lui que Monseigneur « avait dû partir pour Paris ». Toutefois, Lecomte n'en avait pas été directement avisé.

Avant même de se lever, l'Anglaise envoya

chercher l'abbé Briant. Évidemment des choses se tramaient en dehors d'elle. Qui allait-on dénicher comme héritier?...

L'abbé arriva relativement vite. Il dit, l'air narquois :

— L'oiseau s'est envolé!...

— Ah! — fit la Baronne, très agitée — on *vious* l'a dit...

— Non!... je l'ai vu... de mes yeux vu!... Et aussi, Lecomte m'a renseigné... Après une longue conférence avec le prince de Rohan, il est parti, accompagné seulement du Choulot et du général Lambot... Il doit être absent quelques jours...

— Mais... — demanda madame de Feuchères, effarée — sait-on s'il est allé au Palais-*Biourbonn*... comme *tioujiours?*

— Où voudriez-vous qu'il allât?... Il cherche tout bonnement à vous échapper de façon à prendre librement une détermination quelconque...

— *Djaimais autrefoâs*, il n'aurait pris une *déterminatchionn* sans *consioulter* sa Sophie!... — mur-

mura l'Anglaise douloureusement — Je *vôas* bien qu'il ne m'aime *plious!*...

— Ne nous attendrissons pas!... Voyons?... Croyez-vous avoir encore une action quelconque sur le vieux?...

Et comme elle secouait tristement la tête :

— Oh!... Comprenez-moi bien... Ce n'est pas d'une action morale que j'entends parler?... Saisissez-vous?...

— *Aôh!*... *Yes!*... je *croâs!*... Eh! bien, comme ça, oui... Il ne peut pas se passer de *môa*... ma présence lui est absolument nécessaire...

— Bon!... Alors, si vous êtes sûre de ça, il faut le menacer de le quitter s'il ne fait pas ce que vous lui demandez de faire...

— *Aôh!*... *No*... pas cela!... — fit la baronne effarée... — il n'aurait qu'à me prendre au mot!...

— Pas de danger... si ce que vous dites est vrai?...

— C'est vrai... Et pas *plious* tard qu'hier encore...

— Oh!... je ne vous demande pas de détails!...

— ricana l'abbé Briant — mais seulement l'affirmation d'un fait... Si le vieux tient encore à vous... alors c'est nous qui le tenons!...

— *Aôh!*... est-ce bien *siour?*...

— Absolument... Il faut, comme je viens de vous l'expliquer, le menacer de partir... en donnant, bien entendu, à cette menace, un prétexte des plus sympathiques et des plus nobles...

— *Aôh!*... — fit madame de Feuchères en le regardant avec des yeux arrondis — quel noble prétexte pourra-t-on...

— Ne vous inquiétez pas !... J'ai tout ce qu'il faut!... Donc, vous allez le menacer d'une retraite forcée... imposée... Et c'est pendant qu'il est loin de vous... c'est-à-dire pendant qu'il vous regrette... qu'il faut lui faire peur de vous perdre tout à fait...

— *Aôh!*... mais *piourquoâ?*...

— Piour... Pourquoi?... parce que quand vous êtes là et que vous le brusquez ou le harcelez sans cesse, il peut avoir cette idée... et soyez sûre qu'il l'a souvent... que, si vous n'étiez pas près de lui, il ferait un « ouf! » de soulagement...

— *Aôh!...* un *Youf!...* vraiment!... Croyez-*vious* donc une telle *tchose*?...

— Parfaitement!... Tandis que là-bas, seul dans le Palais-Bourbon qui n'est déjà pas drôle quand il est habité, il doit être en pleine détresse... Il jugera avec le regret de vous, au lieu de juger gorgé de satiété... Vous allez lui écrire une lettre... une lettre merveilleuse, j'ose le dire, que je prépare depuis ce matin... Seulement, rappelez-vous bien vos souvenirs?...

— *Aôh!...* je *raipelle...*

— Avez-vous déjà demandé directement au vieux de tester pour le petit de Neuilly?...

— Non! je ne *loui* ai rien dit... *djaimais!...* J'attendais les *instructchionns* de monsieur de *Taillerand...* qui devait me les donner hier après *avoâr* parlé à Monseigneur... Et, je ne l'ai pas *reviou...*

— Vous êtes sûre de n'avoir jamais désigné vous-même, formellement, le filleul comme héritier?...

— Absolument *sioure!...* le Prince sait bien que je *souis* au *quiourant...* et désireuse que *tiout* se *paisse* ainsi que souhaite monsieur le *Diouc*

d'Orléans... mais il ne sait pas *piourquoi* je *souis* désireuse... ni à quel point je le *souis*... *Loui*-même fait *siouvent* des allusions... comme hier encore, à propos de monsieur de *Taillerand*... à ce qu'il appelle les agents de son neveu...

— Quel neveu?...

— Mais... — fit madame de Feuchères surprise de la question — le *diouc* d'Orléans...

L'abbé Briant qui, jusqu'au jour où il s'était mis à travailler sur leur dos, était peu renseigné sur les princes de France, demanda curieusement :

— Comment diable ce brave Égalité est-il le neveu de cette vieille dépouille héraldique de Bourbon?...

— *Dâime!*... parce que c'est sa propre tante, la sœur de son père, qu'avait *épiousé* Monseigneur...

— Bah! c'est drôle!... Ça n'est qu'un neveu par alliance, mais c'est drôle tout de même!... Et nous ajouterons, à ce propos, une petite phrase attendrie s'il y a lieu...

— *Piourquoi* donc, mon cher Abbé... — demanda l'Anglaise qui ne comprenait pas un mot

— me demandiez-*vious* si j'ai parlé *piositivement* au Prince du petit *diouc* d'Aumale?...

— Parce que c'est vous qui allez le lui suggérer...

— *Loui* sug... *quôa?...*

— Suggérer... proposer, si vous aimez mieux... et ça, avec des considérants admirables!... En avant l'honneur!... et la délicatesse!... et la respectability!...

— *Aôh! Yes!...*

— Ah! non!... Ne vous remettez pas à parler tout à fait anglais... Nous avons autre chose à faire qu'à nous occuper de votre langage!...

L'abbé Briant s'installa dans le meilleur fauteuil, sortit de sa poche un papier sale, et dit :

— Maintenant, voulez-vous copier ceci?...

— Laissez-moi un instant... Je vais me lever!...

— Si c'est pour moi, ne vous gênez pas!...

— *Aôh!...* — balbutia madame de Feuchères, que le cynisme du prêtre gênait malgré elle — *retiournez-vious* un peu, je *vious* prie...

L'Abbé haussa les épaules et fit pivoter la bergère dans laquelle il se vautrait :

— Vous voudrez bien vous souvenir, quand le moment en sera venu... — articula-t-il lentement, d'une voix qui sonnait faux — que ce n'est pas uniquement un intérêt pécuniaire qui me détermine à vous aider... Cette vieille loque de Prince peut durer indéfiniment... et il se passera peut-être des années sans que vous touchiez un sou de l'héritage... Ce que je veux en attendant, et cela pour beaucoup de motifs, c'est devenir aumônier... c'est prendre la place de ce Pélier que j'exècre...

— Pas *plious* que *môa* je *vious assioure !*... — affirma rageusement la Baronne — je sais qu'il a cherché *tioujours* à me *nouire* dans ma *considératchionn*...

— Ça, c'est peu de chose !... — fit délibérément l'Abbé — mais il a parlé de moi à l'archevêché, je le sais... Il a demandé des renseignements... et le Quélen à fait enquêter sur mon compte...

— *Aôh !*... Comment le savez-*vious ?*...

— Par le curé de Saint-Leu...

— Je *souis* prête !... — dit l'Anglaise — qui

alla s'asseoir à un bureau — si *vious* le *vioulez*, je vais écrire la lettre?...

L'Abbé se leva, étala sur la table le papier qui traînait dans sa poche depuis plusieurs heures, le lissa du plat de la main pour le déchiffonner, et dit en riant :

— Appliquez-vous!...

Madame de Feuchères se mit à copier péniblement, mot à mot, comme on copie un dessin :

« *Il y a bien longtemps, my dearest friend,*
» *qu'un projet bien important m'occupe; mais*
» *jusqu'à présent je n'ai pas eu le courage de*
» *vous ouvrir mon cœur entièrement, dans la*
» *crainte de vous affliger. Le moment est venu*
» *où je me vois forcée de remplir un devoir sacré*
» *envers vous.*

» *Les malveillants ne cessent de publier que je*
» *veux profiter de la tendre amitié que vous me*
» *portez pour m'emparer de votre fortune. Forte*
» *de la pureté de mes intentions à cet égard, j'ai*
» *négligé jusqu'à ce jour de faire les démarches*
» *nécessaires pour me justifier vis-à-vis de la*

» *famille royale, qui, je ne puis en douter, me* » *rendra justice quand cette démarche auprès de* » *vous sera connue.*

» *Lorsque je vous ai vu, my dearest friend, si* » *indisposé dernièrement à Chantilly, les ré-* » *flexions les plus cruelles se sont emparées de* » *moi: et, en effet, si cette maladie était devenue* » *plus grave, quelle aurait été ma position? moi* » *qui, dans un tel moment, devais espérer de vous* » *rendre les soins les plus tendres, j'aurais été la* » *première qu'on eût éloignée de vous, et cela par* » *suite des vues intéressées qu'on me suppose sur* » *votre fortune.*

» *Pardonnez-moi, my dearest friend, si je suis* » *obligée d'entrer ici dans des détails trop déchi-* » *rants pour mon cœur; mais je vous ai déjà dit* » *que c'est un devoir sacré que je m'impose pour* » *vous implorer à genoux, s'il fallait, pour vous* » *décider à remplir le devoir imposé à tout* » *homme, de quelque classe qu'il soit, et bien plus* » *encore à un prince qui porte un nom aussi* » *illustre que le vôtre.*

» *Le roi et la famille royale désirent que vous*

» *fassiez choix d'un prince de votre famille pour*
» *hériter un jour de votre nom et de votre fortune.*
» *On croit que c'est moi seule qui mets obstacle à*
» *l'accomplissement de ce vœu; et même on va*
» *jusqu'à croire que si je n'étais pas près de vous,*
» *cette espérance de la France entière aurait déjà*
» *été réalisée. Cette position m'est trop pénible,*
» *pour que je puisse la supporter plus longtemps,*
» *et je vous supplie, my dearest friend, au nom de*
» *ce tendre attachement que vous m'avez témoigné*
» *depuis tant d'années, de faire cesser cette cruelle*
» *position où je me trouve, en adoptant un héri-*
» *tier.*

» *Après bien des réflexions, mon opinion est que*
» *c'est le jeune duc d'Aumale qui réunit le plus*
» *de titres à cette haute faveur; ce jeune prince est*
» *votre filleul et...*

— Attention... — interrompit l'abbé Briant qui se mit à ajouter rapidement quelques mots sur le brouillon que copiait madame de Feuchères — c'est ici que doit se placer la petite phrase sur la parenté... Voilà qui est fait!... Vous pouvez y aller!...

— Merci... — dit l'Anglaise, qui se remit à copier docilement :

« ... *est votre filleul, et vous est doublement* » *attaché par les liens du sang. Il annonce de plus,* » *dans un âge aussi tendre, des moyens qui le ren-* » *dent digne de porter votre nom.*

» *Ne vous arrêtez pas, je vous en conjure, à* » *l'idée que cette adoption va vous causer le moindre* » *embarras. Rien ne sera changé dans votre ma-* » *nière de vivre habituelle; c'est une simple for-* » *malité à remplir, et alors vous serez tranquille* » *sur l'avenir, et on me laissera près de vous, sans* » *penser à m'éloigner dans aucune circonstance.*

» *Si, malgré tout ce que je viens de vous dire, votre* » *cœur trop froissé ne vous portait pas à cette* » *adoption, j'ose dire que l'affection et le désinté-* » *ressement que je vous ai toujours montrés méri-* » *tent que vous le fassiez pour moi; vous assurez* » *par là, my dearest friend, la bienveillance de la* » *famille royale et un avenir moins malheureux à* » *votre pauvre*

» SOPHIE »

— Eh ! bien ?... — demanda l'Abbé quand madame de Feuchères, lasse de tant d'application, releva enfin son visage écarlate — qu'est-ce que vous en dites ?... Si « my dearest friend » ne teste pas illico, c'est que, alors, vous n'avez plus aucun prestige...

La Baronne se levait, il la fit se rasseoir.

— Non... non !... ce n'est pas fini !... Il vous faut copier encore une fois cette lettre... je veux la porter à Neuilly... Cet excellent Égalité doit se faire une bile de tous les diables !...

L'abbé Briant se mit à rire. Madame de Feuchères glissa sur lui un regard furtif. Parfois, ce singulier prêtre lui faisait un peu peur. Il vit le regard et, sans deviner toutefois la pensée craintive de l'Anglaise, il crut devoir lui expliquer sa gaieté :

— C'est vrai !... Songez donc ?... Hier soir à Neuilly ils attendaient, la gueule enfarinée, les bonnes nouvelles que devait apporter monsieur de Talleyrand !...

Il regardait la Baronne, qui s'était mise à recopier laborieusement sa lettre au Duc de Bourbon.

Et il remarqua, goguenard :

— C'est curieux ce que ça vous congestionne d'écrire, belle Dame!... Et dire que demain matin, il va falloir recommencer sur de nouveaux frais !...

— Demain matin?... *Piourquôa,* demain matin ?...

— Parce que, vraisemblablement, je ne serai pas revenu de Neuilly ce soir... Je n'ai pas des *Demoiselles Roses* à ma disposition, moi !... Même que je vais vous prier de me donner de quoi prendre la poste... car, avec la diligence, ça n'en finirait pas !...

— Je vais *vious* remettre le nécessaire, monsieur l'Abbé!... — fit la Baronne qui se leva — mais *piourquoâ* faudra-t-il écrire encore demain ?...

Il la regardait en souriant avec un bienveillant mépris. A la fin, il dit, indulgent et paternel :

— Êtes-vous pressée de quitter votre pensum, hein ?... On dirait une petite fille qui saute, comme la pauvreté sur le monde, sur le premier prétexte venu, pour abandonner son

devoir!... C'est vrai!... Ça ne vous fait aucun plaisir de me donner de l'argent... car vous êtes plutôt « regardante » comme disent les bonnes gens de Saint-Leu... Ça ne vous fait aucun plaisir, mais ça vous permet de quitter votre besogne un instant...

Il rit aux anges et acheva :

— Et quand on pense qu'il y a des gens qui vous prennent pour Machiavel en personne!!!... Ce qu'ils sont bien renseignés, hein, ceux-là!...

— Tout ça... — commença madame de Feuchères — ne me dit pas...

— Pourquoi il faudra recommencer demain ce congestionnant travail... Eh bien mais, parce que je suppose qu'ils vont écrire aussi, eux, là-bas?... C'est le dada de prédilection de Monsieur d'Orléans, écrire!... D'autre part, nul doute qu'il ne fasse passer par vous sa missive... et ce sera prudent... car, autrement, le vieux ne la décachetterait même pas...

— Oh!... Vous croyez?...

— J'en suis sûr... Pendant que vous achevez ça, moi, je vais m'introduire dans mes meilleurs

vêtements... On a beau se dire que pour Égalité il n'y a pas à se mettre en frais... au fond, c'est tout de même chez le duc d'Orléans qu'on va...

Madame de Feuchères passa une très angoissante journée, allant de son miroir devant lequel — si amoureuse qu'elle fût de sa personne — elle faisait d'inquiétantes découvertes, au valet de chambre Lecomte — une créature à elle — qu'elle questionnait avec âpreté.

Lecomte affirmait que Monseigneur n'avait pas laissé de lettre — comme il avait coutume de faire — pour avertir Madame la Baronne lorsqu'il s'absentait. Et, avec Manoury, il avait emmené Leclerc, l'autre valet de chambre, alors que c'était lui, Lecomte, qui aurait dû partir. Et l'homme conclut :

— Sûr qu'il y a des choses dans l'air qu'on ne veut pas que Madame la Baronne sache!... Enfin!... Madame la Baronne n'oubliera pas que je lui suis tout dévoué?...

— *Yes!... Yes!...* — fit distraitement madame de Feuchères.

— Si jamais Madame la Baronne avait besoin de moi... — reprit le valet — elle pourrait m'employer sans scrupule... Elle sait ce que je lui ai promis quand elle m'a placé auprès de Monseigneur ?...

Il vit que la physionomie de l'Anglaise exprimait la contrariété, mais il ne sembla pas y prendre garde, et continua insidieusement :

— Je souhaite de rendre à Madame la Baronne tous les services qu'elle voudra... mais après... — il appuya sur « après » — je lui demanderai la permission de reprendre mon ancien métier...

Elle dit, affectant de plaisanter :

— *Vious* avez la *nostaildgie* de la rue de la Paix, mon pauvre Lecomte !...

— Ah ! oui !... Ah ! on peut le dire !... — affirma l'ancien coiffeur avec conviction — et j'expliquais encore, pas plus tard qu'hier, à Briant...

Comme madame de Feuchères faisait un mouvement, il corrigea, contrit et goguenard à la fois :

— ...à monsieur l'abbé Briant... Ce n'est pas

ma faute si je n'ai pas pu, jusqu'à présent, faire mieux...

Et, brusquement, abandonnant les allusions vagues aux « services promis », il expliqua nettement :

— La corbeille ne contient jamais grand'-chose... En été, il déchire ses papiers en petits, petits, petits morceaux... en hiver, il les brûle le plus souvent... Et puis, je ne peux pas toujours, sans éveiller l'attention, farfouiller dans la corbeille avant que Jérôme le frotteur, dont c'est le service, ne l'ait vidée... Je ne peux pas non plus emporter les papiers en tas... je n'aurais qu'à rencontrer quelqu'un dans l'antichambre ou dans l'escalier... On se demanderait à quel propos je fais un service d'appartement qui ne me regarde pas du tout... A la rigueur, je pourrais prendre des lettres, et c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple, car il en laisse quelquefois sur son bureau... Je veux dire des lettres fermées... prêtes à partir... Il y a deux jours, il y en avait une pour Robin...

— Son notaire?...

— Lui-même... Mais, si je prenais une lettre, ça ferait une histoire énorme!...

L'homme s'arrêta un instant et acheva en ricanant :

— Et j'ai comme une idée qu'on ne serait pas longtemps à découvrir le voleur... C'est curieux!... ça crève les yeux que Monseigneur n'a aucune confiance en moi!... D'ailleurs, il n'a confiance que dans son Manoury et son Choulot!... Il aime bien aussi l'abbé Pélier et monsieur Bonnie, mais ça m'étonnerait beaucoup s'il leur racontait ses affaires...

— *Aôh!*... — fit madame de Feuchères contrariée — *vious crodyez* qu'il aime l'abbé Pélier?...

— Beaucoup... C'est fou de se figurer qu'on le lui fera renvoyer... Surtout pour mettre Briant, qu'il a en horreur, à sa place... — conclut le valet, sans ce soucier, cette fois, que sa familiarité pût paraître excessive.

La Baronne allait s'éloigner. Alors, il proposa :

— Si Madame la Baronne voulait profiter de ce que je n'ai rien à faire ces jours-ci... elle pourrait se faire faire un bon nettoyage de che-

veux?... Elle en a besoin, parce que ses cheveux se ternissent beaucoup?... Oh!... ils sont toujours magnifiques!... mais ils ne brillent plus comme dans le temps... ils n'ont plus leur air en satin... Ça ressemblait aux machins des vers à soie... A présent, c'est des cheveux comme les autres?...

Et, tandis que madame de Feuchères se désolait de l'enlaidissement de ses cheveux, il continua, sans se douter qu'il était féroce, et seulement parce qu'il s'inquiétait de voir vieillir cette belle cliente à laquelle il avait dû sa vogue et ses plus grands succès :

— C'est comme pour son teint!... Madame la Baronne devrait faire attention... Je suis sûr qu'elle oublie de s'enduire de ma pommade d'ananas?... Rien n'assouplit tant que ça la peau... et Madame la Baronne aurait besoin de l'assouplir... Elle a comme ça aux pommettes un tas de petits filets rouges qu'il ne faudrait pas laisser augmenter... parce que, alors, ça serait tout à fait la couperose...

— Oui!... Merci, Lecomte... Merci!... — murmura l'Anglaise qui s'en fut, pour la vingtième

fois depuis le matin, se regarder dans la glace.

Là, elle constata avec une surprenante lucidité qu'il ne restait plus guère que de fugitives traces de sa beauté. Son pouvoir allait décroître rapidement. Si elle n'obtenait rien à présent du vieux Prince, tout était définitivement perdu.

Et elle décida qu'elle partirait le lendemain — dès que l'abbé Briant serait de retour — afin d'aller une dernière fois supplier le Duc de Bourbon à Paris.

Le déjeuner fut lugubre pour elle. Quand le Prince était là, madame de Feuchères y tenait une place considérable. Elle était bien vraiment — comme disaient les gens du pays : — « *La dame de St-Leu* ».

Elle parlait beaucoup, et non sans agrément si l'on parvenait à oublier son accent, qui était vraiment affreux et aussi prononcé qu'à l'époque de son arrivée en France.

Dans ce temps déjà lointain, le Duc de Berry — qui avait exploré joyeusement les bas-fonds de tous les pays où l'émigration le forçait à vivre — avait expliqué que, si l'accent de madame de

Feuchères était, en français, étonnamment vilain, il était, en anglais, beaucoup plus vilain encore. Cette sorte d'accent nasillard et canaille, le prince l'avait bien souvent entendu dans les bouges qu'il fréquentait volontiers pendant son séjour en Angleterre.

C'était, d'ailleurs, à la laide vulgarité de cet accent, que Sophie Dawes avait dû le formidable échec de Covent-Garden.

Ce matin-là, madame de Feuchères demeura muette. Les hôtes de St-Leu eurent — chacun avec son voisin de table — des entretiens discrets. A aucun moment la conversation ne fut générale.

La Baronne ne se sentait en confiance, ni avec les officiers de la maison du Prince, ni avec leurs femmes. Seul le général Lambot était en très bons termes avec elle, mais il avait accompagné le Duc de Bourbon à Paris.

Dans la journée, n'y tenant plus, elle se décida — après avoir beaucoup hésité — à aller à l'Ermitage.

Peut-être madame de Chalindrey, si bien renseignée la veille, saurait-elle quelque chose? Peut-

être même Chalindrey serait-il là?... Depuis quelques heures, et parce que Lecomte avait parlé de maître Robin le notaire, elle s'imaginait que le Duc de Bourbon était allé à Paris pour faire en secret son testament, soit pour le Duc de Bordeaux — malgré le refus de la Duchesse de Berry — soit en faveur du prince Louis de Rohan, son préféré parmi ses héritiers naturels.

Dans son anxiété elle espérait, de sa visite aux Chalindrey, un apaisement quelconque.

Mais la Baronne jouait décidément de malheur!

Il n'y avait à l'Ermitage que les Canards, qui se roulaient dans l'herbe sous la surveillance de Boutard et de leur abbé.

Ils vinrent dire gentiment bonjour à madame de Feuchères, afin d'admirer ses chevaux magnifiques et sa voiture joliment attelée. Et Coco — pour un instant très correct — raidi dans le salut militaire que lui avait enfin appris Boutard, répondit à la question de l'Anglaise que : « Papa et maman étaient sortis... »

Boutard, qui voulait voir de près « La Dame de St-Leu », s'en vint à son tour expliquer que

le Colonel avait accompagné Monseigneur au Palais-Bourbon. Il allait ajouter que Napoléonette était allée se promener à cheval, mais il s'arrêta, voulant donner au précepteur qui accourait un prétexte pour venir, lui aussi, regarder la Baronne.

Le jeune abbé, qui avait reconnu la livrée du Duc de Bourbon, arrivait ventre à terre, s'embarrassant dans les herbes, et butant dans sa hâte contre toutes les fourmilières et les mottes de terre de la prairie qui s'étendait à perte de vue devant le petit château.

— Va s' f... par terre!.. — observa irrévérencieusement Loulou, tandis que Boutard consterné toussait pour couvrir la voix du petit.

Le filleul de Louis XVIII était certainement — au point de vue de l'étiquette — le plus indompté des Canards. Il avait, dans ses vêtements, sa tenue et son langage, un débraillé trop spontané pour être voulu, et contre lequel toutes les punitions se heurtaient sans succès.

— Savez-vous, monsieur l'Abbé, si madame de Chalindrey est rentrée?... — cria Boutard.

Le jeune prêtre, qu'un dernier bond venait de mettre enfin dans l'allée, s'était arrêté à quelques pas. La bouche en arc et les yeux ronds, il contemplait l'Anglaise avec stupeur. Comment, cette grosse dame, c'était la célèbre amie du duc de Bourbon?... L'élève de ce sinistre abbé Briant qu'il apercevait filant de loin par les chemins, et dont le visage faux et le sourire aigu lui faisaient froid dans le dos.

Et il restait médusé, balbutiant :

— Mais, monsieur Boutard, je ne vous ai pas quitté... Si vous n'avez pas vu madame de Chalindrey, je ne l'ai pas vue plus que vous...

— Maman est allée chercher l'oncle Bernard pour se promener à cheval... — expliqua un des Canards avec ingénuité — tu sais bien qu'elle a dit qu'elle reviendrait que pour dîner, ami Boutard...

— Le petit a raison, Madame!... — fit le grognard qui pensait qu'on avait maintenant assez vu l'Anglaise — j'avais oublié que madame de Chalindrey est à la Tour de Tamerlan...

— *Aôh!...* je *souis* très contrariée de ne pas la

voâr... très!... — affirma la Baronne — *viou-drez-vious* le *loui* dire?... Au *revoâr*, Messieurs!...

Et s'adressant au valet de pied qui se tenait raide et correct à la portière, elle dit, préoccupée et fébrile :

— Rentrez au *tchâiteau*... et vite!...

Tandis que le jeune abbé qui n'était pas encore revenu de son ahurissement, balbutiait :

— Comment!... C'est ça, la Dame de Saint-Leu!...

En rentrant, madame de Feuchères trouva l'abbé Briant qui se promenait avec agitation devant le château. En l'apercevant, il fit les grands bras et cria, négligeant d'observer l'étiquette à laquelle l'Anglaise tenait si fort :

— Dépêchez-vous!... Nous n'avons que le temps!...

Et, comme elle faisait avec lenteur gémir le marchepied sous son poids, il la bouscula presque :

— Dépêchons, je vous dis!... Il va partir un courrier pour le Palais-Bourbon... Je lui ai donné

l'ordre d'attendre le billet que vous allez écrire au vie...

Il allait dire « au vieux », mais il s'arrêta devant le sourire narquois du cocher et du valet de pied, et ce fut d'un ton profondément respectueux qu'il acheva :

— ... A son Altesse Royale...

Madame de Feuchères regarda l'abbé Briant d'un air effaré :

— *Vious* avez donné un ordre?... — fit-elle stupéfaite — *vious?*...

Et comme le prêtre la poussait, pour lui faire traverser plus vite le grand vestibule, elle conclut :

— *Vious* en avez de *l'audâice?*...

— Oh!... — fit-il brutal — taisons-nous, s'il vous plaît!... Ce n'est pas le moment de jacasser pour rien!... Vous allez écrire ce billet, et lestement!... Et demain, faudra décamper dès l'aube... Nous nous réinstallons, nous aussi, au Palais-Bourbon...

— *Aôh!*... — fit madame de Feuchères suffoquée — *Aôh!* mais...

— Oh!... pas de « mais » ni de « Oh!... » Ce n'est pas le moment de se consacrer à l'étonnement!... A Neuilly, nous avons décidé d'agir sans laisser au vieux le temps de souffler... C'est la seule façon d'en finir... Nous avons peur qu'il ne choisisse le Rohan...

Sauf dans ses instants de violence et lorsqu'une colère trop forte l'emportait, madame de Feuchères n'était jamais grossière. Elle avait, au contraire, le sentiment instinctif de la tenue et un certain tact qui remplaçait, à peu de chose près, l'éducation.

Les façons et le langage de son « professeur de langues » lui étaient odieux. Elle répondit, en évitant de regarder le prêtre, qui fouillait dans sa poche et en sortait successivement des mouchoirs et des objets divers dont la vue la dégoûtait :

— Dites-*môa tsimplement* ce que je *doâs* faire, monsieur l'Abbé?...

— Attendez d'abord que je vous lise la lettre du neveu à son bon oncle!... Je la cherche!... Ah!... la voici!...

Il tira de la profondeur de sa poche une lettre adressée au Duc de Bourbon, et la posa sur la table. Puis, il recommença ses fouilles en expliquant :

— C'est le brouillon que je cherche... Ça, c'est la lettre que vous allez envoyer au vieux...

— Ça?... — murmura madame de Feuchères, en prenant du bout des doigts la lettre souillée et froissée — ça n'est pas *convenaible* de remettre à Monseigneur cette lettre-ci... Elle est *saîle*...

— Elle est sale... elle est sale!... Elle est comme elle est!... je n'ai pas des portefeuilles en cuir de Russie, moi!... Et vous pensez que c'est pas les gens de Neuilly qui allaient m'en offrir un...

Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Il déplia un papier déchiré et annonça, en plaisantant avec lourdeur :

— Lettre de Son Altesse Royale Égalité, à Son Altesse Royale d'oncle, le Duc de Bourbon :

« *Je ne puis, Monsieur, résister au désir de vous*
» *exprimer moi-même combien je suis touché de*
» *la démarche si honorable pour elle, que madame*

» *de Feuchères vient de faire envers vous, et dont*
» *elle a bien voulu m'instruire.*

» *Il ne m'appartient pas, sans doute, dans une*
» *circonstance où il dépend de votre volonté de pro-*
» *curer un si grand avantage à l'un de mes enfants,*
» *de présumer ce qu'elle peut être, avant que vous*
» *me l'ayez fait connaître; mais j'ai cru vous*
» *devoir et devoir aussi à ce même sang qui coule*
» *dans nos veines, de vous témoigner combien je*
» *serais heureux de voir de nouveaux liens resser-*
» *rer ceux qui nous unissent déjà de tant de ma-*
» *nières, et combien je m'enorgueillirais qu'un de*
» *mes enfants fût destiné à porter un nom qui est*
» *si précieux à toute notre famille, et auquel se*
» *rattachent tant de gloire et de souvenirs.* »

— Suivent les protestations et formules de politesse, que nous passerons, si vous le voulez bien, parce qu'il y en a beaucoup... Et maintenant, le billet pour envoyer cette lettre... Écoutez-moi ça?... J'improvise... Écrivez?...

— *Nô!...* — fit madame de Feuchères qui, assise à son bureau, attendait — je ne peux *pais* écrire *sious* la dictée! *Vious* savez bien, monsieur

l'Abbé, que il faut que je *voâe* l'orthographe de *tchaique* mot...

L'abbé Briand haussa les épaules avec humeur et, rapidement, il écrivit au crayon sur son genou :

« *Je viens à l'instant, dearest, de recevoir la*
» *lettre ci-jointe de M. le Duc d'Orléans. Ce n'est*
» *qu'en tremblant que je vous l'envoie; cependant,*
» *au fond, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Je*
» *vous assure que je serais au désespoir si je croyais*
» *que ma démarche près de vous serait sans effet.*
» *Pensez, dearest, que c'est pour votre Sophie que*
» *vous le feriez, qui vous a toujours aimé tendre-*
» *ment.* »

— Et maintenant, Belle Dame... — expliqua l'Abbé — dès que vous aurez copié ça, vous y joindrez, sous une même enveloppe, la lettre de Neuilly... Après quoi, vous voudrez bien remettre le tout vous-même au courrier du Palais-Bourbon que j'ai fait attendre, parce que, si c'était moi, il pourrait se méfier...

Pendant que madame de Feuchères copiait len-

tement le billet, l'Abbé qui tournaillait autour d'elle, conclut :

— Ah!... à propos!... Pour faire attendre le courrier, tout à l'heure, il m'a fallu lui donner un écu...

IX

En recevant la lettre de son neveu et le billet de madame de Feuchères, le Duc de Bourbon, habituellement si doux, eut un accès de colère dont la violence surprit fort les gens de sa Maison.

Et lorsque, dans la matinée, on lui apporta de la part de l'Anglaise — qu'il croyait à St-Leu — un mot où elle le prévenait que : « elle l'attendait comme de coutume à déjeuner », sa colère s'exaspéra encore.

Il envoya le général Lambot dire à madame de Feuchères de venir lui parler « sur-le-champ ». Et lorsqu'elle se rendit à cet appel, empressée et

inquiète, les éclats de voix qui suivirent son entrée, retentirent dans tout le palais.

Quand la Baronne, découragée, s'en vint rendre compte à l'abbé Briant de la scène qui venait d'avoir lieu, il ne prit pas au sérieux l'emportement du Prince. Mieux que madame de Feuchères il comprenait le caractère de ce vieil homme auquel il n'avait jamais parlé. Il le devinait faible, violent, amoureux, égoïste, et jaloux par-dessus tout d'assurer autant que possible la paix de ses derniers jours.

— A moins qu'il n'ait fait son testament dans la journée d'hier, ce qui est peu probable... — expliqua l'Abbé — il n'y a pas lieu de voir les choses en noir... Il a les Égalité en horreur, c'est entendu, et c'est d'ailleurs assez naturel... Il se souvient que le premier du nom a fait couper le cou d'un cousin qu'il aimait bien, paraît-il, et il est convaincu que, le cas échéant, celui de Neuilly agirait de même, sans s'embarrasser de scrupules gênants... Alors, dame! il ne s'habitue pas sans peine à cette idée de récompenser, dans la personne du dernier petit Égalité, les canail-

leries... ou du moins ce qu'il juge comme tel, des deux autres...

— Ne croyez-*vious* pas... — demanda madame de Feuchères, encore haletante de la discussion qu'elle venait d'avoir — qu'il vaudrait mieux attendre un peu avant de remettre cette affaire en *questchionn ?*...

L'abbé Briant affirma, convaincu :

— Quand, dans une affaire, on a un adversaire de cet âge, il est imprudent d'attendre si peu que ce soit...

Et comme l'Anglaise ne semblait pas être de son avis, il conclut dans un ricanement grossier :

— Il faut, au contraire, comme le conseille le proverbe, battre le vieux pendant qu'il est encore chaud !...

Force fut d'attendre pourtant. Le Duc de Bourbon, très souffrant, épuisé par toutes ces luttes, demeura trois jours sans sortir de son appartement et sans permettre qu'aucune lettre lui fût remise. Seuls, son chirurgien Bonnie — qui soignait chaque jour ses jambes malades —

et l'abbé Pélier de la Croix qu'il avait fait venir de St-Leu, entrèrent chez lui. Et madame de Feuchères qui vint plusieurs fois prendre elle-même des nouvelles, put constater que les billets qu'elle avait écrits au Prince étaient demeurés sur un plateau dans l'antichambre, avec le courrier des derniers jours.

Cependant, à Neuilly, la famille d'Orléans s'inquiétait de voir traîner les choses. Et, un matin, la Baronne entra en coup de vent chez l'abbé Briant.

— *Aôh!...* — clamait-elle triomphante — *vioulez-vious vôar*, monsieur l'Abbé, ce que madame la *Diouchesse* d'Orléans répond à ma lettre de l'autre *djiour?...*

L'Abbé, qui écrivait, rectifia, sans quitter son bureau :

— Vous pourriez dire à notre lettre?...

Puis, toujours sans se lever, il prit le papier et, les sourcils relevés d'étonnement, il lut :

« *J'ai reçu, Madame, par M. le Prince de Tal-*
» *leyrand, votre lettre du 6 de ce mois, et je veux*
» *vous témoigner moi-même combien je suis tou-*

» *chée du désir que vous m'exprimez si positive-*
» *ment de voir mon fils, le duc d'Aumale, adopté*
» *par M. le Duc de Bourbon...*

Comme l'abbé cessait un instant de lire, madame de Feuchères demanda :

— Eh bien, monsieur l'Abbé, qu'est-ce que *vious* dites de cette lettre?...

— Je dis... que la Duchesse de Berry ne l'aurait pas écrite !...

— *Aôh!*... — fit l'Anglaise vexée, — Madame la *Diouchesse* d'Orléans *viaut* bien la *Diouchesse* de Berry...

L'abbé répondit, narquois :

— Ça dépend du point de vue auquel on se place !...

Puis, ayant achevé silencieusement sa lecture, il demanda :

— Comment va le vieux?...

— *Tioujiours* de même !... Monsieur de Surval *crôat* qu'il ne va pas aller à *Tchantilly piour* sa fête comme d'*habitioude*...

— Il ne veut toujours pas vous voir?...

— Ni *môa* ni personne... mais Leclerc m'a dit

qu'il s'est levé *audjiourd'hui* pendant plusieurs heures... et que même il a écrit... *Piourvu* que ça ne *soât* pas un testament *miauvais*...

Le Duc de Bourbon avait écrit, en effet, non pas son testament, mais une lettre.

Obsédé, écœuré, il avait voulu, avant de satisfaire la bande d'intrigants déchaînée à ses trousses, faire encore une tentative pour garder son indépendance. Et comme il était court de vues et ignorant des hommes et des choses, c'est à son neveu, le Duc d'Orléans lui-même, qu'il avait imaginé de s'adresser en dernier ressort. Dans cette journée du 20 août 1829, il lui écrivit naïvement :

« *L'affaire qui nous occupe, Monsieur, entamée* » *à mon insu et un peu légèrement, par Madame* » *de Feuchères, et dont elle s'est chargée de presser* » *la conclusion auprès de moi, m'est infiniment* » *pénible, vous avez déjà pu le remarquer ; outre* » *les souvenirs déchirants qu'elle me retrace, et* » *auxquels je ne puis habituer encore mes tristes* » *idées, je vous avoue que d'autres motifs ne me*

» *permettent point de m'en occuper en ce mo-*
» *ment. On me taxera, peut-être, de faiblesse à cet*
» *égard; mais c'est sur vous que je compte pour*
» *excuser et faire excuser cette faiblesse, bien par-*
» *donnable à mon âge et dans ma triste position.*
» *Mon affection pour vous et les vôtres, Monsieur,*
» *vous est assez connue; elle doit donc vous garan-*
» *tir l'intention dans laquelle je suis, et que je vous*
» *manifeste ici, de vous en donner un témoignage*
» *public et certain.*

» *Je viens aujourd'hui en appeler à votre géné-*
» *rosité, à votre amitié pour moi, et à la délica-*
» *tesse de vos sentiments, pour que je ne sois pas*
» *tourmenté et harcelé comme je le suis depuis*
» *quelque temps, pour terminer une affaire qui se*
» *rattache à d'autres arrangements, et que je*
» *ne veux d'ailleurs conclure qu'avec toute la*
» *maturité et la réflexion dont elle est suscep-*
» *tible.*

» *Je compte donc sur votre amitié pour moi, je*
» *vous le répète, pour obtenir de Madame de Feu-*
» *chères qu'elle me laisse tranquille sur ce point;*
» *de vous, il dépend d'éviter entre elle et moi une*

» *brouille, ou au moins un froid, qui ferait le mal-*
» *heur du reste de mon existence.* »

« *Recevez, Monsieur, etc., etc...* »

Le Duc d'Orléans répondit *illico* à son oncle :

« *Neuilly, 20 août 1829.*

» *Je suis au désespoir, Monsieur, que les inten-*
» *tions pleines d'amitié et de bonté que vous avez*
» *bien voulu me manifester dans une conversation*
» *dont le souvenir m'est si cher, soient devenues*
» *pour vous une cause de chagrins et de contra-*
» *riétés.*

» *Je suis bien reconnaissant de ce que vous*
» voulés *bien me répéter à cet égard, dans la lettre*
» *que je viens de recevoir de vous, et vous* avés *bien*
» *raison de compter sur moi pour faire en cela,*
» *comme en tout : d'abord ce qui pourra mieux*
» *vous prouver la sincérité de mon attachement et*
» *de mon affection pour vous personnellement. Je*
» *tiens infiniment à ce que vos bonnes dispositions*
» *à l'égard de mes enfants ne soient la cause d'au-*
» *cun embarras pour vous, de quelque nature qu'il*

» *fussent, et je tiens surtout à éviter tout ce qui*
» *pourrait renouveler vos trop justes douleurs, et*
» *blesser votre cœur, si cruellement déchiré.*

» *Je vais donc me rendre tout à l'heure chez*
» *Madame de Feuchères pour remplir vos inten-*
» *tions, en causant avec elle, et vous* pouvés *être sûr*
» *que tout en lui manifestant, comme je le dois,*
» *combien nous sommes sensibles, moi et les miens,*
» *aux efforts qu'elle a faits près de vous pour obte-*
» *nir ce témoignage public et certain de vos bontés,*
» *dont vous* voulés *bien m'assurer, je lui témoi-*
» *gnerai aussi combien nous serions tous affligés*
» *de vous causer de nouveaux chagrins et de trou-*
» *bler la paix de votre intérieur. Votre lettre,*
» *Monsieur, m'impose le devoir de lui demander*
» *de ne plus vous presser et d'attendre ce qui vous*
» *sera dicté par votre cœur et par vos sentiments*
» *pour ceux qui sont issus de même sang que vous,*
» *et je le remplirai dans toute son étendue; trop*
» *heureux si vous* pouviés *y voir une nouvelle*
» *preuve de tous les sentiments que je vous*
» *porte, de ma confiance dans ceux que vous*
» *me* témoignés, *et de la constante, bien vive et*

» *bien sincère amitié que je vous ai vouée pour la*
» *vie.* »

En recevant cette lettre, dont l'évidente mauvaise foi le surprenait — quoi qu'il pût savoir du caractère de son neveu — le Duc de Bourbon regretta terriblement la naïve démarche qu'il avait risquée malgré les respectueuses supplications du comte de Choulot qui, vainement, avait tenté de se mettre en travers.

Non seulement le vieux Prince était parfaitement sûr de n'avoir jamais, à aucun moment, manifesté au Duc d'Orléans les intentions auxquelles il faisait allusion, mais encore cette lettre où, entre les lignes, l'élève de madame de Genlis révélait en phrases colimaçonnées et incorrectes, la ferme volonté de se cramponner quand même à l'argent des Condé, semblait promettre de nouvelles obsessions et de nombreux tracas.

Ces promesses se réalisèrent très vite. Le lendemain, à son réveil, on remettait au Duc de Bourbon un billet de madame de Feuchères. Le

valet attendait une réponse que Madame la Baronne lui avait bien recommandé de rapporter.

Dans ce mot, fébrilement zigzagué et que l'on devinait copié à la hâte, l'Anglaise — en dépit des engagements pris par le Duc d'Orléans — harcelait le vieux Prince plus que jamais :

« *Vous m'avez reproché d'une manière si dure*
» *la démarche que j'ai faite auprès de Monsei-*
» *gneur le Duc d'Orléans, que je crois à présent*
» *de mon devoir de vous dire que Monseigneur le*
» *Duc d'Orléans doit venir chez moi ce matin pour*
» *vous voir avant son départ pour l'Angleterre.*

» *Je vous en prie, ne me refusez pas de venir*
» *déjeuner avec moi comme à l'ordinaire. Cette*
» *visite vous sera beaucoup moins embarrassante*
» *de cette manière, et cela vous évitera une ré-*
» *ponse par écrit, ou rien de* positif, *et si vous*
» *ne venez pas, cela va faire un bien mauvais*
» *effet.*

» *Si vous aimez mieux que je ne sois pas avec*
» *vous, alors Monseigneur le Duc d'Orléans irait*
» *chez vous.* »

Le Duc de Bourbon fit dire au valet qu'il n'y avait pas de réponse. Puis il fit appeler le comte de Choulot :

— Mon cher Choulot... — expliqua-t-il — voulez-vous lire ce billet que je viens de recevoir de madame de Feuchères... Vous irez ensuite chez elle, et vous lui direz que je la prie formellement de me laisser tranquille et de ne plus me parler jamais... Vous entendez bien, jamais... des gens de Neuilly... Dites-lui bien que si elle enfreint mes ordres, alors je me verrai forcé de prendre un parti...

Le comte de Choulot était, depuis l'âge de vingt ans, attaché au Duc de Bourbon. Il avait avec lui son franc-parler. Il répondit joyeusement :

— Je crois deviner la menace que contient la fin de l'avertissement que Votre Altesse Royale me charge de donner à madame de Feuchères... Et je n'ai pas besoin de dire que cette menace me ravit... Si vous vouliez, Monseigneur, vous ressaisir enfin, vous rempliriez de joie ceux qui vous aiment et qui voudraient par-dessus tout vous savoir heureux... et respecté...

Le Duc de Bourbon esquissait un geste de mécontentement. Mais M. de Choulot continua posément sans se troubler :

— Seulement, cette partie du message dont l'accomplissement me rendrait si joyeux, il m'est impossible, formellement impossible, de la transmettre à madame de Feuchères... Songez, Monseigneur, quelle inconvenance je commettrais en humiliant une femme que je déteste... et réciproquement... mais qui, somme toute, à toujours été avec moi correcte autant qu'elle est susceptible de l'être... Et, aussi... comprenez-moi bien, Monseigneur?... je rendrais absolument impossible les petits moments d'accalmie que je parviens à vous procurer parfois, si je disais aujourd'hui à madame de Feuchères des paroles blessantes et inoubliables...

— Ces paroles sont miennes!... — affirma le Prince avec hauteur.

— Indubitablement, Monseigneur!... N'empêche qu'en m'en faisant l'écho... même l'écho par ordre... je me brûle... Je ne suis plus bon à rien... Oh!... Je vois bien ce que vous allez me

dire ?... Mon rôle n'est guère de conciliation... La conciliation, c'est l'affaire du général Lambot!...

Et voulant faire sourire le vieux Prince, il acheva :

— C'est pourquoi madame de Chalindrey l'appelle : « Le Tampon... »

— Ah! — fit le Duc de Bourbon un instant distrait — « Le Tampon!... » C'est très juste!...

— Je vais, Monseigneur, dire à madame de Feuchères que vous ne voulez plus entendre parler du Duc d'Orléans, ni ce matin, ni jamais... et, pour ce qui est de ça, Votre Altesse Royale peut être tranquille!... Je transmettrai ses ordres avec toute l'énergie dont je suis capable!...

Ni ce jour-là, ni le lendemain, l'Anglaise ne vint, comme de coutume, prendre des nouvelles du Prince et demander à le voir. Vers le soir, le Duc de Bourbon commença à s'agiter et à tourner comme un ours en cage dans son appartement, malgré les remontrances de Bonnie, qui lui affirmait que, pour ses jambes, rien n'était plus mauvais que ce piétinement continuel.

Comme il regardait, immobile à la fenêtre, le va-et-vient des gens de service, il aperçut dans la cour l'abbé Briant qui se glissait le long des murailles. Cette vue provoqua chez le Prince un mouvement d'humeur et il fit appeler le général Lambot.

— Ah çà! Général!... — demanda-t-il brusquement — cet individu est donc toujours ici?...

— Quel individu, Monseigneur?... — répondit le général — qui ne comprenait pas.

— Ce prêtre!... ou soi-disant tel... qui se faufile comme un malfaiteur et cherche à se dérober lorsqu'on le rencontre... et que, malgré ça, je trouve toujours devant moi?...

— Est-ce du professeur de langues de madame de Feuchères que Monseigneur veut parler?...

— C'est de lui-même!... Je ne veux plus, Général, apercevoir chez moi ce louche individu... J'éprouve en le voyant une impression pénible... Il m'inspire, à tort ou à raison, une répulsion extrême... Vous l'avertirez lui, ou, si vous le préférez, vous avertirez madame de Feuchères que...

— Mais, Monseigneur... — balbutia le général

Lambot affolé — je ne peux pas, moi, me permettre... Il serait bien préférable que Votre Altesse Royale fît elle-même cette observation à madame la Baronne...

— Soit!... — s'écria le Prince, qui sautait sur l'occasion offerte de revoir la femme dont l'absence l'inquiétait si fort — priez madame de Feuchères de venir tout de suite me parler...

Et il attendit, fébrile, se promenant dans la grande pièce et se regardant, navré, dans les glaces qui lui montraient son vieux visage défait et ravagé.

Un désir fou lui venait de revoir l'Anglaise. Il comprenait, pourtant, quel jeu elle jouait avec lui pour l'amener à capituler. Mais à cette heure il se promettait encore de ne pas céder, et c'est d'un air sévère qu'il s'apprêtait à la recevoir.

Une nouvelle déception l'attendait. Celui que Napoléonette appelait « Le Tampon » revint, la mine contrite, lui annonçant que : « Madame la baronne de Feuchères était malade et que le docteur Marjolin lui avait défendu de se lever. »

Cette nouvelle — dont il ne soupçonna pas la

fausseté — désespéra le vieillard. Le Duc de Bourbon était la bonté même. La pensée que « Sophie » souffrait par sa faute, et que sa dureté des derniers jours était la seule cause de cette maladie, le rendit profondément malheureux. Il se fit aussitôt annoncer chez madame de Feuchères, mais, cette fois encore, il se heurta à un refus. Lachassine, la première femme de chambre, vint en personne expliquer que : « Madame la Baronne était sérieusement malade et que le docteur lui avait interdit, d'une façon formelle, la moindre fatigue et *surtout la moindre contrariété.* »

Alors le pauvre Prince désolé, écrivit à son amie un billet touchant de suppliante tendresse, dans lequel il étalait avec ingénuité l'ardent besoin qu'il avait d'elle et la détresse où le mettait son abandon. Il implorait la grâce d'entrevoir seulement le cher visage qu'il n'avait pas aperçu depuis tant de jours. Et il prévenait madame de Feuchères qu'il irait cette nuit chez elle comme de coutume, mais qu'il s'arrêterait au seuil de sa chambre. Il ne voulait que la regarder dormir...

Quand, vers minuit, le Duc de Bourbon voulut

ouvrir la porte qui faisait communiquer son appartement avec celui de madame de Feuchères, il la trouva fermée au verrou...

Le vieux Prince passa une abominable nuit. Quelques lueurs de lucidité traversèrent parfois son esprit fatigué. Sa clairvoyance n'allait pas, toutefois, jusqu'à soupçonner que la maladie de la Baronne fût simulée. Il persistait, au contraire, à la croire malade et malade par sa faute à lui uniquement. Mais il espérait que le zèle de Lachassine lui faisait interpréter dans un sens trop étroit l'ordonnance du Docteur, et que son dévouement fanatique à sa maîtresse l'avait poussée à supprimer le billet qu'elle était chargée de lui porter?... Alors le refus de le recevoir, le verrou mis — pour la première fois depuis douze ans — à la porte de communication, étaient peut-être du fait de la femme de chambre seulement?...

« Le médecin vient deux fois par jour!... » — avait dit Lachassine — le matin et le soir. « Pendant toute la matinée, le Duc de Bourbon attendit,

le nez aplati contre les vitres, l'arrivée du Docteur Marjolin auquel il voulait parler après sa visite. Mais le Docteur ne vint pas!...

Enfin, vers onze heures, le Prince vit s'arrêter devant le palais une voiture à la livrée de M. de Talleyrand. Le vieux diplomate en sortit et, traversant la cour clopin-clopant, s'engouffra dans le pavillon de madame de Feuchères, tandis que la voiture repartait. Alors le Duc de Bourbon pensa, désolé :

« Il vient déjeuner chez elle!... Elle n'est pas malade!... elle ne l'a jamais été... C'est pour tramer des choses contre moi qu'ils se réunissent?... Probablement Égalité va arriver tout à l'heure, lui aussi?... »

L'annonce du déjeuner le força d'abandonner la fenêtre. Il s'assit à table et ne mangea pas.

— Votre Altesse Royale va tomber malade!... — observa le chevalier Bonnie — habituée comme Elle l'est à vivre au grand air, il lui est très malsain, et même dangereux de mener cette existence de séquestré...

— Séquestré!... Je ne le suis pas encore!... —

répondit le vieux Prince avec amertume — mais, qui sait... Peut-être que cela viendra?...

Puis, remarquant le froid qu'avaient jeté ces mots un peu énigmatiques, il reprit :

— Vous avez raison, Bonnie!... l'air me fera peut-être du bien... Je ferai tantôt une promenade en voiture...

Quand le Duc de Bourbon avait quitté brusquement St-Leu pour échapper aux obsessions de madame de Feuchères, il ne croyait être absent que deux ou trois jours et il avait jugé inutile de déplacer sa Maison. Seuls étaient au Palais-Bourbon ceux-là qui ne le quittaient jamais. Suivant l'association d'idées qu'avait amenées la pensée du plein air, c'est-à-dire de Chantilly, ou de St-Leu, il acheva :

— D'ailleurs, nous allons j'espère bientôt partir...

Et promenant un regard d'ennui autour de la table où étaient assis le général Lambot, le baron de Surval, le comte de Choulot, l'abbé Pélier de la Croix, le chevalier Bonnie et Chalindrey, il conclut, en s'efforçant de sourire :

— Ici, il n'y a vraiment pas assez de dames!...

L'abbé Pélier ouvrait la bouche, mais le Prince ne lui laissa pas le temps de parler :

— Oh! vous, monsieur l'Abbé!... ça vous est bien égal, naturellement!...

— Mais pas du tout, Monseigneur!... — protesta l'aumônier avec vivacité — je trouve, au contraire, que la présence de ces dames orne et égaie beaucoup les repas!... Je regrette infiniment mesdames de La Villegonthier, de Choulot, de Préjean, de Belzunce, de Sainte-Aulaire... et surtout, je l'avoue, madame de Chalindrey, qui est si gaie et si drôle, enfin toutes...

Et entre ses dents, très bas, si bas que le Duc devina plutôt qu'il n'entendit, il acheva :

— Ou presque !...

En d'autres temps, un regard furieux eût châtié l'Abbé de son audace. Cette fois, l'œil du vieux Prince demeura atone et à demi fermé. Il commençait à comprendre que la haine de son entourage pour la divine Sophie était vaguement justifiée.

Pourquoi ces Français, dévoués pour la plupart

à sa personne, eussent-ils aimé la rapace étrangère qui le rendait si visiblement malheureux?...

Lorsque, vers deux heures, M. de Choulot vint demander au Duc de Bourbon à quel moment il devrait se tenir prêt à l'accompagner dans sa promenade, le Prince le remercia :

— Non!... ce ne sera pas vous, mon bon Choulot... Vous m'avez tenu compagnie fidèlement tous ces temps-ci et, de fait, en ces jours de détresse, j'aurais été incapable de supporter un autre que vous... Mais aujourd'hui, où j'essaie de me ressaisir un peu, j'en profite pour vous donner *campo*... Il en est temps!...

Et il ajouta, en riant :

— Vous direz au « Tampon » que je sortirai avec lui à quatre heures!...

M. de Choulot sortit et revint presque aussitôt.

— Le général n'est pas là, Monseigneur...

— Ah!... — fit le Duc de Bourbon mécontent — il sait pourtant bien que c'est le moment où j'ai souvent besoin de lui... Pourquoi diable est-il sorti à cette heure?...

— Ordre du Roi, Monseigneur!...

— Qu'en savez-vous?...

— C'est une voiture de la Cour qui est venue prendre le Général...

— Bon!... très bien!... Alors c'est différent!... — fit le Prince avec amertume.

Et il ajouta, indifférent et las :

— Qu'est-ce que l'on peut bien lui vouloir aux Tuileries?...

— Mais... je ne m'en doute pas, Monseigneur!...

Le Duc de Bourbon semblait épuisé. Il se redressa tout à coup pour demander, l'air inquiet :

— Ils veulent peut-être l'interroger sur l'état de mon esprit?... Qui sait si ces bandits ne songent pas à me faire interdire?...

Ses yeux exprimaient l'effroi, ses mains tremblaient. Le comte de Choulot affirma :

— Oh! quant à ça!... il n'y a pas de danger, Monseigneur!... Si Votre Altesse Royale était interdite, elle ne pourrait plus tester... et si elle ne pouvait plus tester, les princes de Rohan seraient alors les seuls héritiers... On ne pourrait rien contre eux...

— A moins que l'on ne produise après ma mort un faux testament daté d'avant le temps où l'on m'aurait fait interdire... ou peut-être même enfermer?...

— Monseigneur!... Je vous supplie de vous calmer?... — dit monsieur de Choulot désolé de voir l'agitation croissante du Prince — personne ne peut rien contre Votre Altesse Royale!...

— Mon pauvre enfant!... — murmura le vieillard — on voit bien que vous ne connaissez pas ces gens-là, et les bassesses, et les abominations dont ils sont capables?... Tenez!... dussiez-vous accuser votre vieux Prince de lâcheté, je vais vous avouer ce que je n'ai jamais avoué à personne... Ce n'est pas tant parce que j'exècre ces reptiles d'Orléans que je ne veux pas faire un testament en leur faveur, que parce que je sens que, une fois ce testament fait, mes jours ne seront plus en sûreté...

— Monseigneur!... — balbutia M. de Choulot très ému — ce que vous craignez est impossible...

Et comme le Prince haussait les épaules :

— J'entends matériellement... car j'ai du Duc d'Orléans la même opinion que peut en avoir Votre Altesse Royale... Mais avant de commettre un crime, on y regarde à deux fois !... Le Roi est là...

— Le Roi est bien vieux, aujourd'hui... et il a été bien faible toujours !...

Il s'arrêta un instant et acheva, dans un douloureux sourire :

— C'est un caractère dans mon genre, le Roi !...

Un valet entra pour annoncer que le général Lambot était de retour.

— Enfin !... — fit le Duc de Bourbon, soulagé.

Et comme M. de Choulot se levait pour sortir, il le fit se rasseoir :

— Non... non !... Je préfère que vous soyez là !...

Le général baron Lambot entra, un peu hésitant et tiquant visiblement sur le Capitaine des Chasses.

— Eh bien, Général !... — s'écria le vieux Prince avec une désinvolture qui était loin d'être sincère — vous arrivez des Tuileries... Alors je

vais peut-être savoir à quelle sauce je dois être mangé?...

— Mais... — balbutia le Général, très gêné.

— Parlez!... Je vous écoute?...

« Le Tampon » ne paraissait pas être du tout à l'aise. Il roulait un œil éperdu dans la direction de M. de Choulot. Pour la seconde fois, le jeune homme se leva.

— Restez là, je vous prie!... — fit le Duc de Bourbon avec hauteur.

Il avait redressé son long corps et repris sa grande mine. Jamais, depuis qu'il le connaissait, le Général ne l'avait vu ainsi.

— Monsieur!... — dit-il d'un ton bref, et ce « Monsieur » inaccoutumé surprit désagréablement l'aide de camp — tout à l'heure j'ai eu besoin de vous pour m'accompagner...

— Monseigneur, je...

D'un geste, le Prince arrêta l'explication que le Général s'apprêtait à lui donner.

— Inutile!... Donc, je vous ai fait demander, et j'ai appris qu'une voiture des Tuileries était venue vous prendre... Comme je ne pense pas

que le Roi vous ait envoyé chercher uniquement pour vous faire faire une promenade, je veux savoir ce qu'il voulait?...

— Monseigneur!... — balbutia le général Lambot, effaré — je ne sais pas si... Je... je préfèrerais...

— Monsieur, vous êtes à mon service... Et j'ai le droit de savoir ce que font, quand c'est moi qui suis en cause, les officiers de ma Maison... Je vous prie donc de me dire immédiatement, devant le comte de Choulot, pourquoi Sa Majesté vous a fait venir aux Tuileries?...

— Monseigneur... — expliqua rapidement « Le Tampon », qui vit qu'il était impossible de tergiverser davantage — le Roi m'a exprimé le désir qu'il avait que madame la Baronne de Feuchères, et moi, et toute la Maison et les amis de Votre Altesse, usassent de leur influence pour la porter à adopter un des fils de Monseigneur le Duc d'Orléans et à lui laisser sa fortune et son nom......

— Est-ce tout, Monsieur?... — demanda le vieux Prince, relativement soulagé d'apprendre

qu'on en voulait seulement à son argent et non pas à sa liberté.

— Mais oui, Monseigneur... C'est tout!...

— Eh! bien... — fit le Duc de Bourbon, qui maintenant souhaitait avant tout d'en finir — vous direz au Roi, Monsieur, que ses désirs sont pour moi des ordres... et que je lui obéirai en ce qui concerne la question d'argent... Pour ce qui est du nom des Condé, je suis seul juge de ce qu'il en faut faire, et j'ai résolu que personne ne le porterait plus... En cela, ma décision est immuable et rien au monde ne la peut modifier... Je ne comprends pas, d'ailleurs, que Sa Majesté ait pu songer à faire passer ce nom si pur dans la famille d'un assassin... Voilà qui est entendu!... Vous me soumettrez un projet de testament?... C'est bien!... Vous pouvez vous retirer, Monsieur, je n'ai plus rien à vous dire!...

Quand « Le Tampon » fut sorti un peu penaud, mais ravi quand même d'un succès qu'il était loin d'espérer aussi rapide, le Duc de Bourbon se tourna vers M. de Choulot :

— Vous me blâmez d'avoir cédé, n'est-ce pas,

mon ami?... Mais je suis tellement excédé de ces luttes continuelles, si vous saviez?... Peut-être obtiendrai-je ainsi un peu de tranquillité?... Peut-être aussi est-ce un arrêt de mort que je signe?...

Il hésita un instant et reprit :

— Pourtant, vous aviez raison lorsque vous disiez tout à l'heure qu'un crime ne se commet pas ainsi en toute sécurité... surtout lorsque l'on en pourrait soupçonner celui qui en serait bénéficiaire... Et puis je suis bien vieux, et en somme, ils n'auront pas longtemps à patienter...

Le général Lambot s'était empressé de rédiger un projet de testament, mais au lieu de le soumettre au Duc de Bourbon comme il en avait reçu l'ordre, c'est à Neuilly qu'il l'avait envoyé d'abord. Avant que le vieux Prince n'eût pris connaissance de ses propres dispositions, le Duc d'Orléans commentait le testament, et, d'accord avec M. Dupin son fidèle et dévoué compère, le modifiait et en renvoyait la copie écrite de sa main qui fut retrouvée plus tard.

A quelques jours de là, le Duc de Bourbon

après avoir conféré longtemps avec l'intendant général de ses biens, le Baron de Surval, et son notaire maître Robin, puis avec madame de Feuchères, se décida enfin. Il s'enferma chez lui et écrivit :

« *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

» *Je recommande mon âme à Dieu.*

» *Moi soussigné, Louis-Henri-Joseph de Bour-* » *bon, Duc de Bourbon, Prince de Condé, etc...* » *je nomme et institue mon petit neveu et filleul,* » *Henri-Eugène-Philippe-Louis d'Orléans, duc* » *d'Aumale, mon légataire universel, voulant qu'à* » *l'époque de mon décès, il hérite de tous les biens* » *et droits mobiliers et immobiliers de quelque na-* » *ture qu'ils soient, que je posséderai à cette* » *époque, pour en jouir en toute propriété, sauf les* » *legs que j'institue par ces présentes, ou que je* » *pourrai instituer par la suite.*

» *A défaut du Duc d'Aumale, désigné, je* » *nomme et institue pour mon légataire universel,* » *le plus jeune des enfants mâles de mon neveu,* » *Louis-Philippe d'Orléans.*

» *Je lègue à dame Sophie Dawes, baronne de* » *Feuchères, une somme de deux millions, qui sera* » *payée en espèces aussitôt après mon décès, quitte* » *de tous droits d'enregistrement ou autres frais* » *qui seront acquittés par ma succession.*

» *Je lui lègue aussi en toute propriété :*

» 1° *Mon château et terre de Saint-Leu ;*

» 2° *Mon château et terre de Boissy, et toutes* » *leurs dépendances ;*

» 3° *Ma forêt de Montmorency et toutes ses dé-* » *pendances ;*

» 4° *Mon domaine de Mortfontaine, tel qu'il se* » *compose et que je l'ai acheté de madame de Vil-* » *leneuve, suivant les contracts des* 21 *et* 22 *juillet* » 1827 *et* 20 *août* 1829 *;*

» 5° *Le pavillon occupé par elle et par ses gens* » *au Palais-Bourbon, ainsi que ses dépendances ;*

» 6° *Le mobilier que comprend ce pavillon,* » *ainsi que les chevaux et voitures affectes au ser-* » *vice de ladite dame baronne de Feuchères. Cette* » *dernière mesure est également applicable aux* » *officiers de ma maison meublés par moi. Les* » *frais d'actes, de mutations, d'enregistrement et*

» *autres généralement quelconques nécessaires pour*
» *mettre ladite dame baronne de Feuchères en possession des legs ci-dessus, seront à la charge de*
» *ma succession ; de telle sorte, qu'elle entre en*
» *jouissance desdits objets quittes et libres de tous*
» *frais pour elle.*

» *Mon intention est que mon château d'Écouen*
» *soit affecté à un établissement de bienfaisance en*
» *faveur des enfants, petits-enfants ou descendants*
» *des anciens officiers ou soldats de l'ancienne armée de Condé et de la Vendée. Je donne alors ce*
» *château et le bois qui en dépend à ladite dame*
» *Baronne de Feuchères, en la chargeant de fonder*
» *l'établissement dont il s'agit ; voulant en cela lui*
» *donner une nouvelle marque de mon attachement et*
» *de confiance. J'affecte au service des dépenses de*
» *cet établissement, une somme de cent mille francs,*
» *qui sera payée annuellement et à perpétuité par*
» *mon petit-neveu le duc d'Aumale, ou par ses*
» *représentants. Je m'en rapporte, au surplus, aux*
» *soins de ma dite dame baronne de Feuchères,*
» *pour que mon intention soit remplie, ainsi que*
» *sur le mode d'après lequel cet établissement*

» *devra être formé, et aux autorisations qu'elle*
» *aura à solliciter et à obtenir pour y parvenir.*

» *Je donne et lègue à titre de pension, à chacun* » *de mes gentilshommes, secrétaires de mes com-* » *mandements, membres de mon conseil, officiers* » *et employés ou serviteurs de ma maison, qui se* » *trouveront à mon service à l'époque de mon décès,* » *en telle qualité que ce soit, savoir :*

» 1° *A ceux qui auront dans ma maison plus de* » *vingt ans de service, la totalité des appointe-* » *ments ou gages dont ils jouiront;*

» 2° *A ceux qui auront plus de quinze ans de* » *service, les trois quarts desdits appointements ou* » *gages :*

» 3° *A ceux qui auront plus de dix ans de ser-* » *vice, la moitié desdits appointements ou gages ;*

» 4° *A ceux qui auront plus de cinq ans de ser-* » *vicc, le quart desdits appointements ou gages;*

» 4° *A ceux qui auront moins de cinq ans de* » *service et plus de deux ans, une année de leurs* » *appointements ou de leurs gages, à titre de gra-* » *tification, une fois payée.*

» *Entendant qu'ils jouissent de ces pensions cu-*

» *mulativement avec les traitements attachés aux*
» *fonctions qu'ils pourront remplir dans la maison*
» *de mon petit-neveu, le duc d'Aumale.*

» *Je recommande à mon petit-neveu le duc*
» *d'Aumale, les officiers et serviteurs de ma mai-*
» *son, lui enjoignant de traiter avec bienveillance*
» *tous ceux qui m'ont servi avec zèle, et m'ont*
» *donné des marques d'un attachement particulier.*

» *Je prie le Roi d'agréer mon vif désir et ma*
» *demande expresse, que ma dépouille mortelle*
» *soit déposée à Vincennes, auprès des restes de*
» *mon fils bien-aimé.*

» *Je nomme, pour mon exécuteur testamentaire,*
» *M. le baron de Surval, et lui donne conformé-*
» *ment à la loi la saisine pour l'exécution du pré-*
» *sent testament.*

» *Fait à Paris, en notre Palais-Bourbon, le* 30 *du mois d'août* 1829.

» *Signé :*

« LOUIS-HENRI-JOSEPH DE BOURBON. »

X

Le jour même où fut signé le testament, le Duc d'Orléans, tenant sa promesse, écrivit à madame de Feuchères qu'elle pouvait se présenter de nouveau aux Tuileries.

Dans la matinée du lendemain, le vieux Prince était parti pour Chantilly où il devait, comme chaque année au mois de septembre, donner une fête.

La Baronne triomphante avait averti « My dearest friend » qu'elle le rejoindrait dans trois jours seulement, parce qu'elle tenait à se présenter à la prochaine réception des Tuileries. Elle voulait aussi s'occuper des décors du théâtre de

Chantilly, et des costumes de la pièce qu'on allait y jouer prochainement. Cette représentation — avait-elle promis au Duc de Bourbon — serait une véritable surprise. Jamais encore la jolie petite salle n'aurait été à pareille fête.

Le Prince, depuis qu'il avait fait son testament, était à la fois soulagé et inquiet. A madame de Feuchères qui, la veille au soir, lui avait dit tendrement tout bas en quittant le salon — où elle avait repris enfin sa place : — « A tout à l'heure, my dearest friend » ?... » il n'avait rien répondu et il était resté chez lui. Et maintenant encore, en apprenant que la Baronne ne partait pas pour Chantilly en même temps que les autres personnes de sa Maison, non seulement il ne ressentait aucun mécontentement, mais il lui semblait, au contraire, être délivré d'un poids gênant.

Très âgé, un peu cassé par les efforts et les chagrins que lui avaient causés ses luttes et sa défaite, il commençait à trouver pesant le joug de l'Anglaise, autoritaire et sèche, qui n'était même plus jolie et à laquelle l'attachaient seuls quelques vieux liens très usés.

Il s'était figuré que le Roi, et la Dauphine surtout, ne permettraient que madame de Feuchères rentrât aux Tuileries qu'à la condition qu'elle sortirait du Palais-Bourbon. Et il s'avouait qu'en apprenant qu'elle était reçue à la Cour sans conditions, il avait éprouvé une sorte de déception.

En se retrouvant dans son Chantilly qu'il adorait, au milieu des serviteurs fidèles desquels il se sentait aimé, le vieux Prince éprouva un sentiment de paix, ou du moins de détente, et il acheva la semaine dans une relative tranquillité.

Deux jours après le retour à Chantilly le Duc de Bourbon, à table, interpella Chalindrey :

— Pourquoi madame de Chalindrey n'est-elle pas venue encore au château?... — demanda-t-il, cordial et souriant — sa vue me réjouit infiniment et elle le sait bien... A Saint-Leu, je n'ose pas insister pour qu'elle vienne souvent, parce que il y a une petite distance à parcourir... Mais Chantilly est tellement près de l'Ermitage, que je ne crois pas être indiscret en la forçant à y venir...

Et, comme Chalindrey répondait qu'il dirait à

sa femme de venir « ces jours-ci », le vieillard corrigea :

— Non... pas ces jours-ci!... A mon âge, on déteste ces formules indécises... Ce soir... Dites-lui que je compte sur elle ce soir à dîner?...

— Ce soir, ma femme ne pourra pas venir... — répondit le Colonel — parce qu'elle est à Paris jusqu'à demain...

— A Paris... — répéta le Duc de Bourbon étonné — à Paris par cette chaleur?... avec les Canards?...

— Non, Monseigneur... sans les Canards...

— Ah! bah! je croyais qu'elle ne les laissait jamais sans elle!...

— Elle les laisse quelquefois, pour un jour, avec notre vieil ami Boutard et leur précepteur... sans parler de leur oncle Agay, qui dînera ce soir à l'Ermitage pour les surveiller...

— Il va bien, le Duc d'Agay?... — demanda le Prince toujours aimable — dites-lui donc, à lui aussi, de ne pas oublier Chantilly qui ne l'oublie pas?...

Et, après un instant, il ajouta :

— Demandez-lui de ma part de venir dîner demain avec madame de Chalindrey, voulez-vous?... Car elle sera là demain soir, j'espère?... On ne séjourne pas à Paris par un pareil temps!...

Et, sans y attacher d'ailleurs la moindre importance — car il était à mille lieues de soupçonner pourquoi Napoléonette était à Paris — le Duc de Bourbon conclut :

— On n'y va même pas, à moins d'y être forcé...

Chalindrey — que la marquise de Sainte-Aulaire regardait en souriant — avait rougi, et chacun des convives s'était mis à regarder attentivement le fond de son assiette. Il y eut un silence. Le Prince promena un œil surpris autour de la table, tandis que l'abbé Pélier de La Croix disait, pour détendre la situation :

— Un ange qui passe!...

La vérité c'est que tout le monde avait envie de rire, parce que Napoléonette avait été déléguée à Paris par la Maison du Prince, pour assister à la rentrée de « Sophie » à la Cour.

En apprenant, par le Duc d'Orléans, qu'elle se-

rait dorénavant admise aux Tuileries, madame de Feuchères avait tenu à faire connaître autour d'elle ce succès qu'elle n'espérait presque plus.

Et l'abbé Briant qui écrivait aux Dupré, les domestiques restés à St-Leu, pour leur transmettre les ordres de leur maîtresse, avait ajouté à sa lettre ce *post-scriptum* révélateur :

« Vous veillerez à ce que l'appartement soit
» mis en état le jour même de l'arrivée à Chantilly.
» Madame la Baronne est obligée d'assister à la
» prochaine réception des Tuileries, mais elle
» rentrera au château dès le lendemain. »

Les Dupré s'étaient empressés de montrer la lettre aux autres domestiques, et toute la maison avait été informée aussitôt.

Alors, les femmes des officiers s'étaient avisées que la rentrée de « Sophie » serait amusante à voir. La Dauphine allait allonger le plus qu'elle le pourrait sa longue mine habituelle, et Dieu sait par quelle boutade s'en tirerait Madame, qui se souciait assez peu de la correction. Les dames

avaient décidé de tirer au sort pour savoir lesquelles iraient à la prochaine réception du Roi. Mais le comte de La Villegonthier, mis au courant de ce projet par sa femme qui le goûtait fort, s'y était opposé formellement.

Monseigneur remarquerait l'absence de ces dames, et s'étonnerait qu'elles ne fussent pas allées à Paris pendant qu'il y était lui-même, au lieu de choisir précisément l'instant de son retour pour s'absenter. Et cette absence coïncidant avec la date de la réception des Tuileries, le Prince en devinerait facilement le motif. Sans compter que les journaux à court d'informations — en cette saison surtout — publiaient parfois les noms des visiteurs des Tuileries. Jamais, en été, les femmes de la maison du Duc de Bourbon n'allaient chez le Roi. S'y montrer, dans cette circonstance, serait un manque de tact qui chagrinerait Monseigneur.

C'est alors que madame de Sainte-Aulaire avait pensé à Napoléonette.

— Pourquoi — avait-elle dit — n'enverrait-on pas là-bas la petite Chalindrey?... Elle n'habite

pas au château, elle y vient relativement peu... Le Prince ne saura même pas qu'elle est allée aux Tuileries... Et, avec bonne humeur, elle nous racontera tout ce qu'elle aura vu et entendu...

La marquise de Sainte-Aulaire, mère de la comtesse de Belzunce, était la plus âgée des femmes de la Maison du Duc de Bourbon. C'était aussi celle que Napoléonette préférait. Il s'était établi entre elles, malgré la différence d'âge, une sorte de gaie camaraderie, parce qu'elles avaient le même genre d'esprit, les mêmes antipathies et les mêmes affections.

La marquise écrivit à la jeune femme, dans la langue qu'elles adoptaient souvent lorsqu'il était question de l'Anglaise :

« Comme vous savez, ma petite, le testament est fait et déposé chez Robin. « Le Angleterre » triomphe sur toute la ligne et envahira les *Touilleries* demain *sodr*... La Villegonthier défend aux femmes des officiers de la Maison d'aller s'égayer à ce triomphe, et je suis forcée, d'ailleurs, de reconnaître qu'il a raison.

» Alors nous avons pensé que *vious*, ma petite amie, *vious* pourriez *vious* donner le plaisir de voir cela, et de *nious* le raconter ensuite comme *vious* savez raconter les *tchoses*... *Vious* ne pouvez pas être comprise dans l'*interditchionn*, car si *vious* êtes femme d'officier, *vious* n'êtes pas, à proprement parler, de la Maison.

» Un mot pour dire à votre vieille amie, si *vious vioulez* bien aller *voâr* « Sophie », réintégrée par Égalité II, parader chez le *Roâ?*...

» SAINTE-AULAIRE. »

Le courrier qui avait porté la lettre à l'Ermitage, était revenu dire qu'il n'y avait pas de réponse parce que madame la Vicomtesse était sortie.

Mais, une heure après, Coco arrivait à Chantilly sur un poney gros comme un rat et velu comme un ours, qui ressemblait à un cochon d'Inde. Et il faisait délibérément prévenir la marquise de Sainte-Aulaire que « Napoléon » était là, qui demandait à la voir.

Lorsque la vieille dame, un peu surprise de

cette communication inattendue — étant donné qu'elle ne pensait nullement au petit Chalindrey — arriva dans la grande cour de Chantilly que Coco et son ours piquaient d'un point microscopique, le petit ôta son chapeau d'un grand geste et lui cria :

— Maman m'a dit de vous dire : « *All right!...* »

Et, sans plus attendre, il disparut dans un envolement de crins!

A la remarque de l'abbé Pélier : « — Un ange qui passe!... » — le Duc de Bourbon répondit :

— Dieu veuille que ce soit un Ange Gardien!...

De nouveau, son visage s'était assombri. M. de Choulot devina ce qui se passait dans son esprit, d'autant mieux que, lui non plus, n'était pas absolument tranquille.

Le Prince avait soixante-treize ans il est vrai, et le petit Duc d'Aumale — né en 1822 — n'en avait que sept. Mais le vieillard, bâti à chaux et à sable, pouvait durer encore vingt ans. D'autre

part, le Capitaine des Chasses connaissait l'amour véritablement indécent du Duc d'Orléans pour l'argent. Être usufruitier de 80 millions environ, pendant les onze années qui restaient à courir jusqu'aux dix-huit ans du duc d'Aumale, c'était une aubaine qui valait bien quelques risques?...

Car la pensée de M. de Choulot ne s'arrêtait pas à d'autres considérations. Quelle que fût l'allure bourgeoisement honnête et rassurante qu'avait adoptée le Duc d'Orléans, pour donner confiance aux imbéciles, il ne roulait qu'une très restreinte catégorie d'individus. Les étiquettes diverses, qu'il s'était successivement appliquées, ne recouvraient qu'imparfaitement sa complète amoralité.

Une seule chose rassurait un peu M. de Choulot. En regardant le Duc de Bourbon — si beau d'allure et si apparemment solide encore — assis dans cette magnifique galerie de Chantilly et entouré d'officiers presque tous jeunes, vigoureux, dévoués, et prêts à donner leur vie pour leur Prince, il se disait que grandes devraient

être l'intelligence et l'audace de qui tenterait de supprimer le vieillard.

Or, l'élève chéri de madame de Genlis passait, à tort ou à raison, pour être plus astucieux qu'intelligent, et pour avoir « plus de toupet que de courage », ainsi que l'avait déclaré, au retour de l'Ile d'Elbe, le général Drouot.

Tandis que M. de Choulot songeait à toutes ces choses, les idées du vieux Prince avaient pris un autre cours. Et, en sortant de table, il donna au comte de La Villegonthier force explications à propos de la fête qui allait avoir lieu.

— Vous aussi, monsieur de Choulot, ça vous regarde de mettre en valeur Chantilly dont vous êtes gouverneur... Que tout soit bien en état, n'est-ce pas?... Je veux que cette fête, qui sera peut-être la dernière, soit très jolie, très brillante...

— Monseigneur!... — protesta madame de Sainte-Aulaire attristée — pourquoi dire de telles choses?...

— Je dis la même chose tous les ans, Madame!... — fit le Duc de Bourbon avec bonho-

mie — d'abord parce que je rabâche, ce qui est de mon âge, ensuite parce que, à cause de cet âge, la fête que je donne peut toujours être la dernière... Ah !... dites-moi, Choulot ?... pour les programmes, comme je ne sais pas au juste ce qu'on jouera, vous vous entendrez avec madame de Feuchères...

Et, négligemment, il acheva :

— Elle revient demain ou après... Elle a choisi une pièce... il paraît que c'est une surprise...

Madame de Sainte-Aulaire dit d'une voix douce :

— L'an dernier, la Baronne a joué *Valérie*... il y a deux ans, c'était *La petite Sœur !*... Cette année, ça sera peut-être *La Demoiselle à marier*...

Le Duc de Bourbon ne vit pas l'ironie. D'ailleurs il n'avait guère aperçu jusqu'ici le ridicule de l'Anglaise, qui jouait les petites filles de France avec son terrible accent et alors qu'elle pesait quatre-vingts kilos.

Il donna encore quelques instructions aux uns et aux autres et rappela une dernière fois au moment de sortir :

— N'oubliez pas, Chalindrey, que je compte sur ma gentille petite amie à dîner demain soir?...

Il revint sur ses pas pour dire encore :

— Et n'oubliez pas non plus d'inviter le Duc d'Agay, que je serai charmé de revoir?...

L'abbé Pélier de La Croix déclara, en suivant le Prince des yeux :

— Ce n'est plus le même homme qu'il y a deux jours... Il a vraiment un extraordinaire ressort!...

— Ah! le fait est... — grogna le général Lambot — qu'à Paris il nous a fait traverser des jours bien difficiles!...

— Les jours difficiles, mon Général... — observa Chalindrey à moitié riant, à moitié sérieux — c'est surtout lui qui les a traversés!...

Mais « Le Tampon » ne parut pas se ranger à cet avis. Il avait sur le cœur la façon dont le Prince lui avait parlé devant un subordonné, d'autant plus qu'il sentait que, pour celui-là comme pour les autres officiers, il n'était qu'un général de hasard.

Le général baron Lambot était né dans un des fiefs de Provence qui appartenaient aux Condé et

dans lesquels ils avaient, jusqu'à la Révolution, leur propre juridiction.

Le père du « Tampon » était juge du Comté de Carcès, dans le Var, à l'époque de la Terreur. La fonction qu'il tenait directement du prince de Condé lui ayant attiré les persécutions révolutionnaires, il fut obligé d'émigrer. Son fils qui avait dix-sept ans entra successivement au service de l'Angleterre et de la Suède. Rentré en France en 1814, il fut, avec beaucoup de difficultés et grâce seulement aux efforts du Duc de Bourbon, nommé lieutenant-colonel du régiment de Bourbon — 9e de ligne. Péniblement il devint colonel, et il était maréchal de camp, mais en disponibilité et retiré depuis plusieurs années en Provence, lorsque le Prince le nomma secrétaire de ses commandements et premier aide de camp, en remplacement du baron de Saint-Jacques qui abandonnait la place, excédé des exigences et des tracasseries de madame de Feuchères.

Le nouveau Secrétaire des Commandements du Duc de Bourbon avait-il compris que les gens de

sa Maison dépendaient surtout de la terrible Anglaise?... Ses principes libéraux le portaient-ils vers celui qui semblait les incarner plutôt que vers les vrais princes de France?... Toujours est-il que « Le Tampon » donnait, aux officiers de la Maison, l'impression d'être beaucoup plus attaché aux intérêts de madame de Feuchères et de ses protégés les Orléans, qu'au Duc de Bourbon lui-même. Ce militaire de carton — comme l'appelait volontiers M. de Choulot — ne leur disait rien qui vaille, et nulle camaraderie n'existait entre eux et le premier aide de camp.

A l'affirmation de Chalindrey que c'était surtout le Duc de Bourbon qui venait de traverser des jours difficiles, il répondit avec aigreur :

— Il n'y a pour les princes rien de réellement difficile... puisqu'ils sont toujours, quoi que l'on fasse pour ou contre eux, les maîtres de la situation...

Cette réflexion, inconvenante et amère, était motivée par l'attitude du duc d'Orléans qui, depuis la signature du testament, n'avait pas donné signe de vie à son dévoué auxiliaire. Le général

Lambot commençait à soupçonner que l'Égalité en qui s'étaient jusqu'alors incarnés ses espoirs, n'était peut-être pas l'homme qu'il avait cru servir.

Il s'avisait, et non pas sans rancœur, que Charles X en faisant rendre aux Orléans — définitivement et avec la sanction des deux Chambres — les anciens apanages de leur Maison, avait du même coup nettoyé l'Égalité, deuxième du nom, du vernis révolutionnaire dont son père et sa gouvernante l'avaient jadis enduit.

Tandis que « Le Tampon » — qui n'était pas un méchant homme, mais seulement un homme parvenu sans mérite personnel à une situation trop élevée pour ses capacités — se demandait, perplexe, si son intérêt ne serait pas de revenir sincèrement à son véritable maître, à présent surtout qu'il ne pouvait plus rien contre lui, les Dames de la Maison du Duc de Bourbon se réjouissaient de causer avec Napoléonette.

La marquise de Sainte-Aulaire lui avait envoyé un mot lui recommandant de venir le lendemain de bonne heure. On dînait à six heures et demie.

Le Prince paraissait à six heures au plus tôt, et l'on voulait avoir le temps de connaître par le menu les détails — sûrement intéressants — de la rentrée de « Sophie » à la Cour.

Dès l'arrivée de Napoléonette — toute rose et fraîche dans sa robe blanche — les Dames du château comprirent, à la gaieté qui émanait d'elle, qu'elles allaient certainement s'amuser.

— Je vois, ma petite amie... — s'écria madame de Sainte-Aulaire — que vous nous apportez du nanan?...

— Oui... J'ai passé une bonne soirée!... Hier, vous savez, j'étais pas très enchantée qu'on m'ait envoyée à Paris tout à coup, pan!... Mais à présent, ce que je regretterais de ne pas avoir vu ça!...

— Vite!... vite!... Dépêchons, ma petite?...

— Oui... faut que je vous raconte... Mais nous avons le temps!... Le Prince ne descendra que dans une heure, et elle, avant qu'elle ne soit habillée, il coulera de l'eau sous le pont!...

— Comment, il coulera de l'eau sous le pont?...

— fit madame de La Villegonthier — mais elle est à Paris, vous savez bien ?...

— Mais pas du tout !... — affirma Napoléonette — elle vient d'arriver en même temps que moi !...

Par toutes les portes, les officiers de la Maison entraient furtivement, curieux d'entendre, eux aussi, le récit de la soirée.

— D'abord... — expliqua madame de Chalindrey — elle avait dû faire avertir toute la ville qu'elle allait aux Tuileries, car les salons, si vides habituellement à cette époque-ci, étaient pleins à éclater... Oui !... ça nous étonne, nous autres, mais c'est extraordinaire à quel point madame de Feuchères excite la curiosité... J'ai causé avec des gens... mais je vous raconterai ça une autre fois !... Toujours est-il que, comme depuis cinq ans on n'avait pas eu l'occasion de contempler « Sophie », on s'était rué aux Tuileries pour la voir... Je veux dire que le fretin s'était rué, parce que les gens importants ne se doutaient même pas de cette rentrée au bercail... D'ailleurs, ils ont d'autres chats à fouetter... Ça ne va pas du tout, le ministère, vous savez?...

— Je ne sais rien... — dit madame de Sainte-Aulaire — mais c'était facile à prévoir... Monsieur de Polignac est impopulaire au premier chef...

Madame de Préjean rappela à la question intéressante :

— Et « Sophie »?.....

— Ah ! « Sophie » !... Elle est arrivée en robe abricot, avec des dentelles admirables !... des dentelles que nous ne connaissons pas !... et un diadème !... Et monsieur Corbière qui n'y voit goutte, et qui, même en y voyant, n'aurait peut-être pas reconnu la femme mince d'il y a cinq ans, demandait, en clignant des yeux : « — Qu'est-ce que c'est donc que cette grosse dame saumon ?...

— Et elle?... Quelle tête faisait-elle?...

— Elle?... Ben, elle s'avançait la tête haute et le double menton levé... car il n'y a pas à dire, elle l'a, le double menton !... Je ne l'avais jamais si bien vu qu'hier... Mais elle n'était pas en confiance... elle avait l'air de marcher sur des œufs... Elle est allée faire sa révérence à la Dauphine...

et puis elle a cherché Madame... A ce moment-là, j'étais à causer avec la Duchesse de Reggio... J'ai filé quand j'ai vu qu'elle piquait sur nous... Je ne voulais pas la saluer... Elle ne m'a pas aperçue d'ailleurs!... Alors elle est venue plonger devant la Duchesse et elle lui a demandé : « Où elle pouvait saluer Madame?... » Et la bonne Maréchale lui a répondu, avec la tête de porte de prison qu'elle sait prendre quand elle veut : « Que Madame était au spectacle... » Si vous aviez vu le nez de « Soif d'égards »?... Ah! ce nez!... Et madame de Vatry riait... Et monsieur Guizot daignait sourire... Et, en attendant, « Sophie » était toujours debout!...

— Mais... — demanda madame de La Villegonthier — elle n'était pas arrivée toute seule aux Tuileries?...

— Oh! non!... les Égalité avaient bien fait les choses!... C'est monsieur de Broval, le secrétaire des commandements du Duc d'Orléans qui l'accompagnait... Seulement il n'avait pas prévu un pareil succès, le pauvre bonhomme!... Quand je dis, le pauvre bonhomme, c'est pas qu'il m'in-

téresse autrement puisqu'il est au service des Orléans... mais, tout de même, c'était beaucoup pour un homme seul!... Il avait peut-être déjà accepté à contre-cœur de faire ce qu'on lui demandait... Ça sortait de ses attributions!... Mais quand il a vu se former une haie sur son passage, il a été abruti et, au premier tournant, il s'est défilé sans phrases!... Alors, là, « Sophie » a eu un beau moment... son seul beau moment de la soirée, d'ailleurs!...

— Qu'est-ce qui est arrivé?...

— Quelque chose d'étourdissant... Le Duc de Chartres, qui est vraiment charmant...

— Comment?... vraiment?... — demanda madame de Sainte-Aulaire incrédule.

La vieille marquise sortait très peu. Jamais elle n'avait aperçu, même de loin, les enfants du Duc d'Orléans. Napoléonette affirma :

— Vrai de vrai!... et vous pensez s'il faut que ça le soit pour que je l'avoue... le Duc de Chartres est très charmant, distingué, élégant, sympathique... Le Duc de Nemours est plus joli encore, seulement, lui, il a l'air un peu bêta...

— Dites vite ce qui est arrivé d'étourdissant?...

— Ah! Oui!... Ben, le Duc de Chartres était assis sur une espèce de petit canapé, à côté de la duchesse de Guiche avec laquelle il causait... A deux pas, il y avait Égalité debout, tout seul, adossé au mur... Il ressemblait à un gros oiseau cloué sur une porte et il regardait le salon... il avait l'air de s'embêter à mort!... Il a aperçu « Sophie » qui promenait un œil d'angoisse aux alentours, parce qu'elle commençait à comprendre que ce qu'elle avait pris d'abord pour un succès tournait au scandale... Il a fait un mouvement... J'ai espéré qu'il allait lui offrir de l'abriter sous son aile... Mais non!... Après avoir réfléchi, il a seulement indiqué à son fils, du menton, en élevant un peu ses grosses bajoues au-dessus de son col, qu'il eût à offrir sa place à madame de Feuchères...

— Oh!...

— Oui... C'est énorme!... et ça a paru tel au Prince qui, dans le premier moment, ne devinait pas du tout ce qu'on attendait de lui... Il regardait à droite et à gauche... Alors le Duc

d'Orléans a recommencé à faire des signes et, cette fois, le Duc de Chartres s'est levé, a fait un joli salut flexible à « Sophie, » et lui a indiqué sa place sur le canapé... Elle s'y est écroulée d'un air béat en faisant gémir les ressorts, et il s'apprêtait à se retirer, mais alors...

Napoléonette s'arrêta en souriant.

— Alors quoi?... — questionna madame de Sainte-Aulaire impatiente.

— Fini, le beau moment!... La duchesse de Guiche s'est levée aussi et a dit au Prince, en s'éloignant avec lui... « Pensez-vous, Monseigneur, que nous allons trouver de la place ailleurs?... » Et « Soif d'égards » est restée seule sur son canapé... Elle était d'un rouge!...

— Vous vous êtes amusée, hein, ma petite amie?... — demanda madame de Sainte-Aulaire que le fiasco de l'Anglaise enchantait — et je le comprends de reste!... Je n'ai pas l'âme assez chrétienne pour ne pas me réjouir, dans certaines circonstances, du mal qui arrive à mon prochain...

— J'ai encore eu une autre occasion de m'amuser... et une belle!... Cette canaille de Bourmont

était là naturellement, frais émoulu de son ministère, et il causait avec l'amiral de Rigny... Le général Joncières, un bon type de grognard que j'ai connu jadis avec papa quand il n'était que capitaine, passait... L'amiral lui a tendu la main : — « Bonsoir, Joncières !... » — « Bonsoir, Monsieur le Ministre !... » — « Veux-tu ne pas m'appeler monsieur le ministre, imbécile !... » — dit l'amiral gentil... Et puis comme ils étaient là tous les trois, lui, Bourmont, et le général, alors l'amiral dit... maladroitement, il faut bien en convenir : « — Vous vous connaissez, je pense ?... » en se tournant vers les deux qui se regardaient comme des chiens de faïence... Le ministre de la Guerre était embêté... il aurait bien voulu être ailleurs !... Et le père Joncières était là, raide au piquet, qui ne desserrait pas les dents !... Bourmont finit par dire « — Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus... je ne me rappelle plus au juste à quelle époque... » — Alors le général Joncières, qui était aux cuirassiers de Milhau, se détend comme un vieux ressort à boudin et dit... — « Je ne me rappelle pas non plus à quelle

époque j'ai vu Monsieur pour la dernière fois... — et il fallait entendre l'intonation de « monsieur! » — mais je sais que nous devions nous voir le dix-huit juin dix-huit cent quinze... et que nous ne nous sommes pas rencontrés... » — Moi, j'avais envie de sauter de joie jusqu'au lustre!... Et la Duchesse de Reggio qui était ravie, elle aussi, m'a dit : « Ce que j'aurais voulu que le maréchal entendît ça!... Il aurait bu du lait!... »

Madame de Sainte-Aulaire dit en riant :

— Alors, ma petite amie, vous ne m'en voulez plus de vous avoir fait aller aux Tuileries?... Vous avez passé une bonne soirée?...

— Oh! Oui!... Ah!... j'oubliais de vous dire... Quand « Sophie » a été laissée en plan sur son canapé par la duchesse de Guiche... il y a quelqu'un qui est venu s'asseoir à côté d'elle... Vous ne devineriez jamais qui?...

— Le Duc d'Orléans peut-être bien?...

— Pas tout à fait... Sa sœur... son monstre de sœur!...

— Ah!... — fit le duc d'Agay qui entrait — vous êtes en train de parler des incidents d'hier?...

L'attitude des Orléans est généralement blâmée...

Napoléonette n'avait pas revu son cousin depuis la veille. Elle demanda étonnée :

— Vous la connaissez, leur attitude?... Comment ça?... Est-ce déjà par les journaux?...

— Non... C'est par la Duchesse de Reggio chez qui je suis allé tantôt!... Je viens d'arriver de Paris il y a une heure... juste à temps pour trouver le mot de Chalindrey qui me disait de venir dîner au château... J'avais même peur d'être en retard...

— Monseigneur n'est pas encore descendu...

Agay dit en riant :

— Madame de Feuchères doit être en train de lui raconter son triomphe des Tuileries... Je suppose qu'elle est revenue, car je viens d'apercevoir le sympathique abbé Briant!...

— Comment!... — s'écria le comte de Choulot — il est ici malgré la défense de Monseigneur!...

Il allait se précipiter dehors, mais le Duc de Bourbon entrait précisément dans le salon. Et, tout de suite, il arrêta au passage son Capitaine des Chasses pour lui donner des instructions quelconques. Le vieux Prince paraissait irrité et las.

Ses traits étaient tirés, son visage se marbrait de taches rouges.

— Pauv' bonhomme !... — fit Napoléonette apitoyée — Dire qu'il ne peut même pas avoir la paix !...

Elle s'en fut saluer le vieux Prince, qui se mit à causer avec elle amicalement. Et ils étaient en grande conversation lorsque le maître d'hôtel vint annoncer le dîner.

D'un coup d'œil rapide, le Duc de Bourbon fit le tour du Salon et constata l'absence de l'Anglaise. Alors il dit mécontent, la voix soudain durcie :

— Prévenez madame la Baronne de Feuchères !...

Et il resta debout au milieu de la grande pièce, visiblement nerveux et piétinant sur place avec impatience.

A l'annonce du dîner, les conversations s'étaient arrêtées. L'attente au milieu de ce silence parut très longue et la gêne était grande lorsque, dans un extraordinaire bruissement d'étoffes, des pas précipités et lourds retentirent tout à coup. Le maître d'hôtel — qui attendait toujours au seuil

de la porte — se jeta de côté pour laisser libre le passage, et madame de Feuchères entra en bombe. Elle était cramoisie, et on la devinait serrée à éclater dans une éblouissante robe.

— La Tarasque !... — murmura Napoléonette qui riait.

— *Aôh!* — criait l'Anglaise — je ne *souis piourtant* pas en retard !... il n'est pas six heures-demie !...

Le Duc de Bourbon regarda sa montre, puis la haute pendule de la cheminée, et déclara d'un ton glacial :

— En effet... il est six heures quarante !...

Puis, sans plus s'occuper de la grosse femme, il passa.

Madame de Feuchères demeura un instant rouge et vaguement décontenancée. Mais, apercevant Bernard, elle s'élança vers lui :

— Votre bras, *Diouc ?...*

Et tandis qu'ils se dirigeaient vers la salle à manger, elle demanda :

— Étiez-*vious* hier *soâr* aux *Touilleries ?...*

— Non !... — répondit le Duc en souriant — je

n'avais pas cet honneur... Je ne vais jamais aux Tuileries...

— *Aôh!... piourquoi?...* Ce n'est pas très *amiousant,* je sais bien... mais c'est un assez *djoli quioup* d'œil!...

Elle parlait d'un air détaché, en femme qui n'a pas pu se dispenser d'une corvée mondaine et qui s'en est, somme toute, tirée sans trop d'ennui.

Agay expliqua :

— Ce n'est pas dans la crainte de ne pas m'amuser que je ne vais pas aux Tuileries... C'est parce que je suis un impérialiste impénitent...

Napoléonette, assise en face de lui entre M. de Choulot et l'abbé Pélier, le regardait en riant. Madame de Feuchères dit encore, et d'un air de plus en plus détaché :

— La Princesse d'Orléans est vraiment une femme *tsioupérieure...* Elle n'est peut-être pas précisément *djolie...*

Le comte de La Villegonthier, placé à la gauche de l'Anglaise, faillit pouffer à cette affirmation saugrenue. Et spontanément, il dit convaincu :

— Ah! non! elle n'est pas jolie!... Ah! Seigneur!...

La Baronne toisa, sans bienveillance, l'audacieux gentilhomme qui se permettait de répondre quand ce n'était pas à lui qu'elle parlait, et, affectant de se tourner vers Bernard :

— Qu'en pensez-*vious, Diouc?*...

— Je pense que la Princesse Adélaïde a cinquante et quelques années... et qu'il est rare qu'une femme soit bien jolie à cet âge... Mais, en ce qui la concerne spécialement, je ne peux avoir aucun avis précis... Je ne la connais pas!...

— Est-il *piossible?*... Et *môa* qui *crôayais* que *vious* aviez *apparteniou* à la maison du *Roâ* Louis *dix-houit?*...

— Précisément, les Princes d'Orléans ne venaient pas, de mon temps, chez le Roi Louis dix-huit... du moins je ne les y ai jamais vus...

— La Princesse d'Orléans est une femme très intelligente!... — affirma péremptoirement madame de Feuchères.

— On le dit!... — fit Bernard en souriant.

— *Moâ*, je le dis en connaissance de cause!...

J'ai passé hier une partie de la *soârée* avec elle... elle est intéressante *tiout* à fait... et très *érioudite*, très lettrée...

— !... !... !...

— A propos de lettré... *vious* ne savez pas, *Diouc ?*... Je *vious* ai réservé un rôle dans la prochaine *représentatchionn* théâtrale du *châiteau*... un très *djoli* rôle...

— Vous êtes mille fois gracieuse, Madame, mais je ne joue pas la comédie...

— Ce n'est pas la comédie, c'est...

— Je ne joue quoi que ce soit!... — affirma Bernard avec énergie.

L'Anglaise inclina la tète sur sa belle épaule blanche, et demanda, câline :

— *Aôh!*... même avec *moâ?*...

L'étrange petite lueur qui avait frappé Agay le jour où M. de Feuchères l'avait présenté à sa jeune femme, glissa entre les cils de « Sophie », tandis qu'elle demandait encore, d'une voix infiniment douce :

— Même si je *vious* en prie *biauquioup ?*...

— Même dans ce cas!...

Le Duc de Bourbon les regardait. Il parut à Bernard que l'œil atone du vieillard devenait soudain malicieux. Et il pensa :

« Ma parole ! On dirait que ça l'amuse !... Nous sommes loin du dîner d'il y a cinq ans à la suite duquel Feuchères apprit la vérité !... Ce soir-là il était horriblement jaloux, le pauvre vieux Prince !... Aujourd'hui, il serait peut-être bien aise que « Sophie » le trompât tout à fait... Non seulement il ne l'aime plus, mais encore il voudrait, je crois, trouver l'occasion de se débarrasser d'elle... »

Et il conclut, amusé :

« Ça ne sera sûr pas moi, l'occasion !... »

— Je *souis* navrée !... — continuait madame de Feuchères — je comptais si bien sur *vious*, mon cher *Diouc*, que je n'ai pas du *tiout sondgé* où je *piourrais* trouver quelqu'un qui ait assez de talent, et qui *soât siourtiout* assez *biau piour djouyer* dignement *Orosmaine*...

— Qu'est-ce que c'est qu'Orosmaine ?... — demanda Bernard qui ne devinait pas du tout de quoi il était question.

L'Anglaise répondit :

— *Aôh!*... C'est le *sioultan* de *Djeriousalem*...

Et comme il la regardait effaré, elle dit encore :

— *Aôh!*... Ne connaissez-*vious* donc pas *Zaïre?*... C'est une *traidgédie* en *tcinq aictes* de monsieur de Voltaire...

— Je sais... je sais!... — expliqua Bernard en riant — mais du diable si je me doutais que vous alliez jouer ça, par exemple?...

— Cela *vious* étonne?...

— Ah! sapristi oui!...

— *Piourquoâ?*... c'est très *djoli?*... *Vious* ne *triouvez* pas?... Est-il possible que *vious* ne *triouvez* pas que *Zaïre* c'est une très belle poésie?...

— Belle « poésie »?... Ah! non, par exemple!...

— *Aôh!*...

— Les vers sont affreux... comme tous les vers de Voltaire, d'ailleurs!... Rien ne ressemble moins que lui à un poète...

— *Aôh!*... Je *souis* d'un *tiout* autre avis!...

Bernard s'inclina, respectueusement narquois, et demanda :

— Et c'est vous Zaïre, naturellement?...

— *Natiourellement*... — affirma l'Anglaise — c'est un rôle très *djioli!*... et qui me... comment dire?... qui me exalte *biauquioup!*... J'ai demandé à *mademoâselle Dgeorge* de me faire *traivailler* ce rôle... *pairce* que je *vioudrais* que ce *soât* de *tioute biauté!*...

De l'autre côté de la table madame de Chalindrey, les yeux pétillants de joie, écoutait ces projets.

Et après le dîner, pendant que le Duc de Bourbon faisait la courte partie de billard qui précédait son whist, et que madame de Feuchères disparaissait un instant selon sa coutume — les dames de Chantilly prétendaient qu'elle portait du dessert à l'abbé Briant — Napoléonette s'en fut en gambadant presque, raconter à madame de Sainte-Aulaire que « Sophie » s'était découvert un talent nouveau.

— Oui, figurez-vous, Madame!... Elle va *djouyer Zaïre!*... et elle *traivaille* le rôle avec *mademoâselle Dgeorge*... *pairce* que elle *vioulait* que ça *soye* de *tioute biauté!*...

Et elle ajouta :

— Ben, vrai, ceux qui trouvent que c'est loin de venir de Paris à Chantilly, ne regretteront pas la course ce jour-là!... Ils seront dédommagés au centuple de leur fatigue et de leur perte de temps!...

— Il ne vient plus personne!... — répondit la vieille dame avec indifférence.

Napoléonette se mit à rire :

— Vous dites ça parce que monsieur de Lamartine, que vous aimez beaucoup, ne vient plus!... C'est vrai!... Depuis cinq ans, il n'a jamais reparu!... Écoutez!... nous allons lui écrire une lettre anonyme, à monsieur de Lamartine, pour lui dire qu'il peut venir sans redouter d'entendre *Le Laic!... pairce* que, cette *foâs,* c'est Voltaire qu'on a l'*intentchionn* d'assassiner et non plus *loui!...*

— Nous avons le temps de penser à monsieur de Lamartine et au reste... — dit madame de Sainte-Aulaire qui riait aussi — Monsieur de Choulot m'a dit queMonseigneur a décidé tout à l'heure de supprimer la fête du mois de septembre et de la réunir

à celle de la Saint-Hubert... Il veut se reposer jusque-là pour être d'aplomb pour les chasses...

— Oh!... — fit Napoléonette déçue — il va falloir attendre *Zaïre* pendant deux mois!... à présent que nous avons l'eau à la bouche, ça sera bien long!...

— Qu'est-ce qui sera bien long?... — demanda le prince de Rohan qui, pour trouver un peu de gaieté, était venu s'asseoir à côté des deux femmes.

— Le temps, jusqu'à la grande fête où l'on jouera *Zaïre!*... — expliqua Napoléonette.

— On doit jouer *Zaïre?*... Où ça?... Chez Madame?...

— Mais non... ici!... C'est madame de Feuchères qui doit jouer...

Les sourcils du prince Louis remontèrent jusqu'au milieu de son front, et il demanda en faisant la grimace :

— Qu'est-ce que vous dites?...

— Je dis que...

— Ne répétez pas, j'ai bien entendu!... — cria le prince, qui tapa sur sa cuisse dans un accès de grosse gaieté — Non!... ce que ce sera drôle!...

Le prince Louis de Rohan-Guéménée — neveu préféré du vieux Prince — était, avec Napoléonette, la joie de la maison. Râblé, jovial, l'esprit vif, la repartie facile, un peu commun et pas toujours absolument correct, mais si alerte, si spontané, si débordant de vie qu'il imposait aux plus récalcitrants le charme de son intense gaieté, il trouvait le moyen de faire rire la Dauphine elle-même, et le Duc de Bourbon se passait difficilement de lui.

Le prince Louis détestait violemment l'Anglaise, mais il avait toujours su demeurer avec elle dans les termes d'une apparente cordialité. A la pensée qu'elle allait être grotesque — comme il en avait le ferme espoir — il se réjouissait bruyamment. Il demanda :

— Quand va-t-elle jouer ça?...

— A la Saint-Hubert, puisqu'il paraît que la fête de septembre est supprimée... Alors, vous êtes sûr d'être à Chantilly à ce moment-là...

— Oui!... D'ailleurs je serai toujours là maintenant...

Et comme madame de Chalindrey le regardait,

contente de penser que l'on verrait plus souvent encore ce gai compagnon, il conclut :

— Dame!... puisque mon oncle a fait son testament, ma présence auprès de lui ne peut plus avoir rien de louche... Il me déplaisait fort d'avoir l'air d'être le monsieur qui guette l'héritage, et qui finira par se le faire donner à coups de complaisance ou de servilité... Il n'y a que pour mes créanciers qu'il m'est indifférent d'avoir cet air-là!... Au contraire, je ne suis même pas fâché de l'avoir, parce que, on n'a pas idée combien ça simplifie la vie, d'être l'héritier présomptif de quatre-vingts millions...

Madame de Sainte-Aulaire demanda timidement :

— Est-ce que Monseigneur vous a dit... vous a parlé de...

— Du testament?... Non, c'est moi qui lui en ai parlé... Je voyais bien qu'il avait quelque chose qui le gênait, le pauvre homme!... Il allait, il venait, il s'asseyait, il se relevait, il tournait autour de moi, et puis ça recommençait!... Il avait l'air d'un chat qui s'est brûlé le derrière dans la braise... vous savez...

Et comme Napoléonette riait :

— Oui... C'est pas une façon convenable de parler... surtout quand il s'agit d'un grand-oncle... et d'un grand-oncle qui s'appelle Condé!... — expliqua le prince Louis — mais que voulez-vous, je ne peux pas être correct... Vous non plus d'ailleurs, Madame de Chalindrey!... C'est plus fort que nous, n'est-ce pas?...

— Alors... — demanda de nouveau la vieille marquise qui suivait son idée — vous avez dit à Monseigneur que vous connaissiez l'existence du testament... Comment avez-vous osé attaquer cette question?...

— Attaquer cette question?... Oh! j'ai pas fait de phrases... Je voyais... comme je viens de vous l'expliquer... qu'il avait à me faire une petite révélation qui le gênait... Alors, j'ai été au-devant, voilà tout!...

— Mais... comment avez-vous fait?...

— J'ai dit : — « Ben, mon oncle, ça y est!... La dent est arrachée?... »

— Oh!... — murmura la vieille dame suffoquée — Oh!...

— Oui!... Il m'a appelé imbécile en haussant les épaules, et tout a été dit!... Fini!... En voilà pour la vie!... Nous ne parlerons plus jamais de ça!... Et je pourrai être ici autant que je voudrai à cette heure!... et à Saint-Leu!... et surtout à Paris!... car je l'adore, Paris!... Et on n'imagine pas à quel point c'est commode... pour les facilités de la vie, toujours... d'habiter au Palais-Bourbon, ou d'en avoir l'air!... Ça vaut deux cent mille francs de rente, au bas mot!... Seulement, il y a une chose qui me tracasse au milieu de toute cette béatitude...

— Quoi?... — demanda Napoléonette.

— Après m'avoir appelé en riant « imbécile », mon oncle a dit :

— Dieu veuille que ce testament n'avance pas ma fin!... Et à plusieurs reprises, depuis ça, il m'a paru préoccupé...

— Il l'est toujours!... — affirma madame de Sainte-Aulaire — il pense continuellement à son fils... Il a toujours devant les yeux l'horrible mort du Duc d'Enghien, j'en suis sûre!...

— Moi aussi, pardi, j'en suis sûr!... mais je con-

nais aussi bien que vous la tête que je lui vois depuis ma naissance quand il pense à ça... C'est-à-dire la tête qu'il avait presque toujours jusqu'ici... tandis que la nouvelle tête que je remarque, c'est celle qu'il a quand il pense à sa mort à lui... une pauvre figure angoissée qui fait peine... Et je devine très bien que, chaque fois qu'il lit dans les journaux les nouvelles qui racontent des guet-apens, ou des assassinats, ou enfin des horreurs quelconques, il pense : « Je serai peut-être comme ça dimanche!... »

— Mais c'est abominable!... — dit madame de Sainte-Aulaire désolée — ça ne va pas être une vie possible, s'il est malheureux comme ça tout le temps!...

— Moi, ça me chagrine très fort, parce que je l'aime beaucoup, quoi qu'il puisse penser...

— Pourquoi, quoi qu'il puisse penser?... Vous croyez que Monseigneur s'imagine que vous ne l'aimez pas?...

— Je crois qu'il s'est imaginé jusqu'à présent que je demeurais près de lui surtout par intérêt...

— Oh!...

— Dame!... mettez-vous à sa place?...

— Il ne vous a pas dit qu'il est inquiet pour sa vie?...

— Il ne me l'a pas dit... et il ne me le dira pas... Il n'est pas en confiance, du moins jusqu'à nouvel ordre... Il y a toujours eu deux choses entre nous : son Anglaise et son argent!... Il n'en va plus rester qu'une, mais c'est encore trop!... Non, il ne m'a pas ouvert son cœur, le pauvre oncle!... mais il l'a ouvert à Choulot, qui est la personne qu'il aime le plus au monde certainement...

— Comment?... — fit madame de Sainte-Aulaire étonnée — vous croyez qu'il aime mieux monsieur de Choulot que madame de Feuchères?...

— J'en suis sûr!... Entre les deux il n'hésiterait pas s'il lui fallait absolument choisir... Choulot est pour lui ce qu'était le Duc d'Enghien... un fils très tendre et un officier dévoué... Et c'est bigrement heureux qu'il soit là, car sans l'espèce d'autorité qu'il a sur mon pauvre oncle, Dieu sait où l'aurait conduit l'Anglaise...

— Oh!... — dit madame de Sainte-Aulaire, qui

gobait très fort son Prince — Monseigneur a le respect de lui-même, et la volonté qui lui permet de résister à...

— C'est pour ça... — fit le prince Louis en coupant la vieille dame avec désinvolture — qu'il a installé chez lui une gourgandine ramassée dans la boue, et qu'il y reçoit monsieur de Talleyrand qui a assassiné son fils... Vraiment, ma chère bonne Marquise, si je ne craignais de manquer au respect que je vous dois, je dirais que vous n'êtes pas sérieuse?... Mais, voyons!... c'est assez parlé comme ça de choses tristes!... Puisque vous m'avez appris la nouvelle extraordinaire de *Zaïre*, je vais vous raconter aussi quelque chose pour vous amuser...

— On peut écouter?... — demanda madame de Préjean, qui rejoignait le groupe avec madame de Belzunce.

— Oui... tant qu'on voudra!... Savez-vous pourquoi « Sophie » était en retard pour le dîner ce soir?...

— Non... pourquoi?...

— Eh! bien, c'est parce qu'elle s'est disputée

violemment tout à l'heure avec mon oncle, à propos du préfet et de sa femme... Hier soir ils...

— Je sais!... — s'écria joyeusement Napoléonette — j'ai vu le coup!... Les Puymaigre ne savaient pas que « Sophie » n'était plus en pénitence, et ils ont été abrutis de se trouver tout à coup nez à nez avec elle aux Tuileries!... Ils arrivaient par la porte à côté de laquelle elle était assise sur le petit canapé... C'est juste au moment où elle y était avec la princesse Adélaïde!... Alors, le préfet a hésité un instant... Oh! c'était imperceptible!... et il est allé faire un magnifique salut à « Sophie », tandis que madame de Puymaigre passait fière comme Artaban, sans avoir l'air de se douter que son mari s'était arrêté en route... Ce n'est qu'une fois arrivée dans l'autre salon qu'elle l'a attendu... C'était, d'ailleurs, parfaitement correct, puisqu'elle ne connaît pas « Sophie »...

— Oui... — dit le prince de Rohan — mais « Sophie » veut à toute force la connaître... Elle exige qu'elle vienne à Chantilly, sinon elle fera *siauter* le préfet... C'est, du moins, ce qu'elle

hurlait dans les oreilles de mon oncle tout à l'heure... de telle façon que, comme j'avais ma fenêtre ouverte, et eux aussi, je ne perdais pas un mot de la scène... Alors il va falloir, sous peine de lâcher sa préfecture, que le comte de Puymaigre amène sa femme ici...

— Il ne l'y amènera pas!... — déclara nettement Napoléonette.

— On ne sait pas!... — dit le Prince — De même que Paris valait bien une messe, Beauvais vaut bien une visite, même à une... je ne veux pas dire quoi, par respect pour madame de Sainte-Aulaire...

— Merci pour les autres!... — fit Napoléonette en riant — mais je vous répète que madame de Puymaigre ne viendra pas... D'abord, parce que c'est une dame très bien qui ne veut pas venir chez « Sophie », ensuite parce que, même si elle le voulait, Madame la Dauphine l'a défendu... Oh ! je ne vous dis pas ça en l'air!... Je vous le dis, parce que je le sais par ma tante Sérignan... Elle était là le jour où Madame la Dauphine a dit au préfet : « Allez « là dedans » si

ça vous amuse, mais en garçon, mon cher Comte... N'y conduisez pas votre femme surtout!... »

— Bon!... Mais maintenant que la Dauphine a reçu « Sophie », elle ne peut pas trouver mauvais que...

— C'est justement ce qui vous trompe!... Elle a reçu « Sophie » par ordre du Roi... Oh! ma tante m'a tout raconté!... Madame la Dauphine demandait que l'on mît au moins comme condition du retour de « Sophie » aux Tuileries, son départ du Palais-Bourbon... Mais le Roi n'a pas voulu... Il a dit... comme autrefois Louis XVIII, quand Feuchères avait épousé « Sophie » et qu'on avait discuté si on la recevrait ou pas : — « Je ne veux pas faire ce chagrin à monsieur de Bourbon qui est déjà assez malheureux!... » — Alors, Madame la Dauphine a cédé, mais elle a beaucoup approuvé Madame dans sa résistance, et elle l'a poussée à aller au spectacle hier soir...

— Ce serait bien dommage de perdre monsieur de Puymaigre!... — dit madame de La Villegonthier — car il est très charmant!...

— D'abord!... — approuva le prince Louis —

et puis aussi, c'est un homme énergique... et j'aime autant ça pour mon oncle... C'est Chantilly qu'il habite le plus souvent à présent, et, puisqu'il se croit menacé...

— Mais... — demanda impétueusement Napoléonette — est-il possible qu'il le soit?... Vous ne le croyez pas, vous, Prince?...

Le prince de Rohan-Guéménée secoua la tête, et répondit pour la seconde fois :

— Mon Dieu!... Je ne sais pas!... Est-ce qu'on peut jamais savoir?...

XI

Quand, le soir de la fête, Napoléonette arriva à Chantilly où elle dînait, son mari l'attendait à l'entrée des salons avec Bernard d'Agay.

— Il ne faudra pas plaisanter à table... — dit Chalindrey — Monseigneur est d'une humeur de dogue...

— Qu'est-ce qu'elle lui a fait?... — demanda la jeune femme, qui savait qu'habituellement l'humeur du Prince dépendait des plus ou moins bons procédés de madame de Feuchères.

— Rien... du moins, rien que nous sachions... C'est justement ce que j'étais en train de dire quand vous êtes arrivée... D'ailleurs, elle n'a plus

du tout la même action sur lui... Je crois même, entre nous soit dit, qu'il en a par-dessus la tête...

— Je voudrais le croire aussi... — dit Agay — c'est-à-dire je voudrais croire à une rupture... mais elle me paraît impossible!... Le Prince est trop vieux... On ne change pas à son âge une aussi ancienne habitude...

— Surtout quand elle est mauvaise!... — affirma Napoléonette en riant.

Elle se tourna vers le prince Louis de Rohan qui regardait en flânant les fleurs et les préparatifs de la fête, et demanda :

— Il paraît que Monseigneur est plutôt grinchu ce soir?... Vous ne savez pas ce qu'il a?...

— Il a qu'il vient d'apprendre une chose qui le contrarie vivement... et moi aussi!... Cette mâtine de femme en est arrivée à ses fins!... Elle a fait changer le préfet de l'Oise!...

— Oh!... fit — Napoléonette désolée — les Puymaigre qui étaient si agréables... et avec lesquels on avait de si bonnes relations!...

— Oui!... Eh! bien, ils s'en vont à Mâcon, les Puymaigre!... Je vous avais dit il y a deux mois,

Madame de Chalindrey, que je venais d'entendre une violente discussion entre mon oncle et elle... Elle hurlait en baragouinant, comme elle fait quand elle est impressionnée ou en colère, et qu'elle en oublie ce qu'elle sait de français, jusqu'au moment où elle se met à parler tout à fait anglais...

Et le prince de Rohan — qui imitait merveilleusement « Sophie » — se mit à crier du nez, et en bredouillant avec une inquiétante volubilité :

— « *Aôh!*... je *vious* dis *moâ*, que si la Comtesse de *Pouymaigre* ne vient pas *tiout* de *souite*... *vious* entendez bien, *tiout* de *souite* me *voâr*... me *voâr moâ*, ici, au *Tchâiteau*... j'aurai le dépouille de son *mairi*... *vious* avez *entendiou?*... *Don't drive me to extremities!*...

— Ce que c'est bien ça!... Et le pauvre Monseigneur répondait probablement, comme je l'ai entendu à Saint-Leu, un soir où la porte du petit escalier dérobé était ouverte... — expliqua Napoléonette qui se mit à parler, à son tour, l'anglais du Duc de Bourbon, en tapant par moment sur le haut de son bras pour imiter le bruit des gifles qu'elle avait entendues :

— *Let me alone, will you?*... (Ici gifle et regifle.) Oh!... Oh!... *you hurt me!*...

— Comment... vraiment... — fit le prince de Rohan très ému — vous avez entendu ça?...

— Oui... et il n'y a pas très longtemps!... C'était au moment où il refusait de recevoir monsieur de Talleyrand...

— Mon pauvre oncle!... — murmura le prince — j'ignorais ça!... Les gens de la maison devraient m'avertir... Comment Manoury, qui est si dévoué, ne me parle-t-il pas de ces horreurs?...

— Manoury ne peut pas entendre ce que j'ai entendu ce jour-là... Il est très loin de l'appartement du Prince, Manoury!... Il n'y a que les Dupré et Lachassine qui habitent autour de Monseigneur à Saint-Leu...

— Et ce Lecomte qu'il ne peut pas souffrir!... — dit Chalindrey.

— Et « Sophie »!... n'oublions pas « Sophie »!... — conclut le prince Louis — Ah! ils l'ont bien embouteillé, le pauvre homme!... C'est égal!... Je ne le savais pas battu!... Il est encore plus bas que je ne croyais!...

— Mais... — demanda Napoléonette — comment madame de Feuchères a-t-elle pu faire changer le préfet?... Car il semble que le Roi doit, tout de même, accorder ça moins facilement qu'une entrée aux Tuileries?...

— Elle a fait espionner Puymaigre, par Briant, selon toutes vraisemblances... et elle a découvert que, au moment des élections, une circulaire confidentielle du ministre avait prescrit aux préfets d'exiger les votes et l'influence de leurs fonctionnaires pour assurer le succès... Monsieur de Puymaigre savait qu'il avait des fonctionnaires défavorablement disposés... Au lieu de les signaler, il écrivit à chacun des chefs de service des lettres très pressantes, dont l'expédition se fit dans son cabinet sous le timbre confidentiel... C'est une de ces lettres qui, depuis, a été volée et adressée traîtreusement au *Constitutionnel* et au *Courrier Français*... Tout à l'heure, le préfet a envoyé un courrier à mon oncle en s'excusant, non seulement de ne pas dîner ce soir, mais encore de ne pouvoir pas venir le saluer à Chantilly avant de partir... On l'expédie illico en

Saône-et-Loire... Alors, le Prince est exaspéré de perdre un préfet charmant, ami, et homme d'esprit... exaspéré surtout parce qu'il sait d'où vient le coup... Puymaigre le lui fait entendre vaguement et en y mettant des formes, mais sans que le doute soit possible toutefois...

— Gare!... — annonça tout à coup Napoléonette — Le v'là!...

Le Duc de Bourbon entrait, appuyé sur sa canne. Il parlait d'un air mécontent au général Lambot. Ses traits étaient tirés, son pauvre visage tout pâle s'allongeait encore, exprimant une détresse infinie.

Le prince de Rohan dit, apitoyé :

— Regardez-moi cette tête!... Dire qu'il pourrait être si tranquille, pourtant!... Ça donne envie d'étrangler cette horrible femme!...

Et il acheva, en serrant ses poings lourds :

— Ça finira peut-être comme ça tôt ou tard!...

— Vaudrait mieux tôt!... — conseilla Napoléonette en riant.

Puis, regardant les invités que l'heure amenait presque tous ensemble, elle dit :

— Ça n'a jamais été aussi anglais que ce soir!... C'est un véritable exode!...

A ce moment la voix du Duc de Bourbon s'éleva, dominant le brouhaha des entrées. Il achevait de donner ses ordres au général Lambot, qui l'écoutait, hargneux.

— Il est préférable que vous couchiez à Beauvais... En n'y arrivant que demain matin vous pourriez manquer le départ du préfet qui a lieu de très bonne heure... Et, dites bien de ma part au comte de Puymaigre que si cela eût été possible, je serais allé lui dire moi-même mes amitiés et mon regret de le voir partir...

— « Le Tampon » a l'air embêté!... — fit Napoléonette en suivant des yeux l'aide de camp, qui s'en allait la tête rentrée dans les épaules et le dos arrondi.

Un instant après la sortie du baron Lambot, madame de Feuchères entrait en ouragan et, sans même saluer les Anglais inclinés devant sa gloire, courait au Duc de Bourbon.

— *Aôh!* Monseigneur!... Ce *pôvre dgnénérail* me dit que *vious* l'envoyez en *quiourse* à *Bôvais*...

Ne *piourrait*-il pas attendre à demain, afin d'assister à la *représentatchionn* de ce *soâr*...

Le Prince eut un geste d'impatience :

— Oh!... je vous en prie, Madame, laissons cela!... Si j'envoie en course mon aide de camp, cela ne vous regarde pas le moins du monde... Je ne me mêle pas de vos comédies, ni de vos oripeaux, n'est-ce pas?... En ce cas, veuillez faire de même en ce qui concerne mes affaires...

Et, comme l'Anglaise demeurait un peu décontenancée de recevoir cette réponse inattendue, il acheva, narquois, en désignant d'un geste hautain les invités inclinés devant elle :

— Vous feriez mieux de dire bonjour à vos amis qui vous saluent... très bas?...

— Tiens!... — remarqua Napoléonette en montrant au duc d'Agay un monsieur qui entrait — v'là Vitrolles!...

Bernard regarda le chef de la Terreur Blanche et dit, étonné :

— Tout seul?...

— Comment, tout seul?...— demanda Chalindrey — voudrais-tu pas qu'il amenât ici Maubreuil?...

— Non!... mais quand il était venu jadis à Chantilly, c est parce qu'il y accompagnait monsieur de Talleyrand...

— A propos!... Il y a longtemps qu'on ne l'a vu, monsieur de Talleyrand!... — observa la marquise de Sainte-Aulaire — Ce n'est pas que je m'en plaigne, au moins!... Je constate seulement qu'il ne vient plus guère ici!...

Chalindrey expliqua :

— Dame!... il n'a plus rien à y manigancer, puisque, maintenant, le mal est fait!... Et je crois qu'il s'y déplaisait fort... Il n'a été jamais complètement à son aise en présence de Monseigneur...

— Bah!... Vous croyez qu'il est accessible au remords, le prince de Talleyrand?...

— Non!... pas accessible au remords, mais sensible à la gêne... Comme tous les égoïstes, il est au supplice dès qu'il n'a pas ses grandes aises et qu'il cesse d'être le monsieur autour de qui tout gravite...

— Celui pour qui on fait étouffer tout le monde parce qu'il n'aime pas les courants d'air?...

— Oui... c'est bien ça!..

— Vitrolles a retrouvé un ami... — dit madame de Chalindrey, en montrant un monsieur qui causait avec l'ancien colonel des Verdets.

— Tiens !... — fit observer madame de Sainte-Aulaire — je ne l'ai jamais vu, celui-là!... C'est une nouvelle figure!...

— Une sale tête!... — déclara Napoléonette, tandis que Bernard constatait en riant :

— On ne peut pas dire que vous y allez par quatre chemins toujours!... Ah!... voici monsieur de Choulot qui connaît peut-être ce nouveau venu?...

— Je ne le connais pas du tout!... — affirma le Capitaine des Chasses — avant aujourd'hui, je ne l'ai jamais vu... et Monseigneur est logé à la même enseigne que nous... Mais nous l'avons entendu annoncer tout à l'heure... il s'appelle monsieur de Lagny...

— Ah! c'est curieux!... — s'écria Bernard d'Agay, l'air amusé — Lagny, c'est l'individu à qui Vitrolles voulait faire donner mon titre par le Roi... dans le temps où j'étais mort!... Ah! par exemple!... Je ne suis pas fâché de le voir!...

— Lagny?... — répéta Napoléonette qui cherchait dans ses souvenirs — Lagny?... C'est singulier!... ça me rappelle quelque chose...

— A moi aussi... — dit Chalindrey.

— Ben... et à moi, donc!... — affirma Bernard en riant — être dépiauté de son vivant, c'est une situation plutôt désobligeante...

— Je sais!... — cria tout à coup Napoléonette ravie de pouvoir enfin préciser le souvenir qui la hantait vaguement depuis quelques minutes — Lagny, c'est un de ceux qui espionnaient aux Tuileries pour le compte de Monsieur du temps de Louis XVIII... C'est même celui que, Boutard et moi, nous avons pincé dans l'escalier le soir du complot ridicule des Ultras qui voulaient enlever le Roi...

— Je croyais que celui dont vous parlez s'appelait Giacomi...

— De son nom de guerre... mais vous savez bien que monsieur Decazes avait fini par découvrir que c'était un gentilhomme dévoyé, bras droit de Vitrolles, qui s'appelait en réalité le comte... ou le baron de Lagny...

— Oui... maintenant, je me souviens!... — dit Bernard — et quand on m'a parlé de cet individu, à propos du vol de mon titre, ce nom ne m'a rien rappelé du tout...

— C'est que c'est tellement vieux, tout ça!... — fit Napoléonette en riant — Il y a treize ans!...

— Comment?... treize ans?... Déjà?...

— Dame... C'était en dix-huit cent seize... j'avais seize ans!... j'en ai vingt-neuf!...

— C'est un bel âge!... — fit madame de Sainte-Aulaire avec admiration.

— Je ne trouve pas ça!... — affirma Napoléonette convaincue — Ça ne fait que cinq ans de moins que « Sophie », après tout!...

— Est-il possible, ma petite amie!... — murmura la marquise, stupéfaite — qu'il n'y ait que cinq ans de différence entre madame de Feuchères et vous?...

— Parfaitement!... Elle est un peu plus... plus rembourrée que moi... mais à part ça!...

— Attention!... — fit Chalindrey — nous allons entendre décliner les noms et qualités de l'espion des Ultras.

L'Anglaise avait fait un signe à M. de Lagny, qui l'avait rejointe. Tous deux se trouvèrent devant le Duc de Bourbon sans qu'il eût la possibilité de les éviter. Alors elle dit, câline :

— Permettez-*moâ*, Monseigneur, de *vious* présenter notre *Orosmaine*... Le Baron de Lagny... qui veut bien *jouyer* ce rôle écrasant que personne ne *vioulait* remplir...

D'un imperceptible signe de tête, le vieux Prince indiqua qu'il avait entendu. Puis, pirouettant sur lui-même, avec cette apparente souplesse qu'il conservait, malgré sa boiterie et ses infirmités, il appela M. de Choulot et s'éloigna en causant avec lui.

— Un peu sécot, le bon oncle !... — déclara le prince de Rohan.

Le dîner fut lugubre. Les habitués du château n'étaient invités ce jour-là que pour la soirée, et la table de soixante couverts était occupée par la maison du prince et quelques Anglais inconnus, d'une distinction relative — car les Anglais de l'ambassade ou de l'aristocratie n'avaient

jamais accepté de fréquenter madame de Feuchères.

Assise entre deux membres du Parlement, qu'elle était néanmoins parvenue à décrocher, Dieu sait comment, la Baronne faisait de grands frais pour eux. Elle avait commencé par leur parler anglais, mais en voyant qu'ils affectaient — par déférence pour le Duc de Bourbon — de ne répondre qu'en français, elle se décida à s'exprimer en français à son tour. Et comme, à ce moment, la conversation roulait sur les mœurs de différents pays, elle décréta — parlant haut et péremptoire comme toujours — en s'adressant à ses voisins :

— *Aôh!*... On *voåt* bien que *vious* ne connaissez qu'imparfaitement la France et les Français... mais *moå* qui les connais bien, je *vious* dis qu'il ne faut compter sur eux *piour* rien, *djaimais!*... Les Français sont *quelquefoås* brillants, mais c'est seulement à la *siourfaice*... *pairce* que si on *graitte* cette *siourfaice*, on ne trouve que de l'ignorance et de la *ledgerté*... Et pour le sol et les animaux il en est de même... il n'y a ni de *biaux four-*

raiges, ni de *biaux tchevaux*, ni des *tchaisses* telles que dans nos comtés de le Angleterre...

Le Duc de Bourbon donnait des signes visibles d'énervement. Mais madame de Feuchères ne les vit pas.

Triomphante, depuis la signature du testament et la soirée des Tuileries, elle négligeait le vieux Prince au point de ne plus apercevoir les sentiments qu'il osait manifester. Et, même les eût-elle aperçus, qu'elle n'y eût pas pris garde. Elle s'était si bien accoutumée à dominer le vieillard, par sa beauté d'abord, et ensuite par sa dureté et la force de l'habitude, que l'idée qu'il pût à un moment donné se passer d'elle ne lui venait même pas.

Pour elle, le Duc de Bourbon était un objet lui appartenant jusqu'au jour où, quand il disparaîtrait, son argent — ou du moins quinze millions de cet argent — lui appartiendraient à sa place. En attendant, elle se croyait sûre de son pouvoir.

Si habitués que fussent les gens de la Maison aux incartades de l'Anglaise, sa sortie contre la France et les Français les avait surpris.

Dans le silence, madame de Feuchères affirma encore :

— Les *tchaisses surtiout* n'existent pas en France, *tcomparaitivement* à nos *tchaisses* à *nious*... *Plious* rien n'y existe !... C'est un pays *piourri !*...

Bernard d'Agay, qui regardait le Duc de Bourbon, s'avisa que, peut-être, il ne lui déplairait pas que l'on répondît à cette attaque étrange. Ce que le prince de Rohan ne pouvait pas faire, si son oncle ne protestait pas d'abord ; ce que les officiers, ni le chapelain, ni le chirurgien du Prince ne pouvaient se permettre, pourquoi lui, indépendant, ne le ferait-il pas ?...

— Ksss !... Ksss !... — fit doucement Napoléonette.

Il devina plutôt qu'il n'entendit, mais cet appel léger le décida. Et, relevant le nez, il riposta avec une dédaigneuse et narquoise nonchalance.

— Permettez-moi, Baronne, de prendre la défense d'un pauvre pays qui est le mien... et que vous molestez vraiment un peu bien fort... étant donné surtout que vous y avez, depuis pas mal d'années déjà, planté votre tente en toute sécu-

rité, et qu'il vous est aussi hospitalier que le pourrait être l'Écosse elle-même... En ce qui concerne l'infériorité de nos chasses, Son Altesse Royale est, à tous les points de vue, beaucoup plus qualifiée que moi pour vous répondre... Toutefois, j'ai entendu vanter ces chasses par des souverains tout aussi étrangers que vous !... Quant à la France et aux Français, c'est un magnifique pays et un grand peuple... un pays où foisonnent, comme les fruits et les fleurs, les artistes et les héros... C'est ce pays, que vous qualifiez si aimablement de pourri, qui a fourni au monde le plus de grands hommes et, pardonnez-moi, Madame, mais je ne crains pas d'être démenti par des étrangers, puisque ce sont les étrangers eux-mêmes qui en ont décidé ainsi... le plus de jolies femmes aussi...

— Bravo et merci, monsieur le Duc !... — approuva l'abbé Pélier de la Croix.

Le visage de madame de Feuchères s'incendiait. Elle dit, et sa voix sifflait entre ses lèvres serrées :

— *Aôh !*... Savez-*vious* bien, *Diouc*, que *vious*

vious trompez si *vious crodyez* faire votre *quiour* à Monseigneur en parlant de cette *faiçonn?*... Son Altesse *Rodyale* aime *pair-dessious tiout* le Angleterre et les Anglais, et...

— Madame, ne me faites pas parler faussement!... — s'écria violemment le Duc de Bourbon — la reconnaissance que je dois aux Anglais pour l'hospitalité qu'ils m'ont donnée, n'existe pas à côté de l'amour que j'ai pour mon pays, quelles qu'aient été et quelles que puissent être encore ses fautes!...

Le vieux Prince s'était redressé. Et avec son beau visage régulier, son cordon bleu, sa croix du Saint-Esprit et tous les ordres qui constellaient son habit des grands jours, il était vraiment superbe.

Le chevalier Bonnie, qui adorait son Prince, le montra à Napoléonette, en disant avec fierté :

— Regardez-le, Madame de Chalindrey?... Pensez-vous qu'ils en ont beaucoup en Angleterre qui aient cette allure-là à soixante-treize ans?...

— Que non!... — fit la jeune femme amusée

— Et il y a bien d'autres choses encore qu'ils n'ont pas en Angleterre !...

— Je *voâs* — dit madame de Feuchères décontenancée — que je *souis battioue*... Je n'ai *plious* qu'à me retirer... et c'est ce que je fais *tiout* de *souite !...*

— Ainsi soit-il !... — murmura Napoléonette, tandis que monsieur de Choulot lui jetait un regard suppliant.

Par ces mots : « Je vais me retirer », l'Anglaise — moins maîtresse de son langage quand elle était en colère — entendait dire tout bonnement : « Je vais me taire. » Ells ne bougea donc pas. Mais, se tournant vers son voisin de droite, elle lui dit à demi-voix, en jetant sur le Duc de Bourbon un regard méprisant :

— *His memory fails him !...* (La mémoire lui manque !)

Le vieux Prince entendit, en même temps qu'il remarquait la teinte violacée du visage et le tremblement des lèvres qui, chez madame de Feuchères, précédaient les accès de colère qu'il connaissait trop bien.

Alors il proposa, d'un ton qui équivalait à un ordre :

— Vous feriez, je crois, sagement, Madame, de demander l'autorisation de vous retirer avant la fin du dîner?... Il vous faut le temps de vous préparer pour le spectacle... et je veux que l'on commence très exactement à l'heure annoncée... Il y a des invités qui retournent à Paris après la fête... d'autres vont coucher à Senlis... Je tiens à ce qu'ils aient, pour cela, toutes les facilités possibles...

La Baronne hésita, se demandant s'il ne valait pas mieux tenir tête. Mais, finalement, elle se leva et sortit en disant :

— Je profite de l'*autorisatchionn* de Votre Altesse *Roâyaile*...

— Ouf!... — fit le prince de Rohan — en se tournant, pour la prendre à témoin, vers madame de La Villegonthier — on respire toujours mieux quand elle n'est pas là!...

— Vous savez!... — cria joyeusement Napoléonette qui vint, d'une glissade, tomber après le

dîner aux pieds de madame de Sainte-Aulaire — Il arrive!... Il arrive derrière moi!...

— Qui?... — demanda la marquise, ahurie — qui est-ce qui arrive?...

— Monsieur de Lamartine!... Il a reçu ma lettre!...

— Quelle lettre?...

— La lettre anonyme, vous savez bien?... pour lui dire qu'on ne lui réciterait pas *Le Laic* ce *soâr?... Aôh!...*

— Comment?... Vous lui avez écrit?...

Et, à moitié fâchée, à moitié amusée, la vieille femme acheva:

— Vous êtes vraiment trop gamine, ma petite enfant!... Si j'avais pu penser qu'en exprimant le regret que monsieur de Lamartine ne fût jamais revenu chez Monseigneur, j'allais provoquer une démarche aussi inconsidérée, je me fusse gardée d'exprimer ce regret...

— Pourquoi, vous vous en seriez gardée?... D'abord, moi aussi, j'avais envie de le voir!... il me va, à moi, monsieur de Lamartine!... C'est vrai!... Cet ambassadeur qui se bat, dans le jardin

même de son ambassade, avec un Italien de colonel qui se fâche parce qu'il a fait des vers pour dire que les révolutionnaires sont des cochons...

— Oh!... Oh!... — fit douloureusement la vieille Marquise qui détestait les gros mots — jamais monsieur de Lamartine n'a dit...

— Il ne l'a pas dit comme ça... Non, sûr!... mais l'idée y est...

Terre où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux,
Où sur un sol vieilli les hommes naissent vieux,
Où sur les fronts voilés plane un nuage sombre,
Où le fer avili ne frappe que dans l'ombre,
Adieu! Pleure ta chute en vantant tes héros
Sur les bords où la gloire a ranimé leurs os!
Je vais chercher ailleurs, pardonne, ombre romaine!
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

— Arrêtez-la!... — cria le duc d'Agay, — autrement elle va aller comme ça jusqu'à demain...

— Tiens!... — fit Napoléonette en riant — y a pas que « Sophie » qui sait des vers de monsieur de Lamartine!... C'est vrai qu'il me botte!... Il est pas veule ni empoté, au moins, celui-là!... Il vient de refuser d'être ministre des Affaires étran-

gères, et je parierais, qu'au fond, son succès empêche monsieur de Chateaubriand de dormir?...

M. de Lamartine entrait, alors elle conclut :

— Et, ce qui ne gâte rien, il est très distingué et très beau!... Il fait bien dans le paysage!...

M. de Lamartine qui n'avait pas encore quarante ans, était long, souple et flexible comme le roseau qu'il a chanté. Sans être précisément beau — comme l'affirmait Napoléonette — il était tout à fait charmant et il avait, au suprême degré, cette distinction élégante, cette grâce harmonieuse que seule, a définies plus tard, l'expression : « avoir de la branche ».

Il s'avançait dans le salon en causant avec le comte de Cossé-Brissac. Le prince de Rohan surprit un mot qui lui fit dire :

— Il parle de « Sophie »...

— Pour changer?... — acheva Napoléonette en riant.

— Alors, disait M. de Lamartine — nous allons avaler cinq actes de tragédie?...

— Ah !... vous savez ce qu'on joue?... — fit M. de Cossé — moi pas!... Habituellement, le pro-

gramme est joint à l'invitation... mais, cette fois, il paraît que c'est une surprise...

— On joue *Zaïre !*...

Le comte eut un sifflement d'admiration narquoise :

— Phuuu !... Rien que ça !... C'est madame de Feuchères qui va être Zaïre, naturellement !...

Et il ajouta, imitant l'accent de l'Anglaise :

— Ce sera *quiourieux !*...

— Oh !... Monsieur de Cossé qui imite « Sophie » lui aussi !... — dit Napoléonette ravie — Ce qu'elle est populaire à rebrousse-poil, hein?...

— La façon dont j'ai connu le programme de la fête est drôle... — reprenait M. de Lamartine — Figurez-vous qu'il y a quatre ou cinq ans, étant chez des amis auprès de Senlis, j'ai été amené un soir chez le Duc de Bourbon... Et, très aimablement le Prince, pour m'accueillir, fit réciter des vers de moi par madame de Feuchères... laquelle me parut, je l'avoue, mieux faite pour l'amour que pour la poésie... Ces vers ânonnés avec cet incroyable accent m'avaient surpris un peu, mais j'espérais ne pas l'avoir trop laissé voir... Depuis

ce temps, je suis allé en Italie, à droite, à gauche, enfin je n'ai jamais pu me rendre aux invitations que le Duc de Bourbon a daigné m'envoyer... Et, ce soir je ne comptais pas non plus venir, quand j'ai reçu un petit billet drôle comme tout, sans signature, qui me disait de façon pittoresque de ne pas craindre d'assister à la fête de la Saint-Hubert, parce que, cette fois, ce ne serait pas moi mais Voltaire qu'on assassinerait dans la personne de *Zaïre*... Ça m'amuserait de savoir qui m'a écrit ça?... C'est une belle écriture, hardie, nullement déguisée, du papier chiffré...

— C'est sûrement la petite Chalindrey !... Il n'y a qu'elle pour avoir une idée comme ça... pour la mettre à exécution, surtout !...

— Oh!... — murmura Napoléonette stupéfaite — j'aurais jamais cru que monsieur de Cossé me connaissait si bien que ça !...

— Vous dites Chalindrey... — continuait Lamartine — Non, ça ne doit pas être ça !... parce que le papier est timbré d'un N...

— Et d'une couronne de vicomte ?... C'est bien ça, au contraire !... — madame de Chalindrey s'ap-

pelle Napoléonette... C'est la filleule de l'Empereur...

— La petite qui était aux Tuileries il y a dix ans... et que monsieur de Chateaubriand détestait...

— Décidément !... — s'écria Napoléonette — ma gloire, c'est d'avoir été détestée par monsieur de Chateaubriand !...

Le comte de Cossé-Brissac avait entendu, il se tourna vers Lamartine et proposa en souriant :

— Si vous voulez, je vais vous présenter à « La petite qui était aux Tuileries... » et qui vous a charitablement prévenu que ce n'est pas vous qu'on s'apprête à écorcher ce soir...

M. de Lamartine, après avoir salué Napoléonette, courut à Madame de Sainte-Aulaire.

— Quel bonheur de vous revoir !... — disait-il, sincère, tandis que la marquise répliquait :

— C'est un bonheur que vous auriez pu avoir plus tôt?... mais que vous n'auriez pas eu du tout, convenez-en, si ma petite amie n'avait pas fait cette espièglerie de vous écrire...

— J'ai entendu parler souvent de vous, jadis,

Madame — commença Lamartine qui regardait l'amusante frimousse de Napoléonette — par monsieur, ou, plus exactement, par madame de Chateaubriand que l'agacement de son mari amusait fort, et qui...

Le comte de Cossé-Brissac coupa la phrase en disant :

— C'est vous, mon cher Monsieur de Lamartine, qui allez agacer madame de Chalindrey... Oui, je ne me suis aperçu qu'elle était là tout à l'heure, que parce qu'elle a protesté... Oh! protesté gaiement et gentiment comme tout ce qu'elle fait... en constatant que sa gloire est, aux yeux des autres, d'avoir été détestée par monsieur de Chateaubriand, alors que, à ses yeux à elle, c'est d'avoir fait les campagnes de Prusse et de Russie, d'être revenue de l'Ile d'Elbe avec Napoléon, et d'avoir été blessée à Waterloo... N'est-ce pas, madame de Chalindrey?...

— Oh!... — fit Napoléonette en riant — elle est si loin, ma gloire, qu'on ne l'aperçoit plus!...

Une cloche retentissait au dehors. Alors elle

proposa, en entraînant madame de Sainte-Aulaire :

— Allons vite applaudir « Sophie » !...

Le joli théâtre du château était, ce soir-là, merveilleusement fleuri. Le Duc de Bourbon adorait les fleurs et il cultivait dans les serres de Chantilly, et surtout de St-Leu, des fleurs admirables. Ses fleurs, ses chasses, et les six mille francs que M. de Surval lui remettait en or le premier de chaque mois, pour les aumônes qu'il distribuait lui-même dans la campagne au cours de ses promenades à cheval, étaient ses seules dépenses personnelles. Tout le reste de ses énormes revenus était absorbé par l'entretien de la Maison et des serviteurs, et les distributions dans les hôpitaux.

Le dernier Condé, que l'on s'est plu à considérer — d'après la direction donnée à l'histoire par le gouvernement de juillet — comme un égoïste et un inutile, fut, au contraire, le plus généreux des princes français. Jamais il n'autorisa ses intendants généraux, MM. de Gati-

gny et de Surval, à faire la moindre économie. On devait toujours dépenser la totalité du revenu. Le prince jugeait n'être que le dépositaire d'un argent qui devait contribuer au bien-être de ceux qui dépendaient de lui.

En entrant dans la salle de spectacle qu'il avait fait reconstruire et aménager avec infiniment de luxe et de goût, le visage morose du vieux Prince s'éclaira. Et ce fut en souriant qu'il s'assit et regarda ses invités, qui se plaçaient dans un tumulte joyeux.

Mais, quand il eut jeté les yeux sur le programme imprimé en lettres d'or sur un ruban de soie, posé sur chaque fauteuil, sa physionomie se rembrunit. Il se tourna vers M. de La Villegonthier :

— *Zaïre,* tragédie en cinq actes !... Ça va être plus long que les représentations ordinaires !...

Et il ajouta une de ces « La Paliçades » dont il était coutumier et qui confirmaient cette idée — fausse d'ailleurs — qu'il était très bête :

— Et moins varié aussi...

— Sûr !... — approuva en riant le prince Louis de Rohan.

Le rideau se levait dans un silence profond.

En scène était madame de Feuchères, en costume oriental écrasant de lourdeur et constellé de pierreries. Sa culotte de soie rouge était serrée au bas des jambes par des bracelets d'or incrustés de grosses pierres brillantes, qui attiraient l'œil sur des chevilles plates et des pieds très longs, chaussés de babouches qui brillaient aussi comme des soleils. Un caftan doublé de zibeline et ruisselant de broderies d'or, s'ouvrait sur la culotte que l'on voyait seulement par devant. Sur la tête, qu'elle avait déjà trop grosse, l'Anglaise portait un haut bonnet de velours orange à côtes de melon, qui sortait d'un turban et que surmontait un énorme oiseau de paradis. Certes, la Baronne n'était jamais mince, mais, cette fois, son aspect vraiment monumental étonna désagréablement.

Raidie dans une pose assez gauche, elle écoutait parler sa confidente *Fatime*, une petite femme plutôt laide, mais fine, qui disait juste et que personne ne connaissait. *Fatime* portait avec aisance un costume analogue à celui de madame de Feuchères, mais d'une relative simplicité.

Lorsque la confidente eut fini de dire les quelques vers du début, l'Anglaise avança de deux pas, de telle sorte qu'elle fut bien en face de la loge du souffleur, et commença d'ânonner sur une haute et unique note, et en fixant de ses yeux angoissés le trou béant. Toutefois, lorsqu'elle en vint à dire :

Au Sérail des *Sioudans* dès l'enfance enfermée,
Chaique djiour ma raison s'y *vôat acquioutiumée.*
Le reste de la terre, anéanti *piour môa*,
M'abandonne au *Sioudan* qui me tient *sious* sa *lôa;*
Je ne connais que *loui*, sa *glôare*, sa *pouissance;*
Vivre *sious* Monseigneur est ma seule espérance,
Les reste est un vain *tsonge*...

Elle enveloppa le Duc de Bourbon d'un regard si intensif que tous les spectateurs en furent frappés.

Le prince de Rohan, debout dans la loge de son oncle, riait de tous ses yeux et faisait des signes à Napoléonette qui, penchée vers madame de Sainte-Aulaire et Agay, expliquait tout bas :

— Mais si, je vous assure!... Elle change les vers pour les adapter plus complètement à sa

situation à elle... Elle vient de dire : — « Vivre sous Monseigneur » alors qu'il y a dans le vrai texte : « Vivre sous Orosmane... » Je connais très bien *Zaïre*...

— Je crois que madame de Chalindrey a raison... — dit la marquise, tandis qu'Agay protestait, incrédule — moi aussi je connais *Zaïre*...

— Regardez! — mais regardez donc!... Vous perdez le plus beau!... — fit Napoléonette qui s'amusait follement.

Du même ton de plus en plus monotone et nasillard, la Baronne déclamait en jetant, cette fois, un regard de hautain mépris sur la salle où il n'y avait, en plus des femmes d'officiers, que quelques rares Anglaises, fagotées et mûres pour la plupart :

— . . . . son *siouperbe couraige*
A mes faibles appas présente un *piour hommaige :*
Pairmi tious ces objets à *loui* plaire empressés,
J'ai fixé ses *regairds* à *môa* seule adressés

A ces mots : « Mes faibles appas », le prince Louis avait posé son front dans sa main qui cachait ainsi une partie de sa figure.

— Il s'installe pour dormir!... — dit madame de Belzunce en le montrant à sa mère et à madame de Chalindrey.

— Pas du tout!... — affirma Napoléonette — il pouffe!...

— C'est vrai... — fit Bernard d'Agay qui regardait le prince de Rohan — il pouffe... je vois remuer ses épaules!...

— Et moi!... — dit le chevalier Bonnie — je vois que Monseigneur n'est pas content!... Quand sa figure se marbre comme ça, c'est qu'il est en colère... Le voilà qui s'agite...

Et baissant la voix, il ajouta :

— Je crois que, depuis toutes ces histoires, madame de Feuchères a perdu une bonne partie de son influence sur Monseigneur... Je crois aussi que, si vaniteuse qu'elle soit et si sûre de son pouvoir qu'elle ait été, elle commence à se douter qu'elle est en baisse... Elle aura choisi *Zaïre* afin de témoigner publiquement qu'elle appartient toujours au Duc de Bourbon, et qu'elle l'adore... elle veut le compromettre une fois de plus, et se l'attacher davantage encore... Mais elle a compté

sans son hôte... Monseigneur n'aime pas la carte forcée, et, tel que je le connais, il serait très capable de faire un éclat qui romprait tout...

— Que le bon Dieu vous entende!... — dit madame de Sainte-Aulaire avec conviction.

— Oh!... — supplia l'abbé Pélier de la Croix — ne mêlons pas le bon Dieu à ces histoires-là!...

Madame de Feuchères s'était enfin décidée à faire un mouvement. Et ce mouvement — qui la présentait aux trois quarts de dos — avait fait courir dans le public le frémissement précurseur du rire. En effet, le caftan trop étroit et rendu rigide par la fourrure qui le doublait, s'était tendu de plaisante façon sur l'énorme croupe de « Sophie », dessinant avec une désolante sincérité son relief excessif.

— Mâtin!... — murmura Bernard étonné — je ne soupçonnais pas ces magnificences!...

Et, regardant le Duc de Bourbon qui, lui aussi, semblait surpris et surtout prodigieusement ennuyé, il acheva :

— Et le Prince qui n'ignorait rien doit avoir

oublié... car il paraît avoir fait une désagréable découverte...

— Je crois que c'est parce qu'on a souri qu'il est mécontent!... — dit Napoléonette — mais il l'est, ça ne fait pas question... Ah!... voici votre voleur, Bernard!...

Orosmane faisait son entrée. C'était un homme assez grand, bien proportionné et qui donnait surtout une extraordinaire impression de force, bien qu'il commençât visiblement à s'alourdir. Sa voix était belle et il savait dire les vers et marcher en scène. Enfin, il avait tout ce qui manquait à *Zaïre*, et le contraste rendait l'Anglaise plus ridicule encore.

Elle demeurait plantée comme un piquet en face du beau Turc chamarré d'or qui lui faisait « l'aveu de sa flamme », mais elle ne paraissait pas l'écouter. Elle glissait vers la salle des yeux furtifs et vaguement inquiets.

Lorsqu'elle dut enfin répondre au long discours du Sultan, elle hésita de telle sorte qu'on entendit d'abord le souffleur. A la fin, elle répliqua avec une étonnante niaiserie, d'une voix qui montait

dans la tête, vibrant aigrement sur une seule note. Elle s'efforçait seulement d'entendre les vers qu'elle répétait, tant bien que mal, quand le souffleur les lui envoyait et sans se soucier aucunement du sens ni de la mesure.

Pourtant, vers la fin de sa réplique, elle se tourna vers le Duc de Bourbon et récita, en dardant sur lui des regards embrasés, mais qui par instant s'évadaient quand même désespérés vers le trou du souffleur :

. . . . et j'ai, par *dessious vious*
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir *tiout*, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime ;
De *vôar* que ses bontés font *tseules* mes destins ;
D'être l'*ouvraige* heureux de ses *augioustes* mains ;
De révérer, d'aimer un héros que j'*aidmire*.
Oui, si *pairmî* les cœurs *tsoumis* à votre empire,
Vos yeux ont discerné les *tshommaiges* du mien,
Si votre *auguiouste chôax*.....

Comprenant l'intention évidente de madame de Feuchères d'adapter sa situation à celle de Zaïre, tous les spectateurs se tournèrent vers le Duc de Bourbon. Mais le Prince, qui venait de se lever, sortait furtivement de sa loge. Et comme l'acteur

qui jouait le rôle de *Corasmin* et devait répliquer restait muet, décontenancé par ce départ imprévu, le prince de Rohan annonça :

— Monseigneur qui est souffrant, se trouve extrêmement fatigué... Il désire que l'on ne s'inquiète pas du tout de son absence et que la fête continue et se prolonge comme s'il était là!... »

— Patatras !... — fit Napoléonette enchantée — voilà un effet sur lequel « Sophie » ne comptait certainement pas !...

Et la marquise de Sainte-Aulaire conclut :

— Le Prince vient de s'apercevoir qu'on le rendait ridicule... Peut-être finira-t-il par découvrir aussi qu'on l'a dupé?...

XII

Quelques jours après la fête manquée, madame de Feuchères décida le Duc de Bourbon à s'installer à St-Leu beaucoup plus tôt que les années précédentes. Et au printemps, au lieu d'aller comme de coutume à Chantilly, ce fut à St-Leu que l'on revint.

Avant de quitter Chantilly, l'Anglaise avait fait emballer tous les bibelots et objets personnels qui ornaient le très bel appartement qu'elle occupait au château, et les avait fait expédier au Palais-Bourbon. Bien qu'elle eût choisi pour faire cette expédition une heure extrêmement matinale, de même qu'elle n'avait fait procéder à l'emballage

que par ses domestiques à elle — le ménage Dupré et la femme de chambre Lachassine — le petit monde de Chantilly avait eu connaissance de ce quasi-déménagement.

— Figurez-vous, ma petite amie — dit madame de Sainte-Aulaire à Napoléonette — que « Sophie » a fait envoyer à Paris tous les jolis bibelots qui étaient dans son appartement de Chantilly... Est-ce que vous le saviez?... Ça n'a pas l'air de vous étonner?...

— Je savais que des voitures de déménagement avaient apporté des choses dans son pavillon du Palais-Bourbon, parce que j'étais allé chercher des livres restés à Paris et dont les enfants avaient besoin, et que j'étais précisément dans la cour quand les voitures y sont entrées à grand fracas... J'avais supposé, dans ce temps-là, que le Prince lui renouvelait son mobilier ou une partie de son mobilier du Palais...

— Eh! bien, pas du tout!... elle déménageait tout bonnement Chantilly... Qu'est-ce que vous en pensez, vous, Madame de Chalindrey, de ce

déménagement?... — demanda M. Ferdinand de La Villegonthier.

Il déjeunait ce jour-là à l'Ermitage ainsi que presque toute la Maison du Duc de Bourbon.

Madame de Feuchères avait forcé le vieux Prince à s'en aller rendre à l'ambassadeur d'Angleterre, sir Charles Stuart, une visite qu'il était venu lui faire à St-Leu la semaine précédente. Cette fois, comme tant d'autres, Sophie Dawes espérait vaincre les résistances de ses compatriotes « de marque », et attirer le monde diplomatique aux fêtes dont elle faisait officiellement les honneurs.

Et le Duc de Bourbon, ayant commandé depuis deux jours le comte de La Villegonthier et le comte de Choulot pour l'accompagner à Paris, et annoncé qu'il déjeunerait à neuf heures et partirait ensuite, madame de Sainte-Aulaire avait écrit à Napoléonette pour la prévenir que « tous profiteraient de ce jour de liberté pour déjeuner chez elle ».

St-Leu était beaucoup plus loin de l'Ermitage que Chantilly. Napoléonette y venait rare-

ment et elle manquait à la Maison du vieux Prince, dont elle était la plus grande distraction. Le prince Louis de Rohan était presque aussi gai qu'elle, mais vivant continuellement dans la société de son oncle, la tristesse ambiante l'envahissait parfois à tel point qu'il ne pouvait pas réagir.

— Ce que j'en pense ?... — fit Napoléonette interrogativement.

— Oui... Ma mère, qui est très pessimiste, prétend que c'est tout bonnement que madame de Feuchères, qui a pris Chantilly en grippe, a imposé sa volonté de n'y pas revenir à Monseigneur qui ne l'habitera plus... tandis que le prince de Rohan, et mon père, et aussi quelques-unes de ces dames, plutôt optimistes, espèrent que Monseigneur a fait entrevoir à « Sophie » une prochaine séparation...

— Permettez, mon cher Ferdinand... — observa le prince de Rohan — je n'ai pas, du départ de madame de Feuchères, un espoir aussi net que vous semblez l'indiquer... Mais il me semble apercevoir à des signes certains pour qui, comme

moi, connaît bien mon oncle, qu'il en a plus qu'assez de son Anglaise, qu'il en est excédé... je dirais presque qu'il en a peur...

— Manoury le dit tout à fait!... — murmura Chalindrey désolé — Oui... il m'a dit, il y a quelques jours encore... et je sais qu'il l'a dit également à Choulot... que madame de Feuchères maltraite parfois le Prince... Lui-même, d'ailleurs, s'en est déjà aperçu...

Du regard, il interrogeait madame de Choulot. La jeune femme affirma :

— C'est vrai!... mon mari l'a remarqué plusieurs fois depuis un soir où Monseigneur... à propos d'une souscription révolutionnaire à laquelle le Duc d'Orléans avait envoyé dix mille francs... a exprimé le regret d'avoir testé en faveur de « ces gens-là... » Vous souvenez-vous?...

— Parfaitement!... — dit Bernard d'Agay — j'y étais!... C'était à table, un soir où le Prince m'avait fait l'honneur de me garder à dîner... Je me souviens même de l'épouvantable regard que lui a lancé « Sophie »... Brrr!... J'ai senti un petit serpent froid me descendre dans le dos...

Madame de Choulot expliqua :

— Justement!... mon mari qui a vu ça aussi en a été très fâcheusement impressionné... et il m'a dit : « Que Monseigneur change son testament, s'il en a l'idée... Il eût été plus simple de ne pas le faire du tout, mais, tout de même, ça sera une vraie bénédiction!... Seulement, pour Dieu! qu'il n'en parle pas... Ces sales gens seraient très capables de le supprimer pour l'en empêcher... »

— Oh!... — murmura madame de Sainte-Aulaire terrifiée — il ne faut pas dire ça, même en l'air!...

— Mais mon mari ne le disait pas du tout en l'air... Il était au contraire tout à fait effaré... D'autant plus que, à Saint-Leu, il n'est pas gouverneur comme à Chantilly... Alors la police intérieure du château ne dépend pas de lui... Il paraît que l'abbé Briant y passe très souvent la nuit, ce que mon mari avait formellement interdit à Chantilly...

— Il est vraiment cauchemardant, cet abbé!... — déclara Napoléonette — il a une façon de filer contre les murailles en vous regardant de côté...

— Et toujours il cherche à espionner, à se renseigner, à savoir les choses, même les plus insignifiantes — expliqua madame de Choulot — Quand il rencontre dans le parc mon petit garçon, il affecte toujours de jouer avec lui, de l'amuser... mais ce n'est, en réalité, que pour faire parler la nourrice, ou le petit qui l'appelle « l'Homme noir... » et qui en a peur!...

— Comment?... — fit Napoléonette en riant — Paul a peur de quelque chose?... Je n'aurais jamais cru ça?...

Madame de Choulot affirma :

— Moi non plus!... pourtant c'est comme ça... Questionnez-le... vous verrez?...

Le petit Paul de Choulot jouait devant les fenêtres avec les Canards et leur jeune abbé.

— Paul!... — appela le prince de Rohan — viens un peu ici, mon petit?...

Et comme le petit Choulot arrivait, rouge et ébouriffé, dans une tumultueuse bousculade avec les Canards, le prince demanda :

— Tu n'es pas poltron, n'est-ce pas, Paul?...

— Non, bien sûr!... — fit l'enfant d'un air vexé.

— Tu n'as jamais peur de rien?... absolument de rien?...

— Jamais!...

Madame de Choulot intervint :

— Tu es sûr, Paul?... — questionna-t-elle à son tour — cherche bien... et dis bien la vérité?...

— Ah!... Si!... — fit le petit tout rouge — de l'Homme noir que j'ai peur... mais seulement d'ça!...

Et il conclut, en levant ses beaux yeux sur le prince Louis :

— Faut pas l'dire à papa! ...

— Sois tranquille!... je ne le dirai pas... et je tâcherai de tout mon pouvoir de t'éviter cette peur-là!...

Déjà, plusieurs fois, le prince de Rohan avait eu la tentation de casser les reins de l'abbé à coups de botte, depuis surtout qu'il savait qu'il venait chez le Duc de Bourbon malgré lui. Il n'avait pas précisément peur de l'Homme noir, comme le petit Paul de Choulot, mais il ressentait à sa vue un très singulier malaise qu'il ne pouvait pas définir. Souvent il s'était raisonné, cherchant à se

démontrer à lui-même que cette sensation étrange et pénible était uniquement provoquée par l'aspect plutôt repoussant de l'individu. Et, toujours, il en arrivait à cette conclusion : « Je rencontre d'autres gens repoussants aussi et, quand ils sont passés, je ne continue pas à les voir... Je ne pense pas à eux sans cesse comme je fais quand il s'agit de cet abbé de malheur !... »

Le petit Paul et les Canards étaient toujours en demi-cercle, attendant qu'on les congédiât. Le prince de Rohan questionna encore, machinalement et sans y attacher d'importance :

— J'espère qu'il y a longtemps qu'il ne t'a pas fait peur, ce vilain Homme noir?...

Le petit Choulot regarda autour de lui, s'approcha tout près du prince Louis et répondit, de cet air mystérieux et profond des enfants qui « disent un secret » :

— Encore c'matin qu'y m'a fait peur !...

— Ce matin ?... — interrogea impétueusement Chalindrey qui s'élança vers l'enfant — où ça ?... — où as-tu vu cette vermine ?...

— Voyons, Jean !... Vous lui faites peur, vous

aussi, en fonçant comme ça sur lui... — dit Napoléonette, ramenant le petit garçon qui s'était jeté en arrière.

— Oh! non!... — protesta fièrement le petit Paul — j'ai été saisi... mais j'ai pas eu peur... tandis que c'matin...

— Ce matin?... quoi?... Dis, mon bonhomme?... Dis, ne t'intimide pas?... — demanda doucement madame de Choulot — où tu l'as vu, dis?...

— J'ai vu qu'sa tête!... — fit le petit Paul d'une voix assourdie — elle sortait par l'œil-de-bœuf...

— Quel œil-de-bœuf?... Voyons, ne fais pas la bête!...

— L'œil-de-bœuf au-dessous d'Monseigneur!...

Et comme sa mère ne paraissait pas comprendre, il reprit, impatienté :

— L'œil qu'est sous la fenêtre d'Monseigneur... Y en a qu'un... alors, c'est clair!...

— C'est parfaitement clair, en effet!... — dit M. de La Villegonthier — Ça signifie que madame de Feuchères a logé l'Abbé à côté de ses domestiques et de la femme de chambre de ma-

dame de Flassans, dans le petit entresol qui sépare son appartement à elle de celui de Monseigneur...

— Et ça, alors que mon oncle a défendu qu'il mette le pied au château!... C'est inouï!... — fit le prince de Rohan exaspéré — il n'est même plus le maître chez lui!...

Madame de Sainte-Aulaire observa avec douceur :

— Il y a douze ans que c'est comme ça!...

— Pas à ce point!... Et, le plus fort, c'est que, à l'instant où cette tyrannie augmente, la passion ridicule qui l'autorisait n'existe plus...

— Oh!... n'existe plus!... Est-ce qu'on sait?...

— Je suis convaincu... et Choulot est convaincu comme moi... — affirma le prince de Rohan — que Monseigneur est saturé de son Anglaise et qu'un incident quelconque qui l'en débarrasserait serait le bienvenu...

— On pourrait peut-être provoquer l'intervention du Roi?... — suggéra Napoléonette.

Le prince de Rohan répondit :

— J'y ai bien pensé... et j'y pense encore...

seulement, il a tellement d'autres chats à fouetter pour l'instant le Roi!...

— Possible!... mais il doit être d'une humeur charmante!... La prise d'Alger l'a ravi, paraît-il... d'autant plus qu'il s'y attendait moins...

— Pourquoi, « qu'il s'y attendait moins »?...

— Parce que cette combinaison Duperré-Bourmont, sortie du bizarre cerveau de Polignac, ne lui disait rien qui vaille... On pouvait redouter un conflit qui aurait tout perdu!... Mais, contre toutes prévisions, tout s'est passé à merveille... Duperré a oublié que Bourmont est un traître, Bourmont ne s'est pas souvenu que Duperré est un honnête homme... et ils ont uni leurs efforts avec un ensemble parfait!...

— Et l'amiral Duperré a eu d'autant plus de mérite — dit le prince de Rohan — qu'il n'ignorait pas qu'on se méfiait de lui... et que monsieur de Bourmont avait, dans sa poche, un ordre secret délibéré en conseil qui lui déférait, en cas de besoin, le commandement suprême des armées de terre et de mer, et lui permettait de mettre l'Amiral dans cette même poche si tel était son bon plaisir...

— Enfin, ça y est !... Alger est prise !... — dit Chalindrey — et tous les frais sont payés... Les armements avaient coûté une soixantaine de millions, dit-on?... et le Trésor des Deys a donné davantage...

— Le *Te Deum* de Notre-Dame a été un triomphe... — affirma Napoléonette — ma tante Sérignan y était, et j'ai reçu une lettre d'elle ce matin...

— Les journaux ne sont pas de son avis... du moins pas tous... — observa le prince Louis — *Le Constitutionnel* prétend que l'archevêque a proféré de dévotes et obscures exhortations au Roi... exhortations qui semblent des allusions à des mesures vexatoires dont il aurait reçu la confidence...

Boutard dit :

— D'autant plus qu'un journal... ce n'est pas *Le Moniteur*, mais c'est je ne sais plus quel journal ministériel... a publié une petite note pour annoncer que la loi qui a ramené les deux cent vingt et un serait changée avant trois mois, soit par une autre loi, soit au besoin par une ordon-

nance, car si la Chambre ne marchait pas, le Roi agirait...

— Il va y avoir du grabuge, je le parierais?... — dit le jeune La Villegonthier — « Le Tampon » qui est au courant d'un tas de dessous que nous ignorons, nous autres, a l'air de marcher sur des œufs depuis quelques jours...

Et, se tournant vers Napoléonette, il acheva :

— Madame de Chalindrey me faisait remarquer l'autre soir la bizarrerie de son attitude... C'était le jour où monsieur de Vitrolles et monsieur de Sémonville ont dîné à Saint-Leu... Il écoutait, à droite, à gauche, avec des regards en coin...

— C'est vrai!... — dit Napoléonette en riant — il avait l'air d'un blaireau qui va recevoir un coup de fusil...

— Qui donc?... — questionna madame de Belzunce — l'a placé auprès de Monseigneur, le baron Lambot?...

Le prince de Rohan affirma :

— Oh! quant à ça! personne!... C'est mon oncle tout seul qui l'a choisi, au moment où « Sophie » a tellement poussé Saint-Jacques à

bout, qu'il a voulu partir... Ça n'est d'ailleurs pas un méchant homme, je crois... mais c'est un homme qui aime la tranquillité, et que sa situation de « Tampon » affole...

— C'est surtout... — expliqua Napoléonette — un ami et serviteur de monsieur le Duc d'Orléans qui personnifie son idéal politique et moral...

— Oh!... — demanda le prince Louis inquiet — vous croyez que « Le Tampon » ferait quelque chose contre mon oncle?...

— Oh! non!... — affirma vivement Napoléonette — pas contre...

Et après un instant elle conclut :

— Mais pas pour non plus!...

Le dimanche 25 juillet, il devait y avoir à dîner à St-Leu l'ambassadeur d'Angleterre, sir Charles Stuart; l'ambassadeur de Sardaigne; le ministre de Suède comte de Lœvenhelm, et beaucoup d'autres membres du corps diplomatique. Madame de Feuchères ayant introduit sur la liste — que toujours on présentait une dernière fois au Duc de Bourbon avant de faire partir les invi-

tations — le nom du Duc d'Orléans, le vieux Prince le raya avec tant de violence qu'il fit un trou au papier. Et comme « Sophie » dans un ricanement s'étonnait de cette colère, il lui dit, devant le comte de Choulot et M. de Surval :

— Maintenant que l'on m'a forcé de donner mes biens à ces Égalité maudits, ils n'ont plus rien à tirer de moi et j'entends qu'ils me laissent tranquille!... Je ne veux plus qu'on me parle d'eux jamais !...

Madame de Feuchères allait répondre. Il crut qu'elle voulait insister. Alors, il coupa brusquement :

— Le moment est d'autant plus mal choisi pour inviter monsieur d'Orléans avec des personnages politiques et des diplomates étrangers, que les affaires de l'État semblent aller très mal, et que ce n'est pas à l'heure où la maison brûle qu'il y faut faire entrer l'ennemi...

— Monseigneur... — commença l'Anglaise — je ne sais comment vous dire... je...

— Eh bien, ne me dites pas, Madame !... — fit

le Duc de Bourbon d'un ton sec — et veuillez me laisser travailler...

La présence de M. de Choulot qu'elle exécrait et devant lequel elle était toujours mal à l'aise, empêcha madame de Feuchères d'insister et elle se retira comme elle en recevait l'ordre. Mais, un instant après, le général Lambot arriva. Le vieux Prince le vit entrer avec impatience et demanda, d'un air qui n'avait rien d'engageant :

— Qu'est-ce que vous voulez, Général?...

« Le Tampon » semblait très embarrassé. Le Duc de Bourbon devina cet embarras et reprit presque désagréablement :

— Qu'est-ce qu'il y a, encore?...

— Il y a, Monseigneur, quelque chose de très ennuyeux... J'ose à peine le dire à Votre Altesse Royale... Madame la baronne de Feuchères vient à l'instant de m'avertir que Monseigneur a biffé de la liste d'invitations le nom de Monsieur le Duc d'Orléans qui figurait au dîner du vingt-cinq...

— Oui... Après?...

— Monseigneur... comme jamais, habituelle-

ment, rien n'est changé aux listes et que la revision de Votre Altesse Royale n'a été jusqu'ici qu'une simple formalité... on n'attend pas toujours que cette revision soit faite pour... pour lancer les invitations...

— Dois-je comprendre que vous avez invité déjà le Duc d'Orléans?...

— Oui, Monseigneur!...

— J'aurais dû m'en douter!...

— Monseigneur... — commenca « Le Tampon » d'un air contrit — je suis très désolé de...

— C'est bien, Monsieur!... Vous pouvez vous retirer...

Dès que son aide de camp fut sorti, le Prince dit, préoccupé et chagrin :

— Il est certain que les affaires vont de mal en pis... Ce ministère Polignac est de plus en plus impopulaire... Le succès de nos troupes à Alger n'a rien modifié...

— Monsieur de Sémonville disait hier que les journaux ont grossi beaucoup d'insignifiants incidents... — expliqua M. de Choulot, désireux de rassurer le vieillard — il disait aussi que...

— Monsieur de Sémonville est un sot qui veut toujours paraître informé, alors qu'il ignore ce dont tout le monde parle... — déclara nettement le Duc de Bourbon — Oh!... Je sais qu'on le juge différemment dans le monde politique!... Mais on a tort!... Il est de l'école de monsieur de Talleyrand, donc il a cette sorte d'habileté qui consiste à faire répéter par les autres les éloges que l'on fait de soi-même... Mais c'est un pauvre sire et un maladroit... rien de plus!... Mangin, le préfet de police, est un imbécile aussi. Il croit tenir Paris, et il ne pourrait même pas assurer l'ordre sur un point déterminé de la ville si besoin en était... Or, les gens qui ont approché le Roi depuis quelques jours affirment qu'il s'apprête à faire fausse route... J'ai causé hier longuement avec monsieur de Cossé... Ce qu'il m'a rapporté n'est pas pour me donner confiance... D'autre part, monsieur de Vitrolles qui comprend la situation...

— Ah!... Vitrolles!... — interrompit malgré lui le comte de Choulot — en voilà un qui a fait du mal à ceux qu'il prétendait servir!...

Pendant les quelques jours qui précédèrent le dîner de St-Leu, un bruit singulier se mit à courir avec persistance. Le Duc de Bourbon — disait-on — *offrait un dîner à son neveu d'Orléans.*

Le vieux Prince, si ce bruit fût arrivé jusqu'à lui, n'eût certainement pas hésité à décommander le dîner sous quelque prétexte que ce fût. Mais il ne se douta de rien, et vit arriver la journée du 25 avec la seule inquiétude que lui causait la situation embarrassée du Roi.

Ce fut donc en toute liberté d'esprit qu'il accueillit ses hôtes. Faisant même contre fortune bon cœur, il reçut le Duc d'Orléans avec bienveillance.

La réunion était exceptionnellement brillante. Madame de Feuchères exultait. Nulle femme n'était venue, hors les habituelles ou accidentelles Anglaises. Mais sir Charles Stuart ambassadeur d'Angleterre était là, ainsi que l'ambassadeur de Sardaigne et le ministre de Suède.

Les invités se promenaient dans les merveilleux jardins de St-Leu, lorsque le Duc d'Orléans arriva, visiblement agité.

En sortant de Neuilly, il avait entendu dire — mais sans en avoir toutefois la nouvelle certaine — que le Conseil des ministres, qui avait eu lieu à Saint-Cloud le matin, venait seulement de prendre fin et avait été particulièrement orageux.

Bien vite il avait couru chez Vitrolles qu'il supposait renseigné, mais le Baron venait de partir à l'instant pour St-Leu.

Saluant rapidement le Duc de Bourbon, bousculant presque madame de Feuchères qui s'avançait la bouche en cœur à la rencontre de son protégé, il se précipita sur Vitrolles et, lui prenant le bras, l'entraîna dans une allée déserte :

— Vous étiez à Saint-Cloud?... — demanda-t-il angoissé — qu'est-ce que vous avez vu?... Qu'est-ce qu'on va faire?... Qu'est-ce que vous pensez de tout ça?...

— Je n'ai été admis à savoir rien de précis — répondit aigrement l'ancien ami du comte d'Artois — depuis que Monsieur est devenu Roi, je suis systématiquement écarté du gouvernement...

— Mais enfin... Vous avez bien vu quelque chose?...

— Quand je suis arrivé ce matin à Saint-Cloud, il y avait deux cents personnes dans la galerie de la Chapelle où il y en a d'habitude à peine une cinquantaine... On parlait presque haut et on s'occupait de tout autre chose que de la messe qui finissait... J'ai rejoint Montbel qui sortait de la chapelle, et nous sommes allés ensemble jusqu'à la salle du Conseil... Le Roi était retardé par les gens qui l'attendaient pour le saluer au passage... J'ai voulu démontrer à Montbel que le pouvoir l'illusionnait ainsi que ses collègues... et que la situation n'était plus la même qu'il y a quelques mois...

— Qu'est-ce qu'il a dit?...

— Rien... des paroles vagues... C'était la chiffe que vous savez... En arrivant dans le grand cabinet, j'ai aperçu monsieur de Peyronnet... Je lui ai montré la table où les ministres allaient s'asseoir et je lui ai dit : « Vous allez décider là, tout à l'heure, du sort de la monarchie!... On m'a plusieurs fois appelé au Conseil privé du Roi, sans que je l'aie demandé... aujourd'hui je le demande?... » Alors il m'a répondu en haussant

les épaules : « Vous savez, mieux que personne, que les discussions du Conseil privé n'ont jamais servi à rien... » Je n'avais qu'à m'en aller... C'est ce que j'ai fait... Et j'ai rejoint Sémonville qui m'avait affirmé hier soir que les ministres ne violeraient pas la Charte et que les Chambres se réuniraient le trois août... Je lui ai dit qu'il se trompait... Naturellement, il a protesté... Il m'a affirmé que le Conseil n'allait s'occuper que du discours de la Couronne... et nous en sommes restés là...

— Pourtant... — hasarda le Duc d'Orléans — le Grand Référendaire est sagace et se trompe rarement...

Le Baron de Vitrolles répondit paisiblement :

— Il ne s'est peut-être pas trompé... Je ne sais... non plus que personne, d'ailleurs... ce qui s'est passé au Conseil... Sauf les ministres, nul ne sait quoi que ce soit...

Le Duc d'Orléans était très agité. Est-ce que la révolution nouvelle, qu'il fomentait depuis si longtemps avec tant de prudence et de mesure, n'allait pas enfin s'accomplir? Est-ce que le vieux

Roi n'était pas, cette fois, « hors des gonds » comme il l'avait fermement espéré depuis quelques jours. Si non, la situation allait devenir très difficile à soutenir dans cet état de tension. Le rôle équivoque qu'il jouait, entre l'opposition qu'il flattait de toutes ces forces, et le vieux Charles X pour lequel il affectait un respect enthousiaste et obséquieux, était impossible à tenir indéfiniment.

De nouveau, il en revint à son idée fixe, et questionna l'ancien chef des Verdets avec âpreté :

— Mais enfin... qu'est-ce qu'ils veulent faire?... Que peuvent-ils sans la Chambre?...

— Rien à coup sûr, s'ils respectent la Charte?... — répondit Vitrolles, bien décidé à mettre dans sa dépendance cet « Égalité » qu'il méprisait, mais dont il sentait l'arrivée prochaine au pouvoir.

Après le dîner on joua *La Chatte métamorphosée en femme*, un gai vaudeville de Scribe et Melesville. La chatte *Minette* — qui avait été au Gymnase la souple et délicieuse Jenny Vertpré — fut à St-Leu madame de Feuchères. L'Alle-

mand rêveur qui aime sa chatte, était le comte de Lœnwenhelm qui s'amusait follement de voir la grosse « Sophie » bondir, manger de la crème, miauler et s'arrondir en boule parmi les coussins. Madame de Feuchères était franchement grotesque et les invités riaient de toutes leurs forces. Le Duc de Bourbon aperçut très bien l'effet produit, et ne parut point s'en inquiéter.

— Décidément !... — dit Napoléonette, à qui le prince de Rohan faisait remarquer l'attitude désinvolte et desintéressée de son oncle — « Sophie » est à présent très loin du cœur de Monseigneur !...

Entre les deux pièces, le Duc d'Orléans s'en vint relancer encore Vitrolles.

— Vous n'avez pas de nouvelles?...

— Mais non, Monseigneur !...

— Qu'est-ce qu'ils peuvent vouloir?... Que prétendent-ils faire?... Qu'est-ce que l'avenir nous réserve?...

— Monseigneur !... Vous le savez sûrement mieux que moi !...

— Comment?... — fit le Duc d'Orléans vague-

ment inquiet de l'ambiguïté de la réponse — que voulez-vous dire?...

L'ancien chef des Verdets prit l'air le plus bête qu'il put, pour affirmer :

— Mais rien, Monseigneur!... Qu'est-ce que je pourrais vouloir dire, sinon que je suis moins à même encore que vous de savoir à quoi m'en tenir!...

— Je ne sais pas ce qu'il y a, mais il y a sûrement quelque chose!... — disait Napoléonette à M. de Choulot — Le Duc d'Orléans ne tient pas en place.... il a l'air préoccupé et plus faux encore qu'à l'ordinaire!... Regardez-moi cette tête, avec ses favoris roulés et ses pochons sous les yeux?... Il ressemble à un gros domestique qui est chez mon oncle Sérignan... seulement, l'autre a une meilleure figure!...

Vers minuit, tandis que finissait le spectacle, un laquais s'approcha et parla au Duc d'Orléans qui sortit aussitôt avec lui. Napoléonette se tourna vers le prince de Rohan :

— Où va-t-il?... Si nous allions voir où il va?... — proposa-t-elle en riant.

Et comme le prince hésitait, elle l'entraîna brusquement vers la porte par laquelle Égalité II venait de sortir.

Arrêté à deux pas de l'entrée encore éclairée par la lumière qui venait des salons, la lourde silhouette de Philippe d'Orléans se découpait dans la nuit. Il demanda à demi-voix :

— Où est monsieur de Broval ?...

— Par ici, Monseigneur... — dit le laquais, qui fit quelques pas — il est resté auprès de la voiture qui l'a amené...

Ils tournèrent à droite, et le prince de Rohan s'apprêtait à les suivre, mais Napoléonette le retint :

— Coupons par la petite allée !... Nous arriverons derrière la voiture qui est sûrement au coin de l'avenue...

A l'instant où ils s'engageaient dans l'allée, le laquais qui revenait seul les frôla sans les voir. Les lanternes d'une voiture brillaient sous les arbres.

— Vite !... Vite !... — dit Napoléonette, qui se mit à courir.

Presque tout de suite un murmure de voix l'arrêta.

— Halte!... — fit-elle, en riant — l'ennemi est par là!...

— Doucement, donc!... — murmura le prince de Rohan!... — Ce serait bien ennuyeux d'être pincés... Car c'est un drôle de métier que nous faisons là!...

— Pas du tout!... — répondit la jeune femme avec vivacité—s'il arrivait malheur à Monseigneur, vous regretteriez joliment de ne pas l'avoir fait, ce métier-là!... Et puis, taisons-nous, les v'là!...

— Je répète à Votre Altesse Royale... — expliquait une voix assourdie — que je ne suis allé au *Moniteur* que parce que la princesse Adélaïde m'en a donné l'ordre formel...

— Il est regrettable... très regrettable!... — répétait le gros prince, un peu essoufflé parce qu'il était venu vite — que monsieur Sauvo vous ait vu...

— Monseigneur, il n'en pouvait pas être autrement, puisque c'est monsieur Sauvo que je suis allé demander d'abord...

— Alors?...

— Alors on m'a répondu que monsieur de Chantelauze l'avait fait appeler et qu'il était au ministère de la Justice... J'ai attendu... j'ai attendu très longtemps!... Enfin, monsieur Sauvo a fini par revenir... Il paraissait bouleversé...

— Qu'est-ce que vous lui avez dit?...

— Exactement ce que m'avait prescrit de lui dire la Princesse... Que certains bruits inquiétants avaient circulé dans Neuilly après que les ministres avaient eu quitté Saint-Cloud... que Votre Altesse Royale dînait à Saint-Leu et que, en son absence, madame la Duchesse d'Orléans et la princesse Adélaïde un peu inquiètes, désiraient savoir si... si...

— Si quoi?...

— Si des troubles n'étaient pas à redouter?...

— C'est absurde!... absurde!... — grommela le Duc d'Orléans furieux — il ne fallait pas que mon nom pût être prononcé à propos des événements qui se préparent...

— Mais il ne l'a pas été, Monseigneur... Je n'ai parlé que...

— De ma sœur et de ma femme? c'est entendu... mais c'est exactement la même chose... Et puis?...

— ?... ?... ?...

— Qu'est-ce que monsieur Sauvo vous a dit?...

— Rien, Monseigneur... absolument rien...

— Alors, c'est pour rien que je suis compromis?... Voilà ce qu'on peut appeler une démarche utile?... Il ne vous a même pas répondu?...

— Mais si, Monseigneur, il m'a répondu très poliment qu'il ne savait quoi que ce fût... mais qu'il ne voyait pas à quel propos des troubles seraient à prévoir...

— Il s'est moqué de vous!... C'est bien, ça!...

— Mais, Monseigneur...

— Et c'est... — continua le Duc d'Orléans d'une voix qui s'élevait malgré lui, tremblante de colère — pour me dire que le rédacteur en chef du *Moniteur* s'est moqué de vous, que vous êtes venu me relancer ici et m'y compromettre aussi...

— Non!... — dit M. de Broval décontenancé — non, Monseigneur!... Je suis venu, parce que en retournant au *National*, j'ai rencontré...

— Comment, en retournant au *National?...* Vous y étiez donc allé déjà?...

— Oui, Monseigneur... J'avais voulu voir monsieur Thiers avant tout... selon l'ordre de la Princesse... pour lui demander conseil...

— Et monsieur Thiers vous avait conseillé cette énorme bêtise d'aller vous montrer dans les bureaux du *Moniteur?...*

— Non, Monseigneur... — balbutia le pauvre Broval absolument ahuri — monsieur Thiers n'était pas au journal lorsque je m'y suis présenté pour la première fois...

— Ah!... Cela m'étonnait aussi!... Mais vous disiez : « J'ai rencontré!... » Qui avez-vous rencontré?...

— Rencontré n'est peut-être pas le mot propre... croisé est plus exact...

Et, comme le Duc d'Orléans piétinait, prêt à s'emporter, le Secrétaire des Commandements bredouilla très vite, pressé d'en finir :

— J'ai croisé monsieur Alexandre de Laborde et monsieur Bertin de Vaux qui causaient avec animation... et monsieur de Laborde disait : « —

Des ordonnances n'abrogent pas les lois... Il faut aller consulter Dupin ce soir?... » Et monsieur Bertin de Vaux répondait : « — A cette heure-ci?... Il ne nous recevra pas... Et puis, il n'y a peut-être rien de vrai dans ces bruits... attendons toujours les journaux... » Alors Monseigneur, j'ai jugé que peut-être il était utile que Votre Altesse Royale fût renseignée...

— Renseignée sur quoi, Monsieur?... Voulez-vous m'indiquer où se trouve une parcelle de renseignement dans toutes ces pauvretés dont vous venez ici me rebattre les oreilles, au risque de me compromettre terriblement...

Pour la première fois, M. de Broval regimba :

— Monseigneur!... — dit-il nettement — pour faire un coup d'État... ou seulement pour profiter d'un coup d'État, il ne faut pas avoir une si grande peur de se compromettre... On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs...

— Vous pouvez retourner à Neuilly, Monsieur!... Vous direz que si je ne rentre pas cette nuit, c'est que j'aurai jugé préférable de de-

meurer au Palais-Royal... Mais je rentrerai probablement... C'est bien !... Allez !...

Le Duc d'Orléans pivota et s'éloigna hâtivement en roulant sur ses larges hanches.

— Quelle plaque, hein ?... — fit Napoléonette, qui entendait ne parler que du physique du prince.

— Plaque !... pas tant que ça !... — répondit le prince de Rohan qui parlait du moral seulement — C'est lui qui, pas à pas, embusqué, invisible, a su amener les choses au point voulu... car il n'y a plus à en douter, cette fois !...

— De quoi n'y a-t-il plus à douter ?... — questionna Napoléonette — qu'est-ce que vous croyez qu'il va arriver ?...

— Il va arriver qu'Égalité sera roi, parbleu !...

— Oh !... — fit-elle suffoquée... — Oh !... Vous croyez ça ?...

— Je crois ça !... Il ne s'appellera peut-être pas le roi... du moins pour commencer... mais il sera roi tout de même !... — affirma le prince Louis convaincu — Et puis, courons !... Voilà les voitures qui commencent à rouler !... On part !...

XIII

Le Moniteur qui publiait les ordonnances parut plus tard que de coutume, et n'arriva à St-Leu que lorsque le Duc de Bourbon était déjà sorti à cheval.

Mais, M. de La Villegonthier qui avait affaire à Senlis, revint effaré de ce qu'il y avait appris. Il se heurta en rentrant dans Napoléonette, qui avertie de bonne heure par Agay, arrivait de l'Ermitage pour voir Chalindrey et lui apprendre la nouvelle s'il ne la connaissait pas encore.

C'était précisément Chalindrey qui accompagnait Monseigneur dans sa promenade. Et la jeune

femme avait mis au courant M. de Choulot, et des ordonnances, et de ce qu'elle avait entendu la veille en suivant dans les bosquets le Duc d'Orléans.

— C'est donc pour ça... — disait le comte de Choulot — que le prince de Rohan a filé à Paris en sortant de table... Monseigneur, qui ne peut pas comprendre qu'on aille à Paris sans y être obligé, surtout lorsqu'il fait chaud, voulait absolument l'empêcher de partir...

— Ah ! Mon Dieu !... Monseigneur !... — fit Napoléonette chagrine, en pensant à la désolation du vieux Prince — C'est vrai !... Il ne sait rien encore... Comment va-t-il prendre ça ?...

— Tout porte à croire qu'il le prendra plutôt mal !... — dit madame de Sainte-Aulaire — il a déjà vu une révolution...

— Mais vous aussi, Madame... — dit Napoléonette — vous en avez déjà vu une... et ça n'a pas l'air de vous agiter beaucoup ?...

— Moi, ma petite amie, je n'y suis pas personnellement mêlée, à la révolution... Si j'étais un prince du sang, je serais probablement moins

philosophe... D'ailleurs, il ne m'est pas encore démontré que ce soit la révolution... Le Roi a pu prendre des ordonnances nécessaires, sans que...

— Absolument nécessaires, étant donné la situation... — affirma nettement le comte de Choulot, qui n'était pas pour les demi-mesures.

— Possible !... — fit madame de Chalindrey — qu'elles aient été nécessaires, et c'est pas moi qui vais blâmer le Roi d'avoir montré du caractère au moins une fois avant de mourir... mais Bernard d'Agay... qui a beaucoup de nez et qui n'est pas un emballé, loin de là... dit qu'il est impossible, impossible absolument, que l'on ne se batte pas à Paris demain...

— C'est tout juste si on ne se battait pas tout à l'heure à Senlis... — dit M. de La Villegonthier — Ces mesures provoquent une effervescence extraordinaire... et pourtant, il n'y a pas à Senlis de Presse locale... ou presque pas... Le retrait de sa liberté ne touche guère *Le Petit Moniteur de l'Oise* qui est gouvernemental...

— V'là, Monseigneur !... — annonça Napoléonette qui écoutait le pas des chevaux au loin sur

la route — Qu'est-ce qu'on fait?... Est-ce qu'on lui parle des ordonnances, ou pas?... Vaudrait peut-être mieux pas?... Jamais il ne regarde les journaux...

— Si... — dit M. de Choulot — il les regarde beaucoup plus souvent que vous ne le croyez... et s'il voit ça brusquement, ça va le bouleverser...

— On pourrait attendre le retour du prince de Rohan... — proposa la jeune femme — il aura vu l'état de Paris, il pourra dire si des troubles sont à craindre, car, au fond, nous ne savons rien de rien... C'est peut-être le calme plat?... Et puis, même si ce n'est pas le calme plat, qu'est-ce que ça fiche au Prince, après tout?...

— Comment... — fit M. de Choulot étonné — vous ne comprenez pas que la perspective de voir le Duc d'Orléans au pouvoir le...

— Mais, sapristi!... — s'écria Napoléonette agacée — pourquoi toujours parler du Duc d'Orléans?... Que les gens de Neuilly aient l'idée d'arriver au pouvoir, et soient même convaincus qu'ils y arriveront, ça se comprend de reste!... Mais nous autres, nous n'avons aucune raison

d'admettre ça !... Supposons que l'on flanque le Roi à la porte...

— Oh!... — murmura madame de Sainte-Aulaire effarée — nous n'en sommes pas là!...

— Non, évidemment... pas encore... Mais Bernard affirme que les députés, la Presse, enfin tout ce qui est touché par les ordonnances, va résister comme un seul homme... Le Roi luttera ou cédera... S'il lutte, on se battra... s'il cède, il abdiquera, et on aura le Duc de Bordeaux avec la duchesse de Berry régente, probablement?...

Le Duc de Bourbon entrait suivi de Chalindrey. Il vit tout de suite la gène que causait sa présence. Alors il dit d'une voix sans timbre, qui se perdit dans la sonorité de la grande pièce :

— Je vois que vous savez ce qui se passe?...

Puis il s'assit lourdement et demanda *Le Moniteur*, que M. de Choulot courut chercher parmi les journaux qui étaient encore dans le vestibule. Comme il tardait à revenir, le Prince s'impatienta et Chalindrey s'en fut au-devant de l'officier. Mais, un instant plus tard, les deux hommes rentraient dans le salon les mains vides.

— Il paraît que madame de Feuchères a pris *Le Moniteur*... — annonça M. de Choulot — je viens de l'envoyer demander chez elle...

— Madame de Feuchères?... — répéta le Duc de Bourbon mécontent — mais jamais elle ne lit *Le Moniteur !*...

Et, après un instant, il murmura perplexe :

— Elle savait donc quelque chose?...

L'Anglaise entrait. Elle avait à la main le journal déplié et s'excusait avec cette volubilité qui, chez elle, indiquait la gêne :

— Je *vious* demande pardon, Monseigneur, d'*avoâr* ouvert le *djiournal* avant Votre Altesse *Roâyale*... Je *croâyais pouvoâr* le remettre avant que...

Le vieux Prince l'arrêta du geste.

— Il importe peu, Madame... — dit-il sèchement — que vous ayez ouvert ce journal avant moi... mais je suis vraiment curieux de savoir pourquoi vous l'avez ouvert?...

Le visage de la Baronne s'alluma, tandis qu'elle hésitait troublée, cherchant une réponse.

— Vous saviez donc... — demanda encore le

vieux Prince — qu'il contenait des choses... intéressantes?... Vous le saviez, alors que moi je l'ignorais... Puis-je vous demander par qui vous êtes si bien renseignée?...

— Monseigneur, je...

— Avant de vous laisser vous enferrer, je préfère vous avertir que je m'en doute...

— *Aôh!*... Monseigneur!... — balbutia « Sophie », qui indiqua d'un regard désespéré que les gens de la Maison du prince étaient là.

— Veuillez répondre, Madame, je vous prie?... — ordonna le Duc de Bourbon — l'instant est trop grave pour que les cachotteries soient de mise... C'est Monsieur d'Orléans qui vous a prévenue, n'est-ce pas?...

— Monseigneur... — avoua madame de Feuchères, qui jugea que mieux valait dire une partie de la vérité — hier *soâr*, Monseigneur le *Diouc* d'Orléans m'a dit, il est vrai, que...

— Non... pas hier soir!... Si monsieur d'Orléans avait su quelque chose hier soir, il eût été à Paris et non pas à Saint-Leu... C'est ce matin que vous avez été avertie?...

— Je *djioure* à Monseigneur que...

— Ne jurez pas, Madame, les faux serments portent malheur... Comte de Choulot, veuillez aller vous-même chercher le portier et ramenez-le-moi sans le quitter un instant, s'il vous plaît...

— *Pouis*-je me retirer, Monseigneur ?... — demanda l'Anglaise, qui tremblait de colère.

Le Duc de Bourbon la toisa avec dédain et répondit :

— Faites ce que bon vous semblera...

Puis il se mit à lire avec attention *Le Moniteur*. Son visage exprimait le mécontentement et le chagrin. Quand il eut fini de lire, il replia méthodiquement et soigneusement le journal et dit, en le posant à côté de lui sur une table :

— Dieu protège le Roi !...

Les journées de juillet furent terribles pour le vieux Prince. Non seulement il aimait en Charles X le compagnon de sa jeunesse et il souffrait de le voir menacé, mais encore il ne se sentait pas en sécurité lui-même. Chaque jour il envoyait à Paris son neveu de Rohan, M. de

Choulot, ou Chalindrey, et les nouvelles qu'ils rapportaient le désolaient et l'indignaient tour à tour.

Comme l'avait dit un jour Napoléonette à Bernard d'Agay — le Duc de Bourbon était loin d'être un aigle. Mais comparativement à Charles X il était presque intelligent. Il avait — sauf en ce qui concernait sa vie galante en général et son aventure avec madame de Feuchères en particulier — beaucoup de délicatesse et de bon sens. L'idée que le Roi s'en était allé chasser à Rambouillet le 26 juillet, à l'heure même où paraissaient les ordonnances, en oubliant de remettre au Duc de Raguse les lettres de service qui lui en confiaient l'exécution, le révoltait. Et il était stupéfait aussi de voir une telle mission donnée à l'homme dont le ressentiment populaire avait transformé le nom en injure. Pas plus à Raguse qu'à Bourmont, il ne savait gré d'avoir trahi l'Empereur au profit des Bourbons. C'étaient des traîtres et voilà tout, c'est-à-dire ce qu'il y avait à ses yeux de plus vil et de plus lâche au monde.

Il trouvait aussi que le Roi aurait dû laisser à Saint-Cloud le Duc de Bordeaux et Mademoiselle, et revenir, lui, aux Tuileries où était sa place en ces jours troublés.

Le 28 juillet, le prince de Rohan envoyé à Paris dès le matin ne rentra que pendant le dîner. Le Duc de Bourbon lui fit dire de venir se mettre à table sans s'habiller. Il lui tardait d'avoir des nouvelles.

Elles étaient très mauvaises. C'était le gâchis complet. Le Roi avait donné l'ordre formel de réprimer par les armes l'insurrection. M. de Polignac était allé à Saint-Cloud, lui faire signer l'ordre qui mettait Paris en état de siège et concentrait tous les pouvoirs entre les mains du Duc de Raguse. On se déchargeait, en somme, assez lâchement sur le Maréchal des responsabilités. La soumission des habitants et le rétablissement de la tranquillité devenant alors son seul devoir, il avait jugé qu'on ne pouvait, de toute évidence, obtenir ce résultat d'une attitude défensive. On venait dans un quartier de désarmer les sapeurs-pompiers et, dans d'autres, les fusiliers séden-

taires. L'imprimerie Royale était envahie par les insurgés. Partout il y avait des barricades. Une caserne était aux mains du peuple. Les poudrières et la manutention étaient formellement menacées. Attendre l'attaque semblait — avec raison — absurde au Maréchal.

Et il avait essayé d'arrêter l'insurrection en marchant d'abord contre elle. Quatre colonnes avaient parcouru la ville avec ordre d'enlever les barricades, de dissiper les rassemblements, d'employer la cavalerie d'abord et l'infanterie ensuite, et de ne tirer qu'après avoir reçu le feu des insurgés.

Les quatre colonnes s'étaient mises en marche à midi. On s'était battu sur différents points de Paris, entre autres à l'Hôtel de Ville, à la porte Saint-Denis et au marché des Innocents. Le général de Quinsonnas était blessé; le colonel de Pleineselves avait été tué. Mortellement atteint, son cheval tué, il s'était fait mettre sur un brancard et avait continué à commander le feu.

Le général La Fayette et M. Laffitte arrivés à Paris dans la nuit, s'étaient rendus à une réu-

nion composée d'une trentaine de députés chez M. Audry de Puyraveau.

Seuls, Casimir Périer et le général Sébastiani, s'étaient nettement prononcés contre le mouvement révolutionnaire. M. Guizot avait naturellement crié très haut et montré une ardeur extrême, mais si grandes étaient sa franchise et sa netteté, que l'on n'avait pas pu discerner vers lequel des deux pouvoirs il se tournait.

Enfin, un conseil de guerre avait siégé aux Tuileries pour statuer immédiatement sur le sort des insurgés pris les armes à la main, et pour décider l'arrestation des hommes politiques signalés comme chefs probables du mouvement.

— Eh! Allons donc!... — s'écria Napoléonette ravie — tandis que son mari la regardait pour tâcher de la faire taire.

— On avait désigné... — reprit le prince Louis, qui cherchait quelque chose dans sa poche — sept agitateurs dont voici les noms, que j'ai écrits sur ma carte de peur de les oublier... Le général La Fayette, le général Gérard... Messieurs Laffitte,

Mauguin, Eusèbe de Salverte, Audry de Puyraveau et Marchais...

— Ah! — Marchais!... — fit M. de Choulot — c'est le président occulte, soi-disant le secrétaire de la société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*... C'est une bonne capture!...

— Il y en a un d'oublié, d'agitateur!... — murmura Napoléonette.

— Qui donc?... — demanda l'abbé Pélier de la Croix.

— Le Duc d'Orléans!... — souffla tout bas la jeune femme — tandis que Chalindrey tournait encore vers elle des yeux suppliants.

— Vous avez bien raison, Madame... — dit le prince de Rohan — mais que l'on ait oublié ou pas le... enfin celui que vous dites... c'est sans intérêt, car on n'a arrêté personne!...

— *Aôh!*... tant mieux — nasilla Madame de Feuchères — je ne sais rien quant à *môa* qui me *répiougne* comme ces *arrestatchionns*... C'est *abominaible* selon *môa!*...

— Et puis?... — interrogea le Duc de Bourbon anxieusement tourné vers son neveu — qu'est-il

arrivé encore, et pourquoi ces arrestations n'ont-elles pas été faites?...

— Parce que, pendant que le colonel de Foucault était, en compagnie d'un adjudant-major et d'un trompette, dans les bureaux du ministère de la Justice pour y faire expédier autant d'extraits qu'il avait de gens à arrêter, Laffitte, Mauguin et le général Gérard arrivaient bien gentiment aux Tuileries, et faisaient prier le Duc de Raguse de venir conférer avec eux...

— Eh! bien?...

— Eh! bien, vous comprenez, ça l'a ému cet homme!... — expliqua le prince Louis narquois — ces pauv's gens qu'on cherchait peut-être chez eux à l'heure actuelle pour leur mettre la main au collet!... Il a commencé par les enfermer tous les trois dans son cabinet pour qu'on ne puisse pas les trouver... Et il courait affolé dans les Tuileries, en criant à son aide de camp : — « Que l'on retire au colonel de Foucault l'ordre que je viens de lui donner... Envoyez immédiatement à sa recherche, un, deux, dix officiers... Allez-y vous-même, s'il le faut!... mais rapportez-moi

mon ordre!... » Il était fou!... Naturellement le colonel de Foucault n'a rien voulu remettre à l'aide de camp... Il est arrivé aux Tuileries avec son petit papier dans sa poche, disant qu'il ne le rendrait qu'au Maréchal... Alors le Duc de Raguse s'est jeté sur le papier et l'a déchiré!...

— Et de deux?... — compta Napoléonette, d'une voix claire.

— Pourquoi, deux?... Qu'est-ce qu'elle compte?... — demanda madame de Sainte-Aulaire qui ne comprenait pas.

— Les trahisons du Duc de Raguse!... — dit Napoléonette en riant — C'était fatal!... et si le Roi n'était pas dans la situation où il est...

Elle s'arrêta un instant et acheva tout bas, pour ne pas manquer de respect au vieux Prince :

— Je dirais que c'est bien fait!...

— Et le Roi?... — questionna le Duc de Bourbon — sait-on quelque chose de lui?...

— Le Roi est à Saint-Cloud, où on l'entretient dans cette idée que tout marche pour le mieux... que le mouvement insurrectionnel a avorté et que dans deux jours tout sera fini... Et en ça,

d'ailleurs, on ne le trompe pas... — conclut le prince Louis — Dans deux jours, et même avant, ça sera fini, en effet... Tout dépend de ce qu'on entend par « fini... »

— Comment... — demanda le Duc de Bourbon désolé — les choses en sont là?...

— Absolument... Un médecin, le docteur Thibault, je crois, ami du général Gérard, avait chargé hier Vitrolles de faire auprès du Roi une démarche de conciliation... Le Général faisait dire au Roi par ce Thibault qu'il ne prendrait aucune part à une insurrection populaire...

— Ah! Bah!... — murmura Napoléonette narquoise.

— Mais qu'il n'hésiterait pas, dans un intérêt d'ordre public, à accepter le commandement des troupes qui refuseraient de soutenir les ordonnances...

— Encore un compère des Égalité, celui-là!... — dit Napoléonette à son voisin le chevalier Bonnie.

Madame de Feuchères se tourna vers elle et demanda, très rouge et l'air furibond :

— *Aôh!*... Avez-*vious* des renseignements personnels qui *vious* autorisent à avancer une telle *tchose?*...

— Personnels?... aucun... — répondit la jeune femme avec brusquerie — Je ne sais que ce que nous savons tous... J'entends, nous les Français!... C'est que monsieur Gérard a épousé mademoiselle de Valence, la petite-fille de la si respectable madame de Genlis... et que sa bonne grand mère est toujours là!...

— A cette proposition d'arrêter tout conflit sanglant... — continua le prince de Rohan — le Roi a répondu à Vitrolles qu'il était dans son droit... que les ordonnances pouvaient ne pas être légales, mais que l'article quatorze les rendait constitu-ionnelles, et qu'il avait, dans ses armes, la même confiance que dans son droit... Il a appris, à Vitrolles l'arrestation des « Sept » qu'il croyait aite, et que Vitrolles ignorait, et il l'a congé-ié assez désagréablement en lui disant : « Je n'ai ucun conseil à recevoir... Je vous demande eulement un avis : Croyez-vous qu'il convient ieux que je rentre dans Paris et que j'y reste?...

J'y suis tout disposé?... » Vitrolles a répondu qu'il aurait dit oui avant de connaître l'existence du conseil de guerre qui siège aux Tuileries et l'arrestation des « Sept », dont Gérard, au nom duquel il était précisément venu parler au Roi!... Quand Vitrolles est rentré dans Paris, il n'a pas regretté d'avoir empêché le Roi d'y revenir... Ce soir l'aspect de la ville est effroyable!... Une seule, des colonnes sorties à midi des Tuileries se maintenait encore sur la position assignée par Marmont quand je suis parti, il y a deux heures et demie à peu près...

— Et le Roi?... Que va-t-il faire, le Roi?... — demanda le Duc de Bourbon — le sait-on?...

— Le bruit court qu'il abdiquera demain ainsi que le Dauphin en faveur du Duc de Bordeaux, et qu'ils partiront ensuite pour l'Angleterre...

— L'Angleterre, encore !... — murmura le vieux Prince désolé.

— L'Angleterre *tioujiours!*... — répéta madame de Feuchères d'un air triomphant.

— Demain... — commanda le Duc de Bourbon qui se leva brusquement de table — on ira

Paris de grand matin... Vous, Choulot... ou vous encore, Louis... ou Chalindrey... enfin quelqu'un...

Et comme le général Lambot s'avançait semblant s'offrir, le Prince lui dit simplement :

— Non!... pas vous!...

Le 29 juillet, le Duc de Bourbon erra pendant toute la matinée dans le château et les jardins.

Comme il rencontrait le petit de Choulot, auquel jamais il n'avait paru prendre garde, il lui parla et l'embrassa affectueusement.

A l'instant où l'on se mettait à table, M. de Choulot rentra de Paris et annonça que le désordre y était complet.

M. de Sémonville, grand référendaire, et M. d'Argout, étaient allés aux Tuileries sommer, au nom de la Chambre des Pairs, le duc de Raguse de faire arrêter les ministres. La pensée que le corps politique dont ils faisaient partie allait disparaître, les jetait dans un complet affolement. Le Duc de Raguse n'avait arrêté personne. Il avait vainement essayé de faire imprimer une

proclamation invitant « les bons citoyens à rentrer dans l'ordre ». Des sous-officiers avaient copié, tant bien que mal, cette proclamation que l'on affichait partout. Et les ministres inquiets venaient de filer sur Saint-Cloud.

— J'ai eu beaucoup de peine à sortir de Paris... — expliqua le Capitaine des Chasses — les barrières sont gardées et mon uniforme a été vu d'un mauvais œil... On m'a interrogé... J'ai dit, Monseigneur, que je vous appartenais et que je rentrais à Saint-Leu... Alors, tout de suite, on m'a laissé passer...

— Et le Roi?... — demanda le vieux Prince — et ses pauvres petits enfants... et Madame?...

— Le Roi résiste toujours... — dit-on — Peut-être lui cache-t-on la vérité?... Les ministres vont bien être obligés de la lui dire... Il paraît que monsieur Odilon Barrot se flatte de le faire partir « en lui faisant peur »...

— Je doute que ce moyen soit bon!... — fit le Duc de Bourbon avec dédain.

Puis, au bout d'un instant, il dit à M. de Choulot :

— J'ai aperçu votre petit Paul, ce matin!... Il est vraiment bien gentil... Nous verrons ce que l'on en pourra faire un jour?...

Après le déjeuner il rappela le Capitaine des Chasses, que tous accablaient de questions sur ce qu'il venait de voir.

— Mon cher Comte, je vais vous demander un service qui ne sera pas sans danger... Je veux espérer, quoi qu'on dise, que le Roi ne va pas céder ainsi... Vous allez partir pour Saint-Cloud et me mettre à ses ordres... Comme prince du sang, mon devoir est d'être à côté de lui dans les instants de péril... Vous direz à Sa Majesté que je ne serai pas pour Elle un embarras, puisque, il y a trois jours... vous le savez, car c'est vous qui m'avez accompagné... je suis encore resté, malgré mes soixante-quatorze ans, treize heures à cheval... Passez par Enghien, Gennevilliers et Suresnes, c'est par là que vous irez le plus vite, et peut-être aussi le plus sûrement... Vous ne m'en voulez pas, Madame de Choulot, d'exposer toujours votre mari?...

— Non, Monseigneur... — répondit la jeune

femme sincère — je vous remercie de la confiance que vous avez en lui...

Le vieux Prince suivit des yeux le capitaine de de ses chasses qui sortait du salon et dit, en regardant affectueusement madame de Choulot :

— C'est égal!... Nous serons tous les deux bien contents quand il sera revenu, n'est-ce pas?...

M. de Choulot ne rapporta pas les ordres de Charles X. Il était arrivé à Saint-Cloud au milieu de l'affolement général. On ne savait pas ce qu'on allait faire. Les bonnes volontés étaient sans emploi.

Le Comte traversa Paris au retour et vit le pillage des Tuileries. En rentrant le soir à St-Leu, il rendit compte au Prince de sa mission. Le Duc de Bourbon fut très peiné et froissé de ne pas recevoir d'ordres du Roi.

Pendant que le vieux Prince déplorait l'inaction où on le laissait, le Duc d'Orléans se tenait caché à Neuilly, attendant l'issue de la conspiration prudente et lente qui durait depuis quinze ans.

Deux jours plus tard, des bandes venues de Rouen pour prendre part à l'insurrection, traver-

sèrent Chantilly et s'y arrêtèrent. M. de Choulot craignant quelques dégâts au château — dont il était gouverneur — y était arrivé le matin. Plusieurs habitants de la commune vinrent le trouver pour lui conseiller de hisser un drapeau tricolore au-dessus de la porte. Mais il refusa.

A son tour, le maire de Chantilly insista en personne et demanda que, à défaut du drapeau arboré, on recouvrit du moins les armes du Duc de Bourbon d'une étoffe tricolore. Le Gouverneur refusa formellement, disant toutefois qu'il allait faire demander au Prince de décider des mesures à prendre. Le Duc de Bourbon répondit par un ordre écrit :

« *Comte de Choulot, je vous connais, je puis*
» *donc compter sur vous pour l'exécution de mes*
» *ordres : laissez piller, incendier le château de*
» *Chantilly, mais je ne permettrai jamais qu'on*
» *souille mes armes en les cachant.* »

Lorsque le soir M. de Choulot rentra à St-Leu, madame de Feuchères connut seulement la

décision du Prince. Elle la critiqua avec âpreté.

— *Aôh!*... Monseigneur!... — dit-elle, de cet air supérieur qu'elle prenait volontiers — *vious* avez grand tort de *souivre* ainsi votre premier *miouvement*... Il serait *biauquioup plious tsaige* de demander avis à Monseigneur le *Diouc* d'Orléans, qui est, *loui*, de bon conseil...

— Madame!... — commença le Duc de Bourbon, qui s'était brusquement redressé — je ne comprends pas que vous osiez me dire de telles choses... à moi qui...

Mais soudain il s'arrêta et, se levant, sortit du salon où il ne revint pas de la soirée.

Le 31 juillet, le prince de Rohan retourna à Paris. Il était plus à même que les officiers de voir des gens mêlés au mouvement ou, du moins, exactement renseignés.

Il rentra chagrin de la situation qui s'aggravait de minute en minute, mais égayé de ce fait que, disait-il, le Duc d'Orléans était perdu depuis deux jours!...

Comme son oncle, qui n'était pas d'humeur à

plaisanter, le priait sèchement de s'expliquer, il précisa :

— Parfaitement !... On a nommé une commission de douze membres, chargée d'aller lui offrir la Lieutenance Générale du Royaume...

— La Lieutenance Générale ?... à Égalité ?... — murmura le vieillard abasourdi — Est-ce possible ?...

— C'est comme ça !... Ils se sont présentés au Palais-Royal, convaincus que leur homme était là qui les attendait... Mais au Palais-Royal ils ont trouvé visage de bois... Ils sont alors allés à Neuilly... Non plus personne !... Ce brave caponne au dernier moment... C'est Mademoiselle Égalité qui les a reçus... Elle ignore positivement où est son frère chéri... Mais elle a eu l'aplomb de leur dire qu'elle supposait qu'il était au Palais-Royal...

— Tout est fini !... — murmura le Duc de Bourbon — Quelle folie d'avoir entrepris une répression sans être sûr des troupes !... et sans même en avoir en quantité suffisante... Monsieur de Polignac est bien coupable !...

— A sa place, je me brûlerais la cervelle!... — observa avec sincérité le chevalier Bonnie.

— Monsieur Bonnie!... — s'écria le vieux Prince qui se tourna courroucé vers son chirurgien — est-ce bien vous qui osez tenir un pareil langage?... Un homme d'honneur ne se donne jamais la mort... C'est le fait d'un lâche!... Quel exemple!... Et je ne vous parle même pas en chrétien... L'abbé Pélier va vous dire que j'aurais pourtant dû commencer par là, car aux yeux de la religion, le plus énorme des crimes est le suicide... Et comment se présenter devant Dieu, quand on n'a pas eu le temps de se repentir!...

Le chevalier Bonnie allait répondre, mais il le coupa et, s'adressant à son neveu :

— Vous disiez, Louis, que Monsieur d'Orléans est perdu?...

— Pour l'instant, oui!... — répondit en riant le prince de Rohan — mais tout porte à croire qu'il se retrouvera...

Le Duc d'Orléans se retrouva, en effet, au Raincy où il était caché depuis trois jours!...

Le prince de Rohan qui était retourné aux nouvelles le lendemain, rentra écœuré racontant que, s'étant décidé à sortir de sa cachette, Égalité était venu tenir au Duc de Mortemart représentant de Charles X, des propos mensongers et falots, dans lesquels il affirmait que : « des bandes d'hommes armés étaient venues envahir Neuilly, et avaient déclaré à sa sœur et à sa femme qu'on allait les emmener prisonnières à Paris ainsi que les petits princes, et les garder comme otages jusqu'à ce qu'il eût reparu. Il n'était rentré à Neuilly que pour délivrer sa famille. C'est cette même « bande d'hommes armés » qui venait de l'amener « de force » à Paris. »

Croyant M. de Mortemart persuadé de la vérité des faits imaginaires qu'il venait de raconter, Égalité lui avait demandé, d'un air indifférent, si les pouvoirs qu'il tenait du Roi s'étendaient jusqu'à reconnaître le titre de Lieutenant général du Royaume que les députés venaient de lui déférer, uniquement, d'ailleurs, pour enlever à M. de La Fayette le moyen de proclamer la République immédiatement.

Le Duc de Mortemart avait répondu qu'il ne disposait d'aucun pouvoir de ce genre et qu'il fallait s'adresser au Roi. Alors le Duc d'Orléans avait écrit à Charles X ce billet dont les copies couraient Paris, et que l'on commentait avec d'admiratifs regrets que « tant d'honnêteté » ralentît le dénouement de ces effarantes journées.

« *Monsieur de Mortemart dira à Votre Majesté*
» *comment l'on m'a amené ici par force ; j'ignore*
» *jusqu'à quel point ces gens-là pourront user de*
» *violence à mon égard; mais si, dans cet affreux*
» *désordre, il arrivait qu'on m'imposât un titre*
» *auquel je n'ai jamais aspiré, que Votre Majesté*
» *soit bien persuadée que je ne recevrai toute*
» *espèce de pouvoir que temporairement et dans*
» *le seul intérêt de notre maison. J'en prends ici*
» *l'engagement formel envers Votre Majesté.*

» *Ma famille partage mes sentiments à cet*
» *égard.*

» *Votre fidèle sujet,*

» LOUIS-PHILIPPE D'ORLÉANS.

» *Palais-Royal, juillet, 1830.* »

— Quelle pitrerie!... — murmura le Duc de Bourbon, qui prit dédaigneusement du bout des doigts le petit papier sur lequel son neveu avait écrit au crayon les promesses du Duc d'Orléans — et quelle hypocrisie aussi!...

— Oui... — expliqua le prince Louis — car monsieur de Mortemart qui avait caché soigneusement le poulet dans les plis de sa cravate et était rentré au Luxembourg, d'où il s'apprêtait à partir pour Saint-Cloud afin de le porter au Roi, a vu arriver ventre à terre un envoyé d'Égalité qui venait lui demander de le rendre *illico*...

— Et après?... — questionna le vieux Prince écœuré.

— Tout ceci se passait ce matin!... Or, une heure environ avant mon départ de Paris, les Égalité... je dis les Égalité, car les femmes en sont aussi, toute la famille met la main à la pâte... ont fait afficher ce placard que j'ai acheté à un colleur... Égalité s'y défend avec énergie d'être un Bourbon... Vous allez voir?...

Le prince de Rohan déplia une immense affiche et dit :

— Écoutez ça, Monseigneur?...

« *Citoyens!*

» *Louis-Philippe d'Orléans, proclamé par la*
» *Nation lieutenant général du royaume, n'appar-*
» *tient pas, comme le Roi parjure, à la famille*
» *des CAPETS, mais bien à celle des* **VALOIS**
» *qui a régné longtemps sur la France. Il est*
» **VALOIS.**

» *Philippe d'Orléans a combattu à Jemmapes,*
» *sous la bannière tricolore qu'il s'empresse d'adop-*
» *ter aujourd'hui. Confiant en la dignité du*
» *Peuple Français, il est resté dans son sein; son*
» *administration intérieure, son caractère et ses*
» *antécédents, l'appellent à gouverner constitution-*
» *nellement notre belle patrie. Lui seul peut pré-*
» *venir la guerre civile; lui seul donnera les garan-*
» *ties nécessaires au commerce et au monde entier.*

» **PLUS DE CAPETS!**

» *Vive* **LOUIS-PHILIPPE d'ORLÉANS!** »

— C'est vraiment infâme!... Que va-t-il arriver, mon Dieu!... Tout est à craindre avec ces

misérables!... — murmura le Duc de Bourbon désolé.

Et il sortit du salon, en disant .

— Je vous remercie, mon cher enfant... Je ne vous imposerai plus longtemps cette corvée de m'apporter des nouvelles, car nous touchons, si je ne me trompe, à une solution...

— Une corvée!... — s'écria le prince de Rohan dès que le vieux Prince fut parti — mais c'est mon seul bon moment!... Ce que j'aurais voulu pouvoir rester tout à l'heure à l'Hôtel de Ville!... On disait que les Égalité allaient y venir... Seulement j'avais promis de rentrer de bonne heure... et si je n'étais pas revenu, mon oncle aurait cru qu'on m'avait assassiné dans la rue... Mais nous allons avoir des nouvelles... J'ai rencontré madame de Chalindrey qui flânait au milieu des bagarres... Elle est vraiment extraordinaire!... Tout l'amuse et elle n'a peur de rien!...

— Tout de même... — fit Chalindrey ennuyé — je voudrais joliment qu'elle fût rentrée... il n'y a pas plus casse-cou qu'elle!... Elle a tellement insisté pour aller voir ce que sont devenus les

vieux Sérignan, que je ne pouvais pas m'opposer à son voyage... Et puis, au fond, je me dis toujours qu'elle en a vu bien d'autres... et qu'elle a traversé une mitraille plus redoutable que celle d'aujourd'hui...

— D'ailleurs, la voici!... — annonça le duc d'Agay qui entrait — c'est elle qui vient de m'amener... Elle est allée retirer elle-même à l'écurie une pierre du pied de sa petite jument... Elle ne m'a pas jugé capable de faire aussi bien qu'elle cette délicate opération... Ça ne m'a d'ailleurs pas surpris... Ses enfants et ses animaux, Napoléonette ne les confie à personne...

— Sauf à Boutard!... — dit Chalindrey en riant.

— C'est vrai!... Elle a coutume de dire : « Boutard ou moi, c'est la même chose!... » ce qui provoque d'abord, quand on les regarde tous les deux, un peu d'étonnement...

Napoléonette arrivait, gaie comme une nichée de pinsons et s'efforçant vainement de prendre une figure de circonstance.

Dès qu'elle eut constaté que le Prince n'était pas

dans le salon, elle s'écria, sans se soucier de la présence de madame de Feuchères, en s'adressant au prince de Rohan :

— Quel dommage que vous n'ayez pas pu rester!... Ce que vous vous seriez amusé!... Comme Égalité ne se décidait pas à venir, on a prétendu qu'il ne pouvait pas sortir du Palais-Royal... Alors j'y suis retournée, au Palais-Royal, et je suis arrivée juste au moment où il embrassait le père Laffitte par la fenêtre...

— Comment... par la fenêtre?... — demanda madame de Sainte-Aulaire, ahurie.

— Oui!... il l'avait traîné devant la fenêtre pour que la foule les vît de la cour... Elle hurlait, la foule : *Vive le Duc d'Orléans!... Vive Laffitte!...* Et ils étaient grotesques!... Mais ça n'était encore rien!... Quand ils sont descendus, on leur a crié : « *A l'Hôtel de Ville!...* » Ils n'avaient pas l'air très rassurés tous les deux... Le gros Égalité surtout regardait le peuple avec des yeux ronds... Ses paupières battaient... il avait l'air d'un hibou dans la lumière...

— *Aôh!...* — commença « Sophie » cherchant

à arrêter le récit de madame de Chalindrey — Monseigneur le *Diouc* d'Orléans...

— Il s'éborgnait inutilement à chercher la troupe qui allait l'entourer et le protéger... — continua Napoléonette sans prendre garde à l'interruption de l'Anglaise — mais ni vu, ni connu!... Les deux régiments qui avaient trahi la veille la Royauté étaient enfermés dans leurs casernes, afin qu'ils ne pussent pas trahir l'émeute à son tour... La seule compagnie de garde nationale rétablie n'était pas habillée... Il ne restait, en fait de troupes, que les combattants de l'insurrection, mais ils étaient autour de monsieur de La Fayette à l'Hôtel de Ville... C'était cette insurrection armée qu'il fallait précisément aller reconnaître et saluer... Et ils n'étaient pas à leur aise, allez, l'Égalité et le père Laffitte!... Enfin, il a bien fallu marcher... La foule les entourait... les poussait... Alors, lui, il est monté à cheval, mais sans entrain... En avant, il y avait un tambour qui ouvrait la marche... un seul tambour!... A côté d'Égalité, un officier... un seul officier!... et quatre ou cinq gardes nationaux!... Et puis le père Laffitte en

chaise à porteurs, et, derrière la chaise à porteurs, quatre-vingts députés environ... C'était d'un miteux!... Ce brillant cortège était entouré d'une foule... si ça peut s'appeler une foule... qui criait : « *Vive la Charte!*... » Dans ce semblant de foule, on racontait que le sympathique élu n'arriverait pas vivant à l'Hôtel de Ville... Des exaltés embusqués, disait-on, au coin d'une des petites rues du quai de la Ferraille, devaient lui régler son compte... Et vous pensez si j'attendais ça!...

— *Aòh!*... — murmura madame de Feuchères effarée — *Aòh!*... quelle *abominaitchionn!*...

— On a passé devant toutes les petites rues... Ah! ouiche!... pas plus d'exaltés que sur ma main!... On beuglait uniquement : « *Vive la Chambre!*... *Vive la Liberté!*... » Égalité continuait d'avancer... c'est-à-dire, c'était surtout son cheval qui suivait le tambour... Lui, il avait tout à fait cet air des enfants qui se font traîner, vous savez?... On sent que leur seule idée, c'est de s'asseoir par terre et de se mettre à pleurer... Ben, il était tout à fait comme ça... du moins, à l'œil... Et la foule s'éclaircissait!... Enfin, au milieu

des « *Vive la Chambre!...* » on a distingué un malheureux : « *Vive le Duc d'Orléans!...* » Alors Laffitte a sorti sa tête de la chaise à porteurs, et il a crié : « Ça ne va pas trop mal?... » « — Mais oui... mais oui... » a dit Égalité... qui faisait des efforts pour se retourner sur ses gros reins raides... Et il tâchait de sourire, mais le sourire c'est pas son affaire du tout!... Il sait pas sourire, mais il sait donner des poignées de main!... Il en donnait à tous les émeutiers qu'il pouvait toucher...

— Quel métier!... — murmura le prince de Rohan écœuré.

— Ça vous dégoûte, pas?... Les députés aussi, ça les dégoûtait... Ce qu'ils avaient l'air vexés de voir ces caresses!... D'ailleurs, les caressés étaient plutôt ingrats, car la foule redevenait compacte, et hostile aussi... J'espérais qu'il n'arriverait pas jusqu'à l'Hôtel de Ville...

— Et il y est arrivé?... — demanda l'abbé Pélier de La Croix.

— Oui!... — fit Napoléonette avec regret — Et là il est descendu de cheval, pâle comme un

pierrot... Ses favoris étaient défrisés par la chaleur, et les deux ravins qui relient son nez à son menton étaient encore plus creux... Oh! quant à ça, sans parti pris, il était affreux!...

— Il est *piourtant* un très bel homme!... — dit aigrement madame de Feuchères.

— Ben, c'était un affreux bel homme!... Enfin, bel homme ou pas, il est descendu, il s'est engouffré, poussé par la foule et sans pouvoir regarder en arrière, dans l'Hôtel de Ville... et j'ai eu le chagrin d'être séparée de lui!... Non pas que je n'aurais pas pu entrer... on entrait là-dedans comme au moulin... mais autant les bousculades et les bagarres en plein air, ça m'est égal, autant ça m'est horrible quand ça se passe entre des murs... Est-ce que Monseigneur sait déjà tout ça?...

— Il ne sait que ce que je lui ai raconté... — dit le prince de Rohan — mais s'il ne vous questionne pas, ne lui dites rien... On s'aperçoit facilement que ces événements ne vous chagrinent pas outre mesure...

— Dame!...

— Oui !... oui !... Moi, je comprends très bien votre état d'esprit... mais cette façon de voir les choses choquerait Monseigneur, qui est un prince du sang et qui aime le Roi...

Le Duc de Bourbon ne reparut que pour se mettre à table. Il ne mangea presque pas et ne parla pas du tout. A la fin pourtant, il dit douloureusement :

— Et les pauvres petits enfants... qu'est-ce qu'ils vont devenir?...

— Le Roi va, naturellement, tenter de proclamer l'avènement du Duc de Bordeaux... — dit M. de Choulot — mais comme c'est le Duc d'Orléans qui serait appelé, par sa nomination de Lieutenant général du Royaume, à faire respecter les droits du nouveau roi, il est probable que...

— Ces pauvres petits !... — répéta pour la deuxième fois le Duc de Bourbon, désolé — ce sont eux qui m'intéressent !...

Madame de Feuchères enveloppa le vieux Prince d'un regard vraiment féroce, et répondit avec douceur :

— *Aôh!* Oui!... Ces *pôvres* petits!... Ils sont *tiout* à fait intéressants!... *tiout* à fait!...

— Pour Dieu!... — souffla Napoléonette à l'oreille de l'abbé Pélier qui était son voisin de table — il faudrait empêcher qu'il ne répète ça tout le temps!... C'est très dangereux pour lui!...

— A qui le dites-vous!... — répondit l'Abbé.

Pendant deux jours le Duc de Bourbon n'envoya pas aux nouvelles et ne dit pas un seul mot des événements qui suivaient leur cours. Il paraissait les avoir oubliés. Il cherchait, d'ailleurs, à se distraire. Il avait demandé à Chalindrey d'obtenir de Napoléonette qu'elle passât quelques jours à St-Leu, et il avait prié lui-même le duc d'Agay d'y demeurer aussi. Visiblement il voulait, non seulement écarter les tristesses de la politique, mais s'isoler de madame de Feuchères surtout.

L'Anglaise commençait à ressentir quelque inquiétude. Il était impossible qu'elle n'aperçût pas le détachement absolu du vieux Prince, et le soin qu'il mettait à l'éviter. Elle se préoccupait aussi des sorties du Duc de Bourbon et de M. de

Choulot. Elle s'informait, questionnait les gens de la suite pour savoir ce qu'ils faisaient au cours de leurs longues promenades. Elle épiait Manoury, le valet de chambre du Prince, chaque fois qu'il sortait de chez son maître. Et Manoury s'apercevait qu'il était surveillé par la Baronne, et surtout par l'abbé Briant qui était presque toujours au château, mais se faisait tellement petit qu'on n'apercevait guère sa présence et que le vieux Prince ne la soupçonnait même pas.

Pendant le déjeuner du mardi, le Duc de Bourbon dit, tout à coup :

— On devrait avoir des nouvelles du Roi!... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur?... non plus qu'à ses petits-enfants!...

Et, après un silence, il ajouta encore :

— Pauvres petits!... Que Dieu les garde!... Où sont-ils, maintenant?...

C'était, depuis trois jours, la première allusion faite à la famille Royale. Personne ne parlait. Les officiers se demandaient s'ils devaient répondre à cette vague question. Ils ne savaient rien, d'ailleurs, que par la rumeur publique, car le Duc de

Bourbon, depuis que les journaux reparaissaient normalement, les faisait mettre tous chez lui et ne les en laissait plus sortir.

Mais la marquise de Sainte-Aulaire qui, depuis cette même époque, dévorait tout ce qu'elle pouvait se procurer, et se faisait apporter de Paris par les messageries de véritables ballots de journaux, murmura timidement :

— Mais... il est à Rambouillet, le Roi !...

— Ah !... — fit le vieux Prince — Est-ce sûr ?...

— Mais oui, Monseigneur... On annonçait même hier qu'il avait adressé aux Chambres son acte d'abdication... Il doit être dans les journaux d'aujourd'hui...

— J'ai hâte... — murmura le Duc de Bourbon d'un air infiniment las — que tout cela soit fini et que le Roi et ses petits-enfants soient n'importe où, mais en sûreté !...

— *Aôh !*... — fit aigrement madame de Feuchères — Votre Altesse *Roâyale* s'inquiète *tioujiours* des petits-enfants du *Roâ* et *djaimais* de ses enfants... il me semble *piourtant* que le *Diouc* et la *Diouchesse* d'Angoulême sont...

— Ils sont intéressants, certes... — répondit le vieux Prince — et je prends part à leur peine... mais ils ne sont pas menacés... ils ne gênent personne... tandis que le petit Duc de Bordeaux qui devient un obstacle, court des risques certainement... Et c'est lui qui m'intéresse surtout à présent...

Dès qu'il fut dans le salon, le Duc de Bourbon demanda les journaux. Et, au bout d'un instant il dit, un peu rassuré :

— Vous aviez raison, Madame de Sainte-Aulaire, voici l'acte d'abdication du Roi et du Dauphin... Il est assez habile parce que, au lieu de s'adresser aux Chambres, il s'adresse à Monsieur d'Orléans et lui confie le soin de faire proclamer l'avènement de Henri cinq à la Couronne... Il lui remet la garde de son petit-fils et lui confère la régence... Il rend impossible toute tentative de...

Le Prince se tut et continua de parcourir des yeux l'acte d'abdication de Charles X et les commentaires dont l'accompagnaient les journaux.

Napoléonette, qui était allée chercher des fleurs dans le jardin avec madame de Belzunce, rentra.

Elle n'avait pas entendu la communication qui venait d'être faite. Elle aperçut seulement le Duc de Bourbon plongé dans sa lecture.

— Avez-vous remarqué... — demanda-t-elle tout bas à M. de Choulot — les yeux de « Sophie » pendant que Monseigneur parlait du petit Duc de Bordeaux?... Et puis... on dirait qu'elle a peur que cette préoccupation du Prince de savoir la famille Royale en sûreté dans un endroit quelconque, ne cache une arrière-pensée de départ ?...

Et comme M. de Choulot ne répondait pas, elle demanda encore :

— Est-ce que vous ne le croyez pas, vous, Monsieur de Choulot, que Monseigneur songe à plier bagage?... Il ne vous a rien dit?...

— A moi, non... rien de précis!... Mais il a parlé à Manoury dans le sens que vous dites... ou, du moins, il a fait des allusions indirectes à un voyage possible... Et vous avez parfaitement raison, madame de Feuchères est inquiète... Elle a ce que vous appelez : l'air d'un blaireau qui va recevoir un coup de fusil... Et ça se comprend,

car elle sait que l'intention formelle de Monseigneur était de donner la fortune des Condé au Duc de Bordeaux... C'est le refus de la Duchesse de Berry, qui redoutait d'attirer sur son fils le couteau des Égalité, qui l'a seul empêché de mettre à exécution son projet... Mais le refus de la Princesse était motivé de ce fait que, devant être roi, le petit prince n'avait besoin de rien... Aujourd'hui, c'est lui qui aura besoin de tout, au contraire... car, naturellement, la combinaison va tomber à l'eau...

— Quelle combinaison?...

A ce moment, le Duc de Bourbon dit, en repliant le journal qu'il venait d'achever de lire :

— Monsieur d'Orléans a les mains liées à cette heure!...

Napoléonette qui arrangeait un bouquet, leva le nez, et dit l'air heureux :

— Ah!... On lui a mis les menottes!... Qu'est-ce qu'il a encore fait?...

— Nap!... — murmura Chalindrey effaré — ne plaisantez pas ainsi, je vous en prie?... Vous allez froisser Monseigneur!...

— Que non !... — fit la jeune femme en secouant la tête — il voudrait bien que ça soit vrai, allez, Monseigneur !...

Le Duc de Bourbon, qui semblait sorti complètement de la torpeur où il était depuis plusieurs jours, appelait au même instant le prince de Rohan.

— Louis !... Voulez-vous aller tout de suite à Paris, mon enfant?... C'est aujourd'hui l'ouverture de la session... je n'y avais pas pensé... Il importe de savoir comment les choses auront marché... Ce serait long d'attendre les journaux de demain... Tâchez de voir monsieur de Cossé, ou monsieur de Chateaubriand, ou le Duc de Mortemart s'il n'est pas avec le Roi... Vous les questionnerez de ma part, si on ne vous laisse pas entrer au Palais-Bourbon...

— Comment... — fit le prince abasourdi — on pourrait ne pas me laisser entrer?...

— C'est fort possible !...

— Mais, j'ai le droit de...

— Vous en avez le droit, ça ne fait pas question... mais cela ne veut pas dire que l'on vous

permettra d'exercer ce droit... Allez vite avec *Les Demoiselles Roses*... et revenez dès que vous le pourrez, n'est-ce pas?...

Il semblait tout ragaillardi. M. de La Villegonthier le regarda d'un air chagrin et, lui si réservé de coutume, ne put s'empêcher de dire à l'abbé Pélier de La Croix, qui regardait aussi avec tristesse le Duc de Bourbon :

— Est-il vraiment possible que Monseigneur s'illusionne à ce point?...

— Les natures droites comme la sienne ont peine à voir la trahison... même dans les endroits qu'elle habite... — répondit l'Aumônier.

L'espoir du vieux Prince devait peu durer. Son neveu lui rapporta les plus détestables nouvelles.

Le Duc d'Orléans faisait marcher sur Rambouillet six mille gardes nationaux, renforcés de dix mille émeutiers armés des fusils et des munitions enlevés à la troupe pendant les trois journées. Il fallait « faire peur » au Roi afin de le décider à partir. Tel était, du moins, le rôle de la

garde nationale, dont M. de La Fayette avait confié le commandement au général Pajol.

— Quant aux émeutiers... — expliqua le prince Louis — ils n'ont pas, dit-on, d'instructions régulières... mais c'est à les lancer qu'Égalité a mis tous ses soins, et c'est sur leur intervention qu'il compte le plus, paraît-il...

— Quelle infamie!... — murmura le Duc de Bourbon — s'attaquer lâchement à un vieillard et à des petits enfants!...

La pensée des enfants le ramenant à ce qui l'intéressait le plus, il questionna :

— Et l'ouverture de la session?... Sait-on quelque chose?...

— J'y étais!... Ce qui s'est passé est inouï!... Vous avez lu ce matin dans les journaux l'acte d'abdication du Roi?...

— Eh bien?...

— Eh bien, le Duc d'Orléans, dans son discours, a dit simplement en faisant allusion à cet acte : « *Aussitôt que les Chambres seront assem-* » *blées, je ferai porter à leur connaissance l'abdi-* » *cation de Sa Majesté le roi Charles X.*

» *Par ce même acte, Son Altesse Royale Louis-*
» *Antoine de France, Dauphin, renonce également*
» *à ses droits.*

» *Cet acte a été remis entre mes mains, hier,*
» *deux août, à onze heures du soir. J'en ai ordonné*
» *le dépôt dans les archives de la Chambre des*
» *Pairs et je l'ai fait insérer dans la partie offi-*
» *cielle du* Moniteur... »

— Oh!... — fit le Duc de Bourbon — Oh!... il a osé supprimer ce qui concerne l'avènement d'Henri cinq et sa régence à lui, et la proclamation, et...

— Et tout ce qui lui rendait plus difficile la confiscation de la couronne à son profit... Parfaitement!... On n'a le véritable texte de l'abdication du Roi, que parce qu'il a été communiqué directement aux journaux... Hier soir, quand le général de Foissac-Latour qui l'apportait au Duc d'Orléans s'est présenté au Palais-Royal, on a refusé de le recevoir... Il a eu beau crier qu'il ne devait laisser son message qu'entre les mains du Lieutenant général, monsieur de Mortemart se l'est fait remettre et l'a donné à Égalité... qui s'est

obstiné à refuser quand même l'audience que le général lui demandait de la part du Roi...

— Est-ce possible?... Mais c'est un vol!... un vol!...

Le vieux Prince avait les yeux brillants et sa voix tremblait de colère. Et comme Napoléonette venait de parler bas au duc d'Agay, il demanda d'un ton moins amical et plus impérieux que de coutume :

— Qu'est-ce que vous dites, Madame de Chalindrey?... Quoi?... Qu'est-ce que vous ne comprenez pas?...

— Que l'on s'étonne que les Égalité, qui sont des assassins, soient aussi des escarpes!... Qui peut le plus peut le moins!... — répondit Napoléonette d'une voix claire.

Le prince de Rohan appuya :

— Vous avez bien raison de dire : « Les Égalité »... Le pluriel est plus que jamais de mise cette fois, car les deux femmes ont été antipathiques et militantes, paraît-il... Monsieur de Chateaubriand a vu la Duchesse d'Orléans hier soir, et il a été écœuré de sa fausseté papelarde

et de ses hypocrites attaques contre sa nièce la Duchesse de Berry... Et le petit Thiers, qui est allé vendredi dernier à Neuilly, pour tâcher de retrouver son protégé et lui faire accepter la couronne, a été reçu par le gendarme Adélaïde... laquelle s'est engagée pour son frère avec une outrecuidance qui lui a paru excessive...

— Une outrecuidance qui paraît excessive à monsieur Thiers doit être une terrible outrecuidance!... — dit doucement le baron de Surval.

— Thiers était tout de même enchanté, parce que sa démarche avait réussi bien plus sûrement avec la sœur qu'avec le frère qui n'aime pas les responsabilités...

— Dame!... il est d'une famille où on aime mieux faire tomber la tête du voisin que risquer la sienne!... — dit Napoléonette.

— Pourtant... — affirma le prince Louis — Mademoiselle Égalité n'est pas poltronne... Quand Thiers est arrivé, introduit par Ary Scheffer chez les Princesses, il a expliqué qu'on voulait un souverain neuf, moderne, mais qu'il fallait refuser ou accepter sans barguigner, parce

que il n'y avait pas de temps à perdre... Et la princesse Adélaïde lui a répondu : « Si vous croyez que l'adhésion de notre famille peut être utile à la Révolution, nous la donnons volontiers... J'exige seulement que monsieur Laffitte ou le général Sébastiani vienne me chercher... »

— « L'adhésion à la Révolution!... Nous la donnons volontiers!... » — répéta le Duc de Bourbon consterné — Mais c'est épouvantable... épouvantable en vérité!...

— Le petit Thiers n'a pas trouvé ça épouvantable du tout, vous pensez?... Mais il a jugé que le chef putatif de la famille ne devait pas bosser gros en face de cette redoutable sœur... — dit en riant le prince de Rohan — et il a fait connaître avec franchise sa pensée à ce pauvre Ary Scheffer, qui adore les petits Égalité auxquels il donne des leçons de dessin, qui trouve tout bien, tout parfait à Neuilly, et qui était désolé de l'impression un peu... comment dire?... un peu virago, produite par la bonne tante de ses élèves... Thiers l'avait d'ailleurs bombardée de louanges, lui affirmant qu'elle venait de placer la couronne dans sa famille...

— *Aôh!*... — déclara madame de Feuchères — je le disais bien que *mademôaselle* d'Orléans était une personne *sioupérieure!*... je l'avais bien *viou* au *quiours* de notre *conversatchionn* des *Touileries*...

— Maintenant... — interrompit le Duc de Bourbon — la Révolution est un fait accompli, et...

— Et qui a bien *tiourné* heureusement!...

— Bien tourné?... — balbutia le vieillard stupéfait.

— *Aôh!*... Certes!... *Vious* auriez *piou avôar* la *Répioublique!*...

— Je l'aurais aimé cent fois mieux!... — déclara nettement le Duc de Bourbon — la seule chose inacceptable est celle qui est!... Et maintenant que ce soit fini... qu'on ne parle plus devant moi de ces choses!... Je n'ai plus rien à apprendre... sauf l'arrivée de la famille Royale dans quelque endroit où elle soit en sécurité... De cela, je veux être informé le plus tôt possible...

Madame de Feuchères ouvrait la bouche pour quelque réflexion que le vieux Prince appré-

henda sans la connaître, car il lui dit, avec une vivacité presque brutale :

— Assez, Madame!... Je ne veux plus qu'on me parle de rien!...

Et il sortit.

Le lendemain, le Duc de Bourbon s'enferma chez lui et écrivit quelques lettres, après avoir conféré longtemps avec son valet de chambre Manoury.

Cet entretien parut inquiéter vivement Madame de Feuchères, qui s'en vint à plusieurs reprises pour parler au Prince pendant qu'il était enfermé. Comme elle montait par le petit escalier dérobé, qui communiquait directement avec son appartement à elle et que le Duc de Bourbon avait lui-même fait construire, il s'avisa qu'il serait plus tranquille dans le salon pour causer. Les instructions qu'il donnait à Manoury étaient secrètes, car il s'agissait de préparer son départ.

Dès l'instant où il avait connu l'avènement au trône de ceux qu'il continuait à appeler : « Les Égalité de Neuilly », il s'était décidé à partir...

Il voulait sans tarder refaire son testament en faveur du fils dépossédé du Duc de Berry, et il n'osait pas le refaire en France. Maintenant que la justice dépendait de son neveu d'Orléans, ses jours ne seraient plus en sûreté si l'on devinait qu'il voulait changer quelque chose à ses dispositions. Et au moment d'appeler maître Robin à St-Leu, il avait jugé tout à coup que ce serait une réelle imprudence.

Il avait alors résolu de partir au plus tôt, accompagné seulement de son premier valet de chambre Manoury et du comte de Choulot. Et il donnait ce matin-là ses instructions à Manoury, qui devait s'occuper de lui procurer un passeport sous un nom supposé et une voiture de voyage. Mais le Duc de Bourbon ne songeait nullement — comme le croyait madame de Feuchères — à rejoindre en Angleterre la famille Royale. C'était en Italie qu'il devait aller. M. de Choulot avait reçu l'ordre de savoir si le Pape donnerait volontiers asile au Prince dans ses États, et l'on pressentait que la réponse du Cardinal chargé des Affaires étrangères serait favorable.

— Venez au salon, Manoury!... — dit le Duc qui, l'oreille tendue vers la porte, n'était plus depuis un instant attentif à ce qu'il disait — là, du moins, nous causerons sans pouvoir être entendus... D'ailleurs, j'attends la visite de la Vicomtesse de Chalindrey qui m'a demandé de la recevoir ce matin...

Et il conclut, visiblement préoccupé :

— Cette demande m'inquiète même un peu... Peut-être Madame de Chalindrey qui m'est, je crois, assez attachée, a-t-elle découvert quelque chose dont elle veut m'avertir... quelque danger, quelque... Ah! mon pauvre Manoury, je ne crois pourtant pas être poltron, mais j'ai hâte d'être parti!...

L'arrivée de Napoléonette toute souriante et fraîche comme une fleur, rassura un peu le vieillard. Avec une pareille figure, elle ne venait certainement pas lui parler de sombres choses. Il demanda en la faisant asseoir :

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir dans mon vieux coin?... Rien de fâcheux, j'espère?...

— Non, Monseigneur, rien du tout... C'est Jean qui devait venir parler, à Votre Altesse Royale, et non pas moi... Il y a plusieurs jours déjà qu'il aurait dû le faire, mais ça l'ennuie tellement qu'il ne peut pas se décider... et le temps presse...

— Qu'est-ce donc?... — demanda le Duc de Bourbon qui se sentait redevenir inquiet — qu'y a-t-il encore?...

— Oh! rien... moins que rien!... Votre Altesse Royale s'en doute peut-être, d'ailleurs?... C'est que Jean va démissionner...

— Ah!... — fit le Prince surpris — Ah!... tant pis!...

Cette nouvelle qui l'eût désolé s'il fût resté en France — parce que Chalindrey était après M. de Choulot l'officier de sa Maison qu'il préférait — le laissait à peu près froid maintenant qu'il devait partir.

— Jean n'a pas besoin de sa carrière pour vivre... — continua la jeune femme — et il lui serait horrible, Monseigneur le comprendra, de jurer fidélité au Duc d'Orléans et d'être appelé au besoin à protéger sa personne... Donc, il quitte

l'armée... mais il ne quitte pas Votre Altesse Royale, si toutefois elle daigne le conserver?...

Elle s'arrêta un instant, regardant le vieux Prince et acheva :

— Si même Monseigneur avait besoin... hors de France... de mon mari, il pourrait être à ses ordres s'il le fallait... Moi, naturellement, je ne peux pas bouger à cause des Canards, mais Jean...

— On vous a donc dit que je veux quitter la France?... — demanda le Duc de Bourbon.

— On ne nous l'a pas dit, à nous spécialement... mais c'est un bruit qui court...

— Qui court à Saint-Leu ou partout?...

— Un peu partout, je crois, Monseigneur!...

— Ah!... Je serais curieux de savoir ce que l'on dit à ce propos?...

Et, à moitié souriant, à moitié fâché, le Prince questionna :

— Où vais-je?...

— On ne le dit pas, Monseigneur!... — répondit Napoléonette en riant — on dit seulement, sans rien préciser, que Votre Altesse Royale va rejoindre le Roi et les princes en exil...

— Et savez-vous qui fait courir ce bruit?...

— Je ne le sais vraiment pas, Monseigneur... C'est peut-être tout bonnement parce que ce départ semble naturel et logique... et... et...

— Et prudent?... C'est bien là ce que vous alliez dire, n'est-ce pas?...

— Oui, Monseigneur!...

— Alors, l'avis général est que je ne suis pas en sûreté dans les États de Monsieur d'Orléans... car ce sont bien ses États aujourd'hui, n'est-ce pas?... J'ai défendu qu'on me dise un seul mot des événements, alors je n'ai rien appris depuis l'autre jour... Mais tout est fini, je suppose?...

— Oui, Monseigneur!... Nous sommes gouvernés par Louis-Philippe premier... roi, non pas de France, mais des Français!...

— Canaille!... — murmura le prince entre ses dents — Et, ça s'est fait sans le moindre accroc, naturellement?... Aucune voix ne s'est élevée pour le Roi?...

— Mais si, Monseigneur!... Quand est venue la discussion sur la déclaration de la vacance du

Trône qui consacrait la déchéance du Roi et de sa race, plusieurs l'ont repoussée...

— Savez-vous lesquels?...

— Lesquels?... Mais d'abord Berryer... et puis Messieurs Arthur de la Bourdonnais, Hyde de Neuville, de Beaulieu, de Lézardières et de Cony...

— C'est tout?...

— Je le crois, Monseigneur!...

— Ça fait six honnêtes gens!... C'est magnifique, en vérité!... — murmura le vieux Prince avec amertume — Et, contre l'appel de Monsieur d'Orléans au Trône?... pas un?...

— Si!... un seul a pris la parole!... — dit Napoléonette en riant — et c'est monsieur de Chateaubriand... Il a été vraiment très éloquent, paraît-il, très, très!...

— Alors... vous reconnaissez que vous vous êtes trompée?...

— Monseigneur, je n'ai jamais chiné le talent de monsieur de Chateaubriand!... C'est notre plus grand écrivain et, depuis le neuf août, c'est aussi, dit-on, notre plus grand orateur...

— Mais, si vous reconnaissiez déjà son talent, vous attaquiez très fort son caractère?...

— Je l'attaque toujours!...

— Il vient pourtant de démontrer qu'il est fidèle au gouvernement tombé?...

— Ou qu'il n'a pas confiance en l'avenir du gouvernement nouveau... ou encore que, même s'il dure, il ne lui plairait pas de le représenter... Je ne vois pas bien le vicomte de Chateaubriand, avec son grand air et sa belle allure... car j'ai beau ne pas l'aimer, je reconnais que c'est tout de même un « Monsieur »... Je ne le vois pas ambassadeur d'Égalité Ier!... Même si ça ne le dégoûtait pas, ça le gênerait!... Il ne serait pas à son aise... Il sentirait que ça détonne...

Depuis un instant le Duc de Bourbon semblait préoccupé. Il s'était levé et allait et venait doucement dans le salon, en évitant de poser à terre sa canne. Voyant que la jeune femme apercevait son agitation, il dit en baissant la voix :

— C'est que... il m'a semblé que l'on avait frôlé le bouton de la porte?...

De la main, il indiquait la porte qui donnait

directement sur la grande galerie qui traversait tout le premier étage du château.

Le salon du Prince avait deux portes. L'une ouvrait sur cette galerie, l'autre sur l'antichambre qui séparait le salon de la chambre à coucher.

Napoléonette tournait le dos à la porte de la galerie. Elle se leva pour venir rejoindre le vieillard qui écoutait, appuyé contre cette porte. Mais il l'arrêta d'un geste et, revenant vers elle, il l'entraîna à l'extrémité du salon et demanda :

— N'avez-vous rencontré personne en venant?...

— Je n'ai rencontré que la Baronne de Feuchères, Monseigneur!...

— Ah!... — fit le Duc de Bourbon mécontent. Puis, il questionna après un instant :

— Elle ne vous a rien dit?...

— Non, Monseigneur, mais comme elle me voyait m'arrêter à la porte et que Manoury ouvrait justement pour me faire entrer, c'est moi qui ai dit à madame de Feuchères que j'avais demandé une audience pour dire à

Votre Altesse Royale que Jean démissionnait, parce qu'il n'osait pas le lui dire lui-même...

— Et qu'est-ce qu'elle a répondu?...

— Elle a répondu : « *Aôh!*... Je regrette *biauquioup* cette *detchisionn*... *plious* que je ne *pouis* le dire...

Napoléonette s'arrêta brusquement, toute rouge et décontenancée. Elle était si fort accoutumée à imiter l'Anglaise chaque fois qu'elle avait à répéter quelqu'une de ses paroles, qu'elle s'était laissé emporter par la force de l'habitude, oubliant tout à fait qu'elle parlait au Duc de Bourbon.

Mais bien vite elle se rassura, car le vieux Prince, qui entendait pour la première fois cette imitation vraiment surprenante de vérité, souriait très amusé. A la fin, il dit avec bonhomie :

— Tous mes compliments, Madame de Chalindrey!... Vous avez un joli talent... très joli!...

— Ah!... — fit la jeune femme — moi, c'est rien, Monseigneur!... Madame de Sainte-Aulaire « tient » madame de Feuchères bien mieux que moi parce que, elle, elle a habité

l'Angleterre, alors elle a le vrai accent...

— Madame de Sainte-Aulaire aussi!... Voyez-vous ça?... — dit le Prince, égayé à l'idée de la vieille Marquise gaminant avec les jeunes femmes de sa Maison sur le dos de l'arrogante Baronne — Je me demandais toujours comment on pouvait se distraire à Saint-Leu... Je n'avais pas imaginé cette distraction...

« Nom d'un petit bonhomme!... — pensait Napoléonette — faut-il que « Sophie » ait perdu du terrain!... Si, il y a seulement un an, il avait découvert une chose pareille, ça en aurait fait des arias!... »

Le Duc de Bourbon était retourné vers la porte de la galerie. Il revint sur ses pas, expliquant :

— Depuis quelques jours, je n'ai jamais l'impression d'être absolument seul!... C'est curieux!... A chaque instant je crois entendre frôler les fleurs de lis des portes... Hier, je me suis réveillé au milieu de la nuit en sursaut, avec cette sensation que quelqu'un m'avait regardé dormir...

Le vieillard semblait vraiment inquiet. Napoléonette voulut le rassurer :

— Hier... Ce n'est pas étonnant!... — dit-elle gaiement.

— Parce que?...

— Parce que Votre Altesse Royale avait mangé trop de lièvre...

— Vous avez peut-être raison... — dit le Duc de Bourbon heureux de se raccrocher à cet espoir d'une digestion mauvaise. Mais, tout à coup, il murmura :

— Seulement... pour l'instant, je n'ai pas mangé trop de lièvre, n'est-ce pas?... Eh bien, je suis sûr, mais sûr que quelqu'un nous épie... de ce côté-ci...

De nouveau, il s'était levé et allait vers la porte aussi vite que le lui permettait sa jambe malade.

— Tiens!... — fit Napoléonette intriguée — moi, je jurerais que c'est de ce côté-là...

Elle avait trotté — silencieuse comme une souris — vers la porte qui donnait sur l'antichambre. Elle l'ouvrit brusquement et se trouva nez à nez avec le valet de chambre Lecomte qui, d'abord décontenancé, reprit vite son aplomb et dit, surpris de ne pas apercevoir le Prince dans le fau-

teuil où il s'asseyait habituellement lorsqu'il recevait :

— Je venais prévenir Son Altesse Royale que Monsieur le comte de Choulot est de retour et demande à être reçu...

— A d'autres!... — fit à demi-voix la jeune femme qui toisa dédaigneusement le valet — Quand monsieur de Choulot veut voir Monseigneur, il ne se fait pas annoncer, il vient lui-même... C'est pas à moi qu'il faut raconter ça!... Je suis de la Maison aussi, mon garçon!...

Ce « mon garçon » cingla comme un coup de fouet le coiffeur de confiance de madame de Feuchères, celui que les domestiques de S[t]-Leu appelaient « Monsieur Lecomte » gros comme le bras. Il fit un pas pour entrer, cherchant à apercevoir l'intérieur de la pièce, curieux de savoir où était son maître, mais madame de Chalindrey lui referma brutalement la porte au nez.

Quand elle se retourna, elle vit le Duc de Bourbon debout dans l'encadrement de l'autre porte grande ouverte. La tête levée, les narines battantes, il semblait aspirer quelque chose dans

l'air. Et, comme Napoléonette venait à lui, il l'attira par la main au dehors et demanda :

— Sentez-vous quelque chose?...

— Oui, Monseigneur!...

— Quoi?... Dites... dites sans ambages, je vous prie?... Qu'est-ce que vous sentez?...

— Le parfum de madame de Feuchères... — dit la jeune femme qui reconnaissait, à n'en pas douter, le mélange violent d'ambre et de peau d'Espagne qui annonçait toujours d'avance que « Sophie » allait entrer ou qu'elle venait de sortir, et qui, lorsqu'elle était là, devenait parfois insupportable.

— Vous voyez ce que je vous disais!... — fit le vieillard très ému — je ne suis plus indépendant... Si cela continuait, je ne serais même bientôt plus libre...

Des larmes roulaient dans ses pauvres yeux rougis. Napoléonette troublée n'osait rien dire. Après un silence, il demanda :

— J'avais cru vous entendre parler à l'instant?... C'est Manoury qui était là?...

Napoléonette hésita. Elle savait qu'elle allait

inquiéter le vieux Prince en lui disant la vérité, et elle jugeait qu'il fallait pourtant le renseigner. Alors elle répondit :

— Non, Monseigneur, c'était Lecomte !... Toutefois... — ajouta-t-elle en apercevant le visage bouleversé du Duc de Bourbon — il ne faut pas que Monseigneur s'inquiète...

Le vieillard secoua la tête.

— Ma pauvre petite !... — fit-il douloureusement — ceci ne m'inquiète pas plus que cela !... Mais, d'un côté le valet, de l'autre sa maîtresse... Vous voyez où j'en suis ?...

— Pourquoi Votre Altesse Royale ne congédie-t-elle pas Lecomte, si elle n'est pas sûre de lui ?...

— Parce que je crains de donner l'éveil... Ma seule chance de sortir indemne d'ici, c'est de ne pas avoir l'air de me croire menacé...

Et sans laisser à madame de Chalindrey le temps de répondre, il reprit :

— Ils ne savent pas, ceux qui parlent de mon départ, que je ne pourrais peut-être pas sortir de St-Leu sans être... arrêté en route...

— Arrêté... — questionna Napoléonette — arrêté par qui?... Comment?...

— Par qui?... Je ne le sais pas précisément... Comment?... J'aime mieux ne pas y penser!...

— Mais Votre Altesse Royale va et vient comme elle veut, pourtant!... Soit avec Jean, soit avec monsieur de Choulot, elle pourrait facilement partir au cours d'une promenade... Et, puisque Monseigneur daigne me parler de ces choses...

Machinalement, elle baissa la voix en louchant furtivement sur les deux portes, et acheva :

— Je vais dire à Votre Altesse Royale ce que Jean devait lui dire si l'occasion s'en présentait... C'est que Bernard d'Agay l'a chargé... si vraiment Monseigneur avait l'intention de quitter la France et voulait... voulait... dépister les curiosités...

— Ou les assassins?... Allez, allez, Madame de Chalindrey, ce mot-là ne me surprend pas!... Depuis le trente juillet, je vis en tête à tête avec lui... Continuez donc?... Qu'est-ce que le Duc d'Agay a chargé Chalindrey de me dire?...

— Qu'il offre à Votre Altesse Royale de

s'arrêter à la Tour de Tamerlan au cours d'une chasse... et de partir avec lui dans une de ses voitures, pour tel port ou telle frontière qu'Elle aurait choisi... On est habitué à voir rouler tout le temps les voitures d'Agay, et il a des chevaux qui, sans valoir tout à fait peut-être *Les Demoïselles Roses*, ne sont pas à mépriser...

— Vous remercierez pour moi le Duc d'Agay en attendant que je le remercie moi-même... Cette bonne pensée qu'il a eue m'indique clairement que mes amis me sentent sérieusement menacé... Je ne refuse pas ce qu'il m'offre... je ne l'accepte pas non plus... Je suis si vieux!... Changer d'habitudes est si dur à mon âge!... Mais vivre comme je vis depuis quinze jours est insupportable aussi...

— Évidemment... — commença étourdiment Napoléonette — il serait beaucoup plus simple de...

Comme elle s'arrêtait, le Prince demanda :

— De quoi faire?...

— Je... J'allais dire que si... comme on le suppose, c'est à cause de... de son testament que

Votre Altesse Royale se sent menacée... le plus simple serait de le refaire tout de suite et d'annoncer bien haut qu'il est refait !...

— Oui... mais j'ai besoin, pour rédiger ce nouveau testament, de l'aide d'un homme de loi...

— Pourquoi ne pas copier tout bonnement le premier en changeant simplement le nom de l'héritier?... — insinua Napoléonette, tenace et pratique...

— Parce que... — répondit nettement le Duc de Bourbon — j'ai de grands changements à faire à mon premier testament... Mes idées se sont considérablement modifiées sur... sur certains points...

« Sophie » !... — pensa la jeune femme ravie — c'est le legs de « Sophie » qu'il veut raboter aussi, probablement!... »

— La première fois... — continua le Duc de Bourbon — cet odieux testament à cause duquel on a commencé d'empoisonner ma vie, avait été écrit par...

— Le Duc d'Orléans et monsieur Dupin... — fit la jeune femme qui avait été au courant des racontars.

— A moi, on m'a dit qu'il était combiné par le général Lambot de concert avec monsieur de Broval...

A ce moment, la porte qui donnait sur l'antichambre s'ouvrit sans bruit, et le valet de chambre Lecomte annonça :

— C'est monsieur de Broval qui demande à être reçu par Son Altesse Royale...

— Tiens!... — murmura Napoléonette — quand on parle du loup...

Tandis que le vieux Prince disait avec humeur...

— Que le général Lambot le reçoive!...

— C'est justement le Général, qui m'envoie dire à Monseigneur que c'est à Son Altesse Royale elle-même que monsieur de Broval a reçu l'ordre de parler...

— Ordre du Roi!... — murmura Napoléonette — si bas que le vieux Prince ne l'entendit même pas.

— Vous direz... — commença le Duc de Bourbon — que je me repose... que vous n'avez pas pu me voir et que...

— On frappe, Monseigneur!... — interrompit madame de Chalindrey en indiquant la porte de la galerie... — on frappe ici...

— Comment, on frappe?...

Le Duc de Bourbon, qui avait repris sa canne maintenant qu'il ne craignait plus d'être entendu, alla ouvrir avec cette vivacité et cette jeunesse d'allure, qui résultaient de sa sveltesse et de la souplesse due à l'habitude du cheval.

Madame de Feuchères entra en bombe.

— Monseigneur!... — cria-t-elle — il faut *absiolioument* recevoir monsieur de...

Mais le Prince coupa brusquement la phrase, pour demander d'un air qui n'était pas encourageant :

— Qu'est-ce que ces façons-là?... Depuis quand frappe-t-on à la porte d'un salon?... Il est inouï de manquer à ce point de savoir-vivre!...

Rien n'était plus pénible à « Sophie » que la constatation des fautes d'éducation dont elle n'avait jamais pu se corriger. Son amour-propre en souffrait terriblement. Cette fois, elle s'arrêta

décontenancée et devint violette. Mais elle se ressaisit pour demander :

— Monseigneur *vioudra* bien *recevôar* Monsieur de Broval?...

Et comme le Prince esquissait un geste de refus, elle insista :

— Je *siouplie* Monseigneur de ne pas *refiouser*... Monsieur de Broval veut *loui* dire des *tchoses* de la *plious* grande importance...

A l'autre porte, où Lecomte immobile attendait une réponse, « Le Tampon » apparaissait demandant, l'air agité :

— Monseigneur... monsieur de Broval a l'ordre de ne pas quitter Saint-Leu, sans avoir reçu de Votre Altesse Royale les instructions qu'il est chargé de lui demander?...

Le vieux Prince était retourné à son fauteuil:

— C'est bon!... — fit-il excédé — qu'on me laisse... et qu'on le fasse entrer...

— *Aôh!*... — demanda madame de Feuchères lorsqu'elle se trouva dans la galerie avec Napoléonnette — cette *démitchionn* du vicomte de

Tchalindrey a *biauquioup* impressionné Monseigneur, je *crôas?*...

— Oh!... pas du tout!... — répondit la jeune femme avec désinvolture — il s'y attendait!... Monseigneur sait bien qu'on ne reste pas, sans y être forcé, dans la dépendance d'un individu comme Louis-Philippe... Le Roi est le chef direct de l'armée... Si on était à son service on ne pourrait pas dire ce qu'on pense de lui... alors on étoufferait!...

— *Aôh!*... — dit la Baronne d'un ton attristé — Je *souis* très *tchagrine, piour* ma *paîrt,* que le vicomte de *Tchalindrey* ne *sôat plious* auprès de Monseigneur...

— Faut pas vous faire de chagrin, Madame!... — dit Napoléonette qui prit un air doux et bêta — De ce que mon mari donne sa démission, il ne s'ensuit pas qu'il quitte le service de Monseigneur juste au moment où Monseigneur a besoin, plus que jamais, du dévouement de ses serviteurs... Jean est, au contraire, très décidé à rester auprès de lui... sinon comme officier, du moins comme défenseur...

— *Aôh !*... — nasilla « Sophie » dont le visage s'était rembruni — je *souis tiout* à fait heureuse de cette *detchisionn*... mais *piourquoi* Monseigneur a-t-il *plious* que *djaimais* besoin de ses serviteurs?... Que *vioulez-vious* dire ?...

— Ce que j'ai dit... — répondit sèchement madame de Chalindrey — Ah !... voilà ce bon monsieur de Broval !...

L'ancien Secrétaire des Commandements du Duc d'Orléans montait, précédé de Lecomte, le grand escalier que la Baronne et Napoléonette commençaient à descendre. Il parut désagréablement surpris en apercevant la jeune femme, salua, hésita à parler, et dit enfin :

— Que je vous remercie de votre bienveillante intervention, Madame la Baronne... Sans vous, Monseigneur le Duc de Bourbon ne m'aurait peut-être pas reçu... et le Roi tenait beaucoup à ce que je lui rapporte des nouvelles *de visu*...

Comme « Sophie », embarrassée et gênée elle aussi, ne répondait pas tout de suite, Napoléonette demanda de son même air gentiment bêta :

— Ah!... Il va bien, le Roi?... Il est arrivé à

bon port en Angleterre?... Ça y est?... C'est Monseigneur qui va être content de savoir ça!...

— Mais... — balbutia M. de Broval décontenancé — je parle du Roi Louis-Philippe...

— Oh! pardon!... — bafouilla la jeune femme d'un air confus — je vous demande pardon!... Mais, vous savez, quand on n'a pas l'habitude...

« Ce qu'elle est agaçante, cette petite-là!... » — pensa M. de Broval qui se remit en marche, tandis que madame de Feuchères, avec un de ces grands gestes qu'elle affectionnait, lui criait, semblant le bénir :

— Bonne *tchance!*...

•

— Mon cher enfant — disait une heure plus tard le Duc de Bourbon à M. de Choulot qu'il avait envoyé chercher — il faut nous hâter... le temps presse... Monsieur de Broval sort d'ici...

— Je sais!... Le général Lambot vient de me dire que Votre Altesse Royale, après avoir d'abord refusé de le recevoir, y avait ensuite consenti sur les instances de madame de Feuchères...

— C'est inexact... Madame de Feuchères a insisté, il est vrai... Mais si j'ai reçu l'envoyé de Monsieur d'Orléans, c'est uniquement parce qu'il m'a fait dire qu'il avait l'ordre de ne pas s'en aller sans m'avoir vu... J'ai jugé qu'il valait mieux en finir et, de fait, il est préférable que je l'aie reçu... Il venait m'offrir de la part de son maître... et secrètement, bien entendu... un passeport pour rejoindre le Roi en Angleterre, si, comme on l'affirmait, j'avais l'intention de le suivre en exil...

— Ah!... — fit M. de Choulot inquiet — il sait que...

— Tout le monde sait, paraît-il!... — fit le vieillard découragé — Louis-Philippe, donc, me propose de me seconder de tout son pouvoir dans mon projet de fuite, un peu dangereux si, dit-il, je l'accomplissais sans aide, étant donné l'animosité que déchaîne pour l'instant le seul nom de Bourbon...

— Comment... il a osé faire dire une telle chose à Votre Altesse Royale?...

— Parfaitement!... Ce voleur de couronne

m'offre un faux passeport et met à ma disposition une voiture de voyage qui m'attendrait près de Montmorency, dans le bois de Moisselles, d'où l'on me conduirait à un port...

— Monseigneur aurait dû accepter?... — fit le Capitaine des Chasses inquiet.

— C'est ce que j'ai fait, mon ami... d'autant plus que une ou deux maladresses de monsieur de Broval m'ont indiqué que madame de Feuchères est de complicité dans cette nouvelle intrigue... J'ai donc accepté et, tandis que l'on nous attendra à Moisselles comptant que j'irai m'y faire assassiner comme un niais, nous serons à La Tour de Tamerlan, où le Duc d'Agay s'offre à me donner asile... Oui... C'est la petite de Chalindrey qui m'a proposé de sa part tout à l'heure de me cacher chez lui tandis que l'on me chercherait au loin... Il offre aussi de nous emmener dans l'une de ses voitures, que l'on est habitué à voir sans cesse circuler dans le pays et qui ne sera pas remarquée autant qu'une voiture étrangère... Ah! encore autre chose!... Je voudrais bien partir tout de suite pour Chan-

tilly... Ici, je me sens mal à mon aise... Je suis tellement isolé dans cet appartement...

— Monseigneur, Chantilly est rempli d'ouvriers... Hier encore, j'y suis allé... Les travaux ne seront pas terminés avant la fin du mois... Pendant les journées de la révolution, on a chômé naturellement !... Le travail n'a repris que depuis deux jours... et encore imparfaitement repris...

— Je suis contrarié... très contrarié de ne pouvoir pas m'en aller d'ici... Vous n'imaginez pas, mon pauvre enfant, à quel point je m'y sens seul... Je suis très loin de Manoury... Le valet de chambre de service est de l'autre côté de la galerie... et, d'ailleurs, quand c'est ce Lecomte, je ne me crois pas en sûreté...

— Congédiez-le, Monseigneur ?...

— Vous n'y songez pas !... Ce serait donner l'éveil... On verrait que je me méfie...

— Que Votre Altesse Royale fasse coucher Manoury dans son antichambre ou dans son cabinet de toilette...

— J'y avais songé... mais c'est impossible !...

Je ne veux pas laisser du vieux Condé ce souvenir honteux qu'il se faisait garder la nuit parce qu'il avait peur...

— Monseigneur, dites que Votre Altesse Royale est malade...

— Hé, malheureusement, je ne me suis jamais mieux porté, mon pauvre Choulot!... Sauf mes jambes, qui sont en mauvais état depuis de longues années, je n'ai pas, à soixante-quatorze ans, la moindre infirmité... Vous verrez que je vivrai jusqu'à cent ans si...

Il s'arrêta un instant, puis conclut avec un sourire désolé :

— Si l'on n'y met bon ordre!...

— Alors, Monseigneur, si nous partions tout de suite... demain?...

— Et le passeport d'Égalité que j'ai accepté!... et de l'argent?... Quand je serai parti, monsieur de Surval administrera, touchera, vendra, et m'enverra régulièrement des fonds... mais pour partir, il faut de l'argent... Je ne sais comment faire pour réaliser une grosse somme sans attirer l'attention...

— Si Votre Altesse Royale veut que je me charge de ça ?...

— Eh bien, j'accepte... Vous me rendrez un réel service... L'important est qu'on ne se doute de rien ici, n'est-ce pas?... Nous choisirons pour partir un jour de chasse, et nous suivrons la chasse au début... Dites-moi, quand allez-vous vous occuper d'avoir cet argent?...

— Aujourd'hui même, Monseigneur, je vais aller à Paris et voir ce que je peux faire...

— Bien!... Dans ce cas, allez donc voir au Palais-Bourbon si les émeutiers n'ont pas dégradé le jardin ou les bâtiments?... Depuis ces affreux jours, nous sommes sans nouvelles...

M. de Choulot ne revint de Paris qu'au moment du dîner. Quand il entra dans le salon, le Prince désireux de masquer le vrai but de son voyage, l'interpella tout de suite, lui demandant s'il n'avait constaté aucun dégât au Palais-Bourbon.

— Aucun, Monseigneur !... D'ailleurs, les armes du fronton sont recouvertes de plâtre, et

les inscriptions au nom de Votre Altesse Royale sont effacées partout, sur les fourgons, sur...

— Comment?... — interrompit le Prince stupéfait — qui a fait cela?... Qui a osé faire cette infamie?...

Comme le Capitaine des Chasses ne répondait pas, madame de Feuchères se décida à parler :

— Monseigneur, je *vious sioupplie* de ne *pais vious fâicher...* c'est *môa,* l'autre *djiour,* qui ai donné des ordres *piour* que...

— Vous avez donné des ordres?... Vous êtes donc allée à Paris?...

— *Aôh!* Monseigneur! il fallait que quelqu'un *s'ocquioupe* de ces *tchoses...* Votre Altesse *Roâyale* était si *accaiblée* par les événements politiques, que j'ai cru de *tioute ioutilité* de prendre des *mesioures* pour protéger le Palais menacé...

Et sans laisser au Duc de Bourbon le temps de répondre, l'Anglaise expliqua avec volubilité :

— On *vôat* bien que Monseigneur ignore *tiout* ce qui se passait pendant ces *tjiournées...* c'était vraiment effrayant à *vôar... tioutes* les enseignes royalistes étaient *abattioues* et les fleurs de lys

portées au *rouisseau*, et la couronne royale *pendioue* aux cordons des réverbères... Alors j'ai bien vite *quiouru* faire *djeter* du *plâitre* sur nos *airmes* et notre couronne princière du Palais-*Biourbonn*...

— « Nos » armes et « notre » couronne !... — répéta le vieillard abasourdi.

— Oui... — dit « Sophie » qui n'aperçut pas la cause de son étonnement — et j'ai ordonné à mon neveu de Flassans de faire ôter *tiout* de *souite* les mots *Diouc* de *Biourbonn* de dessus nos *fiourgons* et autres grosses *vôatures*... Et je veux *vious* dire, *piousque audjiourd'houi nious*... parlons de ces *tchoses*, que *vious* feriez mieux... *biauquioup* mieux de prendre *tiout* de *souite* votre simple nom de Condé, car le nom de *Biourbonn nious* ferait assommer par le peuple... *Vious* avez bien *viou* que, *tiout* de *souite*, M. le *Diouc* d'Orléans a pris son nom de *Valôas*...

— En vérité !... — murmura le vieux Prince sans prendre garde qu'il n'était pas seul — on n'est pas inconsciente à ce point !...

Mais « Sophie » était lancée :

— C'est comme *piour* les *tchaisses* — continua-t-elle avec la même animation, sans remarquer le mécontentement du duc de Bourbon — Monseigneur ferait bien de *siouppriner* les *équioupaiges* qui ne *loui* servent *plious* à grand *tchose*... C'est la *tchaisse* qui a causé les malheurs du *Rôa Tchairles* dix!... et comme, *depouis* son *renvôa*, Votre Altesse Royale ne *tchaisse plious*...

— Pas plus que je ne joue au whist!... — murmura le prince en haussant les épaules — je n'aurai de plaisir à rien tant que je ne serai pas absolument rassuré sur le Roi et sa famille... Quant à ce qui est des équipages, je cède pour celui du sanglier... non pas à cause des arguments que vous venez de faire valoir, mais parce que monsieur de Surval me tourmente sans cesse... On l'accable de plaintes et de réclamations, en raison des dégâts occasionnés par les sangliers qui pullulent et finissent par tout dévaster... Pour l'équipage de cerf, jamais on n'y touchera de mon vivant... Les choses resteront en l'état... Dès que j'aurai des nouvelles, les chasses reprendront...

— *Aôh!...* — fit aigrement madame de Feu-

chères — prenez *gairde*, Monseigneur !... Il est très *imprioudent* de ne pas modifier vos *habitioudes*, au *môains* pendant un temps !... *vious piouvez* être *insioulté*... *pioursuivi*... frappé...

Et comme le vieillard secouait la tête avec dédain, elle conclut d'un air inspiré :

— S'il *vious* arrive malheur, ce ne sera pas faute *d'avôar* été *préveniou*... *Vious* ne *vioulez* pas comprendre à quel point ce nom de *Biourbonn* est exécré ?...

Le vieux prince regarda l'Anglaise. Dans ses yeux — si doux quand ils se posaient jadis sur elle — une petite flamme de colère s'alluma, et il dit d'une voix qui s'enrouait :

— En vérité, vous me surprenez beaucoup, Madame !... Les braves gens de Saint-Leu me saluent plus bas qu'autrefois !... Au dos de mes lettres et de mes dépêches, je lis des inscriptions : « Vive le duc de Bourbon !... Il peut être tranquille, il ne lui sera point fait de mal... » Vous voyez que ça ne concorde guère avec vos affirmations !...

Machinalement, en parlant, le Prince avait dé-

fait la bande du *Moniteur* et y jetait rapidement un coup d'œil :

— Ah !... — fit-il — il y a une ordonnance...

— Encore !... — murmura Napoléonette.

Mais le Duc, qui n'avait heureusement pas entendu, continua :

— Cette ordonnance prescrit le port de la cocarde tricolore...

Madame de Feuchères déclara :

— Il est *tiout natiourel* que l'on adopte les *niouvelles quiouleurs*...

— Je ne pense pas pourtant... — murmura le Duc de Bourbon avec amertume — qu'il me faille les adopter ?...

— *Piourquoi* donc pas ?... *pouisque* c'est dans *Le Moniteur ?*...

— Cela a beau être dans *Le Moniteur*... ce n'est point à Monseigneur à donner l'exemple... — s'écria le baron de Préjean.

— Quel est votre avis, Messieurs ?... — demanda le Duc de Bourbon, en interrogeant du regard ses officiers et les gens de sa Maison — dois-je, oui ou non, porter cette cocarde ?...

— Jamais de la vie !... — affirma le prince de Rohan avec énergie, tandis que Chalindrey, M. de Belzunce et M. de Choulot affirmaient également :

— Non... Non !... cent fois non !...

— Oui!... — dit le général Lambot.

Le chevalier Bonnie et l'abbé Pélier de La Croix firent également « non » de la tête. Puis, l'aumônier expliqua sa réponse en disant :

— D'ailleurs, cette ordonnance ne regarde en rien Monseigneur !...

— Vraiment?... — fit « Le Tampon » qui toisa l'Abbé d'un air méprisant — Et pourquoi cela, je vous prie?...

— Parce que... — dit nettement le comte de Belzunce — cette mesure de la cocarde tricolore ne concerne que l'armée...

— Vous voyez, Général... — fit le vieux Prince en désignant du doigt M. de Belzunce — il dit que ça ne concerne que l'armée...

— Eh bien, il ne sait ce qu'il dit!... — déclara « Le Tampon » qui rageait visiblement.

Le jeune officier allait répondre avec violence, mais M. de Choulot s'interposant, dit, narquois :

— Je vous demande pardon, mon Général, mais je crois que c'est vous qui vous trompez dans l'interprétation des textes...

— Parbleu !... — appuya Chalindrey.

Madame de Feuchères secoua avec découragement ses boucles blondes, et nasilla douloureusement :

— *Aôh !...* Ce sont des *fious !...* de *véritaibles fious !...*

Le comte de Choulot attendit d'abord un instant pour laisser au Duc de Bourbon le temps de protester s'il le voulait. Mais, voyant son silence, il dit d'un ton coupant :

— Permettez-moi, Madame, de vous faire observer que, sauf Son Altesse Royale, personne ici n'a qualité pour distribuer des blâmes aux officiers de sa Maison... Vous voudrez donc bien, dorénavant, vous abstenir de juger ostensiblement mes sentiments et mes actes, de même que les sentiments et les actes de mes camarades... s'ils veulent bien m'autoriser à parler aussi en leur nom ?...

— Oui, certes !... — répondit M. de Belzunce

avec vivacité — tandis que Chalindrey approuvait en souriant et que M. de Préjean, affirmait :

— Merci d'avoir dit ce que nous pensons tous !

Madame de Feuchères marcha menaçante, non pas vers les jeunes officiers, mais sur le Duc de Bourbon qui paraissait désolé :

— *Aôh!* monseigneur !... — siffla-t-elle — *voâlâ* monsieur de *Tchioulot* qui se permet de faire la mauvaise tête... Déjà, l'autre *djiour*... pendant que *vious* ne mangiez pas à *taible*, monsieur de Belzunce s'est querellé avec *moâ*... Je ne peux *plious* vivre avec ces gens-là !... Je veux m'en *retiourner* à *Pairis*...

— Eh ! Madame, qu'est-ce qui vous en empêche !... — répondit le Duc de Bourbon qui paraissait plutôt mécontent qu'affligé.

Puis, apparemment tranquille, il tourna le dos à « Sophie » qui, furieuse, se leva et sortit du salon avec fracas.

Dans la journée, l'ambassadeur d'Angleterre envoya au prince un courrier chargé de l'avertir que la famille Royale était arrivée à bon port au

château de Lulworth. Alors, pour la première fois depuis la révolution, le vieillard se sentit disposé à reprendre ses habitudes anciennes.

Il fit seller un cheval et sortit accompagné de Chalindrey, sans avoir revu madame de Feuchères.

— Cette histoire de la cocarde tricolore a été pénible... — dit-il tout à coup — heureusement, l'intervention... absolument déplacée, je le reconnais... de madame de Feuchères, a empêché les choses de s'aggraver entre le Général et vous tous... Un conflit sérieux eût été infiniment regrettable...

— Évidemment, Monseigneur!... Mais le Général manque tellement de tact, et les événements lui fournissent si souvent à présent des occasions d'en manquer, que notre situation vis-à-vis de lui devient très difficile... Choulot s'en est tiré tout à l'heure en adressant à madame de Feuchères ce qu'il avait à dire au Général... Et pourtant, « Le Tampon » est si peu un chef, que Choulot aurait presque pu s'adresser directement à lui sans manquer à la discipline...

— Je préfère qu'il ne l'ait pas fait... Si cet état de choses devait avoir encore quelque durée, je m'inquiéterais de le voir s'envenimer ainsi... Mais vous êtes au courant de mes projets... Votre femme m'a dit que tout le monde sait que je songe à partir... et le duc d'Agay m'offre chez lui un asile afin d'assurer... ma fuite... car je n'ai pas à me faire d'illusion !... C'est une véritable, une honteuse fuite !...

— Oh ! Monseigneur !...

— Ne protestez pas, mon cher enfant !... Vous savez mieux que quiconque à quoi vous en tenir là-dessus... Cette pensée que l'on peut m'accuser de pusillanimité m'est douloureuse plus que je ne peux vous le faire entendre... et, d'autre part, j'ai la terreur de mourir d'une mort vilaine, d'un coup de fusil sournois et lâche comme Paul-Louis Courier, ou d'un poison malpropre qui me tordra pendant des heures... Je ne suis certes pas un héros !... Je suis même, comparativement aux géants qui m'ont précédé, un bien pauvre être, mais j'ai toujours été pourtant un homme brave et un brave homme qui voudrait finir en paix...

— Pourquoi parler de finir, Monseigneur?... C'est vivre en paix qu'il faut dire...

— Je n'en demande pas tant!... J'ai déjà vécu trop longtemps puisque j'assiste à ce que j'aurais tant voulu ne pas voir...

— Je comprends tout ce qu'a de douloureux pour Votre Altesse Royale l'avènement de Louis-Philippe, mais enfin, le plus dur est passé...

— Je ne crois pas!... — murmura le vieux Prince — Je suis convaincu, à tort ou à raison, que je ne suis pas au bout de mes peines... C'est pourquoi je veux m'évader, si je le puis... Pour des raisons d'ordre matériel, je suis obligé d'attendre quelques jours avant de partir... J'aurais voulu aller dès aujourd'hui m'installer à Chantilly où je suis beaucoup plus en sécurité qu'ici... Mais il paraît que le château est rempli d'ouvriers, de plâtres frais... etc... Il y en a pour huit jours encore, à ce que dit Choulot... Or, ici, sans parler des conditions bizarres de mon installation personnelle, le château n'est pas gardé...

— Pas gardé?...

— J'entends que l'on entre à Saint-Leu

comme au moulin... Le portier est une espèce d'idiot absolument dominé par sa femme dont il a une abominable peur, laquelle femme se ferait tuer pour madame de Feuchères : « La Dame de Saint-Leu » comme elle dit, mais qui ne se soucie nullement de moi...

— Monseigneur est-il sûr de ce renseignement inquiétant, qui ne lui a peut-être été donné que pour le tourmenter davantage ?...

— Ce n'est pas un renseignement, mon ami... C'est moi-même qui ai découvert cet état d'esprit de mes portiers le jour de la publication des ordonnances... Vous ne vous souvenez pas ?... Je me suis inquiété quand vous cherchiez, pour me le donner, « *Le Moniteur* » qui était chez madame de Feuchères, de savoir comment il se faisait qu'elle eût pris ce jour-là un journal qu'elle n'avait peut-être jamais ouvert... Elle nous affirma alors avoir été prévenue des ordonnances la veille au soir par Monsieur d'Orléans qui dînait au château... Or, j'avais la certitude que, à ce moment-là, il ne savait encore rien et qu'il avait dû prévenir le matin la Baronne... Elle

m'a soutenu n'avoir reçu aucun message...

— Parfaitement!... Et Monseigneur m'a donné l'ordre de lui amener le portier sans le laisser communiquer en route avec qui que ce fût... Je me souviens que, précisément, sa femme voulait absolument l'accompagner...

— Eh bien, ce crétin qui ne voulait d'abord rien dire, a fini par m'avouer quand je l'ai averti que j'allais le renvoyer le jour même s'il ne disait pas la vérité, qu'un individu qui n'avait pas voulu aller jusqu'au château avec lui et était resté à attendre dans son pavillon, avait apporté, pour madame de Feuchères, une lettre de laquelle il avait l'ordre de se faire donner un reçu... Était-ce clair?...

— Dame!...

— Eh bien, je voudrais aujourd'hui me débarrasser de ces gens au plus vite... Monsieur de Surval donnera une place de jardinier, ou même de garde à l'homme, c'est entendu... Mais je voudrais trouver, trouver immédiatement, quelque soldat de l'Empire, honnête et sûr, ne connaissant que sa consigne... et je pense, Chalindrey,

que vous ou votre femme, vous pourriez peut-être me procurer ça?...

— Moi, Monseigneur, du jour où je suis resté au service de la Restauration, j'ai cessé d'avoir la confiance de mes anciens soldats... Napoléonette, elle, enfermée le lendemain de Waterloo aux Tuileries, a perdu de vue ses compagnons de l'armée... Mais notre ami Boutard va probablement connaître quelqu'un qui fera l'affaire... S'il plaît à Votre Altesse Royale de faire une longue promenade, nous pourrions aller jusqu'à l'Ermitage... Elle parlerait à Boutard qui est discret comme nous-mêmes, et moi je dirais bonjour aux Canards que je n'ai pas revus depuis la révolution...

— Allons!... — dit le Duc de Bourbon — je suis enchanté de faire une bonne promenade, l'air et le mouvement me font déjà du bien!...

Ils galopèrent un instant sans parler, puis, tout à coup, le vieux Prince demanda :

— Répondez-moi bien franchement, Chalindrey?... Êtes-vous sûr que ce Briant ne vient plus au château?... Je crois bien l'avoir aperçu?...

— Où ça, Monseigneur?...

— Où ça... mais, dans le village d'abord, ensuite dans le parc, et enfin, et ça c'est invraisemblable, dans mon petit escalier dérobé...

— Monseigneur se sera trompé... — balbutia Chalindrey.

— Je le souhaite... — affirma le Duc de Bourbon convaincu — car cet individu m'inspire une répulsion que je ne peux pas surmonter, et même plus que de la répulsion, du malaise... Vous ne le trouvez pas impressionnant vous, cet homme-là?...

— Mon Dieu! non!... pas impressionnant, mais vilain... Oh! quant à ça, oui!...

— Qu'est-ce que c'est que cet individu inquiétant?... Au fond, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il sort!... Qu'est-ce que vous savez de lui, vous, Chalindrey?...

— Moi?... En vérité, rien, Monseigneur!... Mais ma femme dit que c'est l'Ange Gardien de madame de Feuchères!... — répondit le jeune homme en riant.

XIV

Le lendemain matin, quand Manoury entra vers neuf heures chez le Duc de Bourbon pour prendre ses ordres, le Prince dit en lui montrant son œil :

— En voilà une histoire !... Je me suis cogné l'œil hier soir !... Je ne vais pas pouvoir descendre !... Je me suis cogné dans une table...

— Oh !... — fit le valet de chambre interloqué — Monseigneur s'est cogné joliment fort !...

Le Duc avait, en effet, une forte contusion à l'œil gauche, avec de légères excoriations et, à l'angle de l'œil, une plaie de la conjonctive. Cette plaie saignait encore.

Et Manoury demeurait désolé devant la pauvre figure meurtrie de son maître, et gêné aussi, parce que quelques minutes plus tôt il avait entendu Leclerc, le valet de chambre de service, dire à Lecomte : « Ils ont dû se battre cette nuit!... Ce qu'ils ont trafiqué là-dedans, c'est inimaginable!... Ça faisait un bruit!... » A la fin, voyant que le vieux Prince cherchait à lire sur sa physionomie quelle impression lui faisait l'accident, il se décida à dire :

— Monseigneur pourrait bien descendre à table tout de même?...

— Vous n'y pensez pas, Manoury!... De quoi aurais-je l'air avec cet œil!...

Le vieillard allait et venait dans sa chambre. Tout à coup, il porta vivement la main à sa hanche et dit :

— Je vois bien que vous ne croyez pas à cette histoire de table... La vérité, c'est que j'ai eu une violente discussion hier soir avec madame de Feuchères... En la reconduisant brusquement à la porte du petit escalier, le pied m'a manqué sur la première marche, j'ai glissé, je suis tombé

de tout mon long sur le côté gauche, et je me suis blessé à l'œil... Ce soir, à la lumière, ces dames n'y verront que du feu...

— Ce matin aussi, Monseigneur!... — affirma le valet de chambre — ça ne se verra pas du tout... Monseigneur peut très bien aller à table si ça lui plaît...

— Non!... Bien que je ne sois pas très coquet, je ne veux pas me montrer dans cet état!... — répéta le Prince qui avait pris une glace et regardait attentivement les petites griffes qui sillonnaient sa paupière froissée — et puis, j'ai très mal aussi à la cuisse et à la hanche... il faudrait me frictionner avec des eaux spiritueuses... ou plutôt, non!... Priez monsieur Bonnie, s'il est au château, de venir avant l'heure habituelle?...

Le valet de chambre allait sortir. Le vieux Prince le rappela.

— Manoury!... Vous saurez si madame de Feuchères déjeune à table et vous me le direz?... mais vous ne ferez semblant de rien...

Le valet de chambre sortit. Mais il rentra à aussitôt une lettre à la main :

— Monseigneur... — dit-il avec un peu d'embarras — c'est une lettre... une lettre qui passait sous la porte du petit escalier...

— Donnez... — fit le Duc de Bourbon, qui se précipita sur la lettre — mais donnez donc !...

Et il se mit à lire, l'air agité et les mains tremblantes, tandis que le valet de chambre sortait pour exécuter les ordres reçus.

Lorsqu'il revint dire au Prince que madame de Feuchères allait déjeuner dans son appartement et qu'elle partait ensuite pour Paris, le vieillard parut se calmer.

Peu après, le chevalier Bonnie arriva. Il lava la plaie de l'œil qui était assez profonde, et écouta avec une visible incrédulité les détails que le Prince lui donna sur sa prétendue chute. Mais, en apercevant la cuisse et la hanche contusionnées, il demeura très surpris. Une longue écorchure à la chute des reins l'étonna plus encore.

— Ah ! çà !... Monseigneur !... — demanda-t-il intrigué — Votre Altesse Royale a donc dégrin-

golé tout un étage?... Elle a des marques et des coups partout?...

En apprenant que le Prince ne descendait pas pour le déjeuner, les gens de la Maison s'inquiétèrent. Mais bientôt, le chevalier Bonnie les rassura.

— Monseigneur — affirma-t-il — s'était embarrassé les jambes en marchant et avait glissé maladroitement... Sa tête avait porté et son œil gauche était rouge et tuméfié. C'était toutefois par pure coquetterie qu'il ne voulait pas déjeuner à table, attendu qu'il ne souffrait pas du tout.

Mais, quand le maître d'hôtel répondit à la comtesse de la Villegonthier qui lui disait de prévenir madame de Feuchères : « Que Madame la Baronne, après avoir déjeuné chez elle, venait de partir pour Paris », tous comprirent que quelque brouille venait d'avoir lieu.

Les Flassans ne déjeunaient pas, eux non plus. Dans ces cas de bisbille et de zizanie, ils se sentaient gênants et ils étaient gênés de ce fait. Visi-

blement, les officiers et leurs femmes se gardaient d'eux comme de l'ennemi.

Lorsque, vers le soir, le chevalier Bonnie s'en fut de nouveau panser l'œil du Prince, l'enflure avait diminué un peu. Et le chirurgien distingua mieux que le matin les griffes qui, maintenant, apparaissaient nettement être des coups d'ongle. La plaie sanguinolente de la conjonctive surtout, accusait formellement ce genre d'égratignure. Après avoir hésité un instant, il fit part au Duc de Bourbon de sa remarque :

— En vérité, Monseigneur, on croirait que vous avez reçu des coups d'ongle?...

— C'est probablement quelque écharde qui était dans le plancher... ou je ne sais quoi?... — répondit évasivement le vieux Prince.

Puis, si vite que Bonnie devina l'association d'idées qui le faisait parler, il questionna :

— Avez-vous vu madame de Feuchères?...

— Non, Monseigneur!... Elle est à Paris...

— Oui, je sais!... Eh bien, comme ce soir je ne dînerai pas à table, si elle ne vous parle pas de mon accident, ne lui dites rien?...

— Elle sait donc... — demanda le chirurgien, qui sauta sur cette occasion de faire préciser des choses qui lui semblaient très louches — que Monseigneur a eu un accident ?...

Le Duc de Bourbon demeura un instant perplexe, ennuyé de son étourderie, puis, prenant son parti, il affirma :

— Oui... elle le sait !..

Le 22 août, madame de Feuchères revint de Paris dans la matinée. Elle fit demander au Duc de Bourbon de la recevoir tout de suite, et elle eut avec lui un entretien qui dégénéra vite en querelle, à en juger par le bruit qui venait de l'appartement du Prince.

Le prince Louis de Rohan et les Chalindrey, qui causaient dans le jardin avec l'aumônier et le chirurgien en attendant le déjeuner, furent frappés de ce bruit.

— Allons ! bon !... — fit Napoléonette — v'là que ça commence !... Il n'y a pas longtemps qu'elle est revenue pourtant?... Vous allez voir que Monseigneur ne viendra encore pas déjeuner !...

Le Duc de Bourbon, qui ne s'était pas montré depuis son accident, avait fait dire de mettre son couvert.

— Si ça continue... — reprit madame de Chalindrey — j'ai bien envie de m'en retourner à la maison... Je ne suis ici que pour distraire Monseigneur, soi-disant... et je ne le vois pas!... Alors je me demande ce que je fiche à Saint-Leu?... Les Canards seront odieux quand je rentrerai... Boutard et l'Abbé les gâtent, et Bernard les pourrit... Je vais avoir une peine énorme à les remettre en main...

De véritables cris de rage partaient de la chambre du Duc de Bourbon, mais c'était la voix de Madame de Feuchères seulement qu'on entendait. Napoléonette fit taire les trois hommes et écouta attentivement, la tête penchée, cherchant à surprendre quelques mots.

— *Cocairde* tricolore!... *Aôh!...* — fit-elle en se redressant — C'est à propos de la cocarde qu'ils se disputent... Elle est allée aux ordres aux Tuileries naturellement!...

Et elle conclut, avec un apitoiement affectueux et comique :

— Pauv' Prince, va !...

— Est-ce que ça se voit encore beaucoup, son œil ?... — demanda Chalindrey au chirurgien.

— Non !... C'est fini à peu près... Seule, la grande griffe à l'angle de l'œil est encore visible, et c'est tout... pour ce qui se voit... car son pauvre corps est truffé, si l'on peut ainsi dire... Il m'est impossible d'expliquer ce qui est arrivé exactement !...

— « Sophie » croit peut-être qu'il a refait un testament... — supposa Napoléonette — et elle aura voulu le lui prendre de force... Au fond, rien d'étonnant à ce qu'il en eût fait un autre sans crier gare !... Souvent, elle le fait surveiller par le trou de la serrure par Lecomte et les Dupré, à ce qu'il paraît... La bonne du petit de Choulot dit que Leclerc lui a raconté que, plusieurs fois, il les a surpris les uns ou les autres épiant Monseigneur pour voir s'il écrit quand il s'enferme !... Même, une fois, Leclerc a pincé l'abbé Briant...

— Mon Dieu !... — fit Chalindrey effaré — pourvu que Monseigneur ne trouve jamais, en sortant de chez lui, l'abbé Briant derrière sa

porte... Ça pourrait lui faire beaucoup de mal!... Oui... il a pour cet individu une répulsion qui va jusqu'au malaise... C'est lui-même qui me l'a dit... S'il le croyait ici.......

— Il y est!... — affirma l'abbé Pélier de La Croix — je l'ai rencontré ce matin, en sortant de chez un malade pour lequel on était venu me demander en remplacement du curé de Saint-Leu appelé à Paris pour affaires... Comme je ne vais jamais par là, il ne s'attendait pas à m'y trouver... ni moi, ni personne du château... Il a paru très ennuyé au premier moment, car après...

— Est-ce qu'il vous a salué?... — questionna curieusement Napoléonette.

— S'il m'a salué?... Ah! plutôt deux fois qu'une!... Il m'a demandé des nouvelles de Monseigneur... et même des miennes!... Il m'a dit qu'il était venu au château pour apporter à Madame la Baronne des livres qu'elle avait commandés, mais qu'on lui avait dit qu'elle était à Paris...

— Et vous croyez qu'il y loge pour l'instant, au château?... — demanda Chalindrey ennuyé.

— J'en suis sûr!... — affirma l'abbé Pélier — mais ce n'est pas tout... Jamais vous ne devineriez ce qu'il m'a encore demandé?...

— Des nouvelles de moi, peut-être?... — dit Napoléonette qui ne parlait pas à l'Abbé, avec lequel elle avait eu jadis une altercation.

— Il m'a demandé... — expliqua l'abbé Pélier de La Croix — si, le vingt-cinq, il pourrait être admis à souhaiter à Monseigneur sa fête?...

— Vous avez dit non, j'espère bien?....

— Je ne pouvais pas me permettre de dire non!... J'ai dit que je ne savais pas si, étant donné les événements, on fêterait la Saint-Louis au château comme les autres années... Alors, il m'a dit qu'il allait adresser sa demande à madame de Feuchères ou au général Lambot...

— C'est ahurissant!... — murmura Napoléonette — Pourquoi cette idée de souhaiter la fête à Monseigneur lui vient-elle pour la première fois depuis six ans qu'il est ici?...

— Six ans, déjà?... — questionna Chalindrey — êtes-vous sûre?...

— Parfaitement!... C'est quand Feuchères,

qui lui écrivait jusque-là ses lettres a été parti, qu'elle a pris l'Abbé comme secrétaire et professeur de langues.:.

— Il me semble que le bruit s'est calmé là-haut?... — fit remarquer le chevalier Bonnie, qui regardait toujours les fenêtres du Duc de Bourbon.

— Et voici monsieur de Choulot!... On croirait qu'il vous fait signe de venir?... — dit Napoléonette à son mari.

Le comte de Choulot était à quelques pas. Il cria.

— Tout le monde chez monsieur de La Villegonthier!...

Puis il corrigea en riant, et en saluant de loin Napoléonette :

— Cet ordre ne concerne pas madame de Chalindrey!...

Napoléonette comprit, en se mettant à table, pourquoi le Duc de Bourbon se disputait tout à l'heure avec madame de Feuchères et pourquoi « tout le monde » avait été appelé chez le comte

de La Villegonthier. Tous les officiers de la Maison, ainsi que l'aumônier, l'intendant général et le chirurgien du Prince, avaient à la boutonnière une petite cocarde ou un ruban tricolore.

Le Duc de Bourbon était là. Sur sa pauvre figure ravagée, les meurtrissures se devinaient encore un peu. La griffe à l'angle de l'œil se voyait très nettement.

Ènorme dans une robe de brocart mauve, à volants de dentelle noire, « Sophie » écarlate, promenait autour de la table un regard triomphant.

— Peste!... quelle toilette!... — murmura le prince de Rohan, étonné d'apercevoir cette robe infiniment trop habillée pour le matin — Qu'est-ce qui va arriver, Seigneur...

— Louis-Philippe, peut-être?... — souffla Napoléonette en riant.

Après le déjeuner, madame de Feuchères marcha d'un air féroce sur le Duc de Bourbon qui, debout devant la cheminée, parlait au général Lambot.

— *Aôh!...* Monseigneur!... — gronda-t-elle

mécontente — comment est-il possible que Votre Altesse *Roâyale sôat* seule ici à *n'avôar pais* de *cocairde?*... Il faut en mettre une *tiout* de *souite*...

— C'est une pitié!... — murmura madame de Sainte-Aulaire — Monseigneur ne peut même pas prendre son café en paix!...

— Madame... — répondait à l'Anglaise le Prince qui semblait très énervé — j'expliquais précisément au Général, quand vous êtes venue nous déranger, que j'ai chargé mon valet de chambre de m'acheter une cocarde et que voici ce qu'il m'a rapporté...

Il sortait en parlant, de la poche de son gilet, une sorte de grand pompon de ruban tricolore, dont la vue fit rire tout le monde autour de lui.

— Vous voyez... — dit-il avec bonne humeur — l'effet produit par ce machin ridicule?... Je ne peux vraiment pas m'affubler de ça?...

— Monseigneur!... — fit « Le Tampon » empressé, j'ai précisément ici un morceau de ruban en trop... et si Votre Altesse Royale le permet, je vais lui attacher moi-même cette décoration?...

Il se haussait pour atteindre la boutonnière. Le

vieux Prince regarda de haut en bas les mains maladroites de son aide de camp, et constata d'un ton dédaigneux :

— Quelle singulière décoration!... et comme ce nom va mal à cette misérable chose que vous m'attachez là, Monsieur!...

— Regardez son pauvre œil!... comme on voit bien à quel point il est abîmé quand il baisse les paupières... — dit madame de Sainte-Aulaire avec chagrin — Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver?...

Et, en soupirant, elle conclut :

— Nous ne le saurons jamais!...

Le Duc de Bourbon se regardait dans la glace un peu verdie qui lui envoyait le reflet de sa haute silhouette. Et tout à coup, il déclara :

— Si l'on m'eût dit que je porterais un jour ce... cet insigne... on m'eût bien étonné!...

— C'est une honte!... — grogna le comte de Choulot entre ses dents.

Violemment, madame de Feuchères s'était levée du fauteuil sur lequel ses charmes déferlaient de toutes parts.

— Monseigneur!... — hurla-t-elle, si fort que tous sursautèrent au bruit de sa voix — *vious voâyez* bien qu'il est *impiossible* que *moâ* je vive avec ces gens-là!...

D'un grand geste théâtral et faux, elle désignait M. de Choulot qui souriait.

Le duc de Bourbon était tellement accoutumé aux façons de « Sophie », que lui seul n'avait pas été surpris. Mais en la voyant si grotesque, en comprenant qu'elle l'associait malgré lui au ridicule de sa fausse indignation, il s'emporta pour tout de bon et cria :

— Assez!... Taisez-vous, Madame, ou allez-vous-en!...

Puis, comme elle ne bougeait pas et continuait à crier de plus belle contre les officiers de la Maison en général et monsieur de Choulot en particulier, le vieux Prince se leva et sortit, emmenant avec lui le Capitaine des Chasses, tandis que « Sophie » éplorée semblait prendre les personnes présentes à témoin de son malheureux sort.

— Pas content, « *My dearest friend!...* » — dit

tout bas Napoléonette en se penchant vers madame de Sainte-Aulaire, — on croirait que Monseigneur songe vraiment à regimber?...

— Dieu vous entende, ma petite!... — murmura la vieille dame — Dieu fasse surtout qu'il ne lui arrive pas malheur!...

Napoléonette demanda, en regardant madame de Feuchères qui semblait anéantie dans son fauteuil.

— Est-ce qu'elle voit que son règne est fini... ou croyez-vous qu'elle espère encore que ça se raccommodera?...

Comme la marquise ne répondait pas, l'abbé Pélier affirma, désolé :

— Non!... Elle sait bien que ça ne se raccommodera plus et que, d'ailleurs, en tout état de cause, elle a plus à perdre qu'à gagner...

Il s'interrompit, pour écouter la cloche de la première grille qui sonnait éperdument. Le portier avertissait d'ordinaire par un seul coup que quelqu'un du château rentrait en voiture ; il sonnait deux coups pour une visite ordinaire, et trois pour ce que madame de Feuchères appelait : « Les

visiteurs de distinction ». Cette fois, les coups se succédaient sans interruption.

En entendant le premier, « Sophie » soudain redressée, s'était lancée dehors comme un boulet, en bousculant des chaises et en trébuchant dans un coussin.

— Quelle drôle de sonnerie!... — fit Napoléonette en riant — on dirait le tocsin?...

— Monsieur de Belzunce qui s'était approché de la fenêtre, répondit, surpris :

— Ce n'est pas le tocsin!... C'est la Reine!...

— La Reine !... — balbutia madame de Sainte-Aulaire en ramassant précipitamment son tricot — Ah! mon Dieu!... en voilà bien d'une autre!...

— Vous agitez pas, Madame... — expliqua Napoléonette — voilà qu'on nous isole!...

Un valet venait en effet fermer les portes qui communiquaient avec le grand salon.

Napoléonette regardait la voiture qui, après avoir décrit un grand cercle, s'arrêtait devant le château. A côté du marchepied que rabattait le laquais, le duc de Bourbon venait de

s'avancer. Il offrit sa main à la Reine pour la faire descendre. Puis, suivi de ses officiers qui s'étaient massés sur le perron, le vieillard offrit le bras à sa nièce et la fit entrer dans le château.

— Pauv' Prince!... — murmura Napoléonette compatissante — Qu'est-ce qu'ils lui veulent encore?... C'est peut-être pour lui faire lâcher le nom de Condé?...

— Si c'est pour ça, la Reine s'est inutilement dérangée — affirma madame de la Villegonthier — Monseigneur aurait eu de la répugnance à donner le nom à n'importe qui... mais à un Orléans, cette seule idée lui fait horreur, et il l'a répété assez souvent pour que tout le monde le sache... Il y a deux jours, encore, il demandait à mon mari : — « Vous ne croyez pas possible, n'est-ce pas, qu'ils parviennent après ma mort à voler aussi ce nom?... Informez-vous donc s'il n'est pas utile de prendre quelque mesure protectrice que j'ignore?... Peut-être dois-je défendre le nom de Condé dans l'avenir par une procédure, par des moyens judiciaires?... Enfin, renseignez-vous, je vous prie?...

— Oui... — dit le chevalier Bonnie — c'est une pensée qui hante souvent Monseigneur!... S'il savait son nom à l'abri, il serait beaucoup plus tranquille.....

Dans le grand salon de St-Leu, Marie-Amélie assise en face du duc de Bourbon, disait, rassurante et mielleuse :

— Je suis bien heureuse, mon bon Oncle, de vous trouver en bonne santé... Vous avez recommencé à chasser, j'espère?... Non... pas encore!... Pourquoi donc cela?... Il faut reprendre peu à peu toutes vos chères habitudes...

Elle déplia un objet emballé dans du papier de soie et dit :

— Mon mari m'a confié le soin très doux de vous remettre en son nom le grand cordon de la Légion d'honneur!...

— Madame... — balbutia le vieux Prince déconcerté de cet aplomb — je ne peux pas l'accepter... je...

Il était devenu très rouge. Marie-Amélie profita de sa gêne et, se levant, elle vint à lui :

— Restez assis, mon Oncle !... — insinua-t-elle en le forçant à se rasseoir sur le fauteuil qu'il faisait mine de quitter — et permettez que je vous décore moi-même...

Elle sortit de sa poche un petit ruban tricolore et, se penchant, l'attacha à la boutonnière du Duc de Bourbon en disant :

— Vous avez déjà une cocarde tricolore !... N'importe !... celle-ci vous portera bonheur !...

Et se relevant, elle conclut :

— Je pars très contente, mon bon Oncle, de vous avoir vu et de pouvoir dire au Roi que je vous ai trouvé plus jeune que jamais et entièrement rassuré...

— Entièrement !... — murmura ironiquement le vieux Prince — Vous direz à mon neveu, s'il vous plaît, Madame, que je le remercie des faveurs dont il daigne me combler...

Quand, quelques instants après le départ de Marie-Amélie, le Duc de Bourbon se trouva seul avec M. de Choulot, il lui dit avec agitation :

— Elle est venue pour voir si j'étais encore au gîte?... Mon ami, je suis plus sûr que jamais que ces gens-là ont l'intention de me supprimer... J'ai beaucoup réfléchi à mon départ... Il y a deux combinaisons possibles... Nous allons tâcher de choisir ensemble la meilleure... Ou bien nous vêtirons mon vieux valet de chambre Louis, qui me ressemble terriblement, de mon habit de voyage et nous le ferons monter à ma place dans la voiture préparée pour moi par les soins de mon cher neveu, dans le bois de Moiselles, tandis que je monterai, moi, dans la voiture que Manoury fait attendre depuis huit jours à Villejuif, d'où nous partirons pour Rome... Ou bien je commanderai la chasse, je monterai à cheval comme de coutume, et j'irai me cacher à La Tour de Tamerlan... Quand, le soir, on constatera ma fuite, nous serons déjà loin... et, d'ailleurs, si nous n'étions pas partis, ce n'est pas chez le Duc d'Agay que la police de Louis-Philippe aurait l'idée de me chercher...

— Je crois, Monseigneur, que cette dernière

combinaison est préférable!... — dit M. de Choulot.

— Moi aussi... Mais quelle est la raison de votre préférence?...

— Je crois que c'est plus sûr... Ça nous isole plus totalement de la combinaison du roi où la police qui aurait un rôle... peut-être ailleurs qu'à Moiselles... pourrait nous dépister avant que nous fussions sortis de France... Ensuite je pense au chagrin de Votre Altesse Royale si...

— Si quoi?... — questionna le vieux Prince qui voyait que M. de Choulot hésitait.

— Si le pauvre Louis était assassiné...

— Mon Dieu!... — murmura le Duc de Bourbon — Vous avez raison!... Je ne pensais pas à ça!... Ah! je suis dans une jolie situation, mon ami!... Il faut vraiment nous presser le plus possible... Avez-vous l'argent?...

— Oui, Monseigneur!...

— Combien?...

— Dix mille francs!...

— Dix mille francs!... — répéta le vieillard

abasourdi — Dix mille francs !... Mais vous êtes fou, mon pauvre enfant!...

— Madame de Feuchères me l'a déjà annoncé!... — répondit le Capitaine des Chasses en souriant.

— C'est dans un autre sens que je vous le dis!... mais qu'est-ce que vous voulez que nous fassions avec dix mille francs, alors que peut-être, dès que j'aurai tourné les talons, Égalité me fera confisquer mes apanages avec autant de désinvolture que ce pauvre Roi Charles X lui avait fait rendre les siens!... Il nous faut une grosse, très grosse somme... Je vais m'entendre avec monsieur de Surval à ce sujet... Tenez-vous prêt à partir au premier jour...

— Je suis prêt, Monseigneur!...

— Bien!... Maintenant, à propos de ce que vous me disiez tout à l'heure de madame de Feuchères, j'ai précisément à vous parler... Tantôt, après le départ de Madame d'Orléans, elle m'a fait une scène à votre propos, mon cher Choulot... Elle ne veut plus vous voir... plus du tout!... Alors, n'est-ce pas, retournez à Chantilly tout de suite... Manoury vous portera mes instructions...

Je vais d'ailleurs y aller moi-même... Je préfère passer là-bas les quelques jours qui précéderont mon départ... Quand peut-on revenir au château ?...

— Le trente et un, Monseigneur, tout sera en état...

— Eh bien, le trente et un dans l'après-midi, on rentrera à Chantilly... Si, auparavant, j'avais pu réaliser la somme que je veux emporter, nous partirions tout de suite, et je vous avertirais également par Manoury... Maintenant, allez-vous-en vite !... Emmenez votre femme et votre petit garçon... Quand vous ne serez plus là, cela m'évitera bien des récriminations et des criailleries qui me cassent la tête... Oui... je sais... Je pourrais réagir et vous me trouvez lâche, je le vois bien... Mais je suis si fatigué, mon pauvre enfant !... Et puis, il n'y en a plus pour longtemps !...

Le 25 août, jour de la Saint-Louis, les habitants de St-Leu vinrent offrir leurs vœux et leurs hommages au Duc de Bourbon, et le Prince les reçut avec sa bonne grâce accoutumée. Mais

la musique de la garde nationale de la commune ayant joué l'air : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille* », il s'attrista soudain, supposant que c'était une façon de lui conseiller d'aller rejoindre Charles X et la famille royale à Lulworth.

Vraisemblablement, ces braves gens voulaient tout bonnement lui manifester leur contentement de le conserver — lui et ses gigantesques bienfaits — dans la commune, alors que le bruit de son départ avait couru.

Mais cette pensée que la population de St-Leu lui était hostile, brisa le dernier lien qui l'attachait au sol français. Une seule chose jusqu'ici le faisait hésiter à partir : le regret d'abandonner les pauvres qui, depuis tant d'années déjà, s'étaient accoutumés à vivre de ses dons.

En remontant chez lui après l'aubade qui l'avait si péniblement troublé, le duc de Bourbon appela Manoury et lui donna l'ordre de prévenir M. de Choulot pour le lendemain. Depuis le matin, le vieux Prince avait les quinze cent mille francs qu'il jugeait nécessaire d'emporter. Rien ne s'opposait plus à son départ immédiat.

Tandis qu'il donnait ses ordres à Manoury, le valet de chambre Lecomte vint annoncer que M. l'abbé Briant était là, qui demandait si Monseigneur daignait permettre qu'il entrât pour lui présenter ses hommages à l'occasion de la Saint-Louis.

— L'abbé Briant !... — fit le duc de Bourbon dont le visage s'altéra brusquement — qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?...

Et comme Lecomte demeurait silencieux, attendant ses ordres, il répéta :

— Vous dites que monsieur Briant demande à être reçu ?...

— Oui, Monseigneur !...

— Où est-il ?...

— Dans l'antichambre... avec monsieur le général Lambot...

Le Prince semblait très troublé. Il s'était mis à marcher dans la pièce, comme il avait coutume de faire lorsqu'il était préoccupé ou mécontent. A la fin, il s'arrêta et dit :

— Faites entrer monsieur Briant... Mais dites au Général d'entrer avec lui...

Quand le professeur de langues de madame de Feuchères parut, le Duc de Bourbon le regarda âprement, avec une sorte d'effroi. Jamais il n'avait vu l'Abbé d'aussi près. Et il sentait augmenter encore l'espèce de terreur irraisonnée que lui inspirait ce prêtre singulier.

— Monseigneur... — dit l'abbé Briant avec aplomb — si j'ai sollicité l'honneur d'être admis en la présence de Votre Altesse Royale, c'est que me trouvant par hasard à Saint-Leu le jour de sa fête, je n'aurais pas voulu repartir sans lui présenter mes vœux de santé et de bonheur...

— Je vous remercie, Monsieur!... — dit le vieux Prince.

Il s'efforçait d'être poli, mais son agitation était visible. Et, tout de suite il demanda, revenant à la seule idée qui le préoccupât pour l'instant :

— Alors, vous allez repartir?...

— Tout à l'heure, Monseigneur!...

— Ah!... — fit le Duc de Bourbon qui parut rasséréné tout à coup.

Et, après un instant il proposa, ce qu'il avait négligée de faire jusque là :

— Asseyez-vous donc !...

Mais comme le général Lambot, voyant son protégé installé, se disposait à sortir, il le rappela avec une sorte de brusquerie inquiète :

— Restez donc, Général !... Vous partirez avec monsieur Briant...

Docilement « le Tampon » vint se rasseoir. Mais aussitôt l'Abbé se leva, protestant qu'il ne voulait pas abuser des précieux instants que daignait lui accorder Monseigneur. Et il s'en fut, suivi du général Lambot.

Aussitôt le Prince reprit avec Manoury l'entretien interrompu. Et il lui recommandait d'aller à Chantilly pour parler lui-même au comte de Choulot, lorsque le valet de chambre fit observer que le lendemain était le 26.

— Monseigneur a donné rendez-vous à monsieur le Comte de Cossé-Brissac pour affaire de service demain à trois heures !... — expliqua-t-il — Monseigneur m'a fait inscrire le rendez-vous... Faut-il laisser venir monsieur le Comte ou le décommander ?...

— Laissez-le venir... Et prévenez le comte de

Choulot pour le vingt-sept seulement... J'avais oublié que monsieur de Cossé dût venir... mais je tiens à le voir parce qu'il s'agit précisément de régler la situation de quelques personnes qui ont été du service, et que je ne peux plus m'en occuper moi-même avec le gouvernement nouveau... Il s'agit de gens intéressants que je ne veux pas laisser dans l'embarras... Que nous partions un jour plus tôt ou un jour plus tard, ça ne change pas grand'chose à l'affaire... D'ailleurs, après-demain est jour de chasse, et je peux sortir de bonne heure à cheval sans éveiller l'attention...

Le 26 août, M. de Cossé vint à trois heures à St-Leu.

Le Duc de Bourbon lui parla tout d'abord de Charles X, et l'invita à passer quelques jours au château. Mais M. de Cossé, obligé de rentrer le soir à Paris, accepta seulement de dîner à St-Leu. Le Prince causa avec lui des affaires de service qu'il l'envoya régler ensuite définitivement avec le général Lambot.

Une demi-heure avant le dîner, le Duc de Bour-

bon vint chez son aide de camp signer les pièces préparées.

En sortant de table, il se fit lire un article de journal et causa avec M. de Cossé jusqu'à son départ. A neuf heures et demie, lorsqu'il partit, le vieillard le reconduisit jusqu'au vestibule, et il revint ensuite faire son whist. Depuis qu'il savait Charles X hors de danger, il avait repris toutes ses anciennes habitudes.

Vers minuit, en quittant le jeu, il parcourut le salon du regard et demanda :

— Je ne vois pas madame de Chalindrey ?... Elle n'est pas souffrante ?...

— Non, Monseigneur... — expliqua Chalindrey — ma femme est allée voir les enfants qu'elle n'avait pas vus depuis un mois...

— Un mois !... Il y a déjà un mois que la révolution s'est accomplie !... — murmura le Prince.

Il sembla compter dans sa mémoire, et acheva :

— Et il y aura demain vingt jours que monsieur d'Orléans est roi !... Comme le temps passe !...

Puis, changeant de ton, il conclut :

— Je suis tout de même plus content qu'à la fin de juillet, quand je tremblais pour mon pauvre cousin... Je ne me porte pas mal et j'ai fait ma petite partie... Je dois quinze fiches à ce coquin de Rohan!... Ça ne va pas m'empêcher de dormir!...

« Ce pauv' Monseigneur n'a pas pour deux sous d'astuce!... » — avait coutume de dire Napoléonette. Et rien n'était plus vrai!... La franchise du vieux Prince, son caractère tout d'une pièce, et l'indépendance dans laquelle il avait toujours vécu, le rendaient incapable de dissimulation.

Ce soir, pour la première fois de sa vie, il cherchait à jouer un rôle. La médiocrité de son intelligence le lui fit jouer très mal. On voyait que sa désinvolture était affectée. Visiblement, il venait de réciter des choses « à côté ». On sentait qu'il voulait donner le change.

Tout le temps qu'il avait parlé, madame de Feuchères l'écoutait avec, dans les yeux, la petite lueur qui donnait à son regard clair une si surprenante férocité.

Elle s'était levée en même temps que le Prince.

Elle semblait agitée, fébrile, pressée de s'échapper du salon.

Au moment de sortir, le Duc de Bourbon revint sur ses pas et donna à Chalindrey, pour la chasse du lendemain, des ordres plus détaillés qu'à l'ordinaire. Et tandis qu'il parlait l'Anglaise, discrète et silencieuse, se faufilait dehors.

Au moment de s'en aller, définitivement cette fois, le Prince fit de la tête un nouveau salut qu'il accompagna de son habituel :

— Bonsoir, mes enfants !...

Mais n'apercevant plus la Baronne à la place où il venait de la voir à l'instant, il demanda avec une sorte d'inquiétude :

— Où donc est passée madame de Feuchères ?...

— Elle vient de se retirer, Monseigneur !... — répondit madame de La Villegonthier.

— Ah !... — dit le Duc de Bourbon qui semblait un peu troublé.

Et il sortit accompagné de M. de Belzunce.

— Il tient encore à « Sophie »... — observa Chalindrey qui avait remarqué la maladresse du vieillard.

C'était lui qui avait été chargé d'avertir Bernard d'Agay de se tenir prêt à recevoir le Duc de Bourbon dans la matinée du lendemain. Alors il voulait, lui aussi, faire prendre le change. Mais madame de Sainte-Aulaire, que son dévouement rendait perspicace, ne donna pas dans le panneau.

— Il ne tient plus à « Sophie », mais il en a peur!... — déclara-t-elle nettement — Et tenez, si vous voulez que je vous dise, il songe à s'exiler de nouveau, Monseigneur, je le parierais?...

Comme elle s'arrêtait, regardant autour d'elle avant de continuer, madame de Belzunce dit en riant :

— Vous pouvez parler, Maman!... « Le Tampon » est à Paris et les Flassans ne sont pas là!...

— Eh! bien... — acheva la vieille marquise — il est évident que depuis le nouveau règne Monseigneur ne se croit plus en sûreté... d'autant plus qu'il a fait cette bêtise d'annoncer nettement sa volonté de refaire son testament pour les enfants du Duc de Berry...

Le chevalier Bonnie dit :

— Monseigneur a bien raison!... C'est ce qu'il peut faire de mieux!...

— C'est très bien de le faire... — déclara sans se gêner madame de Sainte-Aulaire — mais c'est absurde de l'avoir dit!...

XV

Le lendemain matin, le docteur Bonnie et le valet de chambre Lecomte frappaient à coups pressés à la porte de l'appartement du comte de la Villegonthier.

Effarée du bruit, madame de la Villegonthier vint elle-même voir ce qui se passait. En apercevant le chirurgien et le valet de chambre du Prince, elle comprit qu'un malheur était arrivé.

— Nous avons beau frapper chez Monseigneur, il n'ouvre pas... — expliqua le valet qui semblait très agité — et nous venons chercher Monsieur le Comte... parce que nous ne pouvons rien faire sans ses ordres...

— Il est impossible — déclara madame de la Villegonthier — que vous attendiez mon mari pour agir... Il est parti depuis six heures du matin... Le curé de Saint-Leu a été insulté par un colporteur... et comme, étant donné l'état des esprits, la chose peut prendre des proportions inquiétantes, je ne sais pas du tout quand monsieur de La Villegonthier rentrera...

Le chevalier Bonnie partait en courant, mais Lecomte le retint par le bras :

— Il vaudrait mieux attendre monsieur de La Villegonthier... — insinua-t-il, oubliant tout à coup de jouer l'agitation — ce serait plus sage...

— Vous êtes fou!... — répondit Bonnie, qui secoua la main agrippée à sa manche et s'en fut rapidement, suivi de madame de La Villegonthier.

Des domestiques accouraient. C'est alors que la Comtesse prononça, pour la première fois, les paroles qu'elle répéta au moment de l'enquête et qui exprimaient sa conviction. Se penchant vers le chirurgien, elle lui demanda, en désignant Lecomte :

— Est-ce lui qui était de service cette nuit?...

Et sur sa réponse affirmative, elle conclut nettement :

— Alors ils l'ont assassiné!...

— Dieu veuille que vous vous trompiez, Madame!... — dit M. Bonnie qui avait, lui aussi, la certitude d'un malheur.

Quand ils arrivèrent à la porte de la chambre du Duc de Bourbon, madame de Feuchères était là avec Manoury et un valet nommé Dubois. Appuyée contre la porte qu'elle masquait de son corps, elle disait :

— Ouvrez, Monseigneur!... Monseigneur!... C'est *môa*, Monseigneur!...

Comme rien ne bougeait, elle se tourna vers les hommes et, toujours sans quitter la porte, ordonna :

— Allez *tchercher* une *maisse* de fer!...

Déjà Dubois rapportait une sorte de maillet.

— Enfoncez la porte!... — commanda de nouveau madame de Feuchères.

Elle ne s'effaça que juste à l'instant où Manoury, qui avait pris le maillet, frappait à tour

de bras. Au premier coup, un panneau céda. Le chevalier Bonnie s'élança dans la chambre, suivi de Manoury.

Le lit était vide, découvert et affaissé. Au milieu de l'âtre brûlait une bougie prête à s'éteindre. Dans la demi-obscurité, on distinguait le Duc de Bourbon debout devant une fenêtre, la joue appuyée contre le volet comme s'il écoutait quelque chose au dehors.

Le chirurgien s'élança vers le Prince et s'écria, en touchant son corps raidi :

— Il est mort depuis plusieurs heures!...

Manoury avait ouvert les volets de l'autre fenêtre. Le soleil entrait violemment. Alors on vit que le Duc de Bourbon était attaché par un mouchoir à l'espagnolette de la fenêtre. Sa tête retombait sur sa poitrine et ses pieds traînaient sur le tapis.

— Oh!... — murmura le valet de chambre en sanglotant — les misérables!... ils l'ont pendu!... La porte qu'on nous a fait défoncer n'était sûrement pas fermée!...

La porte était maintenant grande ouverte. M. de

Choulot et tous les officiers en tenue de chasse, accouraient suivis des gens de la Maison.

Napoléonette montait le grand escalier à fond de train. Elle cria à madame de la Villegonthier qu'elle apercevait dans la galerie, écroulée sur une banquette :

— Il est mort, n'est-ce pas?...

— Oui... — répondit la Comtesse — mais comment êtes-vous ici?... Vous avez donc su que...

— Non... je n'ai rien su... — balbutia la jeune femme qui ne voulait pas, sans y être autorisée, parler du départ projeté — mais quand j'ai vu que la chasse ne sortait pas, j'ai pensé qu'il était arrivé quelque chose à Monseigneur...

La vérité c'est que venue dans le bois en voiture, pour le cas où elle pourrait être utile et conduire le prince à La Tour de Tamerlan, elle avait trouvé les piqueurs qui attendaient en vain au rendez-vous. L'exactitude du Duc de Bourbon était si grande que tous s'inquiétaient, le croyant malade. En arrivant à St-Leu, Napoléonette avait rencontré monsieur de La Villegonthier qui s'était attardé pour

l'affaire du curé. Et lui aussi avait été très surpris d'apprendre, par elle, que Monseigneur n'était pas sorti encore.

— Où est-il donc, mon mari?... — demanda la Comtesse — comment n'arrive-t-il pas?...

— Il est monté par l'escalier dérobé... — expliqua madame de Chalindrey — il doit être dans la chambre de Monseigneur!...

— Je ne me sens pas le courage d'y entrer!... Voyez-y donc, si ça ne vous fait pas peur?...

— Ça me fait beaucoup de peine... mais ça ne me fait pas peur du tout!... — dit Napoléonette qui entra dans l'appartement.

Au bout d'un instant, elle revint les larmes aux yeux.

— Monsieur de La Villegonthier est là, Madame...

La Comtesse avait avancé de quelques pas. Elle était maintenant devant l'entrée du salon du Duc de Bourbon.

Étalée sur un canapé à côté de la porte ouverte, on apercevait « Sophie ». Sa nièce, madame de Flassans et la femme de chambre Lachassine lui tenaient les mains.

— Pas curieuse, madame la baronne de Feuchères!... — dit Napoléonette agressive.

— Vous avez vu Monseigneur?... — demanda craintivement madame de La Villegonthier.

— Oui... mais c'est extraordinaire!... J'ai vu une fois un bonhomme qui s'était pendu... un aide jardinier de Chantilly... Sa femme est venue me chercher pour l'aider à le dépendre... Eh bien, il était rouge, violet, affreux!... sa langue sortait gonflée, affreuse aussi... Et Monseigneur a sa figure de tous les jours... peut-être il est un peu plus jaune, mais guère...

Le comte de La Villegonthier faisait évacuer la chambre du Prince. Le maire de St-Leu arrivait, accompagné de M. Vincent Saint-Hilaire conseiller municipal, et d'un chirurgien, le docteur Letellier, pour constater le décès.

— *Aôh!!!* Monsieur de La Villegonthier!... Quel *désespoâr* que Monseigneur se *soât souicidé* ainsi!... — nasilla madame de Feuchères qui n'était pas le moins du monde émue.

— Madame!... — répondit avec violence le premier gentilhomme du Duc de Bourbon —

comment osez-vous prétendre que Monseigneur se soit suicidé... lui à qui le suicide faisait horreur, et qui nous le disait il y a peu de jours encore!...

L'abbé Pélier de La Croix, qui rentrait de dire sa messe, pleurait de tout son cœur. Il aimait son vieux Prince, et l'idée de cette abominable mort, sans secours religieux ni matériels, l'affolait.

Manoury sortait de la chambre du Duc de Bourbon. Il s'approcha de M. de La Villegonthier :

— Je veux avertir Monsieur le Comte... — dit-il à demi-voix — que l'abbé Briant est là qui farfouille dans le bureau et les papiers de Monseigneur...

M. de La Villegonthier se précipita dans la chambre. Un instant plus tard l'abbé Briant en sortait, causant avec Lecomte.

— Oui... — disait-il très haut — depuis tous ces événements, le vieux battait la breloque!... Aujourd'hui, il s'est suicidé... C'était fatal!...

Madame de Chalindrey voulait s'élancer sur l'Abbé.

— Laissez donc!... — dit madame de Sainte-Aulaire — c'est à la Justice à s'occuper de ces gens-là!...

— La Justice!... — gronda Napoléonette exaspérée — la Justice de Louis-Philippe!... Oh! la la!...

Puis l'idée lui vint d'une dernière gaminerie. Elle se tourna vers la vieille marquise et lui cria à tue-tête, l'air radieux et le ton convaincu :

— Quel bonheur que le nouveau testament ait été déposé chez le notaire!... Au moins les assassins n'ont pas pu le voler!...

L'abbé Briant demeura bouche bée, livide et comme médusé, tandis que, du salon, Lachassine appelait au secours et demandait des sels pour madame la baronne de Feuchères. La Dame de St-Leu venait de s'évanouir...

FIN

La Dame de St-Leu n'a pas de « prétentions historiques ».

Pourtant ce qui — dans *La Dame de St-Leu* — touche directement à l'assassinat du Prince de Condé, est de l'histoire. Là, je n'ai rien modifié, non plus qu'à ce qui concerne la captation de l'héritage au profit du Duc d'Aumale.

Tous les documents : lettres de Louis-Philippe, de Madame de Feuchères, du Duc de Bourbon, de Marie-Amélie, etc..., etc..., écrits en italique dans le texte, sont authentiques. On les peut trouver dans la collection de *La Gazette des Tribunaux*.

Il ne faut pas les chercher en 1830, date de la mort du Prince. A ce moment-là, l'enquête menée — très honnêtement d'abord par le Parquet de Pontoise — fut étouffée, et les magistrats qui l'avaient commencée mis à la retraite ou envoyés au loin. Le ministre de la Justice était alors M. Dupont de l'Eure, et le Président de la Chambre des Pairs, le Baron Pasquier. (Pas encore Duc.)

C'est à la date du procès intenté par les princes de Rohan-Guéménée en qualité d'héritiers du sang, que les documents furent livrés au public.

Les princes attaquèrent le testament de leur oncle pour captation, suggestion et violences. La Cour Royale de Paris jugea, cette fois, par un arrêt rendu le 21 juin 1831, qu'il n'était pas « ÉTABLI » que la mort du Prince de Condé fût le résultat d'un crime.

M. Persil — Procureur général au moment de l'assassinat, et qui avait déployé un grand zèle pour l'étouffement de l'instruction — était devenu en 1831 ministre de la Justice. Le Président de la Chambre des Pairs était toujours le Baron Pasquier. (Pas encore Duc, ni Chancelier de France, ni Académicien.)

L'assassinat du Prince de Condé ; la vie intime de sa petite Cour à Chantilly et à St-Leu ; l'accent anglais de « Sophie » ; ses surnoms ; sa manie de jouer la comédie, ou de réciter des vers en les écorchant, tout cela m'a été conté, dans ma toute petite enfance, par mon Grand-père le Colonel de Gonneville.

Pendant les longues promenades que je faisais avec lui dès l'âge de cinq ans, il avait coutume de me raconter des histoires. Et j'aimais

surtout « les histoires de brigands ». C'est ainsi qu'un jour, ayant épuisé le fonds des Ali-Baba, des Cartouche et des Mandrin, et absolument à bout d'invention, il en vint, par une association très naturelle d'idées, à me raconter l'histoire du testament du Prince de Condé.

Cette histoire qu'il ne croyait pas devoir m'amuser, me passionna singulièrement. Cela tint, je pense, à la supériorité du récit vécu sur les récits fictifs. Mon Grand-père avait connu monsieur de Feuchères à l'armée, et il avait été lié avec des officiers de la Maison du Prince de Condé.

Et comme à mesure qu'il revivait cette histoire de sa jeunesse, les détails tragiques ou drôles revenaient en foule à son esprit et donnaient à son récit une saveur inaccoutumée, cette nouvelle histoire de brigands devint ma préférée et je la lui redemandai sans cesse.

Comme presque tous les enfants, j'aimais par-dessus tout les histoires déjà entendues, où l'on attend anxieusement « ce que l'on sait qui va arriver ».

Bien entendu, le personnage de madame de Feuchères manquait un peu de corps et de précision. Il demeurait flou, mais précisément ce flou, cet « inexpliqué », m'emballaient par leur air mystérieux. « L'Anglaise » était une méchante femme, très jolie au commencement, vilaine à la fin, qui convoitait la fortune du vieillard faible et isolé. Et c'était tout.

Cette histoire de l'assassinat du dernier Condé, devint la compagne presque continuelle de nos promenades. Durant les dix kilomètres que nous faisions chaque jour ensemble, je harcelais Grand-père de questions sur le vieux Prince, et sur madame de Feuchères, et sur Le Tampon, et sur les jeunes femmes des officiers qui rigolaient de « Sophie ». Alors, il me « reprenait » pour *rigoler*, mais il répondait à mes questions et, chaque fois, quelque nouveau détail ressuscitait qui me comblait de joie.

Je me souviens que je voulais faire partager ma curiosité passionnée à la bonne qui m'avait élevée et que j'aimais énormément. Je lui racontais, avec force commentaires de mon cru, les

aventures de St-Leu et la mort du Prince de Condé. Ça ne l'amusait pas beaucoup. Et je vois encore la figure de Jeannette Thouvenin — une charmante fille de Lorraine — lorsqu'elle me disait, embêtée et gentille quand même : « Mais ne pensez donc pas toujours à la mort de ce monsieur que nous ne connaissions pas ! »

J'ai fait un anachronisme volontaire à propos du Comte et de la Comtesse de Puymaigre. Le refus de madame de Puymaigre de venir à Chantilly fut — paraît-il — un des grands sujets de fureur de « Sophie ». Et je voulais raconter ce détail. Mais en 1829 la Comtesse de Puymaigre était morte, et son mari n'était plus Préfet de l'Oise depuis un an déjà. Madame de Feuchères avait — dit-on — dénoncé à M. Thiers la circulaire de monsieur de Puymaigre, afin qu'elle fût rendue publique par *Le National* et que le ministère de l'intérieur fût obligé de déplacer un de ses meilleurs préfets. J'ai retardé d'un an ce déplacement.

A part cela, je ne crois pas avoir « triché ».

Comme « *La Dame de S[t]-Leu* » finit à l'instant où l'on constate la mort du Prince, je n'ai pas pu « sortir » deux documents curieux que je demande la permission de donner ici :

D'abord une lettre du Baron Pasquier, Président de la Chambre des Pairs, envoyé par Louis-Philippe à S[t]-Leu pour constater le *suicide*, et qui s'aperçoit que ça ne va pas tout seul.

Je donne cette lettre exactement telle qu'elle figure aux archives du procès, en respectant l'orthographe et le style de celui qui fut élu en 1842 membre de l'Académie Française, de préférence à Alfred de Vigny qui se présentait en même temps que lui :

« *Sire,*

» *En arrivant à St. Leu je trouve la fin tra-*
» *gique de Monseigneur le Prince de Condé connue*
» *de tout le pays avec ses plus affreuses circons-*
» *tances, je trouve un procès verbal dressé par le*
» *maire avec toute l'*autenticité *possible. Le juge*
» *d'instruction et un substitut du procureur du roi*
» *sont* deja *arrivés et se disposent à instrumenter.*

» *les circonstances de la mort sont trop extraordi-*
» *naires pour qu'elles ne motivent pas une instruc-*
» *tion très-approfondie, et je pense qu'il pourrait*
» *être utile que le Roi fit partir sur le champ deux*
» medecins *comme les docteurs* marc *et* Majolin,
» *lesquels ont l'habitude des verifications que ce*
» *fatal* evenement *commande.*

» *Je vais en attendant dresser l'acte de* dces
» *suivant les forme prescrites, puis je* procederai
» *à l'*opposition *des* scelles *et aurai l'honneur*
» *avant la fin de la journée de rendre compte au*
» *Roi de la fin de l'operation.*

» *De votre Majesté le* tres *humble et*
tres *obeissant serviteur et sujet,*

» PASQUIER. »

» *St. Leu, vendredi*
» *27 Août*
» *4 h. du soir*

» *P. On* repand deja *qu'on n'a pas trouvé un seul papier, ainsi il y a* deja *été regardé.* »

Cette lettre aida vraisemblablement M. Pasquier à devenir plus tard un Chancelier et un Académicien, car si son français était piteux, son habileté était grande. Le Président de la Chambre des Pairs venait, en arrivant à St-Leu, de « recevoir une tape ». Il trouvait que « l'ouvrage était mal faite », et qu'on lui mettait une sale besogne sur les bras. Et dans sa lettre, aussi peu compromettante que possible, il insinue brièvement à mots couverts tout ce que Louis-Philippe doit connaître.

D'abord les gens du pays ne gobent pas l'histoire du suicide qui, aussi mal machinée, est invraisemblable d'ailleurs. Et les magistrats qui ne veulent rien savoir!... Ils vont instruire et peut-être découvrir le pot aux roses!... Quel coup!... Il faut que le Roi se dépêche, pour enrayer toute enquête, de faire conclure à un honnête suicide, et cela par les deux médecins de la Cour, afin qu'aucune gaffe de sincérité ne soit à redouter.

Cette lettre, quand elle fut connue — lors du procès intenté par les princes de Rohan — ne

lessiva pas la façade déjà très souillée du Gouvernement de Juillet.

L'autre lettre est également adressée au bon roi Louis-Philippe, par son aide de camp le colonel de Rumigny.

Dès qu'on a su que le coup était fait, on a expédié à St-Leu, pour prendre le vent, le brave militaire. Lui aussi est consterné de ce qu'il voit. Le gâchis lui paraît complet et il le dit sans mettre des gants ! Il n'y va pas par quatre chemins, l'homme de guerre ! Il écrit « en clair », c'est le cas de le dire :

« *Sire,*

» *Je pense que ma présence est indispensable*
» *pour ce premier moment, je ne partirai que si le*
» *Roi m'envoye un ordre positif.*

» *Le procès-verbal a été fait par les soins de*
» *M. de Lavillegonthier qui a agi aussi maladroi-*
» *tement que possible, les soupçons ne se portent*
» *sur personne encore, mais dieu sait ce qu'on*
» *apprendra, car je dois dire que la mort n'a pas*
« *l'air d'avoir été un suicide.*

» *Il est important qu'on ne puisse accuser per-*
» *sonne en qui le testament ne vienne pas faire*
» *accueillir des soupçons.*

» *J'attends l'enquête des docteurs Marc et Mar-*
» *jollin pour quitter St. Leu.*

» *Le tout dévoué serviteur*
et sujet,

» THÉOD. DE RUMIGNY. »

Bien que sa lettre ne fût certainement pas destinée à la postérité, le Colonel — plus que l'Académicien — en avait soigné l'orthographe.

L'avant-dernière phrase de la lettre du futur Lieutenant-général n'est pas très française, mais l'indication qu'elle contient était plutôt difficile à formuler.

Dire au roi — quand surtout on est son aide de camp : — « C'est bien embêtant! Il ne faudrait pas qu'on devinât que c'est vous qui avez fait faire le coup! » est délicat à résumer en une phrase lapidaire.

Il faut, pour être juste, ajouter que le premier trac passé le colonel de Rumigny sut réagir avec une merveilleuse élasticité.

Quand il fut bien convaincu que l'enquête était une pure formalité; que le mot « *accroché* » mis dans le procès-verbal du maire de St-Leu avait été remplacé par le mot « *suspendu* » ; quand monsieur de la Huproie — nommé conseiller rapporteur par la Cour Royale, et qui concluait à l'assassinat et refusait de communiquer son rapport au ministre de la Justice qui le lui demandait — eût été mis d'office à la retraite sous prétexte que, étant souffrant, il avait un an plus tôt demandé à se reposer; quand on sut que Lecomte, Louis-Philippe, l'abbé Briant et madame de Feuchères étaient définitivement tirés d'affaire, et qu'il fût bien démontré que les Orléans étaient — cette fois encore et pour n'en pas perdre l'habitude — du côté du manche, M. de Rumigny se découvrit tout à coup des aptitudes médicales de première qualité. Une de ses dernières dépositions fut une sorte de cours de médecine légale, fait dans le but de prouver que « *tous les petits*

» *plis du cou, serré par le mouchoir, étaient pa-*
» *rallèles et allaient en montant vers le derrière de*
» *la tête, et par conséquent résultaient d'une sus-*
» *pension prolongée dans une attitude tranquille,*
» *car s'il y avait eu CONVULSION ou LUTTE,*
» *cette symétrie n'aurait évidemment pas existé*
» (71e *déposition*). »

Et on l'eût bien surpris, en lui disant que ce boniment imprévu démontrait simplement que le Prince avait été accroché lorsqu'il était déjà mort.

Pour être juste encore, il faut dire que madame de Feuchères exécuta scrupuleusement tout ce dont le testament du Duc de Bourbon la chargeait. N'ayant pu obtenir de Louis-Philippe l'autorisation de faire d'Écouen une école pour les descendants des combattants de l'Armée de Condé, elle en fit une maison d'éducation pour les filles d'officiers.

Quant aux legs dont le Duc d'Aumale avait la charge — il avait huit ans en 1830 — Louis-Philippe s'assit dessus, et les officiers volés réclamèrent vainement. Plus tard, le Duc d'Aumale

fit de l'immense fortune du vieux Prince un très intelligent et généreux emploi. Il la légua — Chantilly excepté — à son petit-neveu le Duc d'Orléans actuel. Son seul tort fut de donner à son fils — malgré la défense formelle du Duc de Bourbon — le titre de « Prince de Condé » et de faire mettre dans le dictionnaire que : « *Héritier* » *de l'immense fortune du dernier prince de* » *Condé, dont on connaît la fin tragique, le* » *duc d'Aumale, SUIVANT LES INTENTIONS* » *DU TESTATEUR. a donné à son fils le nom* » *de Prince de Condé* ». *(Dictionnaire universel de Larousse. Tome I, page* 944.)

J'ai reçu beaucoup de lettres à propos de « *La Dame de S*t*-Leu* ».

Une seule me reproche de n'avoir pas « respecté la mémoire de Louis-Philippe ».

Cette mémoire est-elle respectable?... Il me semble que quelques actes plutôt ignobles jalonnent la vie politique de ce souverain de contrebande :

Le 6 octobre 1789, à Versailles, il désigne aux

égorgeurs l'appartement du Roi où s'est réfugiée Marie-Antoinette.

C'est de l'histoire. Mais tout récemment encore, on a retrouvé le récit de ce fait abominable dans les « *Souvenirs d'une femme de cinquante ans* » de madame de la Tour du Pin.

En janvier 1793, Louis-Philippe applaudit d'une tribune son père Égalité Ier, quand il motive son vote pour la mort de Louis XVI en des termes qui suscitent l'indignation des plus fougueux révolutionnaires de l'Assemblée.

En août 1830, il donne à l'Amiral Dumont d'Urville l'ordre — indiscuté je crois?... — de couler le bâtiment qui porte Charles X et sa famille, s'il cherche à regagner les côtes de France.

A la même époque, il vole la couronne d'un enfant de neuf ans — couronne qui lui est confiée — et qui ne lui appartient, ni par droit de naissance, ni par droit de conquête, ni par un vote de la Nation.

Un mois après son avènement il met, par un déni de justice, un magistrat à la retraite pour

refus de communiquer un dossier qu'on n'a pas le droit de lui demander.

En 1831, M. Gustave de Beaumont, substitut du procureur du Roi près du Tribunal de première instance de la Seine a, dans son dossier relatif au procès intenté au sujet du testament du Prince de Condé, deux pièces inquiétantes pour les adversaires des princes de Rohan-Guéménée. On tente quelques démarches pour l'amener à s'en défaire. Il refuse. Alors on l'envoie aux États-Unis sous le prétexte d'y aller étudier le système pénitentiaire. Après son départ les deux pièces compromettantes disparaissent du dossier, lequel, dans un état plus favorable, est confié à un autre magistrat [1].

On me dira que Louis-Philippe est l'arrière-grand-père du Duc d'Orléans — candidat au trône de France très chaudement patronné par les « Camelots du Roi » — et le propre grand-père de Ferdinand de Bulgarie, gloire des Balkans!...

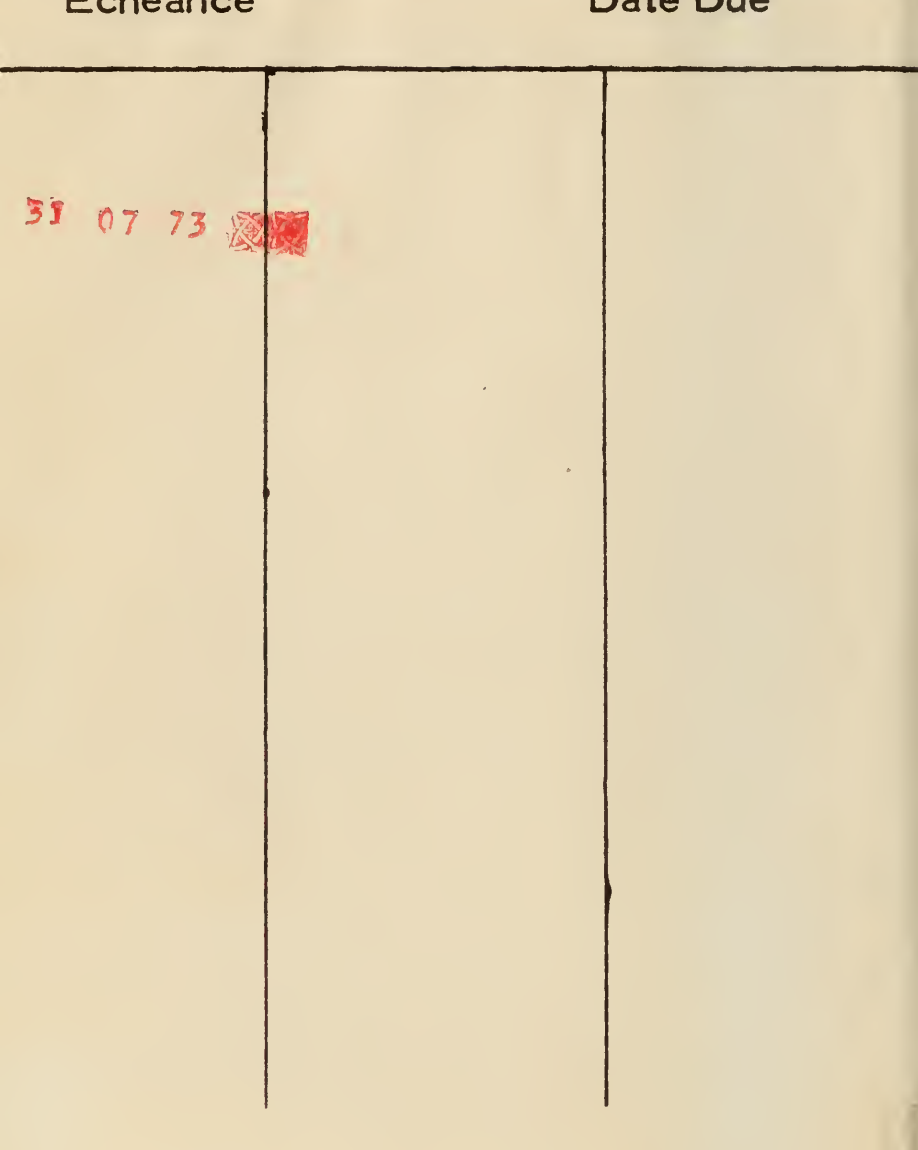
1. *Monseigneur le Duc de Bourbon*, par le comte A. R. de Villemur, Notice historique. Documents, etc.... (Devarenne, libraire, Paris, 1852).

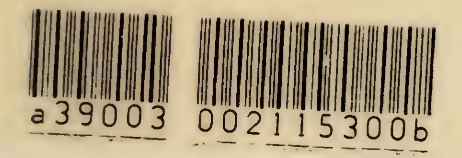
Oui... C'est vrai !... Mais malgré ces titres à l'indulgence, comme il est mort depuis plus de trente ans il appartient à l'histoire, et on a le droit de le juger à sa valeur.

GYP

Décembre 1913.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 4483-4-14.


31 07 73


a39003 002115300b